



LETTRES JUIVES,

TOME SECOND.

LETTRES JUIVES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voiageur en différens Etats de l'Europe, & ses Correspondans en divers Endroits.

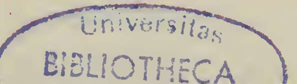
NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE de XX Nouvelles Lettres, de Quantité de Remarques, & de plusieurs Figures.

TOME SECOND,

DEPUIS LA XLI, JUSQU'A LA LXXX.



A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XXXVIII.



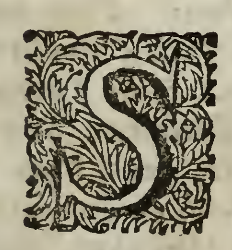


A SA

MAJESTÉ POSTICHE

THEODORE I,

ROI DE CORSE.



IRE,

VOTRE MAJESTÉ *me permettra-t-elle de lui offrir la Traduction du II Volume des* Lettres Juives? *Je ſçai, qu'aïant dédié le prémier à un Garçon Libraire, Vous trouverez peut-être extraordinaire, que je mette*

un Nom aussi auguste que le Vôtre à la Tête de celui-ci. Mais, si Vous Vous rapellez, SIRE, *qu'avant Votre Arrivée en Corse, Vous étiés presque aussi inconnu que lui, Vous me pardonnerez mon Audace.*

QUEL *Malhenr pour le Peuple Hébreu, qu'il ne Vous ait pas pris Envie de Vous faire Roi de Jérusalem! Vous y auriés réüssi sans doute aussi heureusement que dans l'Entreprise qui Vous rend le Maitre d'un Bien qui appartient légitimement aux Génois. Quelle Gloire pour tous les Juifs, si Vous aviés voulu jouër le Personnage du Messie qu'ils attendent: & qu'il eut été heureux pour eux d'avoir à leur Tête un Avanturier aussi entrepenant que Vous! Peut-être la Difficulté de réüssir Vous a-t-elle empéché de prendre ce Parti. Vous auriés cependant trouvé dans les Juifs d'Amsterdam des Ressources considérables. J'ôse Vous donner,* SIRE, *un Conseil salutaire. Si Vous êtes jamais chassé de Corse, faites Vous circoncire, & menez sur les Bords du Jourdain un Peuple qui n'attend qu'un Libérateur. Mais, si Vous voulez régner sur le Cœur des Hébreux, gouvernez-les plus doucement, que Vous ne faites les Corses. Les Israélites n'aiment point à être arquebusez, & Vous n'obtendriés rien d'eux par la Rigueur.*

Il *me paroit, que Vous n'imitez pas mal ceux qui firent la Conquête du Nouveau Monde. Fernand Cortès traitta les Méxicains comme Vous traitez les Corſes. En paſſant dans Vos Voïages en Eſpagne, auriés-Vous pris le Génie de ce Général Eſpagnol? Souvenez-Vous, qu'il couvroit ſes Cruautez du Prétexte de la Différence de Religion. Mais, les Peuples, chés qui Vous commandez actuellement, ſont Catholiques, Apoſtoliques, & Romains. Peut-être imitez-Vous le Duc d'Albe. En ce Cas, Vous ſuivez,* Sire, *un mauvais Modele. Il perdit la Moitié des Païs Bas, & ſa Cruauté n'a pas peu ſervi à y former la République de Hollande.*

Croïez-*moi donc,* Sire: *Que* Votre Majesté *poſtiche prenne plûtôt pour Exemple un Nombre de Grands-Hommes, remplis de Valeur & de Fermeté, mais toujours prêts à pardonner. Henri IV, de qui* Votre Majesté *eſt auſſi éloignée, que St. Crépin l'eſt du bon Dieu, conquit ſon Roïaume, autant par la Douceur, que par les Armes.*

En *imitant ce Héros, Vous attirerez après Vous tous les Cœurs. Les Habitans de Votre nouvel Empire Vous chériront, & les Etrangers iront en foule Vous offrir leurs Services. Le*

Comte de Bonneval quittera le Turban, pour venir être Général de Vos Armées. Le Baron de Pölnits reprendra le petit Collet, pour Vous ſervir d'Aumonier. Le Duc de Riperda, abandonnant les Interêts du Roi de Maroc, ſe chargera du Miniſtere de Votre Etat. Et je puis aſſurer VOTRE MAJESTÉ, *que ſi je ne m'étois raccommodé depuis peu de jours avec ma Famille, j'euſſe accepté avec grand Plaiſir la Place de Votre Chancelier. Mais, Vous ne manquerez pas d'Illuſtres Perſonnages pour la remplir; & je Vous promets, que j'aurai ſoin de m'informer de tous les Gens qui pourroient mériter cet Emploi, & d'en inſtruire exactement* VOTRE MAJESTÉ.

JE *ſuis avec un profond Reſpect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ POSTICHE,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

Le Traducteur des

LETTRES JUIVES.

PRE-

PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

J'AI répondu, dans la *Préface* du prémier Volume, aux Invectives, que le Zêle outré des Bigots, Défenſeurs ardens de quiconque porte Capuchon & Sandale, leur a fait vomir contre moi. Je leur promis, que les Moines ſeroient epargnés d'ores-en-avant : & je leur ai tenu Parole ; car, il n'eſt fait mention d'eux que par occaſion dans les *Lettres* qui compoſent ce II Volume.

J'AI tâché que la Traduction en fût correcte & préciſe. Je me ſuis extrémement appliqué à rendre le véritable Sens de mon Auteur : & j'ai pris ſoin de donner un Gout original à mon Ouvrage ; la plus grande partie des Traductions n'offrant aux Lecteurs que des Ecrits informes.

QUELQUE Peine, que je me ſois don-

née, pour mériter l'Estime & l'Approbation du Public, les Bigots ont toujours tenu ferme. Ils n'ont cessé de crier: *Nous avons*, ont-ils dit, *une plaisante Obligation à ce Traducteur! Il nous promet d'épargner nos Amis les Moines; & il drappe nos cheres Sœurs les Religieuses. L'un vaut bien l'autre: & son II Volume est aussi digne du Feu que le I.* Les Plaisanteries de Jacob Brito, sur quelques Os & Haillons Sacrez, que l'Avarice a consacrez sous le Nom de Reliques, les a tout-à-fait révoltez. Ils donneroient le Produit, que ces pieuses Fourberies leur apportent pendant une Année, afin de pouvoir m'accabler au gré de leur Haine. Ils répandent par-tout, que je suis un Homme sans Religion, qu'il faut être Ennemi de la Divinité, pour ôser traduire les *Lettres Juives*; &, pour Preuve évidente de leur Accusation, il disent que j'ai tourné en ridicule la Vertebre de St. Christophe, & la Dent du Prophete Jérémie. Je pourrois me contenter de leur répondre, que, lorsqu'on traduit

un

un Ouvrage, on eſt obligé de le donner tel que l'Auteur l'a compoſé, & qu'on n'a jamais fait un Procès, à ceux qui ont traduit *Lucrece*, des Opinions de ce Philoſophe. Mais, j'abandonne cette Raiſon; & je veux bien leur apprendre, quoi qu'ils aſſûrent que je n'ai point de Religion, que les *Lettres Juives* ne contiennent que ce que les *Launois*, les *Mabillons*, & autres Catholiques ſenſez, diſent tous les jours. Je veux, enfin, qu'il y ait quelques Saillies hardies. Ne ſont-elles pas pardonnables à un Juif?

Je viens à un autre Article: c'eſt aux Critiques vives qu'on a faites ſur la Cour de Rome. A cela, je n'ai qu'un Mot à dire. Qu'on prenne garde, qu'Aaron Monceca, tout Juif qu'il eſt, ne parle preſque jamais du Souverain Pontife, que comme d'un Prince particulier, & Maitre de Rome. On peut même être bon Catholique, & écrire contre les Vices & l'Avarice d'une Cour corrompue. En voici la Preuve évidente. Le Pape *Pie II*, ne ſon-

geant point qu'il parviendroit un jour au Souverain Pontificat, & ne prenant encor que la Qualité d'*Eneas Silvius* Poëte, écrit dans les Termes ſuivans à ſon Ami Jean Perigal. „ Il n'eſt rien qu'on n'obtienne de „ la Cour de Rome avec de l'Argent: „ l'Impoſition des Mains, les Dons du „ Saint Eſprit, la Remiſſion des Péchés; „ tout s'y vend chérement. Conſervez „ donc votre Or, pour vous en ſervir au „ Beſoin. „ *Nihil eſt, quod abſque Argento Romana Curia non dedat: nam & ipſæ Manûs Impoſitiones, & Spiritûs Sancti Dona, venduntur; nec Peccatorum Venia niſi Nummatis impenditur. Serva igitur Aurum, ut cum Opus ſit præſto requiras* *. Si l'on trouve rien d'auſſi fort dans les *Lettres Juives*, je ſui prêt d'avouër, que j'ai mal fait de les traduire. Que ſi, au contraire, Aaron Monceca a été beaucoup plus retenu que Pie II, il faut que les Dévots m'accordent, qu'il n'a dit que ce que peut dire un bon Ca-

* Æneæ Sylvii, ſeu Pii II, Oper. *pag.* 149.

Catholique-Romain, puiſque je ne crois pas qu'ils oſaſſent ſoutenir, que ce Pape n'étoit pas Catholique. Et, pour peu qu'ils ſe déſiſſent des Préjugés qui les aveuglent, ils verroient que le Fond de la Religion n'a rien de commun avec les Vices des Particuliers, qui en abuſent, & qu'on ne peut aſſez blamer. Combien ſeroit-il heureux, qu'à force de reprocher l'Ambition & l'Avarice à la Cour de Rome, on pût venir à bout de la corriger entiérement de ce Défaut!

AVANT de finir cette *Préface*, je répondrai encor à quelques autres Objections. On a reproché à Aaron Monceca de condamner en général tous les Janſéniſtes, parmi leſquels il ſe trouve de fort honnêtes Gens. Ceux, qui ont formé cette Objection, n'ont pas bien éxaminé cet Ouvrage. Ils auroient vû, qu'on a diſtingué les Janſéniſtes en deux Claſſes. Les anciens, dignes de l'Eſtime de tous les Honnêtes-Gens, tels que les *Arnaulds*, les *Paſcals*, les *Sacis*, ſont louëz dans vint Endroits. Les Peres de l'O-

l'Oratoire, Partiſans des Sentimens de ces Grands-Hommes, n'ont jamais été nommez dans ces Lettres. Ainſi, quand on parle des Janſéniſtes, il faut entendre la *Secte des Convulſionnaires*, Gens reconnus pour

Fanatiques, *malins*, *dangereux*, *& fripons.*

LES Jéſuites ſont piqués, qu'on diſe que leur Société eſt ambitieuſe & redoutable. Mais, en vérité, ne ſe moqueroient-ils pas eux-mêmes de quelqu'un qui écriroit, qu'ils ſont humbles, attentifs à fuir la Gloire, & peu touchés des Biens & des Grandeurs de ce Monde? N'a-t-on pas avoué, que leurs Mœurs étoient pures, qu'ils étoient ſavans, doux, polis, honnêtes-gens même, en particulier? Aaron Monceca en eut voulu dire peut-être d'avantage; mais, il craignoit de mentir.

QUELQUES François, accoutumez à ne louër que leur Païs, ſe ſont plaints, qu'Aaron Monceca avoit preſque autant d'Amitié & de Paſſion pour les Hollandois,

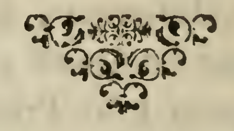
dois, qu'Arouët de Voltaire pour les Anglois. Cet Hébreu connoiſſoit le Mérite & les Vertus de cette Nation. Il étoit trop Philoſophe, pour ſe contraindre, & pour déguiſer ſes Sentimens.

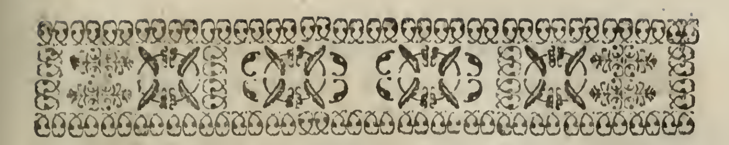
S'IL eut trouvé ailleurs les excellentes Qualitez qu'il a louées chés les Hollandois, il les eut également applaudies chés les autres Peuples. Sa Sincérité lui a fait blâmer les pernicieuſes Maximes des Convertiſſeurs. Heureux ceux, qui ſuivront ſes Principes! Ils ſont ſi conformes à la Loi Naturelle, qu'ils n'ont beſoin d'aucune Apologie. L'Emportement des Catholiques outrez lui a donné lieu de louër ſouvent la Douceur & la Sageſſe du Gouvernement Hollandois. Il paroît, qu'il aime les Nazaréens Réformez, & que ce qui avoit occaſionné ſon Amitié pour eux étoit leur Fidélité pour leurs Princes, & ſurtout pour Henri IV ſon Héros, à qui ils conſervérent la Couronne, que certains Catholiques aveuglez vouloient lui ravir.

J'a-

J'ajoûterai en finissant, que si l'on taxe les *Lettres Juives* d'avoir quelques Endroits contraires aux Sentimens des Catholiques outrez, ces mêmes Catholiques outrez seront pourtant obligés d'avouër, qu'il seroit à souhaiter, que tous les Peuples pensassent comme lui sur les Préceptes Moraux, & le Respect qu'on doit aux Souverains.

Au-reste, je tâcherai de mériter dans la Traduction des Volumes suivans l'Empressement que le Public a témoigné pour les deux premiers, dont le promt Débit a surpassé mes Espérances, & trompé celle de ceux dont le Cours de cet Ouvrage blesse la Cagoterie.





LETTRES JUIVES,

OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voyageur en differens Etats de l'Europe, & ses Correspondans en divers Endroits.

LETTRE QUARANTE-ET-UNIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaaç Onis, *Rabbin de Constantinople.*

J'E'TOIS hier à la Comédie Italienne, & je suis charmé de la Maniere naïve & du Jeu sensé des Acteurs. J'y trouve une Vraisemblance, qui m'attache d'autant plus, qu'elle approche de la Réalité. La Comédie étant le Portrait de la Vie Humaine, le Comédien

ne plait, qu'en imitant l'Original qu'il copie. Quelque bonne que ſoit une Piéce, elle languit, ſi elle eſt repréſentée par de médiocres Acteurs. De bons Comédiens, au contraire, font ſouvent réüſſir un Ouvrage qui ne peut ſoutenir la Lecture. La plûpart des Piéces, qu'on joue ſur le Théatre Italien, ſont dans le Cas. Elles ont plus de Brillant que de Solide. La Repréſentation en eſt amuſante, la Lecture fade & peu inſtructive.

QUELQUES Auteurs avoient inventé un nouveau Genre de Comédie, qui joignoit une Morale ſenſée aux Plaiſanteries d'Arlequin *. La Scene Italienne, entre les Mains de ces nouveaux Auteurs, auroit pû devenir une digne Sœur cadette de la Latine & de la Françoiſe. Mais, quelques miſérables Ecrivains †, qui ont ſuccédé à ces prémiers, l'ont replongée dans ſon prémier Etat. Dans preſque toutes leurs Piéces, la Conduite réguliere, l'Uniformité des Caracteres, la Sageſſe des Mœurs, ſont ſacrifiées au Plaiſir de faire rire le Parterre, par un Bon-Mot, ou par quelque Incident bizare & peu vraiſemblable.

LA Comédie Italienne a eu à Paris une Fortune fort inégale. Sous le Regne paſſé, elle fut éxilée & bannie de la France. La Hardieſſe,

* C'eſt ce qu'on verra avec plaiſir dans les Piéces Intitulées: *La double Inconſtance*, *la Surpriſe de l'Amour*, &c. par MARIVAUX; *Timon le Miſantrope*, *Arlequin Sauvage*, &c., par DE LILLE, mort à Paris depuis quelques Années, & non pas le Médecin de la Haie, comme on l'a très mal-à-propos avancé.

† Romagneſi, Lelio le Fils, & autres.

dieſſe, avec laquelle elle expoſa à la Riſée du Peuple des Perſonnes du plus haut Rang, la firent proſcrire par l'Autorité du Souverain. Quelques Années après, le Duc Régent la rappella de ſon Exil, & la ramena à Paris. La Punition des anciens Comédiens rendit les nouveaux plus circonſpects. En laiſſant à leurs Piéces l'Agréable pour amuſer le Public, ils en ôtérent ce qui pouvoit nuire aux Particuliers. Ils eurent à combatre, dans les Comédiens François, des Rivaux dangereux, dont le Mérite réel eut dû effacer le Clinquant de leur Théatre, s'ils n'en euſſent réparé le Foible par la Bonté de leur Jeu.

LES Comédies & les Tragédies Françoiſes ſont les Rivales des Greques. Si les Piéces modernes ne ſont pas au-deſſus des anciennes; du moins, aucun Savant, défait des Préjugés, ne doute de leur Egalité. Je ſerois même tenté de leur accorder la Supériorité dans bien des Cas.

AUCUN Comique chés les Latins n'a réüni autant de Talens enſemble, qu'en a eu Moliere. Térence a écrit d'un Stile pur: ſes Portraits ſont pris dans la belle Nature; il ne raconte pas les Choſes, il les met ſous les Yeux. Une Conduite ſenſée regne dans ſes Piéces. Mais, il manquoit de Feu, d'Imagination, & de Diverſité dans les Caracteres. Si, des ſix Piéces, que nous avons de lui, on en avoit perdu cinq, on auroit encor Térence en entier. Dans toutes ſes Comédies, c'eſt toujours un Valet fourbe, un jeune Homme débauché ou amoureux, un Pere avare, &c.

 Quand

Quand on a lû l'*Andrienne*, le Cœur ne trouve plus de nouvelles Instructions dans ses autres Piéces: l'Esprit seul s'amuse de la Fiction.

PLAUTE, ingénieux, diversifié, rempli de Variété dans ses Caracteres, manque souvent au Stile. Il tombe quelquefois, dans ses meilleures Piéces, dans des Petitesses indignes du Bon Gout.

MAIS, où trouve-t-on plus de Variété, plus de Noblesse, plus de Justesse dans les Portraits, plus de Netteté & de Précision dans le Stile, que dans le *Misantrope*, les *Femmes Savantes*, le *Tartufe*, les *Facheux*, l'*Ecole des Femmes*, & celle *des Maris*? Je voudrois placer les bonnes Piéces de Moliere au-dessus de celles des Grecs; & les mauvaises, qu'il fit pour complaire au Peuple, au-dessous des Farces Italiennes: elles ont autant de Défauts, & moins de Brillant, qu'elles.

LA Tragédie, chés les François, me paroit poussée à un Point encore plus parfait. Les Romains n'ont jamais rien eu dans ce Genre, qui ait dû mériter l'Attention des Connoisseurs. Les Tragédies de Seneque sont les Productions d'un Déclamateur, plûtôt que les Oeuvres d'un Auteur Tragique. Il n'a, ni assez de Sublime pour ravir mon Ame, ni assez de Tendresse & de Connoissance du Cœur pour me rendre sensible. Toutes les Sentences, dont ses Ecrits sont remplis, ne sauroient m'émouvoir: il ne m'inspire, ni la Terreur, ni la Crainte, ni la Pitié.

LES Romains ont fait beaucoup de Cas du

Thieste

Thieste de Varius, & de la *Médée* d'Ovide. Le Tems ne nous a pas conservé ces deux Piéces, & je ne doute pas qu'elles ne dûssent avoir de grandes Beautez. Ovide connoissoit parfaitement les Mouvemens du Cœur. Personne n'exprimoit aussi vivement les Sentimens que cause un Amour emporté. Ses *Héroïdes* nous sont de sûrs Garants des Beautez de sa Tragédie. Mais, on ne peut balancer la Bonté d'un Ouvrage qui éxiste, par la Réputation d'un autre dont on n'a aucune Connoissance certaine.

Sophocle, & Euripide, portérent chés les Grecs le Théatre à son plus haut Dégré. Corneille & Racine ont été à la Perfection chés les François; & je crois, que, pour juger de la Préférence entre ces Auteurs, il faut prononcer sur celle qu'on doit donner au Gout des Athéniens & des Parisiens. Peu de François aujourd'hui, excepté quelques Idolâtres de l'Antiquité, conviennent de la Supériorité du Théatre Grec sur le leur. Ce Sentiment n'est pas si généralement reçu chés les Nations Etrangeres; mais, il a bien des Partisans.

J'ôse soutenir, qu'il y a plus de Grandeur, de Majesté, de Noblesse, dans Corneille, que dans Sophocle. Ce dernier, quoique doué d'un Génie sublime, & digne de l'Admiration de tous les Connoisseurs, n'a point eu cette Variété dans les différens Caractéres, cette Force & cette Vérité dans les Portraits.

Racine, au Tendre & au Pathétique

d'Euripide, joignit ſouvent le Grand & le Sublime de Sophocle & de Corneille. Ses Ouvrages, peut-être, n'ont que le Défaut d'être trop parfaits. Tant de Beautez continuées laiſſent moins appercevoir certains Endroits frappans, que de foibles Défauts euſſent relevez.

DEUX Poëtes aujourd'hui ont ſuccédé à la Gloire de ces Grands-Hommes. Ils ne les ont point égalez: mais, ils les ont parfaitement imitez; &, dans leur Imitation, ils ont ſçu ſe rendre originaux. L'un * emeut tour-à-tour l'Eſprit & le Cœur, par l'Amour, la Pitié, & la Terreur. L'autre †, excellent Verſificateur, Génie hardi, Eſprit vaſte, s'eſt tracé à lui-même une nouvelle Méthode. Il a embelli le Théatre, en y riſquant des Situations heureuſes, mais qui pouvoient paroitre nouvelles & extraordinaires. Il vient actuellement de mettre au jour une Tragédie en trois Actes. Il n'y a aucun Perſonnage de Femmes dans cette Piece. Ainſi, l'Amour en eſt entiérement banni. Le Manque & le Défaut de cette Paſſion, l'Ame du Théatre, & le Moïen le plus ſûr d'aller au Cœur, quoi qu'en diſent certains Critiques, a forcé l'Auteur à réduire ſon Ouvrage à trois Actes. Il a ſenti, que toute la Politique, toute la Grandeur Romaine, ne pourroit ſuffire à le conduire juſqu'au cinquieme, ſans tomber dans des Déclamations froides, & qui font languir l'Action. Il n'eſt aucune Piéce moderne, où l'A-

* Crebillon.

† Voltaire.

l'Amour n'ait quelque peu de Part. C'en eſt aſſez, pour y faire entrer un Rolle de Femme, qui aide à conduire l'Action à ſa Fin, & à la garantir du froid Secours des Narrations & des Epiſodes. Quant aux Tragédies anciennes, au Nombre deſquelles on peut mettre l'*Athalie* & l'*Eſther* de Racine, les Chœurs ſuppléent beaucoup à la Briéveté des Actes. Si l'on repréſentoit certaines Piéces d'Euripide, & de Sophocle, ſans les Chœurs, le Récit n'en dureroit pas Demi-Heure tout au plus. Ainſi, la Muſique, le Chant, & les Intermedes, diſpenſoient de l'Etendue que demandent les Tragédies modernes.

CETTE Piéce nouvelle, dont je t'ai parlé, eſt intitulée *La Mort de Jules Céſar.* Le Caractere de cet Empereur eſt conforme à l'Idée que l'Antiquité en a tranſmis juſqu'à nous. Il eſt ambitieux, éloquent, intrépide, bon Ami, généreux. L'Auteur le dépeint dans cinq Vers de la Maniere la plus éxacte & la plus préciſe: & le Portrait, qu'il en fait, eſt d'autant plus ingénieux, qu'il a trouvé le Secret de le placer dans la Bouche de Céſar même, parlant à Antoine, qui le preſſe de faire punir quelques Sénateurs qui pourroient attenter à ſes Jours.

Je les aurois punis, ſi je les pouvois craindre:
Ne me conſeille point de me faire haïr.
Je ſçai combattre, vaincre, & ne ſçai point punir.
Allons: &, n'écoutant, ni Soupçons, ni Vengeance,
Sur l'Univers ſoumis régnons ſans Violence.

Ce Portrait est d'autant plus beau, & fait d'autant plus de Plaisir, qu'il semble naturel & pris sur l'Original, puisque c'est César, qui, se dépeignant lui-même, montre ses Sentimens les plus cachés à son Confident. Ces Situations sont heureuses. Un Portrait, qui conduit l'Action à la Fin, fait bien plus d'Effet, qu'une froide Description des Qualitez ou des Vices de quelqu'un dans la Bouche d'un autre.

RACINE a portant réüssi dans celui que le Visir Acomat fait du Sultan Ibrahim. Sa Brièveté, sa Justesse, & la Situation où se trouve celui qui le fait, ont rendu cet Endroit un Morceau achevé.

L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa Naissance,
Traine exemt de Péril une éternelle Enfance.
Indigne également, de vivre, & de mourir,
On l'abandonne aux Mains qui daignent le nourir *.

J'aimerois mieux avoir fait ces quatre Vers, que toutes les Tragédies de Seneque. Je ne crois pas, qu'on puisse jamais égaler cette Précision & cette Justesse à décrire la Tranquilité dans laquelle vit au Serrail le Frere d'un Sultan. Mais, tout le Monde n'est point aussi heureux que Racine. Ainsi, je crois qu'il faut dans une Tragédie, autant que la Chose est possible, que ce soient les Personnages qu'on introduit, qui se dépeignent eux-mêmes. Les Caracteres en sont plus frapans, &

* Racine, Bajazet, *Scene I.*

& restent plus gravez dans l'Imagination. Lorsque cela n'est pas possible, il faut avoir Attention à dépeindre les Gens dont on parle d'une Façon concise, qui ne sente point l'Orateur ou le Déclamateur.

BRUTUS, Cassius, Cimber, & les autres Sénateurs, qui conjurérent contre César, sont dépeints dans cette Piéce avec trop d'Uniformité dans la Scene où ils parlent à Jules César. Je crois voir une Troupe de Députez de Village haranguer un Gouverneur de Province sur l'Impossibilité de païer la Taille, & dire tous un petit Mot chacun à son Tour, qui se réduit à la même Chose: *Nous n'avons point d'Argent.* Ainsi, les Sénateurs Romains ne veulent point de Roi.

LE Caractere d'Antoine est beau. Il est tel qu'il doit être: Ami zélé de César, Ennemi de la Liberté, incapable de servir sous un autre qu'un si grand Maître. Voici la Façon dont il se dépeint lui-même parlant à Jules César.

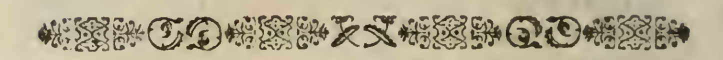
Antoine, tu le sçais, ne connoit point l'Envie,
J'ai chéri, plus que toi, la Gloire de ta Vie.
J'ai préparé la Chaine où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le plus grand des Humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau Diademe,
Plus grand de te servir, que de régner moi-même.

LA derniere Scene de cette Piéce est un Morceau magnifique. La Grandeur des Pensées, & la Hauteur des Expressions, y con-

viennent d'autant mieux, que, quoiqu'Antoine doive être dans la Douleur, il harangue le Peuple, pour le séduire, & pour l'animer contre les Meurtriers de César. Ainsi, les Expressions recherchées, qui choquent dans un Homme accablé de Douleur, & qu'on a condamnées dans le Récit de Théramene, sont ici en Place, & produisent un bon Effet sur les Cœurs des Spectateurs.

PORTE-toi bien, mon cher Isaac, & que Dieu te donne les Richesses en abondance.

De Paris ce. . . .



LETTRE QUARANTE-DEUXIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Rabbin de Constantinople.*

JE fus hier dans un Couvent de Moines Nazaréens. Un de mes Amis m'y conduisit, & j'y passai une partie de la Journée. J'examinai avec soin leur Conduite & leur Genre de Vie Monastique. *A quoi vous amusez-vous dans votre Retraitte?* demandai-je au Religieux dans la Chambre duquel mon Ami m'avoit conduit. *J'y prie Dieu*, me répondit-il, *d'être bien-tôt Procureur ou Gardien, pour avoir l'Agrément d'en sortir quelquefois. En attendant, je bois, je mange, je dors, je chante au Chœur. Ces*

Occu-

Occupations, lui dis-je, *ne doivent point ſuffire à remplir le Cours de la Journée. Je n'en ai aucune autre*, repliqua-t-il; *&*, *depuis dix Ans que je ſuis Moine*, *je ne me rappelle pas d'avoir fait autre Choſe*. Pendant notre Converſation, j'entendis ſonner une petite Cloche. *Voilà*, dit-il, *quatre Heures-&-demi. Je vais*, *ſi vous voulez le permettre*, *vous laiſſer un inſtant: mon Devoir m'appelle au Refectoire*. Mon Ami, qui étoit depuis long-tems en Droit de le plaiſanter, lui demanda, d'où vient qu'il n'attendoit pas la ſeconde Table pour aller ſouper? *Je parie*, continua-t-il, *que vous avez double Portion. Vous avez Raiſon*, répondit le Moine. *Nous vivons aujourd'hui aux Dépens d'un riche Partiſan*, *qui donne réguliérement un Repas par Semaine à toute la Communauté. C'eſt le Pénitent du Révérend Pere Gardien. Il fait les Choſes à merveille. Il vaudroit mieux*, repliqua mon Ami, *que votre Pere Gardien lui ordonnât de vous faire faire moins bonne Chere*, *& de moins voler le Public*; *car Monſieur D*** paſſe pour un trés grand Fripon.* Comme notre Converſation devenoit peu amuſante pour le Moine, qui craignoit ſans ceſſe qu'on n'écornât ſa Portion, il nous fit une grande Révérence, &, une demi-heure après, vint nous réjoindre avec un Air gai & content. *Le Frere Maurice*, dit-il en nous abordant, *s'eſt ſurpaſſé aujourd'hui: il avoit accommodé à merveille d'excellent Veau*; *& le Couvent fera une Perte conſidérable*, *lorſqu'on viendra à le perdre. Je donnerois volontiers les dix prémiers Ecus que je mettrai de côté quand je ſerai Procureur*, *& qu'il eut dix*

dix Ans de moins. Vous ne ferez pas si bonne Chere demain? lui demandai-je. *Pardonnez-moi*, me répondit-il: *c'est une riche Veuve, de la Charité de laquelle nous vivons deux fois le Mois, qui doit nous donner à diner. Elle a envoié déja abondamment de quoi. Vous êtes bien-heureux*, lui dis-je, *d'être si peu embarassé de vous-même. Vous êtes logé & nourri, sans que vous soiés obligé d'avoir aucun Soin. Avec une Demi-Heure de Chant, vous gagnez pour vivre quinze Jours.*

VOUS *connoissez peu*, repliqua le Religieux, *la Vie Monastique, & le triste Etat de ceux qui l'ont embrassée. Le Sort d'un Esclave en Turquie est moins triste & moins ennuieux. Il peut amasser des Biens au milieu de sa Servitude: & l'Espérance de la voir finir un Jour ne lui est point ôtée. Mais, un Moine est condamné à une éternelle Captivité, d'autant plus cruelle, qu'il est asservi à des Maitres plus barbares, que les Patrons les plus cruels de Maroc & de Salé. Est-il rien de si dur, que d'être l'Esclave de toutes les Volontez d'un Homme, qui, lui-même faché contre son Etat, se venge sur les autres de sa miserable Situation, & les rend responsables de ses Infortunes? Voilà*, lui dis-je, *mon Pere, un Portrait bien étonnant que vous me faites de votre Sort: je m'étonne qu'il se fasse tous les jours autant de Religieux, & que les Couvents soient aussi peuplez. L'Aveuglement & la Jeunesse*, me répondit il, *sont la Source & la Pépiniere des Moines. On peut regarder un jeune Novice, comme un Enfant, à qui, dès l'Age de quatorze à quinze Ans, on fait faire Vœu d'être tour-*

tourmenté dans le Fond de son Couvent par toutes les Passions du Monde. Pour être habillé d'une Façon bisare, avoir la Tête rasée, & les Pieds nuds, on n'en est pas moins Homme. Malgré l'Education Monacale, & les Préjugés qu'on inspire dans le Cloitre, la Raison tôt ou tard parle d'une Façon claire, & perce le Nuage qui l'offusquoit. On reconnoit à trente Ans la Sottise qu'on a faite à quinze. L'Impossibilité de la réparer entraine après elle une Douleur vive, qui se change, dans les suites, en Hipocrisie, & en Débauche. L'Homme, né pour la Liberté, ne peut être toujours Esclave : il se révolte tôt ou tard contre une si dure Captivité. Vous êtes, dis-je à ce Moine, *beaucoup moins heureux que je ne croiois. Je vois bien que votre Etat n'a rien de tranquille que l'Extérieur. Vous le trouveriés*, reprit-il, *encor bien plus rempli d'Inquiétudes, s'il vous étoit parfaitement connu. Il est vrai, que notre Vie est un Tissu de Crasse & de Fainéantise; une Bête y trouveroit de la Tranquilité. Si l'on pouvoit cesser d'être Homme, & d'avoir des Passions, rien n'est si commode que de boire, manger, & dormir. Car, quant aux prétendues Austéritez dont nous faisons Parade chés les Gens du Monde, ce sont des Choses auxquelles on s'accoutume aisément. On s'habitue à avoir les Pieds nuds comme le Visage & les Mains. Le Défaut de Linge est une Coutume, qui ne coute pas huit Jours de Soin : il n'est aucun Religieux, qui, trois Mois après sa Reception, soit moins à son Aise dans son Froc, qu'un Petit-Maitre dans son Habit galonné. Mais, l'on ne peut jamais se réduire à cette Obeissance servi-*

ſervile, qui nous range au Rang des Bêtes, en nous laiſſant les Paſſions & les Sentimens des Hommes; qui nous interdit même la Liberté de penſer; qui nous ſait un Crime d'appercevoir la Raiſon, qui cherche à nous éclairer.

CE Religieux auroit continué plus longtems le Portrait qu'il me faiſoit de ſa Situation, lorſque j'entendis ſonner la même Cloche qui l'avoit appellé quelque tems auparavant au Réfectoire. *Voilà*, me dit-il, *l'Heure de rentrer dans ma Cellule: il faut que j'aille me coucher. Quelque Envie que j'aie de veiller & de profiter de votre Compagnie, je ſuis forcé de vous quitter. Le Gardien, dans une Demi-Heure, ira viſiter dans les Chambres ſi l'on eſt couché. Comme il m'en veut depuis longtems, il ſeroit charmé de trouver un Prétexte pour me rogner pendant huit Jours ma Portion.* Cette Peur occupoit ſi fort l'Eſprit de ce Moine, que, ſans attendre aucune Réponſe, il baiſſa ſon Froc, & nous quitta.

DE toutes les Biſarreries des Nazaréens, rien ne me paroit auſſi ridicule, que ce Ramas immenſe de Gens, qui, tourmentez dans la Solitude, ſont à charge à ceux du Monde. L'Etat le plus mépriſable eſt celui qui eſt le moins utile à Société; mais, celui, qui lui eſt pernicieux & nuiſible, doit être en Horreur parmi les Gens ſenſez. A quoi ſervent en France près de cent mille Fainéans, qui ſont inutiles aux Arts, aux Sciences, & à la Conſervation du Roïaume?

LES Superſtitieux Nazaréens prétendent, qu'il faut qu'il y ait dans un Païs des Gens qui

qui prient perpétuellement pour ceux qui ne peuvent le faire. Ils priſent infiniment les Pſalmodiations Monacales, & les regardent comme une Choſe d'où dépend le Salut de l'Etat. Ignorans! qui ne ſavent pas, que le meilleur Chant, qu'on puiſſe adreſſer à Dieu, conſiſte dans la Pureté du Cœur. Ils pourroient aiſément ſe guérir de leurs Préjugés, s'ils vouloient jetter les Yeux ſur certains Païs Nazaréens, d'où l'on a éxilé les Moines entiérement. Ils verroient, que, bien loin que la Divinité ait été offenſée de l'Exil & de la Proſcription de ces Fainéans, elle a répandu dans ces Roïaumes l'Abondance & la Richeſſe. Conſidere, mon cher Iſaac, combien d'Enfans naitroient de tous ces Moines, ſi l'un étoit Cordonnier, l'autre Tailleur, l'autre Boulanger, &c. Le même Arrêt, qui les aboliroit, détruiroit auſſi la Priſon d'un Nombre de Filles: &, dans quinze Ans, le Roïaume ſeroit peuplé d'un Tiers de plus. Les François, qui font uſage de leur Raiſon, connoiſſent l'Abus des Couvens & des Monaſteres; mais, il le regardent comme une vieille Erreur, conſacrée ſous le Voile de la Religion, ſoutenue par les Superſtitieux, & protégée par le Souverain Pontife. Les différens Ordres Monaſtiques ſont autant de différens Régimens, qui lui ſont ſoumis, & qu'il met en Garniſon dans les Païs Nazaréens qui ſont de ſa Croïance. A l'Aide de ces Troupes, qui ont leurs différens Uniformes, leurs Colonels, leurs Capitaines, &

même

même leurs Drapeaux *, il a souvent ébranlé le Trône des plus puissans Rois, & porté la Mort dans leur Sein, au milieu de leur Cour & de leurs Armées.

LES Hollandois & les Anglois n'ont pû entiérement proscrire les Moines de leur Païs; mais, ils leur ont défendu d'y paroître dans leurs Habits de Guerre: ils y vont habillés comme les autres Hommes. Dans la Permission que ces deux Etats ont accordée aux Soldats du Souverain Pontife, ils ont excepté les Grenadiers †, qui sont Gens hardis, déterminez, & prêts à tout entreprendre, pour faire réüssir leurs Desseins. Ils regardent les autres Moines avec Mépris, & prétendent ne pas l'être. Ils ne sont point cependant simples Ecclésiastiques; leur Etat est aussi difficile à definir, que leur Politique à découvrir. Ils sont aussi savans que les autres Religieux sont ignorans, foibles Amis, irreconciliables Ennemis, sévéres dans leurs Mœurs, assez réguliers dans leur Façon de vivre, quoi qu'en publient leurs Adversaires; mais, relachés, & complaisans jusqu'à l'Excès, pour les autres. Leur Morale est une Suite de leur Politique; & leur Conduite reservée, du bon Ordre & de la Regle que font observer les principaux Chefs. Ils sont aimables, doux, simples, en particulier: fiers, hautains, dangereux, fourbes, imposteurs, ambitieux, au de-là de l'Expression, en général. Les Périls ne les épouvantent point. Ils vont

* Les Bannieres.

† Les Jésuites.

vont tous les jours chés les Nations les plus reculées faire des Incurſions, & y planter l'Etendart Nazaréen. Le Souverain Pontife a dans eux un inébranlable Apui. Lorſqu'il faut entreprendre un Coup d'Eclat, c'eſt à eux qu'il s'adreſſe. Cela fait qu'on les ſoupçonne ſouvent d'être les Auteurs de bien des Choſes auxquelles il n'ont point de part. Ils ſont utiles à la Société, par le Soin qu'ils prenent de l'Education des Jeunes-Gens, dont ils ſont ordinairement chargés. Ils paſſent pour être grands Ennemis des Femmes: & différent entiérement en cela de certains Religieux *, qu'on regarde comme les Héros de la Galanterie Monacale. Il y a quelques jours, qu'un de ceux-ci fut malheureuſement ſurpris avec une de ſes Dévotes, qu'il avoit fait entrer dans ſon Couvent déguiſée en Homme. L'Affaire fit d'abord aſſez d'Eclat; mais, les Moines tâchérent de l'étouffer, & niérent dans le Public la Vérité de ce Fait.

LE François, qui me racontoit cette Hiſtoire, me dit en plaiſantant, qu'il ſeroit utile pour l'Etat, que les Moines fiſſent plus ſouvent de ces Echapées. *Ils peupleroient la France*, ajouta-t-il, *& ne ſeroient plus auſſi à charge à l'Etat. Dieu nous préſerve*, dit un autre François, *que la Race d'une auſſi pernicieuſe Engeance vienne à ſe multiplier. Nous verrions bientôt des Monſtres à la troiſieme Génération. Le Pere eſt un fainéant, le Fils un coquin. Voiez ce que peut être le Petit-Fils.* Ces

* Les Cordeliers.

Ces Discours doivent te faire juger du Cas que font certains Nazaréens de leurs Moines.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac; & vi content, & comblé de Biens.

De Paris, ce. . . .



LETTRE QUARANTE-TROISIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Rabbin de Constantinople.*

IL y a quelque tems que je t'écrivis *, mon cher Isaac, ce que je pense sur le Sentiment de la Damnation de tous les Hommes, qui n'ont point eu le Bonheur de naitre dans le Sein d'Israël. Je t'avouai, que je ne pouvois croire, qu'un Nombre infini d'honnêtes Gens, qui ont suivi dans leur Religion les Préceptes de la plus sage Morale, qui ont obéï au Legislateur interne, c'est-à-dire aux Mouvemens de leur Conscience, & aux Impressions de la Lumiere Naturelle, pussent être damnées. Je fondai mon Opinion sur la Bonté & la Justice de Dieu, à l'Essence desquelles le Malheur éternel des Créatures innocentes est directement contraire. Je te dirai naturellement, que, sur cette même Bon-

* Letrre XXXVI.

Bonté, & cette même Juſtice, j'établirois volontiers un ſecond Principe: c'eſt que les Peines des Damnez ne ſeront point éternelles; &, qu'après un certain Nombre de Siécles, les Ames condamnées à la Peine du Dam ſeront purgées & nettoïées de leurs Souillures, par les Maux qu'elles auront endurez.

COMMENT peut-on comprendre, que Dieu condamne des Millions de Créatures à un Malheur éternel? Car, en ſupoſant que l'Homme, qui avoit le Libre-Arbitre d'agir bien ou mal, a donné à la Divinité l'Occaſion de le punir éternellement, & que la Juſtice étant une Qualité auſſi eſſentielle à l'Etre Suprême, que la Bonté, la Peine éternelle du Dam eſt une juſte Peine, on n'éclaircit point la Dificulté dont il s'agit: parce que Dieu étant le Maitre de purger les Fautes des Hommes par des Supplices momantanez, il eſt à préſuppoſer, qu'il doit prendre ce Parti; l'Idée, que j'ai de la Clémence (Idée, qui ne ſauroit me tromper, puiſqu'elle eſt conforme à la Lumiere Naturelle, & qu'elle me vient de Dieu) me montrant évidemment, qu'il eſt injuſte, lorſqu'on peut finir les Tourmens d'un Malheureux, de les prolonger éternellement, ſans Sujet & ſans Cauſe légitime. Or, il n'en eſt aucune, pour rendre la Damnation éternelle. Je demande aux Docteurs Juifs, Nazaréens, & Mahométans, également déciſifs ſur le Malheur éternel des Créatures, ſi Dieu ne pourroit point, s'il vouloit, faire en ſorte que les Peines que ſouffrent les Ames après la Deſtruction des Corps, les

rendiſſent pures & dignes de jouïr de ſa Vûe? Il n'eſt aucun Théologien, je crois, de quelque Religion qui ſoit, qui ôſe répondre que l'Etre tout-puiſſant ne puiſſe effacer les Souillures d'une Ame, quelque grandes qu'elles ſoient. En tout cas qu'il s'en trouve quelqu'un, il faut le regarder, ou comme un Athée, qui borne le Pouvoir de la Divinité, & qui par conſéquent veut l'annéantir, ou comme un Imbécille, qui n'a pas la moindre Notion, non ſeulement de la bonne Philoſophie, mais encore des Idées générales de l'Ordre. Je demande encore aux Théologiens, ſi, lorſqu'on voit un Homme, qui ſouffre des Peines qu'il a méritées, qui cependant ne le rendent point vertueux; & qu'on eſt le Maitre de lui en impoſer de plus legeres, qui lui rendront ſon Innocence, & qui lui feront haïr le Vice; quel Parti on doit prendre, & quel eſt celui que dicte la Clémence? Tout Homme, qui n'eſt point privé de la Raiſon, ne peut s'empécher d'avouër, que c'eſt le dernier qu'il faut choiſir. Or, puiſque Dieu eſt le Maitre de terminer les Peines des Damnez, qu'il peut leur rendre ces Peines utiles & profitables, pourquoi veut-on qu'il les rende éternelles, & infructueſes; & que, pouvant faire le Bien, il faſſe le Mal? N'eſt-il pas abſurde de ſoutenir, & de croire, que la Souveraine Juſtice puiſſe vouloir l'Injuſtice?

MAIS, dira-t-on, *vous jugez des Attributs de l'Infini par ceux du Fini. Vous voulez approfondir qu'elle doit être la Clémence de Dieu; &, vous n'en pouvez avoir, aucune Idée.* Cette Ob-

Objection est fausse. Elle est même la Base sur laquelle on appuie toutes les Absurditez Scolastiques. Car, je conviens, que je ne puis avoir aucune Idée entiere & parfaite de la Clémence Céleste. Mais, celle, que j'en ai, n'est point fausse & trompeuse en ce qu'elle m'apprend; parce qu'elle est conforme à la Raison, qui ne sauroit me tromper, étant le seul Flambeau que la Divinité m'ait accordé pour me conduire. Si les Choses les plus équitables & les plus justes, chés les Hommes, sont des Injustices auprès de Dieu, il n'est plus rien de certain : tout est bouleversé. Ce qu'on croira Vertu pourra être Vice: on n'aura aucune Notion convenable aux Attributs de l'Etre Suprême; & il faudra dire; qu'on n'a de lui aucune Idée qui se rappporte avec celles que nous fournit la Lumiere Naturelle. Car, dès que l'on avoûra, que les Idées de la Bonté & de la Clémence, que j'ai, peuvent être attribuées à la Bonté & à la Clémence Célestes, j'en conclurai évidemment, que tout ce qui répugne à ces Idées ne peut donc se trouver dans les Attributs de Dieu. Or, je connois clairement, qu'il est contraire à la Sagesse invisible d'infliger des Peines éternelles & infructueuses, lorsqu'on peut les rendre utiles & courtes. Il faut donc que Dieu, pouvant rendre les Tourment des Damnez utiles & momentanez, n'ait pas voulu les rendre éternels & infructueux; parce que Dieu, étant souverainement sage, agit toujours conformement à la Sagesse.

NOS Livres Sacrez, mon cher Isaac, nous assûrent en plusieurs Endroits, que Dieu se laisse aisément fléchir, & qu'il ne punit point à Perpétuité *. Pourquoi vouloir donc lui attribuer une Cruauté directement contraire à son Essence? Si quelques Expressions, qu'on trouve dans l'Ecriture, semblent favoriser le le Sentiment de l'éternelle Damnation, c'est parce qu'on leur attribue un Sens qu'elles n'ont point, & qu'on ne leur donne pas l'Interprétation qu'elles exigent. Dans quelles Absurditez ne tomberoit-on pas, si l'on vouloit expliquer mot-à-mot tous les Passages de la Bible?

LES Docteurs Nazaréens, qui établissent l'Opinion des Supplices éternels sur les Termes précis de leurs Livres Sacrez, ne sont pas mieux fondez que nos Rabbins. Ils conviennent, qu'il ne faut point s'en tenir quelquefois au Sens litteral de certaines Expressions. Pourquoi donc n'interpretent-ils point ces Paroles de *Feu éternel*, de *Tourment sans Fin*, d'une Maniere qui ne blesse point l'Idée que l'on a de la Miséricorde Céleste. Ils répondent à cela, que la Justice de Dieu est un Attribut, qui lui est aussi essentiel que sa Clémence; & que sa Justice demande qu'il punisse les Fautes. Mais, cette Réponse est encore un Faux-Fuïant. Car, sa Justice, pouvant être satisfaite par une Peine momentanée, elle ne doit point en éxiger une éternelle. Et la Question se réduit de nouveau au Point de savoir, si Dieu n'a pû faire que les Péchés les plus

* *Voïez le* Pseaume CVII.

plus énormes puissent être expiés par des Tourmens passagers? Sans doute il l'a pû faire, étant tout puissant. Il l'a donc fait; parce qu'il fait toûjours ce qu'il y à de mieux, de plus charitable, de plus clément, de plus miséricordieux; & qu'il est plus conforme à la Clémence, & à la Miséricorde, d'imposer des Peines passageres, que d'éternelles.

IL y a une Difficulté qui s'offre à l'Esprit en faveur des Théologiens rigides. C'est celle de l'Etat futur des Démons. Si les Peines des Damnez sont passageres, il faudra donc aussi que celles des Diables le soient. Cela paroît d'abord contraire aux Idées qui nous sont les plus familieres. Mais, lorsqu'on y réfléchit attentivement, & qu'on se dépouille des Préjugés, l'Illusion disparoit bien-tôt; & l'on ne trouve rien d'impossible, même rien de contraire à la Raison, dans la Fin des Tourmens des Démons. D'ailleurs, nous ne connoissons point la Nature de ces Esprits. Nous ne savons s'ils font aux Hommes tout le Mal qu'on assure. Qui sçait même s'ils ne sont pas forcés de le faire, & si Dieu ne se sert pas d'eux comme d'un Instrument dont il punit le Vice. En ce cas, les Maux, qu'ils font, ne doivent pas les rendre criminels, puisque les Anges ont quelquefois servi eux-mêmes la Colere Céleste. Un Démon, qui agit par les Ordres de la Divinité, n'est pas plus coupable, que l'Ange Exterminateur. Il ne doit donc être puni, que de sa prémiere Faute. Quelle Impossibilité y a-t'il, que Dieu puisse la lui pardonner un jour, & qu'elle

ſoit effacée par les Peines & le Repentir? Ce ſeroit etre fou, que de vouloir aſſûrer, ſur la Foi des Contes que débitent les Moines Nazaréens, & qu'ils inſérent dans l'Hiſtoire des Exorciſmes, que les Démons blaſphement la Divinité. Il eſt a préſuppoſer, qu'ils agiſſent très différemment, de même que les Damnez; & que les uns & les autres, étant des Eſprits dégagés des Liens du Corps, & à l'abri des Illuſions des Sens, ils reconnoiſſent que la Colere de Dieu, quelque grande qu'elle ſoit, peut être fléchie par un ſimple Repentir: & ſans doute ils profitent de leur Connoiſſance. Cette Rage, dont il eſt parlé dans les Livres des Nazaréens, eſt un Deſeſpoir qui tourmente les Damnez, par le Chagrin qu'ils ont d'avoir déplû à la Divinité. Cette Douleur eſt un Hommage, qu'ils lui rendent, qui ſert de Préparation à leur Etat futur, qui purge leurs Fautes, qui nettoie leur Souillures, & qui les rend dignes, après un Tems de Souffrances, de la Miſericorde de Dieu.

Le Purgatoire, que bien des Religions ont adopté comme une Vérité, prouve évidemment, que les Hommes ont reconnu, que, par des Souffrances, un Ame criminelle pouvoit être rendue digne de la Vûe de ſon Créateur. Il eſt vrai, que les Nazaréens Papiſtes ont débité tant d'Abſurditez ſur le Chapitre de ce Lieu Expiatoire, que leurs Adverſaires ont eu Raiſon de traiter d'Impoſtures toutes les Fables qu'ils débitoient, & qui n'étoient fondées que ſur l'Avarice des Prêtres. Mais,

s'ils

s'ils se fussent contentez simplement d'admettre un Lieu où généralement toutes les Ames descendroient après la Mort, pour y rester jusques à ce qu'elles fussent purifiées, leur Sentiment m'eût paru très raisonnable: premiérement, parce que l'Opinion, qui n'admet point de Peine éternelle, me semble convenir parfaitement aux Idées que la Lumiere Naturelle me donne de la Clémence de Dieu: secondement, à cause, qu'en ne distinguant que deux Classes dans la Vie-à-venir, c'est supposer que toutes les Ames, en sortant des Corps, sont, ou parfaitement pures, ou totalement souillées. Cependant, il est visible, que cela est évidemment faux. La Clémence de Dieu exige donc, que, pour favoriser le Bonheur des Ames, il y ait un Moïen pour purifier celles chés qui le Mal l'emporte sur le Bien. Or, en admettant pour toutes une Demeure générale, dans laquelle elles peuvent être purgées de leur Crime, on abolit le Purgatoire des Papistes, Lieu mitoïen entre l'Enfer & le Ciel, inventé par la Fourberie des Moines; & l'on obvie aux Inconvéniens qui se présentent dans le Sistême de ceux qui n'admettent que deux Classes dans la Vie-à-venir.

LES Docteurs, qui soutiennent l'Eternité des Peines, objectent, que le Sentiment, qui leur fixe une Fin, porte les Hommes au Relachement, & autorise les Crimes par la Sécurité de ceux qui les comettent. *D'abord que vous persuaderez au Peuple*, disent-ils, *que les plus grands Forfaits seront un jour pardonnez*,

vous ouvrez la Barriere à la Licence des Mœurs, à la Mauvaise-Foi, au Meurtre, au Carnage, &c. „ *Puisque nos Peines*„ „*penseront les Scélérats*, „*ne dureront pas toujours. faisons une juste* „ *Compensation des Plaisirs que nous gouterons sur* „ *la Terre, & des Maux passagers que nous essuierons dans l'autre Monde. Quelque durs qu'ils* „ *soient, ils ne doivent point nous effraier, puisque nous sommes assûrez qu'ils se termineront à* „ *une Eternité heureuse.*„ *La Différence*, continuent les Théologiens, *qui se trouve entre les Gens vertueux, & les Criminels, est si légere, qu'elle ne peut guére faire d'Impression sur ces derniers. Car, en supposant trente mille Ans de Peines & de Tourmens, qu'est-ce que cela, eu égard à une Eternité immense? Une Goute d'Eau dans l'Océan présente une Idée foible de ce Tems malheureux & du fortuné.*

IL est certain, mon cher Isaac, que ces Raisons ont de la Vraisemblance. Cependant, lorsqu'on les approfondit, leur Force diminue infiniment; & l'on apperçoit, qu'elles ont plus de Brillant, que de Solidité. Plus la Punition, dont on menace les Hommes, est conforme à leurs Idées, plus elle fait d'Impression sur leurs Esprits. Or, il est bien certain, que les Peines éternelles aïant quelque chose, non seulement de contraire à la Bonté de Dieu, mais même aux Notions des Hommes les plus simples, la plus grande Partie des Scélérats, des Libertins, & des Esprits-forts, réjettent totalement la Croïance de l'Enfer; parce qu'ils ne voïent aucune Proportion entre des Fautes passageres, & des Puni-

Punitions éternelles. La Religion, ne fournissant pas une Idée juste & mitoïene, qui fasse trouver la Connexion de ces deux premieres, ils donnent dans un Excès outré, & n'admettent pas, non-seulement des Peines mortelles, mais même des momentanées. L'Expérience nous montre tous les jours cette Vérité, contre l'Evidence de laquelle tous les Discours Philosophiques ne sauroient prévaloir. Ne voit-on pas un Nombre infini de Gens grossiers, à qui l'Etude n'a point inspiré le Mépris de l'Enfer, avoir pour lui une Indifférence outrée, qui n'est fondée que sur la foible Croïance de son Existence?

C'EST une Erreur de croire, que les Hommes persuadez de la Réalité de certaines Peines, qui finiront à la vérité, mais qui sont extrémement dures & cruelles, ne tâchent point de les éviter. Comme ils sont persuadez de leur Réalité, & qu'elle n'a rien de contraire à leurs Notions, ils en sont extrémement frappez. On n'a qu'à voir combien d'Aumones les Nazaréens de plusieurs Sectes différentes donnent à leurs Prêtres; & combien de Jeunes, de Pélerinages, &c., ils pratiquent; pour être parfaitement convaincus de ce que l'Idée des Peines passageres peut sur l'Esprit des plus grands Scélérats. Il n'y a qu'à jetter les Yeux sur ce qui se passe à Rome pendant le Jubilé. Il est peu de Bandits & de Brigands Italiens, qui ne veuillent tâcher de gagner deux ou trois mille Ans d'Indulgences. Ils ne songent point à éviter l'Enfer: tous leurs Soins se bornent à abré-

ger-

ger le Tems de leur future Demeure dans le Purgatoire.

JE finis ma Lettre, mon cher Isaac, par cette Réfléxion. Dès qu'on admettra des Punitions qui seront conformes aux Notions de tous les Hommes, tous les Hommes y donneront nécessairement leur Consentement. Par conséquent, leur Crainte deviendra utile au Bien de la Société. L'Impie, le Libertin, & l'Esprit-fort, n'auront aucune Raison pour combattre une Croïance fondée sur les Idées de la Lumiere Naturelle. Ils n'ôseront point se flatter de l'Impunité de leurs Crimes, sous quelque Prétexte que ce soit. Il ne pourront plus dire: *Les Peines, dont vous nous menacez, sont contraires à la Bonté de Dieu. Nous ne comprenons point, qu'une Faute, quelque grande qu'elle soit, ne puisse jamais être expiée. L'Enfer, dont vous nous assurez l'Existence, répugne à nos Notions.* Pénétrez de la Vérité d'un Sentiment conforme aux Idées de l'Ordre, ils sentiront, que leurs Crimes seront punis rigoureusement, & que les Suplices seront proportionnez aux Fautes. Ils feront alors, pour éviter cet Enfer momantané, tout ce que font les Nazaréens Grecs & Romains, pour s'affranchir du Purgatoire. Ils en seront d'autant plus frappez, qu'ils croiront véritablement qu'il existe.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: tâche de vivre content & heureux; & donne-moi donc enfin de tes Nouvelles.

De Paris ce . . .

LET-

LETTRE QUARANTE-QUATRIEME.

Iſaac Onis, *Rabbin de Conſtantinople*, *à* Aaron Monceca.

DES Occupations, qui me ſont ſurvenues, m'ont empéché de répondre plutôt à tes Lettres Nous nous ſommes aſſemblez un Nombre conſidérable de Rabbins & de Caraïtes *, pour tâcher de nous réünir dans nos Sentimens. Après avoir vainement diſputé, nous nous ſommes ſéparez, ſans avoir rien pû obtenir ſur l'Eſprit les uns des autres.

JE t'avoûrai, mon cher Monceca, que je ſuis ſorti de ces Conférences preſque convaincu du bon Droit de Caraïtes. J'ai fait ce que j'ai pû, pour obtenir de mes Confreres, qu'ils ſe départiſſent de certaines Opinions ; mais, ils ont ſoutenu à la rigueur la Validité & la Vérité du *Talmud*. Je rougiſſois, lorſque les Caraïtes nous demandoient, ſi l'on pouvoit raiſonnablement les obliger de croire, *que Dieu*

* Caraïtes: *Secte des Juifs d'à préſent, oppoſée à celle des* Rabbiniſtes, *c'eſt-à-dire à ceux qui admettent le* Talmud *des* Rabbins. *Le Mot de* Caraï *ſignifie un* Homme conſommé dans l'Etude de l'Ecriture Sainte. *C'eſt pourquoi ceux, qui n'appuient leur Créance que ſur la* Bible, *s'appellent* Caraïtes.

Dieu est contraint de rugir comme un Lion trois fois chaque Nuit; la prémiere, lorsque l'Âne brait: la seconde, quand les Chiens abboient; & la troisieme, quand l'Enfant tète, & que la Femme discourt avec son Mari? Dieu dit alors: „ *Malheur à moi, parceque j'ai détruit ma Maison,* „ *brulé mon Temple, & rendu mes Enfans captifs* *. „ Voilà„ , disoient les Caraïtes, „ un Echantillon de la Confession de Foi que „ vous voulez nous faire signer, en recevant „ les ridicules Erreurs du *Talmud*. Mais, „ nous voïons, que ceux, qui ont de pareilles „ Idées de Dieu, ne peuvent, ni le servir, ni „ l'adorer. Quel Honneur mérite un Etre sujet „ à toutes sortes de Foiblesses; obligé de rugir, & d'entrer en Fureur; soumis à toutes „ les Passions, à la Haine, au Desespoir, & „ au Repentir; assez peu clairvoïant, pour „ n'avoir pas prévû, qu'en abandonnant son „ Peuple, il commetroit une Faute dont il se „ repentiroit pendant long-tems?

VAINEMENT nos Rabbins, pour convaincre leurs Adversaires, leur opposoient le grand Nombre de Juifs qui suivent le *Talmud*, & les Sentimens Rabbinistes. *Nous n'avons*, répondoient les Caraïtes, *d'autres Ecrits, pour régler notre Foi, que les vingt-quatre Livres qui sont dans la* Bible †. *Vous convenez avec nous, qu'ils ont été faits par des Personnes sur qui*

* Heidan. de Origine Erroris, *pag.* 255.

† L'Auteur du Commentaire Caraïte appellé d'*Aaron Fils de Joseph*, qui vivoit à la Fin du XIII Siécle, & dont l'Ouvrage se conserve en manuscrit dans

qui Dieu avoit répandu son Esprit. Nous rejettons donc avec Raison toutes les Traditions Humaines, qui leur sont contraires. Que peuvent les Sentimens des Hommes contre les Ordres de Dieu? Il est immuable: il n'est point susceptible de Passions; &, s'il étoit tel que le font le Talmud, *& les Ouvrages des Rabbins, le Créateur seroit plus vil & plus à plaindre, que la Créature.*

JE ne sçai, mon cher Monceca, comment mes Confreres sont aussi entétez d'un Nombre d'Idées qui s'accordent si peu avec celle que nous devons avoir du Tout-Puissant. Ce Ramas de Chimeres & de Superstitions, que nous avons ajoûtées à la Loi écrite, étonnent un Homme sage, & le rebutent de certaines Cérémonies, qui seroient plus raisonnables, si elles étoient moins nombreuses. Les Superstitions sont aux Religions ce que les Rejettons inutiles sont aux Arbres: elles consument l'Esprit & le Suc, laissent le Tronc sans Seve, & l'empêchent de produire aucun Fruit. Dans les différentes Croïances qui partagent l'Univers, il est aisé d'appercevoir, que celles, qui sont le plus chargées de Cérémonies Superstitieuses, sont les moins pratiquées pour l'Essentiel. Un Juif manque aux Commandemens de Dieu, dix fois dans la Journée, sans s'en appercevoir, & semble réserver toute son Attention pour les Cérémonies & les

dans la Bibliotheque des Peres de l'Oratoire de Paris, où il a été apporté de Constantinople, approuve tous les Livres de la *Bible*, qui sont dans le Canon Juif, & en compte vingt-quatre, comme font les autres.

les Coutumes du Jour du Sabat. Il en est tel, qui commettra un Vol, & un Adultere, qui ne voudroit pas avoir coupé son Pain avec le Couteau d'un Nazaréen. Si ces Coutumes étoient commandées dans la Loi, on pourroit les soutenir, quelque ridicules qu'elles paruſſent: mais, puiſqu'elles n'ont d'autre Fondement, que les Viſions chimériques de quelques-uns de nos Anciens, je t'avoue, que je ne ſaurois qu'aprouver ceux, qui, faiſant uſage de la Raiſon que Dieu leur a donnée pour les conduire, veulent s'en tenir préciſement à ce qu'ils trouvent écrit dans nos Livres Saints. Et, puiſque je te regarde comme un Ami, à qui je puis confier mes plus ſecretes Penſées, je te dirai, que j'ai réſolu d'embraſſer les Sentimens des Caraïtes, de quitter entiérement les Opinions des Rabbiniſtes. Je ſçai, que mon Changement va faire un Bruit étonnant; que nos Sinagogues en murmureront; Qu'étant un des anciens Rabbins, ma Démarche peut avoir des Suites, & faire ouvrir les Yeux à bien d'autres: mais, les Intérêts humains ne doivent point nous empêcher de ſuivre la Vérité, dès que nous l'appercevons. Pour donner moins d'Occaſion de parler de mon Changement, j'ai déja prétexté un Voïage en Egipte. Je vais m'établir au Caire, où je vivrai avec mes nouveaux Freres, Juifs épurez, & les ſeuls vrais Obſervateurs de la Loi de Moïſe *. Comme tu pourrois croire, que j'ai

* Il y au Caire, à Conſtantinople, & même en Moſcovie, pluſieurs *Caraïtes.* Ils ont leurs Sinagogues

j'ai embrassé cette nouvelle Opinion sans l'avoir examinée, je te détaillerai les Raisons qui m'y ont determiné.

NOS Rabbins disent, que tout ce qui fut ordonné à Moïse, sur la Montagne, ne fut point écrit dans les deux Tables, ou compris même dans le Pentateuque. Ils soutiennent, qu'il est évident, que si Dieu n'avoit eu autre chose à dicter que la Loi écrite, il n'eut fallu qu'une Heure, ou tout au plus cinq ou six. Ils concluent, qu'il la donnoit à Moïse pendant le Jour, qu'il la lui expliquoit pendant la Nuit. C'est cette Explication, qu'ils appellent *la Loi Orale*, que Moïse enseigna à Josué son Successeur, & Josué aux soixante & dix Anciens, qui la transmirent ainsi commentée à leur Postérité, & même au dernier des Prophetes, de qui le grand Sanhedrin la reçut *. Depuis ce Tems, les Peres l'ont fait passer à leurs Enfans ; & c'est ce qui se pratique aujourd'hui, & qui sert de Regle, lorsque la Loi écrite est muete.

SANS m'arréter, mon cher Monceca, à éxaminer sur quoi les Rabbins fondent l'Opinion, que Dieu dictoit la Loi pendant le Jour, & l'expliquoit pendant la Nuit, puisqu'il n'y rien de cela dans la *Bible* ; en convenant, pour

gues à part, & se regardent comme les seuls véritables Juifs.

* Le *Grand Sanhedrin* étoit le Tribunal principal des Juifs, dont le Siége étoit à Jérusalem. Ce Mot est pris du Grec Συνέδριον, qui signifie *Consessus*, c'est-à-dire, *Assemblée de Gens assis.*

pour abreger la Dispute, que Moïse reçut verbalement plusieurs Ordonnances du Tout-Puissant ; je ne saurois cependant croire, qu'il ait emploïé tant de Jours à prescrire les ridicules Cérémonies, & les bisares Réveries, du *Talmud.* Si j'accorde, que Dieu ordonna plusieurs Choses à Moïse, que ce Prophete ne mit pas en écrit, & qui se sont conservées par la Tradition : je soutiens aussi, que tout ce, qui est absurde & ridicule, dans cette même Tradition, y a été ajouté dans la Suite des Tems; & que chaque Siécle l'augmentant de quelque Erreur ; le *Talmud* est le Ramas de cette prétendue Tradition.

SI tu consideres, mon cher Monceca, la Façon dont ce monstrueux Ouvrage a été composé, compilé, & porté à sa Perfection, tu verras l'Erreur, les Absurditez, & les Mensonges, y abonder davantage, à mesure qu'on s'éloignoit des Tems où fut donnée la Loi écrite. Vers l'Année 188 des Nazaréens, Rabbi Juda Hakkadosh fit une Compilation des Ecrits des Grands-Prêtres, qu'on appella *Misna* : c'est-là la prémiere Origine du *Talmud.* Quoiqu'il y ait bien des Choses à redire, il s'en faut de beaucoup que cet Ouvrage soit aussi mauvais que le second Recueil *, fait en 469 par Rabbi Jochanam, & quelques autres Hébreux, qui lui aidérent. Enfin, en 476 Asé & Hammaï, Rabbins de Babilone, augmentérent les Visions de ce Livre, & le mirent au Point où nous le voïons aujourd'hui ;

* Le *Talmud de Jerusalem.* On l'appelle ainsi, parce qu'il fut fait dans cette Ville.

d'hui †; excepté quelques Erreurs grotesques, que le Rabbin Meïr ajouta vers l'Année 546 aux Ridiculitez d'Asé, son Pere, dont il avoit tous les Mémoires.

JE te demande donc, mon cher Monceca, si tu crois, que l'Autorité d'un pareil Ouvrage, dont je vois grossir les Fautes avec le Tems, & qui s'éloigne en tout de la prémiere Simplicité de notre Religion, doive prévaloir dans mon Esprit sur les Ecrits de Moïse & des anciens Prophetes, & sur ma Lumierre Naturelle, qui me démontre évidemment, que le *Talmud* n'est qu'un Ramas d'Impostures, de Chimeres, & de Blasphemes? Quel est l'Homme, je ne dis pas éclairé, mais le plus imbécille, qui n'ait un Mépris infini pour un Livre, qui assure *que Dieu a commandé un Sacrifice pour expirer ses Fautes*? Dieu est pécheur. Dieu est sujet au Vice! Il n'est donc point parfait: il est donc sujet à tous les Malheurs de l'Humanité? Comment ôse-t-il punir le Crime; lui, qui le commet? Je frémis, mon cher Monceca, en transcrivant ces Blasphêmes, & ma Main se refuse à les coucher sur le Papier. J'avois peu éxaminé ma Religion jusques ici. J'étois dans une Erreur, causée par mes Préjugés, & par ma Négligence. La Dispute des Caraïtes a porté un Trait de Lumiere à mon Ame, qui m'a fait ouvrir les Yeux sur les épouvantables Erreurs dans lesquelles j'étois plongé. Dès que j'ai apperçu la Raison du côté de nos Adversaires, je n'ai point cherché de Sophismes pour m'empêcher d'être

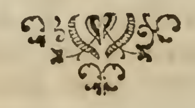
† Le *Talmud de Babilone*.

éclairé: j'ai avoüé de Bonne-Foi mon Egarement; mon Humilité m'a servi à me tirer de l'Abîme où mes Confreres les Rabbins sont restez plongés.

TACHE d'imiter mon Exemple. Revien, mon cher Aaron, de tes Préjugés: sers-toi de ta Raison, pour les combattre; éxamine, que, s'il est un Dieu, il ne peut être tel que le *Talmud* nous le représente. Personne n'est plus convaincu que toi, de la Nécessité absolue de l'Existence d'un Etre souverainement parfait. Embrasse donc le Sentiment des Caraïtes, qui n'outragent point la Divinité. Je crains que, dans le Païs où tu és, tu n'aïes pris la Coutume de donner trop de Poids aux prétendues Traditions. C'est-là le Fort des Nazaréens Papistes: c'est le Rempart de leurs Erreurs. Mais, songe, qu'ils ont eu chés eux une espece de Caraïtes, qui, épurant leur Religion, l'ont fait remonter à son prémier Etablissement. Sers-toi de leurs Argumens, pour rejetter une Tradition qui n'est point conforme au Texte.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: & vi heureux & content.

De Constantinople, ce. . . .



LET-

Lettre Quarante-Cinquieme.

Aaron Monceca, *à* Jacob Brito.

J'Ai lû avec plaisir, mon cher Jacob, tes Lettres sur les Génois & sur les Piémontois. J'envie ton Etat, & je ne trouve point de Sort aussi agréable que celui d'un Voïageur. Il voit sans cesse de nouveaux Objets, qui l'instruisent en le divertissant : il cultive son Esprit d'une Maniere amusante ; & il étudie dans le grand Livre du Monde. C'est le seul où l'on puisse apprendre à connoître les Hommes. Quelque Génie qu'on ait, on ne peut s'instruire dans une Bibliotheque, que superficiellement, des Mœurs des Nations. Il échape dans les Relations les plus éxactes vint Anecdotes, qui caractérisent un Peuple, & qu'on ne sauroit sentir qu'en vivant avec lui. Ajoûte à cela la Contrariété qui regne dans la plûpart des Journaux des Voïageurs, & la Partialité avec laquelle ils sont écrits.

Les anciens Philosophes ont été, pour la plûpart, de grands Voïageurs. Platon fut entendre Euclide à Mégare, & Théodore le Mathématicien à Cirene : il voïagea dans l'Egipte, pour y converser avec les Prêtres ; l'on prétend même, qu'il s'instruisit dans ce Païs de notre Religion. Ce qu'il y a de vrai,

 c'est

c'eſt qu'il parle de Dieu d'une Maniere beaucoup plus noble que leurs autres Philoſophes Païens. Cependant, il étoit dans des Erreurs qui l'éloignoient infiniment des Principes de notre Sainte Loi. Il ſoutenoit, qu'il n'y avoit qu'un Dieu tout-puiſſant, ſouverain Ouvrier, de toutes Choſes: mais, il admettoit une Foule de Dieux & de Demi-Dieux ſubalternes, tenans & participans de la Divinité du prémier, à qui ils étoient ſoumis *. Il eſt inutile de vouloir chercher de la Reſſemblance avec le Judaïſme dans une pareille Doctrine: & l'Unité de Dieu fait la Baſe de notre Croïance.

LES prémiers Nazaréens furent preſque tous Sectateurs de ce Philoſophe: ils crurent entrevoir dans ſes Ecrits tous les Miſteres de leur Religion. Un de leurs Pontifes aſſure, qu'il s'eſt ſervi fort heureuſement des Livres de Platon, pour ſe faciliter l'Intelligence de beaucoup de Véritez de la Croïance Nazaréene †. Deux autres de leurs Docteurs préten-

* *Plato in* Timæo *dicit & in* Legibus, *& Mundum Deum eſſe, & Cœlum, & Terram, & Animos, & eos quos Majorum Inſtitutis accipimus.* Cicero de Nat. Deorum, *Libr. I, Cap. XII.*

† *Narravi ei* (Simpliciano) *Circuitus Erroris mei. Ubi autem commemoravi, legiſſe me quosdam Libros Platonicorum, quos Victorinus quondam Rhetor Urbis Romæ, quem Chriſtianum defunctum eſſe audieram, in Latinam Linguam tranſtuliſſet: gratulatus eſt mihi, quod non in aliorum Philoſophorum Scripta incidiſſem, plena Fallaciarum & Deceptionum ſecundum Elementa hu-*

tendent, qu'il avoit connu un de leurs Mistères des plus cachés *. Et peu s'en faut, que les prémiers Nazaréens ne le reconnussent pour être un de leurs Saints. La Nécessité d'appuier leurs Sentimens par l'Autorité de quelque fameux Philosophe, dans un Tems où chaque Particulier embrassoit une Secte, les avoit obligés d'adopter les Ecrits de Platon, étant les plus convenables au Judaïsme & au Nazaréïsme. La plûpart d'entre eux étoient si persuadez de la prétendue Croïance qu'ils attribuoient à ce Philosophe, qu'ils voulurent, près de 796 Ans après l'Etablissement de leur Religion, lui accorder l'Esprit de Prophétie. Sous le Regne de Constantin VI & d'Irene sa Mère, on ouvrit un Sépulchre fort ancien, dans lequel on trouva un Corps mort, qu'on assura être celui de Platon. Il avoit une Lame d'Or à son Cou, sur laquelle on avoit gravé cette Inscription. *Christ naitra d'une Vierge: je crois en lui; & tu me verras encor une autre fois au Tems d'Irene & de Constantin* †. Il eut été facile, à des Gens guéris de Préjugés, de voir que la Lame & l'Inscription étoient aussi modernes que le Tombeau étoit ancien. Mais, les Docteurs Nazaréens, avides de Miracles,

 adop-

hujus Mundi: in istis autem omnibus Modis insinuari Deum, & ejus Verbum. Augustinus, Confess. *Libr. VIII, Cap. II.*

* Justin Martyr, & Clément Aléxandrin.

† *Ce Fait est raporté par* Zonare, *Historien Grec, traduit en Latin par* Jerome Wolfius, *& imprimé à Bale en* 1557. *Voiez en le Tome III.*

adoptérent celui-là, ou du moins voulurent le rendre probable; & un certain Moine, surnommé l'*Ange de l'Ecôle*, quelques autres Ecrivains †, & depuis peu de tems un Jésuite ‡, ont fait sur cette Inscription beaucoup de Réfléxions fort inutiles.

JE ne comprens pas, mon cher Brito, quelle est l'Idée des Nazaréens, de vouloir appuïer la Vérité de leur Religion sur de pareilles Fables. De semblables Absurditez seroient capables de décréditer la Vérité. Je suis d'autant plus surpris, qu'ils donnent dans de pareils Travers, qu'ils sont à même de se passer de toutes ces pieuses Impostures. Car, enfin, (je te parlerai à Cœur ouvert,) il est peu de Religions, dont les Preuves soient aussi fortes que celles de la Nation Nazaréene. J'ai eu plusieurs Disputes avec quelques Savans, & j'étois étonné de certaines Choses qu'ils me faisoient presque connoître évidemment. Il faut avouër, que si les Prophéties n'ont point été remplies réellement, elles ont été si parfaitement aprochées, que quiconque voudra les éxaminer, trouvera nos Sentimens bien difficiles à soûtenir. Les Nazaréens nous accusent de n'avoir plus d'autres Secours pour nous défendre, que dans l'Etimologie & la Signification de quelques Mots. Ils disent, que, ne pouvant nous tirer d'Affaire par la Clarté du Texte, nous cherchons à l'embrouiller par des Gloses ridicules,

† Paul Diacre, *Libr. XXIII.* Sigebert. Genebrard. *Libr. III.*

‡ Canisius de Beâta Virgine, *Libr. II.*

dicules, & par les Explications forcées de certaines Expreſſions. Je ſuis obligé de convenir quelquefois de ces Faits; mais, alors, je me rejette ſur notre Tradition: je me ſers des mêmes Argumens & des mêmes Armes, dont ils ſe ſervent contre les Adverſaires qu'ils ont dans leur propre Croïance. Ils ne peuvent me refuſer une Choſe, dont ils tirent eux-mêmes tant d'Avantage, & à laquelle ils accordent tant d'Autorité. Ainſi, je me ſers de notre Tradition comme d'un Rempart inexpugnable: j'oppoſe l'Autorité des Rabbins à celle des Pontifes, & le Talmud aux Livres de leurs prémiers Docteurs; & ſi je n'éclaircis pas la Diſpute, je ſuis du moins certain de l'éterniſer.

Je t'avoue, que je ſérois quelquefois dans un grand Embarras, ſi les Nazaréens Papiſtes me faiſoient la même Difficulté que forment contre eux les Nazaréens Réformez, & qu'ils me réduiſiſſent au ſeul Texte de l'Ecriture, & à l'Evidence de la Lumiere Naturelle. Cette Façon de diſputer eſt terrible: elle empéche tous les Subterfuges. On ne peut faire aucune de ces Diſparates, ſi utiles pour éluder le Fond de la Queſtion. Le ſeul Recours, qu'on puiſſe avoir, eſt de chicaner certaines Expreſſions, & de donner un Tour un peu plus ou un peu moins avantageux à quelques Paſſages. Je conviens, que c'en eſt aſſez pour diſputer pendant des Siécles, & qu'il n'en faut pas tant pour faire produire un Nombre de Volumes *in folio* à pluſieurs Savans de différens Partis. Mais, dans ces ſortes de Diſ-

putes, quiconque veut les examiner ſans Préjugés, juge bien plus aiſément de la Queſtion débattue, que lorſqu'il faut qu'il concilie les différentes Autoritez d'un Nombre d'Ecricrivains, & la Validité de deux Traditions différentes.

LES Nazaréens, en général, ſont charmez d'appuïer leurs Raiſons par des Miracles & des Prodiges. Un Evénement ſurprenant, quelque bizare qu'il ſoit, a pour eux autant d'Appas, qu'une Evidence Géométrique. Il n'eſt point de Matiere, point de Sujet, qu'ils n'autoriſent par quelque Avanture Céleſte. Gagnent-ils une Bataille? Ce n'eſt pas à leur Valeur, qu'ils en ſont redevables: c'eſt à St. George, & à St. Victor; qui, quittant le Séjour Céleſte, viennent batailler à la Tête de leurs Eſcadrons, & s'amuſer à couper quelques Bras & quelques Têtes §. Triſte Occupation, ſelon moi, pour quiconque n'eſt pas frénétique; à plus forte Raiſon, pour des Saints. Tu croiras, peut-être, que ceux qu'ils venoient ſecourir étoient d'honnêtes Gens. Point-du-tout. C'étoient d'infames Brigands, qui, ſous le Voile de la Religion, & ſous le Prétexte d'une Sainte Guerre, commettoient toutes ſortes d'Excès, de Meurtres, & de Rapines. Les Nazaréens conviennent de ces Faits, & attribuent à ces Crimes le mauvais Succès qu'eût cette Entrepriſe. Un nommé Bernard, qui avoit prêché dans toute l'Europe pour l'Exécution de cette Expédition,

§ *Bataille d'Iconium, gagnée lors des Croiſades.* Maimbourg, Hiſt. des Croïſades, *Livr. V.*

tion, & qui prédiſoit les plus belles Choſes du Monde, fut le prémier attrapé par le mauvais Succès qu'eût cette Guerre Sainte. Pour ſauver ſa Réputation, il n'eût que la Reſſource d'en rejetter la Cauſe ſur les Crimes de ceux qui l'avoient entrepriſe. Plaiſante Façon de prédire, que d'annoncer ce qui n'arrivera jamais, & de ne pas dire un Mot de ce qui arrivera effectivement!

QUELQUE rebutez que dûſſent être les Nazaréens des chimériques Idées dont ils ont été infatuez tant de fois; ſi demain deux Moines, qui ſe ſeroient acquis quelque Réputation, recommençoient leurs Prédications, il ſe trouveroit encor une Foule d'Imbécilles, qui iroient pieuſement commettre toutes ſortes de Crimes dans la Paleſtine, & ſacrifier des Hommes au Dieu de Paix, à qui le Meurtre & le Sang Humain eſt ſi odieux.

LES Nazaréens conviennent de ce Principe. Leur Egliſe même fait Gloire d'abhorrer le Sang. On croiroit donc, que, par une Suite néceſſaire de cette Vérité, ils voudroient ne régner ſur les Hommes, & ne les éclairer, que par la Douceur & la Raiſon. Mais, il ſemble qu'ils aïent une Maxime conſtante, de penſer d'une Façon, & d'agir d'une autre. Rien n'eſt plus doux, plus pathétique, que leurs Diſcours; rien n'eſt ſi dur, ſi emporté, ſi violent, que leur Conduite: & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'ils ſe figurent de colorer l'Iniquité de leurs Actions par quelques Dehors ſpécieux. Lorſque l'Inquiſition fait brûler un Juif en Portugal, elle lui

fait un Compliment fort poli ; & l'assûre, que c'est avec une grande Douleur, qu'elle va le livrer au Supplice : & comme il ne conviendroit pas qu'elle prononçât un Arrêt de Mort, elle fait lire la Sentence par un Juge Laïque.

TOUTES ces Cruautez ridicules me font ressouvenir du plaisant Expédient qu'avoit trouvé le bon Archevêque Turpin, du Tems de Charlemagne. Pour expédier de tems en tems quelques Sarrasins, & autres Ennemis, il ne portoit point d'Epée dans les Combats, l'Eglise abhorrant le Sang : mais, il avoit une Massue dans le Goût de celle d'Hercule ; & il les assommoit épiscopalement *. Il a été un Tems, où l'on faisoit valoir à un Homme la Grace qu'on lui accordoit de ne le mettre qu'aux Galeres, pour éclairer son Esprit. Laissons à l'Erreur des Moïens aussi pernicieux, & ne persuadons jamais que par la Douceur & la Raison, quand même nous aurions le même Pouvoir que les Nazaréens.

ILS parlent sans cesse de la vaste Etendue de leur Religion, & de la Quantité des Prosélites qu'il font tous les jours. Ils ne voïent pas, qu'ils n'attirent que des Esclaves au Nazaréïsme, au lieu de former de véritables Enfans de leur Religion. Les Espagnols croïoient agir pieusement, lorsqu'ils forçoient un Nombre prodigieux d'Indiens à fléchir les Genoux devant l'Image d'un Saint, & à consentir qu'on les reçut dans la Communion Nazaréenne jusques à ce qu'ils pûssent s'évader des Mains de leurs Bourreaux, & se sauver chés leurs anciens Compatriotes.

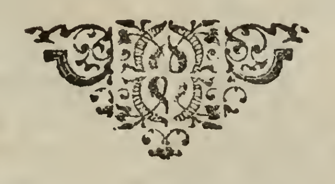
LA

* *Le* Boyardo, *&* *l'*Arioste.

LA Tirannie eſt le Préjugé le plus fort contre une Religion dans l'Eſprit d'un Philoſophe. Le Dieu de Paix ne peut avoir choiſi un Culte où le Sang Humain coule ſur les Autels. La pieuſe Cruauté des Eſpagnols a plus immolé dans un ſeul Jour de Méxicains à la Propagation du Nazaréïſme, que les Prêtres de Diane n'en ſacrifiérent en Tauride pendant toute la Durée du Paganiſme. Que de Crimes, de Meurtres, de Brigandages, occaſionnez en Europe depuis deux cens Ans, ſous le vain Prétexte de Religion! Dans quels Excès l'Eſprit Humain, frapé de la Superſtition, ne ſe laiſſe-t-il pas emporter? On a vû le Fils enfoncer le Poignard dans le Sein de ſon Pere, & croire, en lui perçant le Cœur, s'ouvrir un Chemin vers le Ciel. Laiſſons, mon cher Brito, aux Nazaréens des Sentimens auſſi pernicieux; & ſoïons toujours perſuadez, que la Violence eſt le dernier Secours d'une Religion à qui la Vérité manque pour perſuader.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito; & donne-moi de tes Nouvelles.

De Paris, ce.....



LET-



LETTRE QUARANTE-SIXIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Rabbin de Constantinople.*

TA Lettre, mon cher Isaac, ne m'a pas causé une médiocre Surprise; & je ne doute pas, que ton Changement n'étonne tous les Juifs, & ne touche sensiblement tes Confreres. Je suis assûré que tu as bien réfléchi avant de te déterminer à embrasser le Sentiment des Caraïtes *. Mais, j'aurois voulu, que ta Détermination n'eut point été si promte. On se figure quelque-fois des Choses claires, qu'on regarde du prémier & du second Coup d'Oeil comme évidentes; mais qui, au troisieme, deviennent problématiques. Tu me parois trop mépriser l'Autorité de la Tradition. Je sçai qu'elle doit céder, lorsque le Texte est contre elle; mais, aussi, elle doit servir à l'éclaircir, lorsqu'il est obscur, & semble inintelligible. Toutes les Religions, même celles qui sont les plus contraires à la Tradition, ne la rejettent pas, quand elle paroit s'accorder avec la Raison & les Ecrits anciens. C'étoit-là ce qu'il falloit éxaminer.

Ce-

* *Voiez la Lettre XLIIII.*

Cependant, je crains que, dans les prémiers Mouvemens, tu ne lui aïes ôté jusqu'au moindre Crédit. Il paroit par la Lettre que tu m'as écrite, que les Endroits, où tu l'as trouvée contraire à la Vérité, t'ont fait mépriser d'aprofondir si elle étoit juste & veritable dans d'autres. De quelque Maniere que cela soit, & de quelque Façon que tu penses, rien ne sauroit diminuer ma Tendresse pour toi. Je t'aimois Rabbiniste: je t'aimerai Caraïte; &, te fis-tu Nazrréen, mon Cœur te suivroit au millieu de leurs Temples. Je n'imiterai point la Foiblesse des faux Amis de notre Siécle. Ils ignorent les Droits que l'Amitié a sur les Cœurs vertueux, que l'Estime & la Simpathie ont unis. Ce Lien, chés eux, n'est qu'une Espece de Commerce, fondé sur la Nécessité, ou sur la Bienséance, quelquefois même sur le Plaisir *. Les Femmes surtout

* On peut faire aux Amis de notre Siécle les Reproches que Cicéron faisoit aux Epicuriens. „ Quelques-uns des Grecs „, dit-il, „ qui ont même passé „ pour sages parmi eux, ont eu des Sentimens fort „ extraordinaires, sur tout ce que je viens de dire : car, „ il n'y a point d'Extravagance, où les Subtilitez de „ ces Gens-là ne les conduisent. Les uns disent, qu'il „ faut éviter les Amitiés trop étroites, pour ne pas „ se charger du Soin des Affaires des autres; chacun „ aïant assez des siennes, & rien n'étant plus importun, que d'entrer trop avant dans celles d'autrui: „ & que les Amitiés les plus commodes sont celles „ dont les Rênes, pour ainsi dire, sont plus laches, „ & qu'on peut allonger & accourcir comme on veut,

tout, n'ont guére d'Amis que dans ce Gout. Le Plaisir les unit: le Plaisir les sépare, & elles sont plus légeres en Amitié, qu'elles ne le sont en Amour.

Il est à Paris vint mille Femmes, qui n'ont eu qu'un Amant en leur Vie, & qui n'ont pas conservé trois Mois de suite le même Ami. Cette These te paroitra un peu outrée. Tu douteras sur-tout, s'il est possible, que, dans une Ville où les Femmes passent pour galantes, il s'y en trouve vint mille qui n'ont eu qu'un Amant. Tu m'accorderois plûtôt, qu'il y a vint mille Femmes, qui n'en ont point eu, que d'avouër qu'elles se sont tenues au prémier. Il me semble que je t'entens dire, qu'*il faut qu'une Femme soit plus sage, pour n'avoir qu'un Amant, que pour n'en point avoir. Quel Effort, fait-elle de se passer d'un Plaisir qu'elle ignore? Sa Vertu n'a point à combattre des Idées dangereu-ses*,

„ veut, puisque, pour vivre heureux, le Secret est „ de se tenir éxemt de toutes sortes de Soin; ce „ qui n'est pas possible, lorsqu'on est occupé des Af„ faires des autres, & qu'on est toujours pour eux com„ me dans les Douleurs de l'Enfantement. „ *Nam quibusdam, quos audio Sapientes habitos in Græciâ, placuisse opinor mirabilia quædam. Sed nihil est quod illi non persequantur suis Argutiis: partim fugiendas esse nimias Amicitias, ne necesse sit unum sollicitum esse pro pluribus: satis superque esse suarum cuique Rerum: alienis nimis implicari molestum esse, quàm laxissimas Habenas habere Amicitiæ, quas vel adducas cum velis, vel remittas. Caput enim esse ad beatè vivendum Securitatem, quâ frui non possit Animus, si tanquam parturiat unus pro pluribus.* Cicero de Amicitiâ, *Cap. XIII.*

ſes, qui retracent dans l'Eſprit certaines Situations, qui ſont les plus terribles Ennemis des Femmes qui ont aimé.

JE conviens avec toi, que mon Opinion a quelque choſe qui ſurprend. Mais, quand on l'éxamine, elle paroit plauſible, & l'on ne peut guére refuſer de s'y ranger. Le Caractere d'Infidélité, qu'on donne aux Femmes, eſt principalement fondé ſur le Droit que les Hommes ont jugé à propos de s'approprier de leur preſcrire des Regles ſévéres, preſque impoſſibles à obſerver, & de s'en diſpenſer eux-mêmes. Ils ont crû, qu'ils étoient en Droit d'éxiger des Femmes, qu'elles ſurmontaſſent la Voix de la Nature, tandis qu'ils ſe ſont accordé le Privilege de prévenir tous leurs Deſirs, & de céder à tous leurs Mouvemens. Il faut donc, pour juger de l'Humeur volage qu'on dit être le Partage du Beau-Sexe, réduire les Choſes dans une juſte Equité, ne pas leur demander des Actions impoſſibles, éxaminer, Préjugé à part, ſi, quelque Légéreté qu'on attribue aux Femmes, elles ne ſont pas encore cent fois moins inconſtantes que les Hommes.

LORSQU'UN Petit-Maître devient infidele, ſa Conduite eſt juſtifiée par ſon Etat: il remplit ſon Emploi; & perſonne ne ſe récrie ſur ſa Perfidie. La Maîtreſſe, qu'il abandonne, n'eſt qu'un Triomphe de plus pour lui. Mais, ſi elle veut ſe vanger de l'Infidélité de ſon Amant: ſi, pour le punir, ou pour le rappeller par la Jalouſie, elle lui donne un Rival; c'en eſt fait, c'eſt une Infidelle, une

Coquete, une Volage. Toute la Nation des Amans la comdamne ſans retour: La même Action, qui fait la Gloire du Petit-Maitre, perd à jamais la Femme qui a été aſſez malheureuſe d'avoir du Gout pour lui.

UN Mari, jaloux, bizare, bourru, bigot, ſe figure des Chimeres: il prend pour des Réalitez les Viſions frénétiques dont il eſt agité. Toute la *Société Maritale* prend ſon Parti. On le plaint. On condamne ſon Epouſe ſans l'entendre: le Beau-Sexe entier eſt englobé dans l'Arrêt foudroiant que porte contre elle le jaloux Sénat; &, de Génération en Génération, chaque Pere la cite comme un Exemple d'Infidélité à ſon Fils, qu'il inſtruit dans ſes jalouſes Maximes.

UN Fat prend des Airs auprès d'une Femme qu'il ne connoit que médiocrement. Il lui parle à l'Egliſe, la lorgne à l'Opéra, l'ennuie par ſes Fadeurs à la Promenade. En voilà aſſez, pour perſuader au Public, qu'il eſt bien avec elle. Pour le Prix d'avoir été excédée par un Sot, elle acquiert la Réputation de l'avoir écouté: &, ſi elle eſt aſſez malheureuſe pour en rencontrer plus d'un, ce ſont autant d'Amans que le Public lui donne.

VOILA', mon cher Iſaac, une Partie des Raiſons, qui font décider de l'Inconſtance du Beau-Sexe. La Multitude juge dans cette Occaſion comme dans toutes les autres: ſon Jugement n'eſt pas plus judicieux, qu'il l'eſt ordinairement. Deux Raiſons me font croire, que les Femmes ſont plus conſtantes que les Hommes. La prémiere eſt une Eſpe-

ce de Honte attachée à leurs Légéretez, qui, quoi qu'on dise, les contraint beaucoup. La seconde est la Vivacité de leurs Sentimens. L'Homme le plus tendre est pétri de Glace, comparé à une Femme qui aime véritablement. C'est chés le Beau-Sexe, que l'Amour éxerce tous ses Droits. C'est à lui, qu'il fait sentir toute la Force de ses Transports & de ses Mouvemens, mélez de Tendresse, de Crainte, de Colere, de Dépit, d'Espoir, de Jalousie. Toutes ces Passions regnent dans le Cœur d'une Femme amoureuse. Tantôt, elles se succedent l'une à l'autre: quelquefois, elles agissent toutes ensemble.

L'HISTOIRE nous a conservé le Nom & les Actions d'un Nombre de Femmes, qui se sont distinguées par leur Constance & leur Fidélité. Sans aller chercher dans les Siécles éloignés, on voit tous les jours des Passions qui justifient mon Opinion. J'ai entendu dire à un Docteur Nazaréen de mes Amis, grand Directeur de Consciences, que l'Amour délicat & tendre est le plus rude Ennemi que trouve chés les Femmes le Tribunal où l'on absout les Parisiens de leurs Péchés. Je t'ai parlé dans mes Lettres précédentes de cette Espece de Piscine Spirituelle, où les Moines ont le Droit d'effacer les Pechés, moïennant certaines Oraisons qu'ils font réciter, ou quelques Jeunes qu'ils ordonnent. Ils conviennent tous, qu'une Femme, qui a eu plusieurs Passions, sacrifie souvent ses Amans, pour éviter de jeuner trois Samedis. Mais, ils assûrent, qu'une Femme, dont le

Cœur n'a encor été ſenſible qu'une fois, aime mieux obſerver dix Carêmes, que ſuprimer un ſeul Coup d'Oeil, ou le rendre moins tendre.

TU me demanderas peut-être, pourquoi les Femmes, qui ſont ſi attachées à leurs Amans, ont ſi peu de Stabilité ſur ce qui regargarde leurs Amis? Je te répondrai, que, chés elles, l'Amitié n'eſt ordinairement qu'un Prétexte pour favoriſer l'Amour. Qui dit Ami du Cœur, chés les Femmes, dit Confident. Son Regne ne dure qu'autant qu'il remplit bien ſa Charge. Dès qu'il la neglige, ou qu'il n'eſt plus utile, ſon Crédit tombe: il devient indifférent, & quelquefois à charge. Les Secrets, qu'on lui a confiés, le font craindre: on eſt obligé de le ménager; cette Contrainte attire ſouvent la Haine après elle.

NE crains point, mon cher Iſaac, que notre Amitié ait un Sort pareil. Elle eſt fondée ſur la Vertu & cimentée par l'Eſtime: rien ne ſauroit l'ébranler. Tes Jours me ſont auſſi chers que les miens: Pilade n'aima pas Oreſte avec plus de Tendreſſe. Je t'avoûrai, que je ſuis dans des Craintes mortelles, depuis que tu m'as apris ton Changement. Je voudrois qu'il ne fût connu, que lorſque tu ſeras ſorti de Conſtantinople. Ecri-moi dans l'inſtant que tu t'embarqueras, & ſonge à l'Inquiétude où je ſuis. J'apprehende la Haine de tes Confreres. Je connois l'Humeur vindicative de notre Nation. Il n'eſt rien que tes Confreres ne faſſent, pour te punir de les avoir abandonnez. Je vais te citer un Exemple de leur Fureur.

LORS-

LORSQUE Spinosa eut publié son Livre, les Juifs furent enragés contre lui. Ils le regardérent comme un Apostat d'autant plus dangereux, qu'il connoissoit à fond tous les Principes de notre Loi, savoit parfaitement l'Hébreu, & pouvoit nous nuire beaucoup. Cependant, il n'avoit point encor quitté notre Communion: il alloit par maniere d'acquit à la Sinagogue. Un jour qu'il en sortoit, un Juif fanatique lui donna un Coup de Couteau. Heureusement pour lui, la Blessure ne fut pas mortelle. Il quitta entiérement la Foi d'Israël, & n'eût plus de Commerce avec nous, après l'Accident qui lui étoit arrivé.

DE tout Tems, notre Nation a été vindicative: elle a même poussé son Ressentiment jusqu'à la Perfidie. Le Soin, que j'ai de tes Jours, m'oblige à parler contre mes Freres: mais, enfin, ta Sûreté est une Excuse légitime des Forfaits que je releve. Tacite, Historien Romain dont l'Autorité est d'un grand Poids, accuse nos Peres d'avoir eu, pour tous ceux qui n'étoient pas de leur Croiance, une Haine & une Antipathie cruelle. Quelques Ecrivains François assurent, que nous ne fûmes chassés de leur Païs, que par rapport aux Maux que nous cherchions à faire à la Nation entiere. D'autres disent, qu'on nous accusa d'avoir voulu empoisonner les Puits & les Fontaines. Les Chevaliers de Malte nous reprochent d'avoir été cause de la Perte de Rhodes, en Haine de leur Religion. Au Nom du Dieu de nos Peres, mon

cher Isaac, pren tes Précautions, & songe à te conserver.

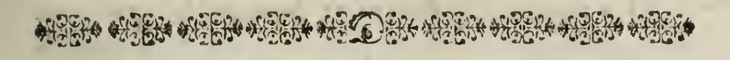
SI tu réfléchis combien les Préjugés que nous inspire la Superstition sont à craindre, tu verras, que tu ne saurois trop prendre de Précautions pour te garantir des Coups qu'on pourroit te porter. Ils sont d'autant plus dangereux, qu'ils sont couverts du Voile de la Religion. Combien de fois ne s'est-on pas servi de ce spécieux Prétexte, pour colorer les Vices les plus cachés ? Le Fanatisme, sous le Nom de Zêle pour le Nazaréïsme, a privé la France du plus grand de ses Rois. La Superstition Monacale attenta plusieurs fois sur ses Jours. Enfin, un Monstre, vomi par l'Enfer en Couroux, encouragé par les Restes de la Ligue, séduit par des Discours pernicieux, nourri dans la Rebellion, & né pour le Malheur de sa Patrie, éxécuta dans un moment ce que vingt Batailles n'avoient pû faire.

LA Haine, qui nait de la Division de Religion, est implacable. Elle semble justifier chés la plûpart des Gens les Forfaits les plus énormes. Les Prêtres, intéressés dans cette Querelle, aigrissent les Esprits par leurs Prédications, par leurs Exhortations, & par leurs Exemples. Les Peuples suivent avidemment ceux qui sont à la Tête de leur Religion. Ils sont accoûtumez à les regarder comme les Oracles de la Divinité. Et juge quel Crime un Esprit foible ne commet point, lorsqu'il croit éxécuter la Loi du Tout-Puissant, & s'assûrer une Félicité parfaite.

SON-

SONGE, mon cher Isaac, à ce que je te dis. Crain tes Confreres les Rabbins : crain les autres Juifs ; & crain, enfin, tous ceux que ton Changement intéresse. Vi aussi paisible & content, que je le souhaite.

De Paris ce . . . .



LETTRE QUARANTE-SEPTIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

JE vais partir bientôt pour Venise, mon cher Monceca ; & je ne serai pas encor huit Jours à Turin. Je t'ai déjà écrit ce que j'avois remarqué dans les Mœurs des Piémontois qui m'eût le plus frappé ; &, depuis ma derniere Lettre, j'ai découvert fort peu de chose. La Façon de vivre de cette Nation est si uniforme, qu'elle ne fournit pas ce Nombre de Réfléxions qu'on est à même de faire à Paris. On vit & l'on pense à Turin le dernier Jour de l'Année comme on y a vêcu & pensé le prémier. La Façon de s'habiller est la seule Chose où l'on apperçoit du Changement. Les Dames, & les Petits-Maîtres, suivent assidûment toutes les Modes Françoises. Mais, l'on ne voit point ici de ces Changemens subits de Mœurs & de Coûtumes. Cette Nation est incapable d'être le Matin infatuée de certaines Opinions, & le Soir per-

ſuadée du Contraire : elle n'a, ni aſſez de Vivacité, ni aſſez d'Inconſtance. Si St. Paris eut aquis à Turin le Crédit, qu'il avoit il y a quelque tems à Paris, il l'auroit toûjours conſervé ; au lieu que ce pauvre Saint n'a plus pour lui que quelques Fanatiques, & quelques Harangeres.

ON honnore infiniment dans ce Païs un certain Philippe de Néri, qu'on dit être auprès de Dieu l'Avocat & le Protecteur de la Ville de Turin. Il a un Temple magnifique *, orné de Tableaux des plus grands Peintres †. Il eſt peint dans un, porté par des Anges & des Chérubins ; & Dieu le reçoit dans ſa Gloire. Devant cette Image brulent inceſſamment Nombre de Lampes. C'eſt-là où les Piémontois vont offrir leurs Vœux, & addreſſer leurs Prieres, à leur Protecteur. Auprès de cet Autel eſt le Sanctuaire, où les Nazaréens prétendent que Dieu fait ſon Séjour : mais, pour un Particulier, qui adreſſe ſes Vœux directement à Dieu, il en eſt cent, qui ne les y font parvenir que par le Canal de Philippe de Néri.

LES Nazaréens, & ſur-tout les Italiens, ſemblent n'ôſer parler à Dieu-même : ils agiſſent comme certaines Perſonnes, qui, aïant offenſé quelqu'un, n'ont, ni la Force, ni le Cou-

* Cette Egliſe n'eſt point encore achevée : on y travaille inceſſamment ; & ce ſera un des beaux Morceaux qu'il y ait en Italie.

† Il y en a un de Carlo Maratti, un autre du Treviſani, & un troiſieme du fameux Solimaine. C'eſt celui-ci, qui repréſente la Reception de ce Philippe dans le Ciel.

Courage, de ſoutenir ſa Préſence, & font faire par un Tiers des Propoſitions d'Accomodement. Je leur ai demandé, s'ils croïoient, lorſqu'ils s'adreſſoient à Philippe de Néri, que Dieu ne les entendît pas; & s'ils penſoient, qu'il fût poſſible que tout ne fût pas préſent à Dieu? Ils m'ont repondu, qu'ils n'oſeroient ſoutenir une pareille Erreur. *S'il eſt ainſi*, leur ai-je dit, *& que Dieu ſache vôtre Converſation avec Philippe de Néri, que ne vous adreſſez vous à lui directement? Ce ſont des Cérémonies évitées, des Longueurs abrégées: car, dans le tems que votre Protecteur fait ſon Rapport, Dieu vous eût déjà éxaucé.*

LES Nazaréens éludent ces Raiſons par de vains Sophiſmes: ils prétendent, que, par l'Interceſſion d'un Saint, dont les Prieres ſont toujours pures & bien reçues du Tout-Puiſſant, on obtient plus facilement ce qu'on demande. Pauvres Aveugles! qui ne voïent pas, que c'eſt la Pureté & la Diſpoſition du Cœur de celui qui prie en Terre, qui détermine les Bienfaits du Ciel. Sans cela, un Coquin, & un Malheureux, pourroient ſe flater d'obtenir de la Miſéricorde de Dieu autant qu'un Honnête-Homme. Dieu ne jugeroit des Cœurs, que par le Canal des Saints. La Cour Céleſte deviendroit une Juriſdiction Normande: l'on ſeroit ſauvé, ou damné, ſelon qu'on auroit eu un bon Procureur, ou un bon Avocat, dont on captiveroit l'Amitié par un grand Nombre de Flambeaux brulez à ſon Honneur, ou par quelques autres Préſens. Si cela étoit ainſi, je t'aſſure, mon cher Monceca, que

ce Philippe de Néri auroit bien de l'Occupation, & qu'il ſeroit obligé d'être chargé des Affaires de tous les Habitans de Turin.

JE fus hier dans une Fête qui ſe célébra en ſon Temple. Un Moine fit ſon Panégirique. Il le loua beaucoup de ne s'être point marié, & d'avoir empéché que tous ſes Diſciples ne puſſent agir différemment, en les obligeant, ainſi que lui, de s'attacher à l'Ordre de la Prêtriſe, dont ſont exclus tous ceux qui ne gardent pas le Célibat. Ce Prédicateur s'étendit beaucoup ſur l'Obſervance de la Chaſteté, & ſur l'Etat de Pureté. Il en fit un Portrait ſi avantageux, que le Contre-Coup en étoit terrible pour le Mariage. Je fus très étonné, qu'on permît de débiter en public des Maximes auſſi contraires au Bien de la Société. *Si tous ces Gens*, diſois-je en moi-même, *qui écoutent ce Déclamateur, reſtent perſuadez de ſes Sophiſmes, bientôt le Piémont ſera depeuplé: on ne verra plus que des Prêtres, des Moines, & quelques Dévots pendant un tems. Bientôt après, il faudra que la Société periſſe, que le Pais ſe détruiſe. Selon ce Prédicateur, l'Etat du Célibat eſt beaucoup plus pur, & beaucoup plus convenable au Nazaréiſme. Dans une Religion, ceux, qui la croient, doivent chercher d'aller à la Perfection. Tous les Piémontois ſuivront donc ſes Conſeils; &, en gardant le Célibat, ruineront la Société.*

NOUS penſons bien différemment, mon cher Monceca. Dans notre ſainte Religion, la Multiplication nous eſt ordonnée: elle nous eſt promiſe & accordée par le Ciel, comme

me une Marque eſſentielle de ſa Bonté. La Vanité a occaſionné en partie la Supreſſion du Mariage chés les Pontifes Nazaréens. Ils crurent par-là ſe rendre plus reſpectables au Peuple. On dit, que, lorſqu'ils s'aſſemblérent pour décider cette Queſtion, tous les Vieux furent du Sentiment de continuer aux Prêtres la Permiſſion de ſe marier; & qu'il n'y eut que les Jeunes, qui s'y oppoſérent fortement, & eurent le Deſſus. Depuis ce Temslà, les Deſordres, qui ont ſuivi cette Ordonnance, ont fait regretter à tous les Gens ſenſez la Privation des anciens Uſages. Un des Souverains Pontifes Nazaréens dit expreſſément dans ſes Ecrits, qu'*il ſeroit très néceſſaire, pour prévenir & arrêter bien des Crimes, de remettre les Choſes ſur l'ancien Pied.* *

LORSQUE le Prédicateur eut achevé ſon Panégirique, on chanta pluſieurs Himnes en Muſique; & le fameux Somis, dont je t'ai déja parlé, y joua du Violon d'une maniere ſi par-

* C'eſt le Pape Pie II. Parmi ſes Sentences & ſes Proverbes, on trouve: *Sacerdotibus magnâ Ratione ſublatas Nuptias majori restituendas videri.* Platina *in* Vitis Summ. Pontif. Rom. *Edit. Venet. ap. Guill de Fontaneto*, 1518, *in folio*, *folio* CLV *verſo.* CON *gran Ragione le Nozze ſono ſtate tolte a' Sacerdoti, con maggiore se gli doveriano reſtituire.* Hiſt. di Platina, *pag.* 399 *d'Ediz di Venetia, appreſſo Giacomo Leoncino*, 1572, *in folio.* ON *a défendu le Mariage aux Prêtres, par de grandes Raiſons; mais, par de bien plus grandes, on devroit le leur permettre.* Hiſtoire de Platine, *ſous* Pie II *C'eſt un Pape, & un Pape ſavant, qui parle. On a voulu conſtater la Fidelité de ce Paſſage.*

parfaite, qu'il sembloit, par l'Effet de l'Harmonie qui sortoit de son Instrument, que les Ames de tous ceux qui l'écoutoient fussent en Extase. Dans toutes les Louauges qui furent prodiguées à Philippe de Néri, il fut fait fort peu Mention de Dieu : l'on ne l'invoqua, que vers la Fin de la Fête, & lorsque la Cérémonie alloit finir.

AU sortir du Temple Nazaréen, je demandai où je pourrois encor entendre jouër ce fameux Musicien, qui m'avoit ravi & enchanté? J'avois oüi à Rome un nommé Montanari, Eleve du fameux Corelli, Pere de l'Harmonie. Il avoit autant d'Exécution que ce Piémontois; mais, il n'avoit, ni son Goût, ni sa Douceur, ni son Coup d'Archet. Les Grecs eussent à coup sûr élevé une Statue à un si habile Homme. Il se seroit trouvé Nombre de Gens, qui auroient certifié, qu'Appollon avoit couché avec sa Mere. On lui eut soutenu à lui-même, qu'il n'étoit pas le Fils de son Pere: &, après sa Mort, il eut eu dans Athénes les mêmes Honneurs que Philippe de Neri à Turin. On me dit, que je pourrois l'entendre jouër dans un Concert qui se donne une fois toutes les Semaines chés un riche Particulier. Je priai un de mes Amis de m'y conduire; & j'ouïs un autre Musicien *, qui, pour le Violoncello, égaloit Somis dans son Instrument. Il me sembloit que le Ciel avoit fait ces deux Musiciens l'un pour l'autre, qu'ils étoient seuls dignes de concerter ensemble. Ce que je trouvai de surprenant fut le

peu

* Lanceta.

peu de belles Voix que j'entendis. A peine y a t-il une ou deux Perſonnes dans Turin, qui chantent paſſablement. Les Piémontois ont d'auſſi excellens Simphoniſtes, qu'ils ont de mépriſables Chanteurs. Cependant, comme cette Nation eſt riche en bonne Opinion, elle a peine à convenir de ce Fait.

LA Peinture à Turin eſt aimée &. chérie, de même que dans le reſte de l'Italie. Actuellement, il n'y a que des Barbouilleurs dans cette Ville, ſi l'on en excepte un nommé Beaumont, Peintre du Roi de Sardagne. Il colore aſſez paſſablement, & deſſine correctement: mais, il eſt froid, peu ſavant dans l'Hiſtoire, prévenu pour ſes Ouvrages, qui ſont fort au deſſous de la Perfection où il croit les mettre. Il y avoit, il y a quelque tems, dans ce Païs un Peintre appellé le Chevalier Daniel, Flamand de Naiſſance, bon Coloriſte, ainſi que le ſont ceux de ſon Païs, & meilleur Deſſinateur qu'eux. Il eſt mort depuis quelque tems. Ce Beaumont, dont je viens de te parler, a eu la Place qu'il occupoit.

EN général, les Piémontois aiment aſſez les Beaux-Arts; mais, ils ſont fort iguorans dans les Sciences, ainſi que je te l'ai déjà dit dans mes prémieres Lettres. Quand on leur parle des divers Savans de l'Europe, ils demandent s'il ſont bons Catholiques? Si l'on s'aviſe de leur dire, qu'ils ſont Arminiens, Réformez, Janſéniſtes, Juifs; alors, chez eux, le Clerc paſſe pour un Benêt, Bayle pour un Sot, Arnaud pour un Menteur, & Leon de Modene pour un Ignorant. Ils ſont ſurpris, qu'on ôſe

ſoû-

soûtenir, qu'on puisse avoir le Sens-commun, dès qu'on est séparé de leur Communion. Quiconque ne croit pas ce que croïent les Moines, n'a, ni Science en ce Monde, ni Salut dans l'autre. Les Bibliotheques des Savans du Païs sont composées de beaucoup de Théologiens Citramontains, & de quelques Poëtes Italiens. Ceux, qui se piquent de connoître les Langues vivantes, joignent à ces Livres quelques Romans & quelques Historiettes Françoises, que les Libraires tirent de Geneve, où l'on rimprime tous ces petits Ouvrages. Tu vois, mon cher Monceca, qu'un Homme, qui étudieroit quarante Ans dans ces Bibliotheques, ne feroit que s'éloigner du Vrai, & se remplir de Chiméres. Juge par-là de la Justesse d'Esprit des Philosophes Piémontois.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, & ne m'écris plus qu'à Venise.

De Turin ce . . .



LET-

LETTRE QUARANTE-HUITIEME.

Aaron Monceca, *à* Jacob Brito.

DEPUIS que je ſuis à Paris, mon Eſtime pour les Savans eſt redoublée. Je n'avois pas réfléchi à Conſtantinople ſur l'Excellence de leur Etat, & ſur la Grandeur de leur Miniſtere. Je les regarde aujourd'hui comme les Précepteurs du Genre Humain, & comme les Organes dont la Divinité ſe ſert, pour révéler aux Hommes les Secrets de la Nature. Loin de penſer comme les Piémontois, qui ne conſiderent que les Sçavans de leur Religion, j'eſtime la Science & le Mérite par-tout où je les apperçois. Je les revere dans un Nazaréen, dans un Mahométan: &, faiſant Abſtraction de ce qui regarde la Foi, je profite des Lumieres de ceux qui peuvent m'éclairer.

ON accuſe les Savans d'avoir de la Hauteur & de la Fierté. Ce n'eſt pas-là le Caractere des Gens qui ont aquis une juſte Réputation. Perſonne n'étoit plus uni que Bayle, plus ſociable que Des-Cartes & Gaſſendi, & plus modeſte que Locke. Ceux, qui parlent ainſi des véritables Savans, les confondent avec certains petits Auteurs, qui ſe croïent auſſi parfaits

faits que le Public les mesestime. Racine resta une Année à composer sa Tragédie de *Phedre*, Chef-d'Oeuvre du Théatre. Avant de la faire joüer, il consulta longtems ses Amis, corrigea plusieurs Endroits par leurs Conseils, & attendit la Réüssite de son Ouvrage, pour ôser s'assûrer de sa Bonté. Pradon fit la même Piéce dans un Mois, la donna hardiment, assura le Public qu'elle étoit excellente. Il lui arriva ce qui arrive ordinairement aux Demi-Savans : son Ouvrage alla bientôt chés les Beurieres, au lieu que celui de Racine percera la Postérité la plus reculée.

LA Retenue & la Modestie sont le Partage des Grands-Hommes. Contens des Louanges qu'ils méritent, ils ne vont point les mandier. Ils en sont d'autant plus louables, que, si la Vanité est pardonnable, c'est dans un Hommé qui mérite des Eloges aussi éclatans que ceux qui conviennent à bien des Savans.

ON accorde tous les jours des Honneurs à un Fat noble, Fils d'un Fat noble, Petit-Fils d'un Fat noble, Arriere-Petit-Fils d'un Fat noble. Parce qu'un Homme compte une longue Suite d'Aïeux ignorans & ridicules, dont il suit parfaitement l'Exemple, il a le Droit d'être exemt d'un Nombre d'Impôts, & jouït de plusieurs Privileges qui l'élevent au-dessus du reste de ses Concitoïens. Que m'importe à moi, qu'un Homme ait eu un de ses Peres Capitaine d'une Compagnie de Chevaux dès le Tems des Croisades ? Quoi ! Je serai obligé d'honorer un Imbécille, parce qu'un de ses Aïeux aura été assommé par un Sarrasin, ou parce

qu'il aura fait le Voïage d'Outremer? Et je verrai avec indifférence un Homme utile au Monde entier, dont les Préceptes Moraux forment les Mœurs des Peuples; dont les Découvertes Mathématiques enrichissent les Nations; dont la Science transmet à la Postérité la plus reculée l'Histoire de notre Siécle, ou celle des Tems passez? Il faut être fou, ou aussi imbécille que celui qu'on honnore, pour préférer la chimérique Noblesse à la Science & à la Vertu.

LES Hommes sont bien revenus de cette Soumission servile, qu'ils avoient pour de vieux Contrats. Il a été un Tems, où l'on avoit dans toute l'Europe autant de Respect pour les vieux Titres, que les Egiptiens en eurent autrefois pour les Crocodiles & pour les Oignons de leurs Jardins. On a secoué cette Servitude, l'on a relégué cette Superstition chés les petits Princes d'Allemagne. Dans ce Païs, tout Homme, qui, pour le Malheur du Genre Humain, nait Baron, ou Seigneur de Terre, a le Droit de tourmenter quelques misérables Païsans. Il se croit un des prémiers Souverains du Monde, quoique ses Terres n'aïent pas souvent une Lieue d'Etendue. Son Ignorance crasse, qui lui laisse ignorer si le Monde en a plus de deux cent, est la seule Chose qui puisse excuser sa Vanité. On trouve communément dans bien des Païs de ces petits Tirans, qui n'ont, de la Noblesse que l'Ancienneté, des Mœurs que la Corruption, & de l'Homme que la Ressemblance. Penses-tu, mon cher

Brito, qu'une Perſonne, qui ſe ſert de la Lumiere Naturelle, puiſſe préférer, à des Gens illuſtres par leur Science, & recommandables par leur Candeur, ces Nobles réduits au ſeul Inſtinct? Parce qu'un Homme auroit le Droit d'ajouter à ſon Nom le Titre de Duc ou de Marquis, auroit-il celui d'en impoſer aux Gens de Bon-Sens? Il faudroit alors, que la Nobleſſe devint un Enchantement chés les Imbécilles.

LA Poſtérité regle ſagement les Récompenſes dûes aux Savans, qu'elle égale aux plus grands Princes. Trois mille Ans après leur Trépas, leur Gloire n'eſt point ternie par celle des Héros les plus renommez. Homere eſt auſſi connu qu'Achille, & le Nom de Virgile auſſi fameux que celui d'Auguſte. L'habile Hiſtorien, le Poëte célébre, le grand Philoſophe, conſerve un Avantage ſur le Conquérant & le Général. La Mémoire des uns ne préſente à l'Imagination, que le Souvenir de quelques Actions paſſées; mais, les Ouvrages des Savans tranſmettent font revivre d'Age en Age leur Génie & les Connoiſſances de leurs Auteurs. Vingt Siécles après leur Mort, ils parlent encore avec autant d'Eloquence & de Vivacité, que de leur vivant; & leur Eſprit ſe communique à tous ceux, qui liſent leurs Ecrits. L'on retrouve, de nos Jours, Horace & Virgile, tels qu'ils étoient à la Cour d'Auguſte. Les Héros, qui ne ſe ſont illuſtrez que par leurs Actions, ont beaucoup moins d'Empire ſur nos Cœurs. Le ſimple Récit d'un Fait touche moins qu'une Converſa-

versation vive & animée: & c'est la Façon dont les bons Ecrivains agissent sur notre l'Esprit. J'entre dans les Peines d'Ovide, lorsque je lis ses Elégies. Je parcours la Nature pas à pas dans les Oeuvres de Lucrece. Il me semble que je l'entens lui-même m'en développer les Secrets les plus cachés.

LES Héros doivent infiniment aux Poëtes & aux Historiens. Rarement ceux-ci leur sont-ils redevables. Achille doit une Partie de sa Gloire à Homere. S'il n'y avoit point d'Historiens, à peine sauroit-on qu'il y ait eu un Alexandre. Ce Prince connut combien un grand Monarque, un Général habile, un fameux Conquérant, doit s'estimer heureux de trouver un Ecrivain célébre, qui veuille bien transmettre à la Postérité les principaux Evénemens de sa Vie. Que de Héros, aussi fameux qu'Achille & Ulisse, sont dans un Oubli éternel, pour n'avoir pas eu un Homére, qui ait éternisé leurs Actions?

JE ne sçai, mon cher Brito, si tu seras de mon Sentiment. Je regarde un véritable Savant, comme un Homme destiné à jouër dans le Monde, & dans la Postérité, un Rolle supérieur à celui de bien de Princes & de bien de Monarques. Qui sont ceux qui connoissent cette Foule de Rois, qui n'ont eu sur leur Trône d'autre Gloire que celle d'avoir vécu dans une molle Indolence, & qui n'ont semblé être revétus de la Roïauté, que pour montrer qu'ils étoient incapables d'en soutenir le Poids? Leurs Noms se trouvent dans les Tables Chronologiques des Empires.

Quelques Perſonnes, qui liſent l'Hiſtoire, ſavent, qu'en telle Année, il régnoit un tel Prince. Le Reſte du Monde entier, ou ignore s'il a vécu, ou ne connoit que ſon Nom. Mais, lorſqu'un Savant laiſſe à la Poſtérité ſes Ouvrages, de Siécle en Siécle il devient plus fameux: le Tems ne ſert qu'à relever ſon Mérite. On le reçoit pour Citoïen dans toutes les Nations: l'on traduit ſes Ecrits dans toutes les Langues différentes. Du Fond du Nord, juſqu'aux Climats où le Soleil ſe leve, il eſt connu, révéré, & chéri. Les Enfans, les Gens d'un Age mûr, les Vieillards, tous connoiſſent ſes Ouvrages, en ſavent des Morceaux qu'ils ſe font un Plaiſir de réciter; & les Peres de Famille comptent pour une Partie de l'Héritage qu'ils laiſſent à leurs Enfans le Recueil & l'Aſſemblage des Ectits des Grands-Hommes. C'eſt dans ces Bibliotheques aujourd'hui ſi communes en Europe, qu'un Savant ſe voit multiplier, même de ſon vivant: il fait tranſpirer le Génie qui l'anime dans les divers Roïaumes de l'Europe; &, dans le même Inſtant, il perſuade, il attache, il ravit, le Cœur d'un Homme enfermé dans ſon Cabinet à Stockholm, & d'un autre qui vit au millieu de Paris.

LE Pouvoir, que les Ouvrages ont ſur l'Eſprit de ceux qui les liſent, produit quelquefois une Eſtime & une Vénération plus forte que ne l'inſpireroit la Perſonne des Auteurs. Je ne crois pas qu'aucun Nazaréen eut jamais voulu canoniſer Socrate, s'il l'avoit connu particuliérement lorſqu'il vivoit. Un Docteur

de

de ces derniers Tems étoit tenté, toutes les fois qu'il lisoit la belle Mort de ce Philosophe, de le mettre au Nombre des Bien-heureux Nazaréens. Il avoue, qu'il avoit une Peine infinie à s'empécher de dire, *Saint Socrate, priez pour nous* *. Combien de Nobles, de Princes, & de Généraux, vivoient du Tems de ce Grand-Homme, qui nous sont entierement inconnus? Combien sont parvenus jusqu'à nous, à qui nous n'accordons, ni notre Estime, ni notre Attention?

CROI-moi, mon cher Brito, quelque-chose que publie l'Ignorance, l'Etude est le vrai Chemin pour parvenir à la Postérité la plus reculée §. C'est un Moïen, qui est offert au Pauvre comme au Riche, au Roturier comme au Noble: la Vertu, l'Application, sont les seuls Droits qu'on ait pour y faire plus de Progrès que ses Adversaires. Je ris, lorsque je

 vois

* Vix tempero quin dicam, *Sancte Socrates, ora pro nobis.* Erasmus *in* Colloquiis.

§ „ Par l'Etude „, dit un Ancien, „ le Philosophe „ devient plus sage; le Guerrier plus intrépide, & „ plus experimenté; le Souverain aprend à gouver- „ ner avec Equité; & il n'est personne dans l'Uni- „ vers, en quelque Rang que la Fortune l'ait pla- „ cé, à qui l'Etude des Sciences ne communique & „ ne donne de nouvelles Perfections: „ *Desiderabilis Eruditio Litterarum, quæ Naturam laudabilem eximiè reddit ornatum. Ibi Prudens invenit unde sapientior fiat. Ibi Bellator reperit unde Animi Virtute roboretur. Inde Princeps accipit quem admodum Populos sub Æquitate componat. Nec aliqua in Mundo potest esse Fortuna, quam Litterarum non augeat gloriosa Notitia.* Cassiodor. Var. *Libr. I, pag* 3.

vois certaines Gens se flatter d'aller à la Postérité, parce qu'ils vont se faire assommer sur une Brêche. Il n'est point de petit Gentilhomme de Campagne, qui, devenu Lieutenant d'Infanterie, ne se flatte de transmettre son Nom aux Races futures. Il croit, que l'Univers s'occupera un jour à savoir, si le Chevalier de Figeac, Cognac, Reignac, &c. mourut dans son Village, ou dans une Tranchée. Personne n'a mieux défini que Racine ces Honneurs subalternes de la Guerre, & l'Etat de simple Officier Agrippine, parlant à Burrhus, lui reproche son Ingratitude. *Vous*, lui dit-elle, *que j'ai pû laisser vieillir*

Dans les Honneurs obscurs de quelque Légion.

L'IDE'E, que la plûpart des François ont de croire, que la Postérité s'entretiendra de toutes leurs Actions; & le Préjugé, dans lequel sont les plus petits Gentilshommes, qui pensent être faits pour attirer sur eux les Regards de toute l'Europe; sont des Moïens, dont l'Etat se sert avantageusement: l'on trouve toûjours des Gens prêts d'affronter les Périls, la Faim, & la Fatigue, par la seule Espérance de s'élever au-dessus du Vulgaire. Pour un qui réüssit dans ses Projets, trente-mille meurent *dans les Honneurs obscurs des Légions.* Mais, c'est assez que l'Exemple d'un seul, pour encourager & animer tous les autres.

LE Chevalier de Maisin, dont je t'ai souvent parlé, m'a raconté un plaisant Trait d'un Gentilhomme Campagnard, qui avoit passé les prémieres Années de sa Vie au Service.

Enfin,

Enfin, rebuté par les Bleſſures, les Travaux, & le peu d'Eſpérance qu'il voïoit à ſon Avancement, il ſe retira dans ſon Village, pour y finir ſes Jours tranquilement. Il conſervoit cependant dans ſa Retraite l'Humeur guerriere & militaire. Il entretenoit perpétuellement ſon Curé & ſes Païſans de ſes Exploits paſſez, & même de ceux qu'il eut faits, s'il eut continué de ſervir. Il tomba malade; &, étant réduit à l'Extrémité, le Curé lui propoſa d'éxécuter certaine Cérémonie, qu'on obſerve chés les Nazaréens lorſqu'on eſt aux Portes du Trépas, qu'ils croient très eſſentielle, & qui conſiſte dans certaine Huile avec laquelle un Prêtre frotte les principaux Membres du Malade. L'Officier conſentit à tout: & comme le Curé alloit faire ſes Fonctions, *Monſieur*, lui dit-il, *puiſque je ſuis aſſez malheureux de mourir dans mon Lit, après avoir échapé de dix Batailles & de vingt Siéges, adouciſſez, s'il vous plait, ma Peine: ne me ſoumettez point à la Cérémonie des Bourgeois. Changez y de grace quelque-choſe; & ſi, pour être ſauvé, il faut abſolument que je ſois frotté, je crois que de l'Eau-de-Vie, mêlée avec de la Poudre-à-Canon, feroit un Onguent, qui conviendroit mieux que de l'Huile à mon Etat de Militaire, & à ma Condition de Noble.*

PORTE-TOI bien, mon cher Brito: & ſonge à vivre heureux & content.

De Paris ce . . . .

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

LETTRE QUARANTE-NEUVIEME.

JE suis arrivé à Venise depuis six Jours. Je n'avois point encor vû de Ville qui eût offert à mes Yeux un Spectacle aussi charmant. C'est une chose à laquelle on s'accoutume difficilement, que de voir sans étonnement une Ville bâtie au milieu de la Mer, & comme construite sur l'Eau. Toutes les Rues de Venise sont coupées par des Canaux : l'on peut aller par-tout dans des Gondoles, qui sont de petits Bateaux couverts, qui tiennent lieu à Venise de Carosse & d'Equipage.

LE Gouvernement de cette République est Aristocratique : le Sénat, à la Tête duquel préside le Doge, regle & gouverne toutes les Affaires. C'est lui seul, qui peut décider de la Paix, de la Guerre, des Impôts, &c. On croïroit, lorsqu'on voit la grave Fierté du Doge, la Magnificence de ses Habits, & la Splendeur de son Palais, qu'il est le véritable Souverain de Venise. Mais, ce n'est qu'un Fantôme, qui représente l'Autorité du Sénat, & qui souvent a moins de Crédit qu'un autre Noble. Il n'a que sa Voix comme un simple Sénateur. Sa Souveraineté imaginaire lui donne le Droit d'aller dans toutes les Cours

de

de Judicature, & les Tribunaux Publics: il peut y donner ſon Jugement dans les Affaires douteuſes; mais, tout autre Sénateur eſt en Droit de s'oppoſer à ſon Opinion.

LES Nobles Vénitiens ſont graves, fiers, infatuez de la Grandeur de leur Rang, & les Eſclaves de leurs Dignitez. Ils ne peuvent avoir aucun Commerce avec les Ambaſſadeurs, ni avec les Gens qui leur ſont attachés, & très peu avec les Etrangers d'un certain Rang. La Politique défend ces Liaiſons. Ce ſeroit ſe rendre ſuſpect, que d'agir différemment, & fournir une Raiſon eſſentielle pour être éloigné des Charges. Les Nobles ſont diſtingués en trois Claſſes. La prémiere, dans ſon Inſtitution, ne contenoit que douze Familles, qu'on appelle Electorales; mais, on y en ajouta peu après quatre, & dans les ſuites encor huit. La ſeconde Claſſe renferme tous les Nobles, dont les Noms ſont écrits dans le Livre d'Or. Et la troiſieme comprend ceux, dont les Familles ont été annoblies dans les Beſoins de la République, moïennant cent mille Ducats. Ces derniers Nobles ne ſont point emploïés dans les grandes Charges. Ils jouent à Veniſe à peu près le Rolle des Gens d'Affaires en France & en Piémont, qui ont acheté le Droit d'oublier leur Pere & leurs anciens Parens, par l'Acquiſition d'une Feuille de Parchemin.

CES nouveaux Nobles n'ont pas moins de Fierté que les anciens: ils ſe conſiderent comme égaux aux plus grands Princes, & veulent que tout ce qui reſpire dans leur Païs

ait pour eux une Déférence & un Respect qui tienne de la Servitude. Un François, se promenant dans la Place de St. Marc, heurta par mégarde un Noble Vénitien, qui, l'arrétant gravement par le Bras, le pria de lui apprendre quelle Bête il croïoit la plus lourde & la plus pesante. Le François, étonné d'une pareille Question, ne sachant pourquoi ce Vénitien s'adressoit à lui plûtôt qu'à un autre pour s'éclaircir de ce qu'il vouloit savoir, resta quelque tems sans répondre. Mais, le Vénitien, sans rien perdre de sa Gravité, lui aïant redemandé la même Chose, le François répondit bonnement, qu'il croïoit que la Bête la plus lourde étoit un Eléphant. „ Hé bien „ , dit fiérement le Vénitien, „ apprenez, Monsieur l'Eléphant, qu'on ne heurte point un Noble Vénitien: „ *Impara, Signor Elephante, che non s'impegne un Nobile Venetiano.* Un autre Noble, se trouvant dans une Rue étroite, & la longue Epée d'un Espagnol qui le précédoit l'empéchant de passer, il lui demanda avec beaucoup de Sang froid, s'il falloit passer dessous ou dessus. *Signor, si cavalca, o si passa sotto?* Il seroit dangereux de vouloir répondre à ces Plaisanteries, qui tiennent de l'Invective; & quiconque manqueroit à Venise de Respect à un Noble se feroit une Affaire dont il auroit peine à sortir.

LA Médisance prétend, que, dans les principales Familles, un seul Frere se marie pour tous les autres. Je crois que cette Coutume est moins commune qu'on ne l'assûre; mais,

mais, je ne pense pas qu'elle soit totalement hors d'Usage. L'Humeur des Vénitiens, & leur Vanité, peut occasionner une Conduite aussi blamable. Si, dans une Maison nombreuse, chaque Frere se marioit, le grand Nombre d'Enfans, qui surviendroient, appauvriroit bientôt les Familles les plus riches. Cette Grandeur, dont les Nobles sont idolâtres, n'étant plus soutenue par les Richesses, languiroit à la seconde Génération, & s'évanouïroit presque à la troisieme. Car, il en est à Venise comme ailleurs: un Noble pauvre est beaucoup moins considéré qu'un Noble riche.

LA Dévotion n'est point un Obstacle au Dessein des Vénitiens; & l'on peut assûrer, que si les Freres, dans bien des Familles, n'avoient que cette Barriere à forcer pour jouïr du Privilege de n'avoir que la même Femme, ces Liens deviendroient bientôt publics.

LES Vénitiens croient médiocrement en Dieu, fort peu au Pape, & beaucoup à St. Marc. Ce Saint est le Patron & le Protecteur de leur Ville, depuis que son Corps y fut transporté d'Aléxandrie. Avant lui, c'étoit Saint Théodore. La Vanité des Vénitiens ne s'accommodoit pas d'un Saint ordinaire, qui n'étoit bon que dans les Commencemens d'une petite République. Ils voulurent avoir un nouveau Patron, qui répondît à leur Fortune: ils choisirent un Saint de la prémiere Classe, & reformérent leur ancien Protecteur. Ils ont bâti, à l'Honneur du nouveau, un Temple, qu'on peut regarder

der comme un des plus beaux Morceaux de l'Europe. Il eſt rempli de Richeſſes immenſes, & a des Revenus exceſſifs. On appelle Procurateurs de St. Marc les Nobles qui ſont chargés de la Diſtribution de ces Biens, dont une Partie eſt emploïée à ſecourir les Pauvres. Ces Procurateurs ont le Droit de porter la Robe Ducale. C'eſt une eſpece de Simarre, dont les Manches ſont trainantes juſqu'à terre.

TOUTE la grande Vénération des Vénitiens pour St. Marc ne les rend par meilleurs Nazaréens. Les Principaux même font Gloire d'avoir fort peu de Religion. Un Ambaſſadeur de la République, envoié au Roi de Sardagne, avoit été prié par un Evêque de parler à quelques Piémontois qui auroient des Relations à Geneve, pour tâcher de rappeller à la Communion Romaine un de ſes Neveux qui l'avoit abandonnée, & s'étoit retiré dans cette Ville. L'Ambaſſadeur, étant arrivé à Turin, ſe preſſa peu d'éxécuter la Commiſſion de l'Evêque. Mais, le Haſard aïant fait, qu'il ſe trouvât un jour avec des Envoïés de la Ville de Geneve, il ſe reſſouvint de ſa Priere, & leur demanda, s'ils ne connoiſſoient point un certain Réfugié qu'il leur nomma. Les Genevois aïant dit beaucoup de bien de lui: *Je ſuis charmé*, répondit l'Ambaſſadeur, *qu'il ſoit tel que vous me le dépeignez. Son Oncle, l'Evêque d'Aquapendente, m'avoit prié de tâcher de le diſſuader du Parti qu'il avoit pris: & je m'étonne d'autant plus qu'il m'ait chargé de ſa Converſion, que de*

pa-

pareilles Commiſſions ne ſe donnent guére à des Vénitiens.

LA Liberté, de laquelle on jouït dans cette Ville, y a ſouvent attiré de Grands-Hommes, qui y ont cherché un Azile contre la Bigotterie des autres Italiens. Pierre Aretin, natif d'Arezzo en Toſcane, & ſi fameux par ſes Ouvrages Satiriques & par pluſieurs autres, vint s'établir à Veniſe dans le Commencement du XVI. Siécle, pour y jouïr du Privilege d'écrire librement. Les Pontifes Nazaréens condamnérent ſes Ecrits, & ſur-tout ſes *Dialogues*, ſes *Lettres*, & ſes *Raiſonnemens*. Cela n'empêcha pas, qu'on ne les imprimât publiquement à Veniſe, dans le tems même de leur Condamnation, & qu'on n'en fît dans la ſuite pluſieurs autres Editions, ſous les Yeux des Magiſtrats.

LES Vénitiens, en général, ne ſont, ni auſſi vifs, ni auſſi inventifs, que certains Peuples d'Italie. Les Réfléxions, qu'ils font ſur les Choſes qu'ils veulent entreprendre, occaſionnent leur Lenteur. Ils examinent mûrement une Affaire avant que de la commencer: auſſi la conduiſent-ils preſque toûjours heureuſement à ſa Fin. Ils ſont magnifiques, artificieux, & fort diſcrets. Leurs Femmes ſont fieres, inſolentes; & ſi elles ont des Vertus, rarement la Chaſteté eſt-elle du Nombre. Les Dames penſent à Veniſe d'une Maniere aſſez tendre, leur Sageſſe ne reſiſte pas à l'Occaſion. Les Bourgeoiſes imitent leur Exemple. Quant aux Femmes des Artiſans & du bas Peuple, la Galanterie chés

chés elles est un Commerce public, qui a ses Regles & ses Maximes. De dix Filles qui s'abandonnent, il y en a neuf dont les Meres ou les Tantes font elles-mêmes le Marché, & conviennent longtems d'avance du Prix de leur Virginité, pour les livrer, dès qu'elles auront atteint un certain Age, moïennant cent ou deux cens Ducats; *afin*, disent-elles, *d'avoir de quoi les marier.* Une Mere, qui avoit fait Marché avec un Gentilhomme Etranger à deux cens Ducats pour sa Fille, voïant qu'il différoit toujours, sous le Prétexte qu'elle n'étoit point encor formée, & qu'elle n'avoit pas encor assez de Gorge; ennuiée de toutes ses Longueurs, alla le trouver un jour chés lui, pour savoir sa derniere Résolution. *Il faut, Monsieur*, lui dit-elle, *avoir la Bonté de vous résoudre bientôt; car, le Révérend Pere Prédicateur d'un des prémiers Couvens de Venise*, qu'elle nomma, *est entré en Marché, & a déja fait une Offre très raisonnable.* Le Gentilhomme étranger, qui peut être étoit bien aise de se débarasser de sa Promesse, & qui regrettoit les deux cens Ducats qu'il alloit donner, consentit que le Révérend Pere Prédicateur achevât de passer son Contract, qu'il finit dans les Formes, ne trouvant point le Fruit trop verd, ainsi que le Gentil-homme.

OUTRE ces Galanteries particulieres, il y a dans Venise un Nombre étonnant de Courtisanes. Elles jouïssent d'une pleine Liberté, & viennent souvent à s'aquérir une grande Considération parmi le Peuple. Elles vont

vont dans les Couvens de Religieuses voir les Sœurs de ceux avec qui elles sont en Commerce, en reçoivent beaucoup de Caresses, qui sont toujours suivies de quelques Présens consistant en Confitures & en *Agnus Dei*; car, les Courtisanes de Venise sont aussi nombreuses, & aussi dévotes, que celles de Rome. Elles jeunent le Samedi: elles ont beaucoup de Respect pour quelque Sainte, sous la Protection de qui elles se mettent; elles font leur Métier très pieusement.

IL n'est rien de si amusant pour un Philosophe, ou pour tout Homme qui met en usage sa Raison, que de faire un Tour de Promenade sur les neuf Heures du Soir à Rome dans la Rue de la Serene. On y voit deux cens Femmes assises sur les Portes de leurs Maisons, qui attendent tranquilement la Bonne-Fortune. Lorsqu'il plait à quelqu'un d'acheter un Repentir éternel, il choisit parmi toutes ces Beautez celle à qui il veut donner le Mouchoir; nouveau Sultan, elle le conduit dans son Apartement. Les Chambres de ces Prétresses de Venus sont toutes faites à peu près de même: elles sont à rès de Chaussée, & de plein pied à la Rue. Un Lit garni de Rideaux blancs, une Table, trois Chaises de Bois, une Image de quelque *Madone*, devant laquelle brule une Lampe, qui sert aussi à éclairer la Chambre, en composent tout l'Ameublement. Avant de pousser les choses jusques à certain Point, on tire un Rideau devant l'Image de la *Madone*, pour qu'elle n'aperçoive rien de ce qui se passe: Lors-

que

que tout eſt fini, on découvre le Tableau. Il eſt ainſi couvert, & découvert, dix fois dans un Jour, ſi la Maitreſſe de la Maiſon a dix Galanteries différentes.

JUSQU'OU' ne vont point les Préjugés, & avec quels Deſordres ne croit-on pas pouvoir accommoder la Religion!

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca; & vi content & heureux.

De Veniſe, ee. . . .

LETTRE CINQUANTIEME.

Aaron Monceca, *à* Jacob Brito.

J'AI couru, mon cher Brito, un des plus grands Dangers que j'eſſuïerai de ma Vie. J'ai penſé devenir amoureux, & amoureux d'une jeune Perſonne, aimable mais volage, ſpirituelle mais capricieuſe, engageante mais fiere & hautaine. Conſidere dans quel Etat j'aurois été réduit, ſi j'avois été deſtiné à être l'Eſclave de cette dangereuſe Beauté. Un Cœur comme le mien ne ſauroit s'accommoder de la Façon d'aimer d'une Pariſiene. Accoutumé à la Sincérité & au Naturel de nos Grecques, je ne pourrois ſouffrir la Coqueterie & le Manege des Françoiſes. Il faut être né dans leur Païs, pour s'accommoder à des

Ma-

Manieres auſſi extraordinaires. En général, les Nazaréens croïent aimer,& n'aiment point. J'oſerois ſoutenir, qu'en France, qu'en Italie, qu'en Allemagne, qu'en Angleterre, & même qu'en Eſpagne, on ne connoit point le véritable Amour. Cette Paſſion n'eſt connue que dans l'Aſie: c'eſt-là où elle regne délicatement, & où elle ſemble s'accorder avec la Raiſon.

JE ne ſçai ſi tu as jamais réfléchi ſur les différens Caracteres des Nazaréens amoureux.

LE François fait le paſſionné beaucoup plus qu'il ne l'eſt. Coquet de ſon Tempérament; léger, volage, étourdi, de ſa Nature; il danſe, il ſaute, il ſifle, il chante, il folatre, auprès de ſa Maitreſſe. Si elle l'écoute favorablement, il la quite bientôt. Si elle eſt cruelle, il s'en conſole: un Couplet de Chanſon contre la Belle le recompenſe de ſes Peines perdues; il va jouër auprès de la prémiere Femme le Rolle qu'il faiſoit auprès de ſon Inſenſible. Rien ne peut fixer ſon Inconſtance: ſon Amour s'éteint par la Jouïſſance; & ſe rebutte par les Rigueurs.

L'ITALIEN, ferme dans ſes Projets, ſtable dans ſes Réſolutions, attaque un Cœur, comme un Général d'Armée, une Place. Il diſpoſe ſes Batteries, ſe munit de tous les Secours de l'Art, tache de bloquer la Maiſon de la Belle, & d'empêcher l'Entrée à ſes Compétiteurs: il entretient des Correſpondances Secretes dans la Place, met dans ſes Intérêts la Femme de Chambre, ou quelque

autre Domeſtique. S'il réüſſit dans ſon Ataque, il enferme ſa Maitreſſe pour le reſte de ſa Vie; &, pour Prix de ſa Tendreſſe, il lui ravit la Liberté. S'il eſt forcé de lever le Siege, il ſe venge ſur ſes Rivaux, qu'il tache de faire empoiſonner; & ſur l'Objet de ſon Amour, qui devient celui de ſa Haine, & qu'il perd Reputation par les plus noires Calomnies.

L'ANGLOIS n'aime que par Fierté: il ſe croit trop parfait, pour penſer avoir quelque Obligation du Gout qu'on a pour lui. S'il eſt aimé, il ſe figure qu'il le mérite: s'il ne l'eſt pas, il s'en conſole aiſément par l'Eſpoir qu'il a de trouver aſſez d'autres Femmes ſenſibles. Il meſure ſa Fortune à ſes Richeſſes, & juge d'un Cœur par les Guinées qu'il lui coute.

L'ALLEMAND, flegmatique, eſt difficile à émouvoir. Son Tempérament lent, froid, circonſpect, & penſif, le rend peu propre à devenir ſenſible. Il n'aime guére, que lorſqu'il eſt égaïé par les Faveurs de Bacchus. Sa Paſſion nait avec le Vin, & s'évapore avec ſes Fumées. Si quelque-fois il force ſon Naturel, il revient bientôt à ſon prémier Flegme; & l'Amour, chés les Allemands, eſt pétri des Glaçons du Nord.

L'ESPAGNOL, orgeuilleux, ſe figure d'aimer à la Fureur. Il s'agite, il ſe tourmente, il ſoupire, le Jour dans les Egliſes, & la Nuit ſous les Fenêtres de ſa Maitreſſe. Il y joue de la Guitarre pendant le Carnaval,

& s'y fouëtte pieusement le Carême *. Tout sert à son Amour. Il interesse les Saints dans ses Affaires, fait chanter des Oraisons à St. François & à St. Antoine, pour les engager à fléchir sa Maitresse. S'il n'a aucun Secours du Ciel, il a recours aux Enfers: il consulte les Devins, les Sorciers, les Magiciennes. L'Amour bannit de chés lui la Crainte de l'Inquisition. Est-il heureux? Il oublie ses Peines, ses Soins, qui plus est sa Tendresse. Il poignarde souvent la Personne qu'il adoroit: mais, la Vanité a plus de part à son Crime, que la Jalousie.

EN Asie, l'Amour est une Passion douce, stable, qui ne rend point les Cœurs furieux, mais qui les agite d'un Trouble aimable. On n'y achete point par des Soins fatigans & pénibles les Faveurs d'une Belle. Aussi ne s'en dégoute-t-on pas dès qu'on les a obtenues. On y fait moins de Folies pour les Femmes qu'en France; mais, on les y aime plus véritablement.

DANS les Païs Nazaréens, les Hommes sont la Cause principale d'une Partie des Défauts du Beau-Sexe. Ce sont eux, qui lui donnent des Exemples journaliers de Caprice, d'Inconstance, de Perfidie, & de Mauvaise-

* C'est la Coutume en Espagne de faire des Processions la Nuit, pendant la Semaine Sainte. Il y a beaucoup de Gens, qui se fouëttent par Pénitence dans les Rues; &, lorsqu'ils arrivent sous les Fenêtres de leurs Maitresses, ils y font Station, & s'y donnent une Centaine de Coups de Discipline à son Honneur & Gloire.

Foi. Une Femme, qui voit ſon Epoux commettre un Adultere, & regarder ce Crime comme une Galanterie, croit être en Droit de penſer de même. Une jeune Perſonne, que ſon Amant abandonne, après mille Sermens réïterez, après les Promeſſes les plus ſolemelles, ſe figure que le Parjure & l'Infidélité ſont des Fautes bien légeres, puiſque la Réputation de ſon Amant n'en eſt point flétrie.

JE tremble, mon cher Brito, quand je penſe au Péril que j'ai couru. J'étois ſur le Bord du Précipice. Je ſentois déja dans mon Cœur ces Mouvemens, dont les Suites ſont ſi pernicieuſes dans ce Païs. Mes Yeux parcouroient avec plaiſir les Traits euchanteurs de la belle Perſonne à qui je rendois un Hommage ſecret. J'étois prêt en un mot à baiſer ma Chaine, lorſque la Réfléxion m'a garanti des Maux où j'allois me plonger. J'ai ſongé à quelles Inquiétudes j'allois me livrer; &, faiſant un Effort ſur moi-même, j'ai ceſſé de voir ma charmante Enchantereſſe: l'Abſence a entiérement rappellé ma Raiſon. Ce n'eſt pas que je veuille me faire une Gloire d'être inſenſible. Il n'eſt perſonne, qui, une fois en ſa Vie, n'ait ſenti les Traits de l'Amour. Mais, s'il faut que j'aime, je veux que ma Paſſion, loin d'être un Supplice pour moi, ne ſerve qu'à mon Bonheur.

JE me ris de ces Philoſophes, qui ſe font un vain Mérite d'avoir toûjours été inſenſibles. J'aimerois autant, qu'un Homme ſe vantât d'avoir toûjours été ſtupide: car, en-

fin,

fin, mon cher Brito, la Tendreſſe pour le Beau-Sexe eſt le plus noble Préſent que nous aïons reçu du Ciel. C'eſt la Délicateſſe dans les Sentimens, qui nous diſtingue du reſte des Animaux : c'eſt à l'Ardeur de plaire, que l'on doit les plus belles Connoiſſances. La Sculpture & le Deſſein ont été inventez par une ingénieuſe Amante. On prétend, que l'Amour fut le prémier qui donna l'Idée de l'Ecriture. Si nous éxaminons les Evénemens les plus conſidérables, nous trouverons qu'ils prennent leur Source dans la Tendreſſe. L'Europe eſt redevable à cette Paſſion de la plûpart de ſes Amuſemens: tous les Plaiſirs n'ont été inventez, que pour plaire au Beau-Sexe. *Le Vulgaire fait ſa Cour à une Belle, en la régalant de Vin, de Confitures, & de Friandiſes. Le Noble & le Riche la divertit par les Comédies, les Maſcarades, les Balets, les Promenades, & les Parties de Campagne.* Sans l'Amour, tout languiroit dans la Nature : il eſt l'Ame du Monde, & l'Harmonie de l'Univers. Le Ciel donna à l'Homme, en le créant, le Penchant qui l'entraine vers les Femmes ; & la Tendreſſe, que nous avons pour elles, eſt un Préſent de la Divinité. Nous ne devons point rougir d'être ſenſibles. Nous ſuivons les Impreſſions naturelles, qui n'ont rien de criminel, qu'autant que nous les corrompons par nos Vices & par nos Débauches.

Il ſemble que les Nazaréens ne puiſſent aimer que des Femmes, qu'ils ne ſauroient deſirer ſans Crime. Les François, ſur-tout,

ſoutiennent, que l'Himen & la Jouïſſance ſont le Tombeau de l'Amour: cette Paſſion ne leur paroit aimable, qu'autant qu'elle eſt criminelle. On raconte à ce Sujet une plaiſante Hiſtoire, dont je ne te garantirois pas la Vérité, quoiqu'un Hiſtorien de grande Autorité *, l'ait inſérée dans ſes Ecrits. On dit donc communément en France parmi les Débauchés, que ce fut à deux ou trois Courtiſanes, qu'on fut redevable de la Fin des Guerres Civiles, qui agitérent la France, & penſérent la détruire entiérement, au Commencement du Regne de Henri IV. Le Duc de Maïenne, Chef de la Ligue contre ce Monarque, étoit d'un Tempérament lent & tardif, qui favoriſoit beaucoup les Entrepriſes hardies de ſon Ennemi. Dans le plus fort de ſa Rebellion, s'étant malheureuſement pour lui laiſſé entrainer à l'Hôtel de Carnavalet, avec quatre ou cinq de ſes Amis, *il y fit une Débauche avec des Femmes de Joie, & s'y accommoda ſi bien, qu'il eut beſoin de garder la Chambre pluſieurs Jours* †. Mais, la Situation des Affaires de ſon Parti ne lui permettant de prendre que des *Remedes palliatifs, le Venin demeura toujours enfermé au dedans, & le rendit encor plus peſant, plus morne, & plus chagrin; & engourdit en ſa Perſonne la Vigueur de ſon Parti.* En effet, ce Duc, peu de Tems après cette Avanture, las & fatigué des Peines de la Guerre, commença à préter l'Oreille à des Propoſitions de Paix.

S I

* Mezerai.

† Mezerai, Abrégé Chronol. *Année* 1589.

SI l'Avanture du Duc de Maïenne fut arrivée à Henri IV, les Historiens Papistes de son Tems, grands Amateurs des Prodiges, n'eussent pas manqué de transmettre à la Postérité le Miracle des trois Courtisanes opéré en Faveur de la Ligue. Mais, comme cet Accident regardoit le Chef de la Sainte Union, ils l'ont laissé dans un profond Oubli.

CETTE Histoire est une Preuve assez évidente de l'Incontinence & de la Débauche des Nazaréens. Ils condamnent la Pluralité des Femmes chés les Turcs, pendant qu'ils ruinent leur Santé, & se perdent, avec des Courtisannes. Ils les appellent *des Créatures faites pour adoucir les Peines & les Soucis de la Vie Humaine.* Tous les Gens riches en ont à leurs Gages. Les plus heureuses sont celles qui appartiennent à des Fermiers-Généraux, ou à des Gens d'Affaires. Elles tirent d'eux des Sommes considerables, & reçoivent ainsi une Partie du Sang du Peuple, de la Veuve, & de l'Orphelin. Celles, qui n'ont que des Seigneurs pour Amans, mangent ordinairement ce qu'elles amassent: elles font Bonne-Chere pendant vingt Ans, ont un bon Equipage, & plusieurs Domestiques. Quand elles commencent à vieillir, elles se trouvent aussi pauvres qu'elles étoient auparavant: tout leur Gain s'en est allé en Habits, en Dentelles, en Vin de Champagne, & en Rubans. Celles, qui ont de riches Ecclésiastiques pour Amans, ont un peu plus de Ressources. Elles vivottent toûjours à l'Abri de l'Autel,

lors même qu'elles sont réformées & cassées aux Gages.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito. Puisses-tu prospérer dans tes Affaires, & épouser une Femme chaste & fidelle, qui soit la Gloire d'Israël, & de laquelle sorte cette Lampe qui doit illuminer les Nations

De Paris, ce. . . .



LETTRE CINQUANTE-ET-UNIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Rabbin de Constantinople.*

J'ATTENS avec impatience le moment où je recevrai de tes Nouvelles; &, jusqu'alors, je serai toujours dans l'Inquiétude. Je ne puis t'envoïer les Livres qui viennent de Hollande, que lorsque tu seras arrivé en Egipte; & je ne les aurai point à Paris de six Semaines. J'espere, par les Lettres que j'ai reçues de Moïse Rodrigo, que tu auras lieu d'être content. Il m'écrit, qu'il s'est appliqué à choisir tout ce qu'il a trouvé de meilleur en Histoire. Je regarde comme des Trésors inestimables les bons Livres dans ce Genre: leur Rareté augmente leur Prix; & dix Siécles produisent à peine quatre ou cinq Historiens qui approchent de la Perfection.

JE

Je t'ai écrit dans quelques-unes de mes Lettres, combien les Commencemens de l'Hiſtoire étoient obſcurs, & quelle Peine on avoit à démêler la Vérité dans ces Tems éloignés. Lorſqu'on approche de ceux qui ſont plus près de nous, on trouve un autre Embarras, qui n'eſt pas moins conſidérable. Le trop grand Nombre d'Hiſtoriens, le peu de Connoiſſance & de Capacité de la plûpart d'entre eux, jettent l'Eſprit dans la Confuſion, & nuiſent beaucoup à la Préciſion & à la Vérité qu'on doit chercher dans l'Arrangement des Faits dont on veut faire comme un Recueil dans ſon Entendement, pour s'en ſervir dans l'Occaſion par le Secours de la Mémoire. L'Amas indigeſte de mille Choſes inutiles, dont les Hiſtoriens rempliſſent leurs Ouvrages, enerve l'Eſprit du Lecteur; & la Quantité de Faits, ou faux, ou de peu d'Utilité, emporte l'Attention qu'on ne devroit donner qu'à ceux qui ſont aſſez importans pour devoir nous occuper.

Les anciens Hiſtoriens Grecs & Latins, qui nous reſtent aujourd'hui, ont été épurez par le Tems. Quand je dis *épurez*, je n'entens point parler de leurs Ouvrages, dont on eſt très malheureux d'avoir perdu des Morceaux conſidérables. Mais, je veux dire, qu'ils ſont les ſeuls qui ſoient parvenus juſqu'à nous, qui n'aïent point ſubi le Trépas, & ne ſoient point tombez dans l'Oubli où ſont demeurez beaucoup d'Ecrivains médiocres qu'il devoit y avoir dans leur Tems. Car, tous les Siécles ont fourmillé en mauvais Auteurs, de

 qui

qui les Ecrits n'ont jamais paſſé à la Poſtérité. Auſſi voïons-nous, que les Ouvrages, qui nous reſtent aujourd'hui, ſont les mêmes qu'on eſtimoit au-deſſus de tous les autres dans Athenes & dans l'ancienne Rome.

LA Raiſon de la Conſervation d'un bon Livre, préférablement à un médiocre ou à un mauvais, eſt ſi ſenſible, qu'elle n'a pas beſoin d'être prouvée par de grands Argumens. On conſerve ce qui eſt précieux, avec autant de Précaution, qu'on en prend peu à garder ce qu'on meſeſtime. Les Hiſtoriens Grecs & Romains, qui nous reſtent aujourd'hui, ſont de précieux Dépots, que vingt Siécles nous ont tranſmis, pour les remettre avec autant de ſoin à notre plus reculée Poſtérité.

DANS mille Ans d'ici, nos Neveux n'auront que les meilleurs de nos Hiſtoriens. Ils ſeront délivrez de tous les mauvais, dont les Vers, la Pouſſiere, & les Beurieres, auront vengé l'Univers. L'Illuſtre de Thou parviendra juſqu'aux Tems les plus éloignés. Mezerai, & quelques autres Hiſtoriens, quoique moins parfaits que ce prémier, ſeront auſſi eſtimez par la Poſtérité. Mais, combien d'Ecrivains périront ſucceſſivement les uns après les autres? Combien en eſt-il déjà, qui, triſtes Avortons, ſont morts dès leur Naiſſance? Combien ont été étouffez dans le Berceau? Eh! qui connoit aujourd'hui cent Livres, compoſez ſeulement depuis environ vint Ans? Quel eſt le Mortel, qui, ſoigneux de conſerver le Bon-Gout, & de ne point remplir ſon Eſprit de Fadaiſes dites avec Empha-

fe, & amplifiées de plusieurs *Riens inutiles*, ôse lire la prétendue *Histoire de sept Sages* par Larrey, augmentée par un autre Auteur de *Remarques* encore plus mauvaises que le Corps de l'Ouvrage, & qui n'ont que le seul Mérite d'être aussi courtes qu'inutiles? *L'Histoire de Louis XIV*, & celle *de Guillaume III* *, écrites par le même Auteur, sont aussi parvenues à leur Fin. Nos Neveux n'auront point le pénible Soin de chercher à accorder avec lui-même cet Ecrivain, qui fait alternativement de ces deux Monarques deux Héros & deux Princes fort médiocres. Dans l'*Histoire de Louis XIV*, Guillaume III est un Homme très-ordinaire: &, dans l'*Histoire de Guillaume III*, Louis XIV devient un Héros dont le Mérite s'éclipse si fort, qu'on ne le reconnoit plus. Nos Neveux, dis-je, s'instruiront des Actions de ces Monarques, qui furent réellement de Grands-Hommes, dans les Ouvrages de quelque bon Ecrivain, qui gardera la Décence dûe à l'Histoire, & le Respect qu'éxige la Vérité.

JE ne te ferai point, mon cher Isaac, un Détail de tous les Livres qu'on voit naitre & & mourir journellement, du Nombre desquels sont ceux-ci. *Histoire des Négociations de la Paix de Nimegue*; Ouvrage, fade par le Stile, mal digéré, sans Ordre, & sans Conduite, tissu de Réfléxions de la Politique la plus commune, & de Faits les plus rebattus. *Etat présent des Provinces-Unies*, triste Avorton, Enfant informe, qui ne doit sa Naissance précipitée,

* *Dans l'*Histoire d'Angleterre.

cipitée, qu'à l'Envie qu'eut ſon Auteur d'en prévenir un autre qui travailloit ſur le même Sujet. *Hiſtoire de Pologne ſous le Regne d'Auguſte II*, Ramas inſipide de Gazettes, augmenté & groſſi d'une ennuïante Compilation de Piéces; Ouvrage, dont le Stile bas & rampant convient au peu d'Ordre & d'Exactitude que l'Auteur a obſervé dans l'Arrangement des Faits.

IL eſt un Nombre d'autres Livres de cette Eſpece, qui ne font guére de Mal dans la Littérature & dans les Sciences, par le peu de Débit qu'on en fait: mais, il n'en eſt pas de même des Ouvrages de certains Auteurs, qui ſont très-dangereux pour la Corruption du Gout, & pernicieux dans la République des Lettres. Ils paroiſſent couverts d'un beau Voile, & appuiés ſur un Fondement illuſtre, ſur lequel pourtant ils ne batiſſent rien de bon. Ces Ecrivains ſont les *Continuateurs* des Hiſtoires commencées par quelques Hommes illuſtres. A la faveur de ces prémiers Auteurs, ils abuſent d'abord le Public, & excroquent, pour ainſi dire, une Réputation qui ne leur eſt point due. Mais, cela ne dure pas longtems. Lorſqu'on vient à conſiderer leurs Ouvrages avec quelque Attention, & qu'on compare ces Tomes nouveaux & haſardez aux prémiers, on les regarde bien-tôt comme des Enfans illégitimes, qui cherchent à s'honorer du Nom d'un Pere auquel ils n'apartiennent point. Tels ſont les *Continuateurs* de Joſeph, de Grotius, de Mezeray, de Puffendorff, de Boſſuet, de Rapin-Thoiras, & de divers autres.

LE Crédit, que les bons Livres se sont établi dans le Public, animeroit moins ceux qui les continuent, s'ils éxaminoient, qu'ils se donnent des Rivaux dangereux, auprès desquels ils sont toûjours attachés. Un Diamant médiocre paroît mauvais auprès d'un beau Brillant: il conserve beaucoup plus de Feu, lorsqu'il est seul, & semble moins défectueux. La *Continuation de l'Histoire Ecclésiastique de Fleuri* seroit un fort beau Morceau, si elle n'étoit obscurcie par la Beauté du prémier Ouvrage. Les derniers Volumes du *Dom Quichotte* plairoient assez, s'ils n'étoient pas précedez des prémiers.

POUR continuer un Ouvrage, il faut avoir plus d'Imágination, & plus de Vivacité de Génie, que le prémier Auteur. Il n'avoit qu'à suivre naturellement ses Idées; au lieu que celui, qui travaille après lui, est forcé s'y accommoder. Il ne peut faire usage de son Imagination qu'à demi: & il est obligé de se soumettre à celle de celui dont il continue l'Ouvrage, s'il ne veut pas qu'il paroisse fait de deux différentes Piéces, qui ont peu de Raport l'une avec l'autre.

LA Quantité de médiocres & de mauvais Ecrivains forment un Obstacle à l'Avancement de l'Etude de l'Histoire. Un des prémiers Soins de ceux qui s'y appliquent doit être de choisir avec Attention les Livres dans lesquels il veut puiser une éxacte Connoissance des principaux Faits. Il faut qu'il se défie des Auteurs qui ont écrit avec Partialité, de ceux qui n'ont point été à même de bien con-

noître

noître la Matiere qu'ils traitoient, & de ceux qui n'ont écrit que dans la Vûe d'un Gain sordide. S'il se borne à la Lecture des Historiens qui n'ont point été tâchés & infectez de ces Défauts, il lui restera, à la vérité, un petit Nombre d'Ecrivains à parcourir; mais, il apprendra plus dans leurs seuls Ouvrages, que dans le Ramas immense des autres, qui ne lui donneront que de fausses Idées, qui tiendront la Place qu'occuperoient celles qu'il puiseroit dans les bons Auteurs; qui, du moins, s'ils ne lui communiquoient qu'un certain Nombre de Faits, ne lui en fourniroient que de véritables, rangés & distribuez dans un Ordre convenable.

APPRENDRE l'Histoire dans un Auteur dévoué à un Parti, ce seroit vouloir s'instruire du Droit de deux Personnes qui seroient en Procès, dans le Plaidoïer de l'Avocat d'une seule Partie. S'appliquer à la Lecture d'un Historien ignorant, où qui n'est que médiocrement instruit de ce qu'il écrit, le choisir pour nous conduire à la Connoissance de la Vérité des Faits dont nous cherchons d'être éclaircis, c'est donner la Préférence à un Aveugle pour nous guider dans un Chemin obscur. Fonder sa Croïance sur l'Autorité d'un Auteur gagé pour écrire, & dont toutes les Louanges sont appréciées à certain Prix, c'est chercher la Vérité dans un Panégirique.

LE fameux Gregorio Léti prétendoit, après Machiavel, qu'un Historien ne devoit avoir, ni *Religion*, ni *Patrie*. J'aimerois beaucoup mieux qu'il eût dit, qu'il ne devoit avoir, ni

Patrie,

Patrie, ni *Bourſe*. Car, quant à la *Religion*, outre l'Impiété qu'il y a dans ce Sentiment, elle ne force point à déguiſer la Vérité. De Thou étoit Nazaréen Papiſte, & eſt auſſi eſtimé des Nazaréens Réformez, qu'il l'eſt de ceux de ſa Communion. Je ſçai bien, que, dans toutes les Religions, il y a un Nombre de Gens outrez, qui ne peuvent ſouffrir qu'on blâme les Défauts de ceux qui ſont de leur Croïance, & qu'on loue les Vertus de ceux qu'ils penſent être dans l'Erreur. Mais, un Hiſtorien n'écrit point pour des Perſonnes pétries & nourries de Préjugés, vils Eſclaves de leur fauſſe Dévotion. Ils peuvent achever de remplir leur Eſprit de Chimeres, & les puiſer dans les Livres faits par des Moines, ou par des Prélats Italiens. Ils trouveront dans ces Ouvrages un Tiſſu d'Invectives contre des Perſonnes illuſtres, qui, pendant leur Vie, méritérent l'Eſtime de l'Univers entier.

PRESQUE tous les Ecrivains Nazaréens Papiſtes ſont ſujets à ſe laiſſer entrainer à leurs Paſſions, & à déchirer tous ceux qui leur ſont oppoſez, ſans reſpecter la Vérité. Ils ſe croïent autoriſés par certains de leurs anciens Docteurs, qu'ils appellent *Peres*. Ces Gens-là ſe ſont répandus en Invectives contre tous ceux qui n'étoient pas de leur Sentiment, & ne reſpectoient, ni le Rang, ni la Vertu: tout leur étoit égal. Si l'on eut adjoûté Foi à leurs Ouvrages, ils auroient fait paſſer à la Poſtérité, comme un Monſtre effroiable, l'Empereur Julien, qu'ils appelloient *Apoſtat*, quoiqu'il n'eût d'autre Défaut, que d'avoir

quitté

quitté leur Religion *. Ce Prince fut chaste, sobre, juste, aussi brave, & aussi éloquent, que César. Juge par-là quelle est la Certitude que doivent avoir les Nazaréens de la plus grande Partie des Evénemens passez, & surtout de ceux où leur Religion se trouve liée.

Il est encor, mon cher Isaac, une autre Sorte de Livres pernicieux dans l'Etude de l'Histoire. Ce sont ceux, qui ne donnent que des Idées obscures, & qui ne servent à rien pour notre Eclaircissement. La Lecture de ces Ouvrages est un Tems perdu, qu'on peut beaucoup mieux emploïer. On donne ordinairement à ces Ecrits des Titres intéressans; mais, ils n'ont de bon que ces seuls Titres. J'acheve de lire un Livre, qu'on peut ranger dans cette Classe. C'est l'*Introduction à l'Histoire de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Amerique,* par

* Personne n'a mieux justifié Julien contre les Calomnies des Peres, que la Mothe-le-Vayer. *Ne sait-on pas*, dit-il, dans un Endroit de l'Eloge de ce Prince, *que ce grand Applaudissement, avec lequel . . . . Jovien fut reçû de toute la Milice, lors qu'il fut reclamé Empereur, ne procéda que de la Ressemblance de son Nom à celui de Julien, qui ne differoit que d'une Lettre? Or, il est certain, qu'une bonne Partie de cette Milice étoit Chrétienne; ce que témoigne assez l'Election qu'elle fit d'un Prince de notre Religion. D'où pouvoit donc partir un si grand Témoignage d'Affection à la Mémoire d'un Idolâtre. Persécuteur des Fideles, si nous ne l'attribuons aux Vertus éclatantes & vraiement Impériales, qui ne laissoient pas de le faire aimer, & de le rendre recommandable?* La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Païens, *dans ses* Oeuvres, *Tom. I, pag.* 696 *d'Edition in folio.*

par Bruzen la Martiniere : Compilation de quelques Faits connus de tout le Monde, & mis dans un Arrangement déplacé: Ouvrage, dans lequel il n'eſt rien de bien digéré, rien de nouveau, rien de véritablement inſtructif; écrit d'un Stile foible, & peu ſoutenu. Voilà le Caractere de ce Livre. Le Titre ſaiſit d'abord l'Attention du Lecteur; mais, ce n'étoit pas, en vérité, la peine de vouloir profiter de l'Idée de Puffendorff, pour en profiter auſſi peu avantageuſement.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac: donne-moi de tes Nouvelles; & que le Dieu de nos Peres te comble de Proſpéritez.

De Paris, ce. . . .

LETTRE CINQUANTE-DEUXIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

JE ſuis toujours attentif à m'inſtruire de Mœurs des Peuples. Je compare avec plaiſir le Génie & les Coutumes des différentes Nations que je parcours. Les Vénitiens ne ſont point, comme les autres Italiens, ſuperstitieuſement dévouez aux Sentimens des Moines & des Prêtres. Ils font Uſage de leur Raiſon; &, mettant à Profit la Lumiere Na-

turelle, qu'ils ont reçue du Ciel pour les éclairer dans leur Conduite, leur Esprit n'est point enchainé par la Bigoterie qui rend les Hommes mous & effeminez. Je me suis apperçû dans les Voïages que j'ai faits en Italie, que les Peuples y sont plus ou moins timides & abatardis, selon qu'ils sont plus ou moins soumis aux Moines, de qui les Idées basses & serviles avilissent le Cœur de ceux qui les imitent, ou les fréquentent.

CETTE prémiere Réfléxion m'en a fait faire une seconde sur la Religion Nazaréene. On ne peut disputer, que bien des Peuples qui la professent ne soient remplis de Bravoure & de Valeur. Cependant, elle semble n'être propre qu'à faire des Lâches. Leurs Docteurs leur inspirent le Mépris des Injures & de la Pauvreté: ils leur ordonnent même d'aimer leurs Ennemis, & ceux qui les persécutent. Ces Préceptes sont directement opposez aux Idées de la Gloire, qui veut que l'on se vange avec Eclat d'un Affront qu'on a reçu aux Yeux du Public.

SI l'on eut donné à Jules-César, au lieu des Légions Romaines, deux cent mille Hommes, qui eussent dit le matin leur Chapelet, l'après-dinée leurs Vêpres, & qui, pour toute Réponse aux Injures, n'eussent apporté qu'une Patience & une Tranquilité digne d'un Stoïcien, ou plutôt d'un Nazaréen, comme ils disent eux-mêmes; je doute fort que ce Romain eut jamais conquis un seul Village des Gaules. Tout ce qu'il auroit pû espérer de ces Soldats dévots, c'étoit la Deffence

qu'ils

qu'ils euſſent faite, pour ſoutenir leur Patrie & leur Dieu, pour lequel ils n'euſſent pas craint de mourir. Mais, cela ne ſuffit pas pour faire de bonnes Troupes. Il faut, quand on veut réüſſir dans le Métier de la Guerre, faire tout le Mal qu'on peut à ſon Ennemi; *le prévenir, le ſurprendre, le paſſer au Fil de l'Epée, lui bruler ſes Magaſins, l'affamer, le ſacager:* toutes ces Actions doivent ſe faire ſi promptement, qu'on n'a pas le Tems de s'amuſer à conſulter des Caſuïſtes, pour ſavoir s'il eſt permis dans une telle Occaſion, ou de tuer, ou de bruler. Une Armée ne feroit pas de grands Progrès, ſi, avant de délibérer ſi l'on donneroit la Bataille, on faiſoit aſſembler le Conſeil ſuprême des Théologiens, pour ſavoir ſi l'on feroit dans un Cas légitime ou non, s'il faudroit aller aux Ennemis ou les éviter? J'aimerois encor mieux, ſi j'étois Général d'Armée, être obligé de conſulter les Entrailles des Victimes, ou les Poulets Sacrez, ſelon l'Uſage des Anciens. J'en aurois été quitte, ainſi qu'un illuſtre Romain, pour les faire noïer s'ils ne vouloient pas manger, afin qu'ils buſſent plus à leur aiſe, & que l'Augure fût plus favorable. Mais, des Théologiens feroient plus difficiles à gouverner, que des Poulets. Ils formeroient entre eux mille Diſputes, qui n'auroient jamais de Fin; les Ennemis auroient battu dix fois l'Armée dévote, avant que l'on eût décidé les Préliminaires du Cas de Conſcience dont il s'agiroit. Le Maréchal de Biron n'eut pas accepté, à coup ſûr, le Commandement d'une

pareille Armée, lui, qui caſſa un Capitaine, auquel il ne reprochoit d'autre Faute, que d'avoir voulu prendre quelque Précaution contre les Pourſuites du Procureur Général. *Etes-vous de ces Gens*, lui dit il, *qui craignent tant la Juſtice? Je vous caſſe. Jamais vous ne me ſervirez: car, tout Homme de Guerre, qui craint une Plume, craint une Epée.* Que penſes-tu, mon cher Monceca, que ce Duc eut fait à un Soldat, ou à un Officier, qui lui eut demandé le Tems de prendre Conſeil de ſon Directeur, avant d'entrer en Campagne? Pour moi, je crois qu'il l'eut traité comme un Poulet Sacré.

LES Nazaréens conviennent eux-mêmes, que leur Conduite & leurs Actions ſur le Chapitre de la Guerre ſont entiérement oppoſées à l'Eſprit de leur Religion. Mais, ils rejettent le Mal qu'ils peuvent faire ſur ceux qui ſont à la Tête des Etats, & qui ne doivent jamais engager les Peuples que dans des Guerres juſtes. Ce prémier Principe poſé, ils ſe dépouillent de tous autres Scrupules, & *pillent*, *volent*, *tuent*, *maſſacrent*, *brulent*, *&c.*: le tout, ſans conſulter les Théologiens, pas même les Aumoniers ou Chapelains, qui ſont dans leurs Armées, dont le Nombre eſt preſque auſſi conſiderable que celui des Vivandiers. Car, les Moines ont auſſi quelque peu de Crédit ſur l'Eſprit du Soldat Nazaréen: Leur Adreſſe eſt ſi ſubtile, qu'ils tirent même quelques Avantages des Gens qui les eſtiment le moins. Ils n'ont cependant aucune Autorité à Veniſe. Le Sénat, jaloux de ſon

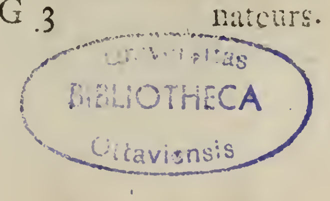
ſon Pouvoir, puniroit de Mort tous les Moines de l'Univers, s'ils s'aviſoient de vouloir cabaler, & former des Partis. Il n'en faudroit pas même tant, pour faire pendre le Supérieur du prémier Couvent de Veniſe : il n'auroit qu'à s'expliquer un peu trop librement ſur le Gouvernement ; ſon Affaire ſeroit bientôt expédiée. Il faut, dans ce Païs, avoir pour le Miniſtere autant de Reſpect, qu'on a de Liberté pour tout le Reſte. On riſque même à le louër preſque autant qu'à le blâmer. Les Vénitiens veulent qu'on ne parle, ni en Bien, ni en Mal, de leur Gouvernement. Toutes les Diſcuſſions, qu'on fait à ce Sujet, leur ſont odieuſes. Ils veulent, qu'on le regarde, comme les Athéniens regardoient le Dieu inconnu auquel ils avoient fait élever un Autel *, & qu'ils ſe contentoient d'honorer dans le Silence, ſans parler de ſes Qualitez ni de ſes Attributs.

UN Sculpteur Génois travailloit dans une Egliſe de Moines Nazaréens †, qui l'avoient fait venir exprès à Veniſe. Un jour, deux Etrangers François, allant voir les Ouvrages de ce Sculpteur, après en avoir loué la Beauté, vinrent à parler inſenſiblement avec lui du Gouvernement de la République. Ces François, ſelon la louable Coutume de quelques-uns d'eux de n'approuver jamais rien chés les Etrangers, ſe répandirent en Invectives contre le Sénat & la République ; le Titre de *Pantalons* fut donné pluſieurs fois aux Sénateurs.

G 3

* *Deo ignoto.*

† Les Jéſuites.



nateurs. Le pauvre Génois défendoit les Vénitiens le plus qu'il lui étoit possible: mais, il avoit affaire à forte Partie; ils étoient deux contre lui: ainsi, il n'obtint pas la moindre Grace des François.

LE Lendemain de cette Conversation, le Conseil d'Etat envoïa chercher le pauvre Génois. Il parut en tremblant devant les Sénateurs: il ne savoit de quoi on l'accusoit, & ne songeoit à rien moins qu'aux François qu'il avoit vûs la Veille. Lorsqu'il fut entré dans la Sale du Conseil, on lui demanda s'il reconnoîtroit bien les deux Personnes avec qui il avoit eu une Conversation sur le Gouvernement de la République? A ce Discours, sa Peur redoubla. Il répondit en tremblant, qu'il croïoit n'avoir rien dit que d'avantageux & à la Louange du Sénat. On lui ordonna alors de passer dans une Chambre voisine, où il vit d'abord les deux François, morts, & pendus au Plancher. Il crut que sa derniere Heure étoit arrivée. On le ramena devant les Sénateurs. Celui, qui présidoit, lui dit gravement: *Taisez-vous une autrefois, mon Ami; notre République n'a pas besoin d'un Défenseur de votre Espece.* On le congédia ensuite. Ce pauvre Génois, saisi & épouvanté de ce qu'il venoit de voir, ne retourna seulement pas prendre congé des Moines chés qui il travailloit: il sortit dans l'instant de Venise; & jura bien de n'y rentrer jamais.

SI l'Inquisition d'Etat est si fort à craindre dans ce Païs, celle de l'Eglise n'y a aucun Pouvoir. Ce Tribunal, que les Nazaréens appel-

appellent le *Saint Office*, eſt composé du Pere Inquiſiteur, du Nonce du Pape réſidant à Veniſe, du Patriarche de la Ville qui eſt Noble Vénitien, de deux autres Nobles, qui ſont choiſis parmi les principaux Sénateurs, & ſans la Préſence deſquels tout ce qu'on fait eſt nul & n'a aucun Crédit. Les Biens de ceux, que condamne l'Inquiſition, vont à leurs Héritiers: ainſi, les Moines, à Veniſe, n'ont, ni le Pouvoir de tranniſer les Gens, ni celui de s'emparer de leurs Biens. Les Livres, de quelque Façon qu'ils ſoient écrits, & de quelque Maticre qu'ils traitent, ne ſont point non plus de la Juridiction Eccléſiaſtique. La République ſeule peut prendre Connoiſſance de ce qui regarde l'Imprimerie. Ainſi, à Veniſe, chacun eſt le Maitre de donner au Public tout ce qu'il juge à propos, pourvû que la République ne ſoit point intéreſſée dans ſes Ecrits. Les principaux Livres de toutes les Religions ont été imprimez dans cette Ville. Les Juifs y ont fait faire une Edition du *Talmud*. Léon de Modene, & pluſieurs autres, y ont publié leurs Ouvrages. Les Turcs y ont auſſi fait imprimer l'*Alcoran*. Mais, ce qu'il y a de plus ſurprenant parmi les Nazaréens, c'eſt qu'on y a publié des Livres contre les Moines, les Prêtres, & les Souverains Pontifes §. Ces Ouvrages ont été autoriſés par les Magiſtrats, & même reçûs avec Applaudiſſement.

LES Vénitiens ſoumettent leur Religion à leur Politique: leur Croïance s'accommode au

§ *Hiſtoire du Concile de Trente, par Frà Paolo*, &c.

au Bien de l'Etat ; & leur Foi aux Tems & aux Situations. Ils permettent, que l'Université de Padoue donne le Bonnet Doctoral, ſans éxiger, de ceux qui ſont reçûs Docteurs, la Profeſſion de Foi ordonnée par les Pontifes. Ainſi, le Corps des Docteurs Vénitiens eſt composé de Nazaréens Papiſtes, de Nazaréens Schiſmatiques, de Nazaréens Hérétiques, de Juifs, & de Turcs auſſi, s'il prenoit Fantaiſie à quelque Cadis de Conſtantinople de prendre le Bonnet de Docteur. La République croit, que les Chemins de parvenir aux Sciences doivent être ouverts à tous les Hommes; & qu'il y a de la Dureté à les en éloigner, ſous le vain Prétexte de la Religion, qui ne doit point nous diſpenſer des Liens néceſſaires pour la Tranquilité & le Bien de la Société.

LES Vénitiens ſont ſi attentifs à procurer les Biens & les Aiſances de la Vie à tous les Hommes en général, qu'ils pouſſent leur Prévoïance un peu trop loin ſur ce qu'ils penſent devoir leur être utile. Il y a quelques Années, que, le Nombre des Courtiſanes étant exceſſivement diminué, la République en fit venir une grande Quantité d'étrangeres. Le Doglioni, qui a écrit les Choſes notables de Veniſe, loue extrémement la Sageſſe du Sénat, qui, en pourvoïant aux Néceſſitez de la Foibleſſe Humaine, mettoit en Sureté l'Honneur des Femmes ſages & retenues, à la Vertu deſquelles on eut tendu mille Piéges. Je défie que la Prévoïance des Magiſtrats chargés du Soin du Bien public puiſſe s'éten-

s'étendre plus loin, que de ſonger même à ſoulager les Deſirs des Libertins, & à diſſiper les Craintes des Maris jaloux. Les ſeuls Vénitiens ſont capables de ce Détail. Il eſt vrai que, n'en déplaiſe au Doglioni, je crois cette Action moins grande & moins louable que lui. Pour empêcher les Inſultes, que les Libertins auroient pû faire aux honnêtes Femmes, je crois qu'on auroit pû ſe ſervir des Moïens qu'emploia Sixte-Quint, lorſqu'il eut banni les Courtiſanes de Rome. Ce Pontife puniſſoit ſévérement le Vice, & ſavoit contenir par la Crainte les Libertins & les Vagabonds. Les Vénitiens ont une Philoſophie plus douce. Ils imitent certains Prélats Allemands, qui permettoient autrefois aux Prêtres & aux Moines de leurs Dioceſes d'avoir des Concubines, moïennant un certain Tribut annuel *. La République en fait de même, & met à Profit les Péchés des Courtiſanes, dont elle tire par An plus de cent mille Séquins, qui augmentent le Tréſor public.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, & proſpere dans toutes tes Entrepriſes.

De Veniſe, ce . . .

* *Voïez les* Centum Gravamina, *apud* Wolfium, Lectionum Memorabil. *Vol. II, pag.* 223.

LETTRE CINQUANTE-TROISIEME.

Iſaac Onis, *Caraïte*, *autrefois Rabbin de Conſtantinople*, *à* Aaron Monceca.

DEPUIS huit Jours, mon cher Monceca, j'ai abandonné pour toûjours la Ville Impériale: & j'en ſuis ſorti, Graces au Dieu de nos Peres, ſans qu'il me ſoit arrivé aucun fâcheux Accident. Mes anciens Confreres ont ignoré la Cauſe de mon Départ. Je leur ai perſuadé, que j'allois faire un Voyage à Smirne, pour quelques Affaires. Je ſuis arrivé heureuſement dans cette Ville, d'où je compte partir bientôt pour le Caire.

J'AI quitté ſans Regret la Ville Impériale. Le Séjour m'en étoit moins gracieux que tu ne penſois. Je voïois ſans ceſſe mille Objets qui révoltoient mon Eſprit & mes Sens. Je ne pouvois faire Uſage de ma Philoſophie dans un Païs auſſi agité, où le Crime, la Révolte, le Meurtre, l'Avarice, & la Cruauté, bleſſoient ſans ceſſe mon Imagination. Je regarde l'Empire Ottoman comme une Boucherie, dont les Sultans & les Viſirs ſont les Bouchers, qui ſacrifient & immolent à leur Impudicité des Perſonnes de tout Rang & de tout Age. L'Autorité deſpotique, dont les Grands-Seigneurs ſont revêtus, & celle qu'ils accordent

dent à leurs Visirs, sont des Sources d'Injustices criantes. La Cour Ottomane ressemble au Tribunal de l'Inquisition : dès qu'on est riche, ou vertueux, on est coupable auprès d'elle. Tout inspire dans le Sérail la Crainte & la Terreur. Il semble que la Mort suive par-tout ceux qui aprochent des Sultans; & que ces Princes ne les élevent, que pour les faire périr avec plus d'Eclat.

L'ENTRE'E des Palais des Souverains est ornée ordinairement par des Colomnes de Marbre, par des Morceaux de Sculpture, dignes de la Grandeur Roïale. Les Portes du Sérail n'offrent à la Vuë, que deux ou trois cent Têtes de Bachas, ou d'autres Malheureux, qu'on y a clouées. On n'entre point dans ce Palais fatal, sans être frappé par l'Horreur qu'inspire le Sort de tant de Malheureux. Son Intérieur est aussi triste que son Extérieur: tout y respire dans la Crainte; on n'est jamais assuré, quelque innocent qu'on soit, de pouvoir éviter la Mort & les Suplices. C'est dans le Sérail, qu'on peut dire qu'on ignore le Matin en se levant, si l'on verra la Fin de la Journée. La plus petite Faute, la plus légere Distraction, causent souvent le Trépas.

LA Ville Impériale n'offre rien de plus gracieux que la Cour. On est sans cesse épouvanté par le Récit de l'Exil ou de la Mort des plus considérables Citoïens. Chaque Grand-Visir nouveau sacrifie un certain Nombre de Victimes à son Avarice, dès qu'il est parvenu à ce haut Rang. Constantinople est une Bergerie,

gerie, où l'on engraiſſe des Troupeaux, dont on égorge de tems en tems les plus gras, & les meilleurs. Les Juifs & les Grecs ſont les plus expoſez à ces Violences. Ils achetent chérement l'Avantage de pouvoir éxercer leur Religion : on les met perpétuellement à la Preſſe; & on leur enleve ſans Pitié le Fruit de leurs Peines & de leurs Travaux. Notre infortunée Nation eſt ſans ceſſe tourmentée à Conſtantinople. Dans les Tems de Calme & de Paix, nous ſommes en Proie à l'Avidité des Officiers de la Porte; &, dans les Troubles & les Séditions, nous devenons le Joüet d'une inſolente Milice, dont nos Richeſſes aſſouviſſent ſouvent la Cupidité. Il ſemble que nous aïons plus de Liberté dans les Païs Mahométans, que dans les Nazaréens. Cependant, nous y ſommes beaucoup plus perſécutez, & pour le moins autant haïs.

Je ne ſçai ſi tu as quelque Connoiſſance de l'Avanie que les Perſans firent à notre Nation il y a environ cent cinquante Ans. Les Mouftis d'Iſpahan, envieux des Treſors des Juifs qui habitoient dans cette Ville, préſentérent un Mémoire au Sophi Schah Abbas, dans lequel ils le prioient de vouloir faire exécuter les Ordres & les Préceptes contenus dans l'Alcoran, dont un des plus eſſentiels concernoit la Converſion des Juifs, *qui doivent, cinq cens Ans après la Publication de la Religion de Mahomet, embraſſer la Foi Muſulmane, ou être entiérement détruits.* Le Sophi, très dévot dans ſa Religion, mais qui pourtant ne vouloit point plonger ſes Mains dans le Sang inno-

innocent, envoïa chercher les Juifs, & les interrogea ſur la Croïance qu'ils avoient de Mahomet. Juge, mon cher Monceca, combien cette Demande embarraſſa nos Freres. Ils ne ſavoient que répondre. Ils voïoient, qu'on ne les interrogeoit, qu'à deſſein de les convaincre de Blaſphême contre le faux Prophete Muſulman, & de ſe ſervir de ce Prétexte ſpécieux, pour les ruiner & les perdre entiérement. Après avoir conféré quelque tems entre eux, ils réſolurent d'adoucir leur Réponſe le plus qu'il leur ſeroit poſſible, & dirent au Sophi, que, quoique leur Religion les empêchât de croire en aucun autre Prophete qu'à Moïſe, ils ne penſoient pas pourtant, que Mahomet fût un faux Prophête, parce qu'il étoit deſcendu d'Iſmaël Fils d'Abraham, & qu'ils ſouhaitoient de demeurer très humbles Sujets & Eſclaves de Sa Majeſté. Cette Scene ſe termina par deux Millions d'Or, que les miſérables Juifs furent obligés de donner. Et, pour ſe préparer une nouvelle Reſſource, & un Acheminement à quelque autre Avanie, on les obligea à fixer le Terme auquel ils croïoient qu'arriveroit leur Meſſie. Auſſi étonnez de cette ſeconde Demande que de la prémiere, ils répondirent, que leur Libérateur pouvoit paroître tous les Jours. *Eh bien*, dit le Sophi, *je vous donne ſoixante & dix Ans, & je vais faire enregiſtrer votre Réponſe dans les Archives de l'Empire; afin que, ſi vous êtes des Imposteurs, & que votre Meſſie ne paroiſſe pas en ce Tems-là, vous ſoiés chaſſés, poſcrits, & exilez de cet Empire, par celui de mes Succeſſeurs,*

qui

qui ſera ſur le Trone, lorſque les ſoixante & dix Ans ſeront expirez. Cet Arrêt funeſte fut réellement éxécuté dans la ſuite, & Schah Abas II. fit publier une Déclaration, qui ordonnoit *à ſes Sujets, & aux Etrangers qui habitoient parmi eux, de courrir ſus aux Juifs, comme ſur des Bêtes féroces, & de paſſer au Fil de l'Epée les Hommes, les Femmes, & les Enfans, de ſe ſaiſir de leurs Biens, & de n'épargner que ceux qui ſe feroient Mahometans.* Cette cruelle Perſécution dura près de trois Ans, & ne finit que par la Mort d'une Partie de nos Freres, & par la Fuite des autres, qui paſſérent dans les Indes & dans le Mogol. On prétend, que des Lettres venues de Conſtantinople, qui faiſoient mention de l'Arrivée du Meſſie, occaſionérent cette ſanglante Proſcription.

CE Meſſie, dont on parloit, étoit l'inſigne Impoſteur Sabataï Sévi, qui a deshonôré notre Nation par la Crédulité qu'elle eut pour ſes Menſonges. Il y a encor des Juifs à Smirne, qui ont vû ce Fourbe. Il avoit choiſi cette Ville pour le Théatre de ſes Fourberies. C'eſt où il acquit cette Réputation, qui s'étendit aux deux Bouts de la Terre, & qui nous fut d'autant plus pernicieuſe, qu'elle avoit été éclatante.

DEPUIS que je ſuis arrivé ici, on m'a raconté des Choſes très ſingulieres de Sabataï Sévi. Il étoit né à Smirne. Son Pere s'apelloit Mardochai, Homme mal ſain, ſans ceſſe accablé par des Máladies. Lui, au contraire, étoit vigoureux, bien-fait de ſa Perſonne, aïant le Viſage un peu refrogné,

les Cheveux frisés, & la Moustache retroussée. Il menoit une Vie fort austere, observoit à la Rigueur la Loy de Moïse, dont il étoit parfaitement instruit, de même que des Secrets du Talmud. Il pouvoit avoir environ quarante Ans, lorsqu'il s'avisa de publier, qu'il étoit le Messie. Sa Suite étoit composée de cinq ou six Rabbins, qui lui servoient de Disciples. Nathan Benjamin étoit un des plus considérables & des plus estimez. Ce Juif passoit pour être fort éclairé, fort vertueux, & sur-tout doué d'une grande Humilité.

L'IMPOSTEUR Sabataï Sévi eut bientôt un Nombre infini de Partisans & de Sectateurs, qui, sur sa Parole, crurent qu'il étoit véritablement cet illustre Protecteur qui doit delivrer notre Nation captive. Les Hommes étant toujours prêts à embrasser aveuglément ce qui les flatte, & à suivre leurs prémieres Idées, presque tous les Juifs dispersés dans les quatre Parties du Monde se mirent en Mouvement, & se preparérent à se rendre sous les Ordres d'un Perfide, qui deshonoroit notre Religion. En Perse, du côté de Suse, il se trouvoit déja plus de huit mille Juifs assemblez. Il y en avoit près de cent mille dans la Barbarie & les Deserts de Tafilete, résolus de le reconnoître pour leur Roi & leur Prophete. La Contagion, & l'Esprit de Vertige, n'avoient pas moins saisi ceux qui vivent dans les Contrées les plus éloignées. Bien des Juifs répandus dans tout le Nord, & dans la Hollande, vendirent leurs Maisons, pour passer dans le Levant, & venir y vivre

ſous l'Empire de ce nouveau Souverain. Les Nazaréens, dont la Haine conduit toujours les Diſcours, diſent que ceux d'Amſterdam avoient déjà dreſſé un Placet pour être préſenté à Sabataï Sévi, dans lequel ils demandoient qu'ils fuſſent les ſeuls à qui il fût permis de préter ſur Gages à Jeruſalem. Il eſt vrai, que les Juifs Portugais réfugiés s'étoient aſſemblez pluſieurs fois, pour prendre des Meſures convenables à la Ratification de leurs anciens Titres: ils avoient réſolu de députer un d'entre eux à Smirne, pour vouloir prier le nouveau Libérateur de ſouffrir qu'ils joigniſſent à l'avenir le *Dom* à leur Nom, ainſi qu'ils faiſoient autrefois en Portugal; & qu'ils fuſſent appellez, dans la Judée, *Dom Moïſe*, *Dom Jacob*, &c. Ils vouloient auſſi remontrer, qu'il étoit juſte de leur donner un Rang diſtingué, & une Place ſéparée, dans le Temple; n'étant point accoutumez d'aller dans les Sinagogues des Juifs Allemands, qui n'étoient que de miſérables *Smaus*. Mais, ce qu'ils avoient le plus à cœur étoit d'obtenir pour les principaux d'entre eux quelques Titres honorables. Ils offroient de les acheter trèschérement, & au même Prix qu'ils les païent aux Princes Nazaréens qui ont beſoin d'Argent.

CEPENDANT, le Ciel eut Pitié de l'Egarement de notre Nation: il voulut démaſquer la Fourberie, & la mettre au grand Jour. Sabataï Sévi annonça aux Juifs de Smirne, qu'il alloit à Conſtantinople, apprendre au Grand-Seigneur, qu'il eut à rétablir le Temple de Jéruſalem. Il s'embarqua dans une

Saï-

Saïque Turque. Il y eut des Esprits assez prévenus & assez frénétiques, pour croire que la Saïque avoit disparu dès que Sabataï Sévi y étoit entré. Mais, loin que ce faux Prophete commandât à tous les Elémens, il n'eût pas le moindre Pouvoir sur les Vents, qui lui fûrent toujours contraires. Il demeura pres de six Semaines avant d'arriver aux Dardanelles, où on l'arrêta par Ordre du Grand-Visir, qui, aïant appris les Impostures de Sabataï Sévi, crut qu'il devoit s'éclaircir de quoi il s'agissoit. Ce Fourbe fut enfermé dans un des Chateaux d'Europe; & le Visir aïant été obligé de partir pour l'Expédition de Candie, le Séducteur de notre Nation resta dans sa Prison. Plusieurs Juifs, toujours persuadez qu'il étoit le Messie, accouroient de tous côtez pour le voir, & ses Gardes s'enrichissoient par les Contributions qu'ils tiroient de ceux qui venoient le visiter. La Réputation de cet Imposteur fit enfin tant de Bruit, que le Grand-Seigneur ordonna qu'on le conduisit à Constantinople. L'aïant fait amener dans le Serrail, *Je vais* lui dit ce Prince, *savoir si tù és le Messie, ou non. Choisi, ou d'être attaché à un Poteau, & d'y servir de But à mes Arbalétriers, ou de te faire Turc.* Le misérable Sabataï Sévi ne balança pas à sauver sa Vie aux Dépens de sa Religion. Il prit le Turban, & le Grand-Seigneur lui laissa la Vie & la Liberté, pour mortifier notre Nation, qui fut long-tems la Risée de l'Empire Ottoman, & de tout l'Univers. Ne croïons jamais facilement les

Bruits qu'on fait courir : lorſque le Tems de notre Délivrance arrivera, les Miracles ſeront évidens, & tout le Monde ſera convaincu de leur Réalité.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, & conſerve ta Santé.

De Smirne, ce. . . .

LETTRE CINQUANTE-QUATRIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

JE fus hier témoin d'un grand Nombre de Cérémonies Nazaréenes, auxquelles je n'avois jamais aſſiſté. Le Chevalier de Maiſin, à qui j'ai tous les jours de nouvelles Obligations, me pria de l'accompagner chés un de ſes Parens, malade depuis quelque tems, & réduit à l'Extrémité. Les Médecins l'avoient condamné à mourir, tout au plus tard dans vint-quatre Heures ; &, dès qu'ils prononcent en France une ſemblable Sentence, la Coutume & la Bienſéance éxigent, que les Parens les plus proches s'aſſemblent chés le Mourant, pour l'aider à ſortir de ce Monde-ci avec moins de Peine, & lui don-

donner les Passeports & les Secours nécessaires pour le Voyage qu'il va entreprendre

LE seul Examen des Usages des Nazaréens pendant le Cours de leur Maladie fourniroit un Volume de Réfléxions. Dès qu'un Homme est attaqué de la Fievre, ou de quelque autre Mal, qui le met en Danger de Mort, son Héritier, qui n'attend ordinairement que cet heureux Moment de le voir expirer, prend, malgré sa Joie secrete, un Air triste & sombre. Le Desespoir paroit dans ses Yeux: on croiroit, qu'il ne pourroit survivre au Malade, qu'on livre d'abord entre les Mains d'un Médecin. Le Disciple de Galien lui prend la Main, lui tâte gravement le Pouls, tousse & crache avant de parler & d'annoncer sa Réponse. Après ce Prélude, il dit en Grec le Nom du Mal dont le Malade est attaqué; & comme Hippocrate dit que *la Vie est courte, l'Experienne périlleuse, & la Science difficile à acquérir* *, le Docteur moderne demande qu'il soit fait une Consultation entre trois Médecins, pour constater avec Certitude le Nom & le Siége de la Maladie. Il ordonne en attendant, pour aider, soulager, préparer, la Nature: dérerger, laver, rafraichir, les Intestins; diminuer, abbattre, dissiper, les Vapeurs du Cerveau; quelques Clistéres anodins & déterfifs. L'Apoticaire, est pour lors appellé, lui, son Garçon, & son Porte-Seringue; car, il n'en est pas ici comme à Constantinople, où le même Doc-

 teur

* *Vita brevis, Experimentum periculosum, Judicium difficile.* C'est le prémier des *Aphorismes d'Hippocrate*

teur ordonne, prépare, & donne les Remedes. En France, chaque Suppôt d'Hippocrate a ſon Diſtrict réglé. Le Médecin eſt fait pour commander. L'Apoticaire a le Droit de purger, par le Haut, & par le Bas. Les Veines, les Os, les Muſcles, ſont le Partage des Chirurgiens. Un Malade dût-il créver cent fois, aucun d'eux ne doit toucher à ce qui ne regarde pas ſa Fonction. Un Médecin, ſur-tout, ſeroit deshonoré, s'il s'abaiſſoit aux Emplois ſubalternes de l'Apoticaire; & ſa Réputation ſeroit perdue, quand il n'auroit touché une Seringue que par mégarde. Les Apoticaires même avoient voulu s'affranchir pendant un tems de donner les Cliſteres; ils faiſoient faire ces Opérations par leurs Garçons: mais, les Médecins ſe ſcandaliſérent de ces Airs de Grandeur. Ils crurent entrevoir dans la Façon d'agir des Apoticaires une Envie de s'élever au-deſſus de leur Grade, & d'empiéter ſur les Priviléges de la Médecine: & leur firent ordonner, par un Arrêt de la Faculté, *qu'ils euſſent à faire & mettre en Place eux-mêmes leurs Cliſteres, ſans pouvoir être aidés dans leur Fonction par leurs Garçons, qui ne pouvoient être qu'aſſiſtans* *.

UN

* Les Médecins de Paris, après un long Débat, obtinrent un Arrêt, qui defendoit aux Apoticaires de pouvoir ſe charger de la Conduite des Malades, & leur ordonnoit de porter leurs Remedes eux-mêmes. Renard a plaiſanté ſur ce Différent des Médecins & des Apoticaires, dans ſa Comédie du *Legataire*. Il y fait dire à Mr. Cliſtorel:

Ils

Un Malade Nazaréen est obligé d'essuïer tout le Cérémonial réglé entre les Enfans d'Esculape: il faut qu'il se résolve à mourir dans les Regles.

Lorsque les Médecins, qui sont appellez pour consulter l'Origine & la Cause d'un Mal, ont dit leur Sentiment, celui, qui est principalement chargé du Soin de rétablir la Santé du Malade, remercie ses Confreres, à qui l'on païe amplement leurs Conseils. Il reste ensuite seul Maitre du Champ de Bataille: il ordonne, il commande, il agit souverainement, jusqu'à ce que la Maladie réduise le Nazaréen à l'Extrémité. Alors, il partage son Autorité avec le Directeur, & le Confesseur. Ces Médecins de l'Ame observent encore plus de Formalitez que ceux du Corps. Dès qu'ils sont appellez, ils éxigent du Malade, qu'il leur fasse un Aveu sincere de toutes les Actions de sa Vie. Lorsqu'ils jugent que son Ame a pû être souillée par quelques-unes, ils la nettoïent & la purifient par des Paroles Magiques, qu'ils marmottent à l'Oreille du Malade, & qu'ils accompagnent de plusieurs Gestes & de quelques Grimaces. Après ce Début, ils demandent au Malade, s'il est dans l'Intention de faire quelque Don pieux aux Saints, & aux Prêtres qui desservent leurs Au-

Ils vouloient obliger tous nos Apoticaires
A faire, & mettre en Place, eux-mêmes leurs Clisteres;
Et que tous nos Garçons ne fussent qu'assistans.
Ma Foi! ces Médecins sont de vilaines Gens!
Il m'auroit fait beau voir, aveque des Lunetes,
Faire, en jeune Aprentif, ces Fonctions secretes!

Autels, pour s'attirer leur Protection dans le Voyage qu'il va entreprendre? Il eſt peu de Nazaréen, qui ne laiſſe dans ſon Teſtament de quoi faire bonne Chere aux Moines de ſon Quartier. Il croiroit être damné, ſi quelque Communauté Religieuſe ne marmottoit après ſa Mort quelque Antienne & quelque Verſet en faveur de ſon Ame.

LORSQUE le Confeſſeur a pourvû au Bien & à la Nourriture des Paſteurs Spirituels, il ſonge aux Parens & à la Famille du Malade: il fait laiſſer à chacun quelque Legs plus ou moins conſidérable, ſelon qu'il eſt de leurs Amis; car, le Pouvoir d'un Directeur eſt extrême ſur un Nazaréen qui ſe voit à l'Article de la Mort. Tout lui paroit bien fait, pourvû que ſon Confeſſeur l'ordonne. Il le regarde comme un Ange Tutélaire, qui va le conduire par la Main dans le Céleſte Séjour. Enfin, lorſqu'il n'a plus qu'un Inſtant à vivre, on lui fait une derniere Cérémonie, dont je n'ai pû deviner la Raiſon. Un Pretre, vétu d'un Sareau de Toile blanche, & le Col couvert d'un Morceau d'Etoffe large de trois Doigts, & qui deſcend juſques ſur ſes Genoux, apporte une petite Urne d'Argent, dans laquelle il y a une Huile fort gluante. Il en frote tous les principaux Membres du Malade. Après cette Cérémonie, il récite quelque Priere en Latin, que le Malade n'entend ſouvent point du tout, & ordonne à ſon Ame de ſortir du Corps en paix & tranquillement. Cela fait, tout le Monde ſe retire en Pleurs: on laiſſe le Nazaréen avec un ſeul Prêtre, qui

reçoit

reçoit son dernier Soupir, & qui continue de réciter auprès de lui, dans le tems qu'il expire, des Prieres Latines à l'Honneur du Patron du Mourant, qu'il avertit de se tenir prêt à recevoir son Ame, dès qu'elle s'envolera, & se dégagera des Liens du Corps.

SI je ne savois pas que les Nazaréens croïent l'Ame spirituelle, je penserois qu'ils se serviroient de cette Huile, pour donner plus de Facilité à la Matiere subtile de se détacher, & de s'évaporer par les Pores qu'on ouvriroit par cette Onction. Mais, les Nazaréens pensent que l'Ame n'est qu'un pur Esprit, un Soufle divin. Ainsi, il m'a été impossible de pénétrer la Cause de cet Usage. Ils ont tant de Coutumes, qu'il est difficile de connoitre la Raison & l'Origine de toutes. Je crois toujours être instruit à fonds de leurs Mœurs; &, sans cesse, je découvre chés eux plusieurs choses qui m'étoient inconnues.

JE passois l'autre jour sur les neuf Heures du Soir devant une Eglise de Moines. J'en vis sortir un grand Nombre de Femmes. Je fus curieux de savoir ce qu'elles y venoient de faire. Je m'adressai à un Nazaréen de mes Amis, qui se trouvoit pour lors avec moi. *Ces Femmes*, me dit-il, *viennent de la Retraitte. Qu'entendez-vous*, demandai-je, *par venir de la Retraitte? Il y a*, me répondit-il, *certains Couvens de Moines, qui, toutes les Années, pendant quinze ou seize Jours, font faire aux Femmes qu'ils dirigent une espece de Cessation des Occupations Mondaines. Elles s'assemblent plusieurs fois dans la Journée, pour entendre*

les Exhortations du Directeur à la Mode, qui est ordinairement le Chef de ces Sociétez pieuses, que les Moines appellent Congrégations. Il y en a de plusieurs Sortes, & pour les Gens de toutes les Classes differentes. Les Moines acquierent par-là un grand Credit; tous ces Associés étant entiérement dévouez aux Ordres par lesquels ils sont conduits & dirigés. Cette Coutume, dis-je à ce Nazaréen, *me paroit assez bonne: & les Réfléxions, qu'on peut faire pendant ces quinze Jours de Retraitte, où l'Esprit n'est point distrait par des Idées qui le troublent, peuvent devenir utiles, & servir à la Correction des Mœurs. Vous connoissez peu*, repliqua-t-il, *la Façon dont se tiennent ces Assemblées. Ce sont des Parties de Plaisir: elles servent plûtôt à animer les Desirs, qu'à les détruire. Une Femme, dans ces Dévotions extérieures, trouve le Secret d'augmenter ses Rendez-vous; & telle, qui ne verroit son Amant, que l'Après-dinée, le voit toutes les fois qu'elle va à la Congregation. Celles, qui n'ont point une entiere Liberté, profitent sur tout d'un Tems où les Maris ne peuvent les soupçonner: la Moitié des Femmes, que vous avez vû sortir de cette Eglise, ont déja oublié toutes les Exhortations de la Journée. Ce que je vous dis*, continua ce Nazaréen, *est conforme à la plus éxacte Verité, & les trop fréquentes Assemblées dévotes sont des Ecueils redoutables pour la Vertu du Beau-Sexe.*

„ NOUS avons la Coutume de faire dans „ toutes les Villes des Missions, pour tacher „ de corriger les Peuples, & les porter à la „ Vertu. Un Evêque, qui se plaignoit beau-

„ coup

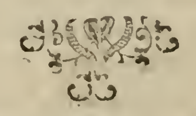
„ coup des Femmes & des Filles de son Dio-
„ cese, qui préchoit & se tourmentoit vaine-
„ ment pour les rendre moins galantes, résolut
„ d'avoir recours à des Remedes plus efficaces.
„ Il fit venir quatre Missionaires des plus re-
„ nommez. Leurs Exhortations produisirent
„ d'abord un Effet surprenant. Dès les quatre
„ Heures du Matin, les Eglises étoient rem-
„ plies de Monde. Chacun promettoit de mieux
„ vivre à l'avenir. On eut cru que les Dio-
„ cesains de cet Evêque étoient devenus des
„ Ninivites à qui un nouveau Jonas préchoit
„ la Pénitence. Les Filles & les Femmes
„ étoient sur-tout fort assidues aux différentes
„ Assemblées qui se faisoient la Nuit: &, dés
„ la Pointe du Jour, les Bourgeoises, les Paï-
„ sannes, & les Femmes de Condition, se dispu-
„ toient à l'envi d'y arriver des prémieres.
„ Enfin, la Mission finit, & le pieux Prélat
„ crut que desormais son Troupeau étoit sanc-
„ tifié à pérpétuïté. Le Départ des Missionaires
„ mit toute la Ville en Larmes: les jeunes
„ Filles sur-tout parurent y être les plus sen-
„ sibles. Les Prédicateurs, touchés de tant
„ de Marques d'Amitié, promirent de revenir
„ une autre Année. Mais, l'Evêque se garda
„ bien de les rapeller; car, à la fin de celle-là,
„ l'Hopital se trouva chargé de huit cens En-
„ fans trouvez de plus que dans les autres.
„ La Mission avoit occasioné cette Multipli-
„ cation. Le Beau-Sexe avoit profité de la
„ Liberté de sortir le Matin, & la Nuit. Les Ga-
„ lans n'étoient point observez dans un Tems
„ qu'on croïoit destiné à la Pénitence: &

„ l'Amour, qui ne perd jamais ſes Droits,
„ rendoit inutiles tous les Diſcours des bons
„ Miſſionaires, qui, apparemment, allérent
„ dans une autre Ville ſervir l'Etat auſſi effica-
„ cement, & réparer le Préjudice que cauſe
„ le Célibat des Prêtres.„

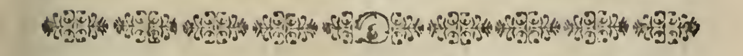
CE que me diſoit ce Nazaréen me parut aſſez plaiſant: mais, je vis avec peine comment les Hommes abuſent des Choſes les meilleures & les plus utiles, pour favoriſer leurs Crimes. Les François ne ſont pas les ſeuls chés qui la Religion ſert de Voile aux Actions les plus contraires à la Piété. Toutes les Nations, tous les Peuples, quelque Croïance qu'ils aïent, font ſervir les plus ſaintes Coutumes, & les Uſages les mieux établis, à la Dépravation de leurs Mœurs. Les Femmes en Turquie ne demandent la Permiſſion d'aller aux Moſquées, que pour y voir leurs Amans. Auſſi, bien des Turcs leur font ils bâtir une Chapelle dans leur Serrail. Quelques-uns, pour abréger toutes les Cérémonies, leur perſuadent que leurs Ames ſont mortelles, & les diſpenſent de prier Dieu.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac: & vi content, & heureux.

De Paris ce . . .



LET-



LETTRE CINQUANTE-CINQUIEME.

Aaron Monceca, *à* Jacob Brito.

JE ne ſçai, mon cher Brito, ſi les Nouvelles de Corſe font autant de Bruit à Veniſe qu'à Paris: mais, toutes celles qu'on débite ici paroiſſent ſurprenantes; l'on auroit peine à les croire, ſi l'on n'en avoit des Certitudes évidentes. Eſt-il rien, en effet, de ſi extraordinaire, que de voir arriver dans une Ile un Etranger, parti des Côtes d'Afrique, qui ſe fait reconnoitre Souverain par un Peuple qui le reçoit comme ſon Libérateur? Et cela, à la Vûe de l'Europe entiere, à quarante ou cinquante Lieues de la France & de l'Italie, ſans qu'aucune Puiſſance paroiſſe y prendre Part, que les infortunez Génois, dont la Situation eſt aſſez épineuſe. Qu'on parcoure les *Amadis*, je ne penſe pas qu'on y trouve une Avanture auſſi Romaneſque. Je ne m'étonne plus que Sacho Pança crût ſi fermement d'être Roi d'une Ile : je m'apperçois, que la Choſe n'étoit point impoſſible, ſi ſon Maitre * eut pû lui donner de quoi acheter trois mille Paires de Souliers, quatre mille Fuſils, & ſix Canons de Fonte; car, c'eſt-là le Préſent que le

* Dom Quichotte.

le nouveau Roi de Corse a fait à son Peuple. Il aborda dans son nouvel Empire sur un Vaisseau armé en Guerre, portant, à ce qu'on assûre, Pavillon Anglois. Il étoit habillé d'une Façon bisarre, & qui tenoit des différentes Modes de toutes les Nations. Il portoit une Robe à la Turque : il avoit à son Côté une Epée à l'Espagnole, sur sa Tête une Perruque à l'Angloise, & un grand Chapeau à l'Allemande; & il tenoit à la Main une Canne à Bec-de-Corbin, comme celles des Petits-Maîtres François. Il faut qu'il y ait quelque Raison, qui occasionne un Assortiment aussi bisarre. Peut-être veut-il marquer par sa Parure toutes les Dignitez dont il est revêtu; car, il prend les Titres de Grand d'Espagne, de Lord d'Angleterre, de Pair de France, de Baron du St. Empire, & de Prince du Trône Romain. Son Epée à l'Espagnole tient la Place de la *Toison d'Or*, sa Perruque à l'Angloise de la *Jarretiere*, sa Canne à Bec-de-Corbin de *Cordon bleu :* son grand Chapeau à l'Allemande designe la Qualité de Baron du St. Empire; & sa grande Robe d'Ecarlate dénote un Diminutif de Cardinal, ou, si l'on veut, un Prince Romain.

MALGRÉ les Plaisanteries du Public sur le Seigneur Théodore I, Roi de Corse de nouvelle Fabrique, il a réduit depuis son Arrivée dans ce Païs les Génois dans un Etat qui leur fait tout craindre pour l'avenir. Il s'est emparé du Poste avantageux de Porto-Vecchio, & de la Ville de Sarsena, dans laquelle il a trouvé beaucoup de Munitions de Guer-

Guerre. S'il continue toûjours de même, il ſera bientôt en état de mettre le Siége devant la Baſtia, & d'enlever la Capitale de l'Ile à ſes Ennemis. Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans toutes les Actions & les Démarches du Roi Théodore, c'eſt que l'Argent ne lui manque point. Avant qu'il fût arrivé dans la Corſe,

La Nature marâtre, en ces afreux Climats,
Produiſoit, au lieu d'Or, du Fer & des Soldats. *

Aujourd'hui, il n'eſt point de Montagnard Corſe, qui ne manie quelque Piéce d'Or. Celles, qui roulent le plus dans cette Ile, ſont des Sequins, des Mirlitons, & des Lisbonnienes. Le ſage Enchanteur, qui protege l'Avanturier Chévalier-errant, ne le laiſſe point manquer d'Eſpeces, & prend un Soin tout particulier des Affaires du nouveau Roi. Toute l'Europe eſt actuellement auſſi embarraſſée pour connoître ce fameux Magicien, qu'elle l'étoit dans le commencement pour ſavoir la véritable Origine du Seigneur Théodore. Les uns diſoient, que c'étoit le Prince *Ragotski*, les autres le Duc de *Ripperda*; & fondoient leurs Opinions ſur ce qu'on publioit que le Seigneur Théodore entendoit trois Meſſes par jour. Je trouve que cette Circonſtance pouvoit convenir à la Bigoterie de Ragotski; mais, il étoit ridicule de penſer, que le Duc de Ripperda fût devenu bon Nazaréen à Maroc. Si cela arrivoit, je conſeillerois aux Fran-

* Crebillon, *dans* Radamiſte & Zenobie.

François d'y envoier faire un Tour à la plus grande Partie de leurs Médecins & de leurs Docteurs de Sorbonne.

ENFIN, on n'est plus en peine sur le Nom, l'Etat, & la Qualité, du nouveau Roi. Tout le Monde convient aujourd'hui, que c'est le Baron de Newhoff, né dans le Comté de la Mark, Sujet du Roi de Prusse; & la Curiosité du Public n'est plus excitée que par l'Envie de découvrir quel est le puissant Magicien qui récompense si bien un Chevalier-errant; & cela, sans qu'il lui en coûte rien du sien. Mais, à quoi serviroient les Réfléxions que je pourrois faire sur un Sujet aussi caché? Le Tems découvrira le Mistere: lui seul peut déveloper une Avanture aussi extraordinaire. Plus on l'éxamine, & plus on est surpris de mille Incidens qui augmentent le Merveilleux & le Romanesque de cette Histoire. Ce Baron de Newhoff, aujourd'hui Roi de Corse, étoit Esclave il y a un An à Alger. C'est lui-même, qui a instruit le Public de cette Circonstance de sa Vie, dans une Lettre qu'il a écrite en Allemagne à un de ses Parens, depuis son Arrivée dans ses nouveaux Etats. *Vous n'avez pas sçû*, lui dit-il, *le Malheur que j'ai eu d'être pris en Mer l'Année passée, & emmené à Alger comme Esclave, dont j'ai cependant sçû me délivrer avec Perte très considérable; mais, je dois différer jusqu'à un autre Tems à vous parler de ce que je me suis acquis par la Grace Divine.*

NE trouves-tu pas plaisant, mon cher Brito, que l'Esclave d'un Algérien ne veuille plus

plus être redevable de ses Grandeurs, qu'à la Grace Divine; & que celui, qui risquoit il y a un An la Bastonade pour la plus légere Faute, dise aujourd'hui avec Emphase, *Théodore I, par la Grace de Dieu, Roi de Corse & de la Bastie, à nos Gens tenant nos Conseils, nos Cours de Justice, nos Sénateurs, Provéditeurs, Ballifs, Sénéchaux, &c.... Salut.* Ce sont-là des Coups de l'aveugle Fortune. Elle se plait à tirer un Homme du Néant, pour le placer dans les Dignitez les plus distinguées: & l'on voit souvent un Homme de la Lie du Peuple parvenir à de grands Emplois. Il est vrai, qu'on connoit peu d'Exemples d'une Elévation aussi grande & aussi prompte que l'est celle du Seigneur Théodore. Cependant, si nous remontons à la prémiere Origine de la Roïauté, nous trouverons que les Hommes, qui furent destinez & élus pour commander aux autres, n'avoient pas des Droits plus grands & plus justes sur les Peuples, que Théodore sur les Corses. Le Nom de Roi eut toûjours été inconnu aux Hommes, si l'Intérêt commun ne les eût forcés de placer le Pouvoir & l'Autorité dans un seul. Les Corses, réduits au Desespoir par les Génois, ont eu recours à un Particulier, pour les délivrer de la Tirannie. S'il leur rend la Liberté, & les affranchit de l'Esclavage, que leur importe quel est l'Etat où il est né?

Un Guerrier généreux, que la Vertu couronne,
Vaut bien un Roi formé par le Secours des Loix:
Le prémier qui le fût n'eût pour lui que sa Voix.*

Lorf-

* Crébillon; *dans* Semiramis.

Lorſqu'on éxamine la Conduite des Corſes, elle ne paroît plus ridicule : ils récompenſent leur Bienfaiteur, ils honorent leur Libérateur. Pourquoi leur faire un Crime de rendre Hommage à la Vertu, & d'avoir de la Reconnoiſſance? Je m'apperçois, qu'ils agiſſent d'une Façon très ſenſée, & que le Bon-Sens & la plus ſaine Politique réglent toutes leurs Démarches. Quelque Crédit, & quelque Pouvoir, qu'ils aïent accordé à leur nouveau Prince, ils ont cependant mis un Frein à l'Autorité Monarchique; & leur Souverain ne peut leur impoſer aucune Taxe, aucun Impôt, ni publier aucune Loi nouvelle, ſans l'Approbation de ſon grand Conſeil, composé de dix-huit Sénateurs, qui repréſentent les Etats du Roïaume. Le Seigneur Théodore n'a que les mêmes Droits, que les Hommes accordérent aux prémiers Souverains qu'ils élurent §. Il commande les Armées, & rend la Juſtice, conformement aux Loix & aux Coûtumes du Païs; ſans pouvoir les changer, que du Conſentement de la Nation : il a beaucoup de Pouvoir pour faire du Bien, & aucune Autorité pour faire du Mal.

PERISSENT, mon cher Brito, ceux qui ſoutiennent la pernicieuſe Maxime, que *les Hommes n'ont été faits, que pour ſervir aveuglément à un ſeul.* Le ſeul Orgueil peut faire approuver un Sentiment qui viole toutes les Loix, bouleverſe le Monde, & ſemble attaquer la Divinité même. Les Loix ont été faites avant les Souverains. Ils y ſont donc ſou-

§ *Eris Dux in Bello; & reddes nobis Juſtitiam.*

ſoumis, ainſi que leurs Sujets. Un Particulier, qui manque à ſa Patrie & à ſon Prince, eſt un mal-honnête Homme: mais, un Roi, qui viole les Loix, & mépriſe la Juſtice, eſt indigne de commander.

LA Tirannie fut inconnue chés les Hommes, juſques au Tems où l'Ambition des Courtiſans déïfia les Vices des Souverains. Le Crime des Sujets fut la Source de ceux des mauvais Rois: les Flatteurs empoiſonnérent la Majeſté du Trône; & ils en éloignérent la véritable Grandeur, pour y ſubſtituer des Honneurs chimériques, fondez ſur le Malheur des Humains.

LES Princes devroient être uniquement occupez du Bien de leur Peuple: ils en ſont les Peres, ou du moins en tiennent-ils la Place. Avant eux, les Patriarches, auxquels ils ont ſuccedé, étoient couronnez, par les Mains de la Nature, Rois & Peres de leus Familles: ils les gouvernoient par les Loix de la Nature; & cette ſage Juriſprudence ne ceſſa, que lorſque les Hommes devinrent aſſez méchans pour avoir beſoin de Loix écrites, & d'un Roi, qui, aïant autant de Pouvoir qu'un Pere de Famille, eut moins de Douceur & d'Inclination à pardonner. Le Crime fit donc les Souverains. Si les Hommes avoient toujours été juſtes, ils euſſent toujours été libres, & n'euſſent eu beſoin, ni de Chefs, ni de Juges, ni d'Avocats. Mais, puiſqu'il eſt néceſſaire que la Crainte les retienne, & que, vils Eſclaves de leurs Paſſions, ils ne ſont vertueux que par l'Appréhenſion des Chatimens,

mens, il faut, pour leur Intérêt, qu'ils accordent à un seul, ou à quelques-uns, ce Pouvoir qu'ils auroient pû généralement partager. Mais, celui, qu'ils reconnoissent pour leur Souverain, est obligé de se soumettre lui-même aux Loix; puisqu'il n'a de Pouvoir, qu'en vertu de ces mêmes Loix, qui ordonnent aux Hommes d'honorer & de respecter ceux qui sont chargés de leur Conduite.

LORSQU'UN Prince viole les Regles de la Justice, quel Exemple pernicieux ne donne t-il pas à ses Sujets? Ne semble-t-il pas leur dire: *La Foi, les Sermens, les Coutumes les plus sacrées, sont des Liens, qu'on peut briser impunément? Imitez mon Exemple: ne soiés justes & sages, qu'autant que vous ne pourrez être criminels impunément.*

NE pense cependant pas, mon cher Brito, que je songe à limiter l'Autorité Souveraine. C'est pour la rendre plus respectable, que je veux que la Justice l'accompagne. L'Equité n'est-elle pas le Principe de la véritable Grandeur? Et un Roi sage, bon, prudent, Pere de ses Peuples, qui les gouverne dans la Paix & dans l'Abondance, n'est-il pas plus absolu sur les Cœurs, qu'un Tiran qu'on ne sert que par Crainte?

PEUT-ETRE me demanderas-tu jusqu'à quel Point je crois que les Sujets doivent être fideles à leurs Rois? Je te répondrai, que je pense qu'il ne leur est jamais permis de juger celui que Dieu a établi leur Juge. C'est à cet Etre tout-puissant de punir les mauvais Rois. Les Peuples doivent prier la Divinité

de

de changer leurs Défauts : mais, contens de lever les Mains au Ciel, si elle n'exauce pas leurs Prieres, ils ne peuvent sans un Crime énorme se révolter contre l'Oint du Seigneur.

DIEU se sert des mauvais Souverains, comme d'un Fléau semblable à la Peste & à la Famine. Les Tirans naissent pour la Punition du Genre Humain. Il faut fléchir sous la Main du Seigneur, qui nous punit, ou nous récompense, selon que nous le méritons. La Colere Divine fit régner les Caligulas & les Nerons dans Rome. Les Excès, où ces Monstres se portérent, furent un juste Chatiment des Crimes des Romains.

IL y auroit une Absurdité aussi criminelle, à soutenir qu'on peut se révolter contre son Prince, qu'à vouloir excuser la ridicule Conduite des Chinois envers leurs Dieux. Ils les honorent & les respectent autant qu'ils croïent en recevoir du Bien : mais, dès qu'ils n'en obtiennent pas ce qu'ils leur demandent, ils les traitent avec le dernier Mépris : *Comment, Chien d'Esprit*, lui disent-ils quelquefois, *nous te logeons dans un fort beau Temple, nous te nourissons à gogo, tu és bien doré, bien encensé : & tu ne nous accorde pas les Graces, que nous te demandons!* Ils s'arment alors d'un grand Fouët, & vous fessent l'Idole d'importance pendant dix ou douze Jours de suite. S'ils obtiennent pendant ce Tems ce qu'ils souhaitent, ils lui font diverses Excuses. *Pourquoi*, lui disent-ils, *Monsieur l'Esprit, êtes-vous si entété? Il est vrai, que nous nous sommes un peu pressez; mais, au fond, n'avez-vous pas*

Tort, d'être un Dieu aussi difficile? Pourquoi vous faire battre à plaisir? Cependant, ce qui est fait est fait: n'y songeons plus. On vous redorera, vous serez réencensé, & vous aurez de quoi faire excellente Chere, pourvû que vous oubliés le Passé *.

Un Chinois, qui avoit une Idole des plus têtues & des plus bisarres, picqué de la Dépense inutile qu'il avoit faite pendant longtems pour elle, & ne voulant point être la Duppe d'un Dieu aussi malin, l'attaqua en Justice devant le Conseil Souverain de Pekin. Après plusieurs Séances, où les Bonzes défendirent l'Idole le mieux qu'il leur fut possible, l'Idolâtre gagna son Procès. *La Cour, aiant égard à la Requête du Chinois, & sur ce faisant Justice, condamna l'Idole, comme inutile dans le Roiaume, à un Exil perpétuel, son Temple fut rasé: & les Bonzes, qui desservoient sa Personne, furent rigoureusement chatiés; sauf à eux de se pourvoir par devant les autres Esprits de la Province, pour se faire dédommager du Chatiment qu'ils avoient reçu pour l'Amour de celui-ci* †.

Quelque ridicule, & quelque impie, qu'il fût de vouloir justifier des Actions aussi extravagantes, il feroit aussi criminel de soutenir, que le Peuple peut à son Gré se faire Justice de ceux en qui le Tout-Puissant à remis le Souverain Pouvoir, dont il ne les a rendus responsables qu'à lui seul.

Les Loix sont les Juges des Hommes: les Rois

* Histoire de la Chine, *Tom. II, pag.* 223.

† *Là-même, pag.* 224.

Rois ſont les Exécuteurs des Loix; & Dieu eſt le ſeul Maitre des Souverains.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito, & répon-moi plus ſouvent.

De Paris ce . . . .

LETTRE CINQUANTE-SIXIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

VENISE, mon cher Monceca, n'eſt point comme la plus grande partie des Villes d'Italie, qui ne fourniſſent que des Réfléxions générales ſur les Mœurs de leurs Habitans. Le bas Peuple Vénitien, les Femmes, les Prêtres, les Enfans, tous les différens Etats, dans ce Païs, méritent d'être éxaminez. Je t'ai parlé, dans mes Lettres précédentes, du Gouvernement en général: je vais entrer dans un Détail un peu plus circonſtancié ſur les Coutumes particulieres.

LES Nobles ſont toujours vetus d'une Robbe de Drap noir, lorſqu'ils paroiſſent dans les Rues. L'Hiver, cette Robbe eſt doublée de Petit-Gris, & l'Eté d'Hermine. Quoique la Fourure ne ſoit guére de Saiſon en Italie au Mois d'Août, duſſent-ils créver de Chaud, ils ne peuvent aller habillés autrement: la Majeſté, la Grandeur, & la Politique, l'éxi-

 geant,

geant, il ne reste plus qu'à obéïr. Ce n'est pas dans cette seule Occasion; que les Nobles Vénitiens sont la Victime de leur Rang: ils le sont dans presque toutes les Actions de la Vie. On les titre de *Votre Excellence*; &, lorsqu'on veur les saluër, on leur baise la Manche. Le Coude de cette Manche forme un espece de Sac assez grand. & sert ordinairement de Bissac aux Nobles Vénitiens, lorsqu'ils vont au Marché ou à la Boucherie. Il arrive de-là, très souvent, que, dans cette Manche, où réside la Grandeur Vénitienne, est renfermé un Gigot de Mouton, & une douzaine d'Artichaux. Cela te paroitra surprenant; mais, les Nobles vont eux-mêmes achcter leurs Provisions, sans être suivis d'aucun Domestique, & sans que personne les salue, excepté ceux qui les connoissent particuliérement. Ils se piquent d'avoir de l'Esprit, & d'être excellens Politiques: mais, tous les Vénitiens ont la même Opinion d'eux-mêmes; &, sur ce Point, les Gondoliers, qui ne sont que de simples Bateliers ou Rameurs, ne veulent céder en rien aux prémiers Nobles. Ils se vantent d'être des Gens à pouvoir venir à bout des Entreprises les plus difficiles.

Il est vrai, qu'un Gondolier conduit une Intrigue galante mieux que personne, & la fait réüssir heureusement, quelque Difficulté qui se présente. *Il sçait tous les Tours & les Détours; il se vante de connoitre les Heures propres, & les Dégres dérobez; il est d'Intelligence avec les Soubrettes; il fournit les Echeles de Cordes, quand on en a besoin:* enfin, il pourroit don-

donner de bons Confeils aux Moines les plus rafinez, & être admis, s'il étoit en France, dans les Confeils fecrets qui font jouër les Convulfions. Pour en avoir une Idée parfaite, figure-toi, qu'il eft auffi fourbe qu'un Janféniste Convulfionaire, auffi artificieux qu'un Jéfuite, auffi peu fcrupuleux qu'un Cordelier, auffi débauché qu'un Carme, & auffi hipocrite qu'un jeune Abbé qui cherche à attraper un Bénefice.

LE Carnaval eft le Tems où les Gondoliers font le mieux leurs Affaires, par la grande Quantité d'Etrangers qui font à Venife: mais, dès que le Carême arrive, tout le Monde commence à déloger; les Voïageurs, les Marionettes, les Comédiens, les Ours, les Monftres, les Curiofitez, & les Courtifannes: c'eft-à-dire celles que la Dévotion avoit amenées des Païs voifins; car, on n'a garde de fouffrir que celles de Venife puiffent deferter: on les regarde comme trop effentielles au Bien de l'Etat. Elles étudient auffi la Politique; & leur Profeffion, affez pénible & affez fatigante d'ailleurs, ne les empéche point de s'y appliquer. Il s'en eft même trouvé parmi elles, qui s'y font diftinguées. Une, entre autres, voulut imiter Solon, & illuftrer la Profeffion des Filles galantes. Elle fit bîtir une Chapelle magnifique de l'Argent qu'elle avoit gagné, & la confacra à certaine Madelaine l'Egiptiene, qui avoit été une fameufe Courtifanne, comme ce Légiflateur des Athéniens avoit bâti un Temple à Venus, de l Argent que les Filles publiques avoient reçu.

LES Eglifes de cette Ville font très belles.

 On

On croiroit, aux Noms que leur donnent les Vénitiens, qu'ils ont quelque-chose de la Religion Judaïque. Je ne sçai si le peu d'Amitié qu'ils portent à la Cour de Rome les empêche d'invoquer les Saints qu'elle canonise; mais, presque tous leurs Temples sont dédiés à nos Patriarches & nos Prophetes. Un Juif, nouvellement arrivé dans ce Païs, est très surpris, lorsqu'il entend nommer l'Eglise de St. Job, de St. Moïse, de St. Samuel, de St. Jérémie, de St. Daniel, & de St. Zacharie Les Moines, qui desservent celle de St. Jérémie, assurent, qu'ils conservent une Dent de ce Prophete. Je me suis informé éxactement, si, dans le Temple de St. Moïse, on n'auroit point quelque Corne de notre Législateur: mais, je n'ai pû en apprendre aucune Nouvelle; ni si, dans celui de St. Job, on ne gardoit pas dans une Sainte Ampoulle quelque Galle à demi crévée de ce bon Homme. Un Moine m'a dit en confidence, que de pareilles Reliques étoient très cheres, & fort rares, la Cour de Rome les vendant à un Prix excessif. Ainsi, il y a toute Apparence, que, dans le Temple de St. Moïse, il n'y a que des Bras, des Jambes, & des Machoires, de Saints Nazaréens; & qu'il ne reste dans Venise, des Anciens Israélites, que la seule Dent du Prophete Jérémie. Elle est enfermée dans un Etui d'Or enrichi de Diamans. Elle paroit plûtot une Dent de Cheval par sa Grosseur, que celle d'un Homme. Le Moine, qui me la fit voir, m'assura, que je ne devois point en être surpris, attendu que les anciens Peres étoient d'une Taille bien plus avantageuse que la nôtre.

CET-

CETTE Dent monſtrueuſe me rapelle une autre Relique, qu'un de mes Amis m'a dit avoir vûe à Munic dans une fort belle Egliſe. C'eſt une Vertebre auſſi grande que celle d'un Eléphant, ou de quelque autre grand Animal; Ce gros Os eſt en ſinguliere Vénération dans toute la Baviere, comme étant une des Vertebres du grand St. Chriſtophe.

QUOIQUE les Moines priſent fort leurs Reliques à Veniſe, ainſi que dans les autres Païs, ils ne trouvent guére que parmi le bas Peuple des Gens prêts à croire tous les Miracles qu'ils leur attribuent. Les Perſonnes d'un certain Rang regardent ces ſortes de Choſes, comme un Amuſement, qu'il faut laiſſer au Vulgaire. Cependant, s'il arrivoit qu'il y eût à Veniſe quelques Reliques auſſi incommodes que celles de St. Paris le ſont en France, je ne doute point que le Sénat ne les fît promptement jetter dans le Golfe Adriatique, & ne punît très-ſevérement ceux qui auroient voulu les accréditer dans l'Eſprit du Peuple. Il y a quelque tems, que la République, s'étant brouillée avec un Souverain Pontife, il interdit & ſuſpendit tout le Clergé de Veniſe. Le Sénat défendit aux Prêtres de diſcontinuer leurs Fonctions. Quelques Moines * obéïrent cependant au Pontife; mais, ils furent bientôt punis de leur Rebellion aux Ordres de l'Etat: on les chaſſa de la République; & ils ne furent rappellez, que par Grace, & ſous de très dures Conditions, lorſque le Sénat & le Pontife furent raccommodez.

* Les Jéſuites, & les Capucins.

geant, il ne reste plus qu'à obéïr. Ce n'est pas dans cette seule Occasion; que les Nobles Vénitiens sont la Victime de leur Rang: ils le sont dans presque toutes les Actions de la Vie. On les titre de *Votre Excellence*; &, lorsqu'on veut les saluër, on leur baise la Manche. Le Coude de cette Manche forme un espece de Sac assez grand. & sert ordinairement de Bissac aux Nobles Vénitiens, lorsqu'ils vont au Marché ou à la Boucherie. Il arrive de-là, très souvent, que, dans cette Manche, où réside la Grandeur Vénitienne, est renfermé un Gigot de Mouton, & une douzaine d'Artichaux. Cela te paroitra surprenant; mais, les Nobles vont eux-mêmes acheter leurs Provisions, sans être suivis d'aucun Domestique, & sans que personne les salue, excepté ceux qui les connoissent particuliérement. Ils se piquent d'avoir de l'Esprit, & d'être excellens Politiques: mais, tous les Vénitiens ont la même Opinion d'eux-mêmes; &, sur ce Point, les Gondoliers, qui ne sont que de simples Bateliers ou Rameurs, ne veulent céder en rien aux prémiers Nobles. Ils se vantent d'être des Gens à pouvoir venir à bout des Entreprises les plus difficiles.

IL est vrai, qu'un Gondolier conduit une Intrigue galante mieux que personne, & la fait réüssir heureusement, quelque Difficulté qui se présente. *Il sçait tous les Tours & les Détours; il se vante de connoitre les Heures propres, & les Dégres dérobez; il est d'Intelligence avec les Soubrettes; il fournit les Echeles de Cordes, quand on en a besoin:* enfin, il pourroit don-

donner de bons Conseils aux Moines les plus rafinez, & être admis, s'il étoit en France, dans les Conseils secrets qui font jouër les Convulsions. Pour en avoir une Idée parfaite, figure-toi, qu'il est aussi fourbe qu'un Jansénisté Convulsionaire, aussi artificieux qu'un Jésuite, aussi peu scrupuleux qu'un Cordelier, aussi débauché qu'un Carme, & aussi hipocrite qu'un jeune Abbé qui cherche à attraper un Bénefice.

Le Carnaval est le Tems où les Gondoliers font le mieux leurs Affaires, par la grande Quantité d'Etrangers qui sont à Venise: mais, dès que le Carême arrive, tout le Monde commence à déloger; les Voïageurs, les Marionettes, les Comédiens, les Ours, les Monstres, les Curiositez, & les Courtisannes: c'est-à-dire celles que la Dévotion avoit amenées des Païs voisins; car, on n'a garde de souffrir que celles de Venise puissent deserter: on les regarde comme trop essentielles au Bien de l'Etat. Elles étudient aussi la Politique; & leur Profession, assez pénible & assez fatigante d'ailleurs, ne les empéche point de s'y appliquer. Il s'en est même trouvé parmi elles, qui s'y sont distinguées. Une, entre autres, voulut imiter Solon, & illustrer la Profession des Filles galantes. Elle fit bîtir une Chapelle magnifique de l'Argent qu'elle avoit gagné, & la consacra à certaine Madelaine l'Egiptiene, qui avoit été une fameuse Courtisanne, comme ce Législateur des Athéniens avoit bâti un Temple à Venus, de l Argent que les Filles publiques avoient reçu.

Les Eglises de cette Ville sont très belles.

 On

On croiroit, aux Noms que leur donnent les Vénitiens, qu'ils ont quelque-chose de la Religion Judaïque. Je ne sçai si le peu d'Amitié qu'ils portent à la Cour de Rome les empêche d'invoquer les Saints qu'elle canonise; mais, presque tous leurs Temples sont dédiés à nos Patriarches & nos Prophetes. Un Juif, nouvellement arrivé dans ce Païs, est très surpris, lorsqu'il entend nommer l'Eglise de St. Job, de St. Moïse, de St. Samuel, de St. Jérémie, de St. Daniel, & de St. Zacharie Les Moines, qui desservent celle de St. Jérémie, assurent, qu'ils conservent une Dent de ce Prophete. Je me suis informé éxactement, si, dans le Temple de St. Moïse, on n'auroit point quelque Corne de notre Législateur: mais, je n'ai pû en apprendre aucune Nouvelle; ni si, dans celui de St. Job, on ne gardoit pas dans une Sainte Ampoulle quelque Galle à demi crévée de ce bon Homme. Un Moine m'a dit en confidence, que de pareilles Reliques étoient très cheres, & fort rares, la Cour de Rome les vendant à un Prix excessif. Ainsi, il y a toute Apparence, que, dans le Temple de St. Moïse, il n'y a que des Bras, des Jambes, & des Machoires, de Saints Nazaréens; & qu'il ne reste dans Venise, des Anciens Israélites, que la seule Dent du Prophete Jérémie. Elle est enfermée dans un Etui d'Or enrichi de Diamans. Elle paroit plûtot une Dent de Cheval par sa Grosseur, que celle d'un Homme. Le Moine, qui me la fit voir, m'assura, que je ne devois point en être surpris, attendu que les anciens Peres étoient d'une Taille bien plus avantageuse que la nôtre. CET-

CETTE Dent monſtrueuſe me rapelle une autre Relique, qu'un de mes Amis m'a dit avoir vûe à Munic dans une fort belle Egliſe. C'eſt une Vertebre auſſi grande que celle d'un Eléphant, ou de quelque autre grand Animal; Ce gros Os eſt en ſinguliere Vénération dans toute la Baviere, comme étant une des Vertebres du grand St. Chriſtophe.

QUOIQUE les Moines priſent fort leurs Reliques à Veniſe, ainſi que dans les autres Païs, ils ne trouvent guére que parmi le bas Peuple des Gens prêts à croire tous les Miracles qu'ils leur attribuent. Les Perſonnes d'un certain Rang regardent ces ſortes de Choſes, comme un Amuſement, qu'il faut laiſſer au Vulgaire. Cependant, s'il arrivoit qu'il y eût à Veniſe quelques Reliques auſſi incommodes que celles de St. Paris le ſont en France, je ne doute point que le Sénat ne les fît promptement jetter dans le Golfe Adriatique, & ne punît très-ſevérement ceux qui auroient voulu les accréditer dans l'Eſprit du Peuple. Il y a quelque tems, que la République, s'étant brouillée avec un Souverain Pontife, il interdit & ſuſpendit tout le Clergé de Veniſe. Le Sénat défendit aux Prêtres de diſcontinuer leurs Fonctions. Quelques Moines * obéïrent cependant au Pontife; mais, ils furent bientôt punis de leur Rebellion aux Ordres de l'Etat: on les chaſſa de la République; & ils ne furent rappellez, que par Grace, & ſous de très dures Conditions, lorſque le Sénat & le Pontife furent raccommodez.

* Les Jéſuites, & les Capucins.

JE t'ai déjà dit dans mes autres Lettres, mon cher Monceca, combien il eſt dangereux dans ce Païs de caballer contre l'Etat, & combien la ſeule Apparence de ce Crime eſt punie ſévérement. On donne de très grandes Récompenſes à ceux qui dénoncent un Perturbateur du Repos public, lorſque les Avis peuvent être réellement utiles. On écoute même les Inſtructions & les Lettres anonimes. Il eſt vrai qu'on s'en ſert prudemment, & avec meſure. Il y a, ſous les Portiques du Palais de St. Marc, & en divers Endroits de ſes Galleries, des Mufles, dans la Gueule deſquels chacun peut jetter des Billets, comme dans un Tronc, pour donner tel Avis que bon lui ſemble aux Inquiſiteurs d'Etat. C'eſt ce qu'on appelle *Denuntie Secrete*. Ne te figure pourtant pas, mon cher Monceca, que l'on riſque beaucoup par ces Avis anonimes, & qu'on dépende par-là d'un Ennemi. Les Juges, qui compoſent l'Inquiſition d'Etat, ſont ſi ſages, & ſi prudens, qu'il n'eſt perſonne qui doive craindre d'être puni, s'il n'eſt véritablement coupable. On ne voit point de Païs dans l'Univers, où l'Homme ſoit auſſi libre qu'à Veniſe. Les Armeniens, les Juifs, les Grecs, y ont l'Exercice public de leurs Cérémonies. Toutes les autres Religions y ſont auſſi tolérées; mais, on ne fait pas ſemblant d'en ſavoir les Aſſemblées, qui ſe font d'une maniere ſage & prudente, enſorte que le Sénat n'a pas lieu de s'en plaindre. Les Moines même ont ici une entiere Liberté: ils prennent le Maſque tant

qu'ils

qu'ils veulent en Carnaval, entretiennent la Concubine, chantent ſur les Théatres, font enfin tout ce que bon leur ſemble, pourvû que leur Débauche, ou leur Dévotion, n'aïent rien de commun avec les Affaires de l'Etat. Veniſe n'a rien de ſemblable dans ſes Maximes avec Rome, que la Protection qu'elle accorde aux Courtiſannes. Dans tout le reſte, il n'eſt point de Peuples qui ſe reſſemblent moins, ſur-tout pour la Superſtition & l'Autorité des Moines.

ON débite ici, à propos de l'Autorité des Moines, une Hiſtoire aſſez comique, arrivée nouvellement à Meſſine. Le Conſul de Hollande, réſidant en cette Ville, avoit une jeune Fille de ſeize à dix-ſept Ans, aſſez aimable. Les Dévots ſe mirent dans la Cervelle d'en faire une Sainte. Ils ne pouvoient ſouffrir, diſoient ils, qu'une Créature auſſi jolie fût un jour la Proie des Démons. Pour la mettre dans le bon Chemin, & lui ouvrir la Voie céleſte, ils réſolurent de lui perſuader de quitter ſes Parens, & de les voler en partant, pour augmenter la bonne Oeuvre. Ils lui citérent cinq ou ſix Théologiens Eſpagnols, qui permettoient à une Fille de voler ſon Pere, lorſqu'il étoit Proteſtant, & qu'elle le quittoit pour ſe retirer dans un Monaſtere. La jeune Fille, convaincue de la Piété & de la Sainteté du Vol domeſtique qu'elle méditoit, ne demanda plus que le Moïen de l'éxécuter. Deux Révérends Peres Capucins lui prétérent leur Miniſtere. Ils alloient ſouvent à la Quête chez le Conſul, qui leur faiſoit

l'Au-

LORSQUE le Genre Humain sembloit avoir oublié de faire Usage de sa Lumiere Naturelle, les Moines & les Prêtres, les seuls par qui les Manuscrits fussent copiés, les vendoient à un Prix excessif, & en retranchoient tout ce qui pouvoit donner quelque Lueur de leurs Fourberies. Ils eussent sans doute supprimé entiérement certains Livres: mais, c'est nous, qui les en avons empêchés. Répandus dans toute la Grece, & dans toute l'Italie, nous avions aussi-bien qu'eux ces Manuscrits; & leur étant impossible d'en ôter entiérement la Connoissance, ils se contentoient d'en enlever des Morceaux entiers, & quelquefois d'en substituer d'autres à leur Place. Nous voïons encor aujourd'hui des Exemples journaliers de ces Suppressions Monacales. La Moitié des Oeuvres d'*Horace*, de *Juvenal*, d'*Ovide*, &c., manquent dans les Editions qui sont faites par des Moines. Si plusieurs autres ne conservoient ces Chefs-d'Oeuvre dans leur entier, bien-tôt nous acheverions de perdre ces derniers Trésors de l'Antiquité.

JE t'avouerai, mon cher Brito, que je ne comprens pas comment *Lucrece* a pû parvenir jusqu'à nous dans son entier. J'ignore qui sont les Copistes, qui ont pû le conserver aussi éxactement. Si c'est aux Moines, que nous en sommes redevables, je leur pardonne de bonne-foi le Quart de leurs Friponneries. Ce n'est pas que j'approuve les Sentimens pernicieux de ce Poëte sur la Divinité. Périsse, mon cher Brito, quiconque n'a pas pour

elle

elle la plus profonde Vénération! Mais, le reste de son Ouvrage est si complet, si beau, si diversifié, qu'il eut été facheux d'en être entiérement privé.

LE Hazard nous a rendu les Oeuvres de Pétrone presque dans leur entier. Nous avons aussi recouvré quelques autres Fragmens de plusieurs Auteurs. Peut-être un jour serons-nous assez heureux pour découvrir Tacite & Tite-Live, sans Lacunes, & dans leur Perfection. Bien des Gens assûrent, que le Grand-Seigneur a dans sa Bibliotheque ce dernier Historien complet. J'ai entendu assûrer ce Fait comme véritable à beaucoup de Personnes; mais, je puis t'assurer, que je sçai le contraire, & que j'en puis parler avec beaucoup de Certitude.

LOUIS XIV, toujours attentif à ce qui pouvoit augmenter sa Gloire, voulut que l'Univers lui eût l'Obligation d'avoir tous les Ouvrages de Tite-Live, s'il étoit vrai qu'on pût les trouver. Il fit écrire à Monsieur de Fériol, son Ambassadeur à la Porte, d'offrir tout ce qu'on souhaiteroit du Tite-Live qu'on prétendoit être dans la Bibliotheque du Serrail. Mr. de Fériol s'adressa au Visir, qui en parla au Grand-Seigneur. Cela fit quelque Difficulté. L'on crut à la Porte ne devoir pas même vérifier le Manuscrit & éxaminer s'il étoit plus complet que les Ouvrages que nous avons. Mr. de Fériol ne se rebuta point pour une prémiere Tentative: il fit parler au Bibliothécaire, lui offrit cent mille Ecus, s'il vouloit livrer le Manuscrit pour quelque Tems,

& permettre qu'on copiât ce qui manquoit de cet Hiſtorien; enſorte qu'on auroit pû remettre le Livre dans la Bibliotheque, ſans qu'on pût s'appercevoir du Larcin. Cette Propoſition plût infiniment au Bibliothécaire: cent mille Ecus lui parurent bons à gagner. Il promit de remettre le Livre. Et ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'après avoir bien cherché, le Manuſcrit ne ſe trouva point. Loin qu'il y eût parmi les Livres du Grand-Seigneur un Tite-Live dans ſon entier, il ne s'y trouva pas même les Oeuvres qui nous en reſtent; ou, du moins, ſi elles s'y trouvérent, le Bibliothécaire ne jugea pas à propos de le dire. Bien fâché de perdre les cent mille Ecus, il répondit, qu'après avoir cherché, il n'avoit pas trouvé ce qu'on demandoit. Je ſçai, qu'on peut penſer, que le Bibliothécaire, aïant fait Réfléxion au Danger qu'il couroit, peut avoir changé de Sentiment. Cela n'eſt point abſolument impoſſible; mais, je ſçai bien auſſi, que cent mille Ecus ſont exceſſivement tentans, ſur-tout pour un Turc, accoutumé à tout riſquer pour de l'Argent.

ON regrette beaucoup en France ce qui manque de cet Hiſtorien; & je ſuis aſſûré, que s'il falloit païer deux cent mille Ecus pour l'avoir complet, on ne héſiteroit pas de les donner. On les retrouveroit aiſément en Souſcriptions chés les différens Particuliers du Roïaume, qui voudroient en avoir des Exemplaires.

DIROIS-TU, mon cher Brito, que, dans un Païs, où l'on aime ſi fort les bons Ouvra-

vrages, les Moines ont cependant trouvé le Moïen d'établir une eſpece d'Inquiſition contre la Librairie. Tous les Livres, dans leſquels ils croïent être bleſſés, ſont proſcrits & défendus, ſous de griéves Peines. Ils puniſſent dans les Confeſſionaux ceux qui les liſent. Ils animent les Magiſtrats, en les excitant à ſe joindre à eux. Il ſemble, qu'il eſt plus dangereux d'écrire ſimplement dans un Livre, qu'un Moine eſt ordinairement un Fripon, que de mettre au jour un Siſtême d'Athéïſme, ou quelque Ouvrage contre les bonnes Mœurs. Quelque Mouvement cependant que l'on ſe donne, dès qu'un Livre eſt imprimé dans quelque Endroit de l'Europe, & qu'il eſt bon, il ſe vend à Paris auſſitôt, même plutôt, que dans aucun Endroit de l'Europe. Les Défenſes qu'on fait, pour en empêcher la Vente, en augmentent infiniment le Prix & le Débit. Les Colporteurs ont ſoin d'en fournir les Petits-Maitres, les Gens-de-Robe, & les Courtiſans. Les Dames mêmes liſent les Livres défendus: elles ſe les font apporter à leur Toilette, comme une des Choſes qui lui appartient; &, pendant qu'une Coëffeuſe

Bâtit de leurs Cheveux le galant Edifice,

un Aimable, un Petit-Maitre, un Amant, en lit quelques Pages tout-haut.

TU ſeras peut-être curieux de ſavoir ce qui excite principalement la Perſécution contre les Livres, & quels ſont ceux qu'on proſcrit le plus ſévérement. Quoique tous les Ouvrages, qui tendent à guérir l'Eſprit du Peuple

de la Superſtition, ſoient généralement défendus, cependant on prend moins de Soin d'en arrêter le Débit, que de ceux qui intéreſſent le Janſéniſme ou le Moliniſme: &, quoiqu'on ne réüſſiſſe pas mieux à empécher la Vente de ceux-ci que des autres, on fait ce qu'on peut pour en venir à bout. Je t'avoûrai, mon cher Brito, qu'il ſeroit utile au Public, qu'on pût ſupprimer ces Ouvrages, qui ne ſont ordinairement que des Tiſſus d'Impoſtures, de Calomnies, & d'Injures groſſieres. Les Auteurs Janſéniſtes ſe diſtinguent ſur-tout dans ce Genre de Diſpute. Dès que les Raiſons leur manquent, ils y ſuppléent par des Invectives. Ils païent chérement un Homme, qui, deux fois par Semaine, répand par toute l'Europe une Feuille imprimée *, dans laquelle il eſt obligé de dire des Invectives à quiconque n'eſt pas perſuadé que l'Eau, dans laquelle on a fait bouillir un vieux Morceau des Pantoufles de St. Paris, guérit de toutes ſortes de Maux.

Je t'ai parlé ſouvent des Moliniſtes & des Janſéniſtes; mais, je ne t'ai jamais dit, qu'il eſt impoſſible de vivre dans ce Païs, ſans prendre Parti pour les uns ou pour les autres. Tel eſt l'Eſprit de Cabale qui regne à Paris. Fût-on Spinoſiſte, on ne peut reſter neutre. Les Janſéniſtes & les Moliniſtes s'accommodent de tout. Ils ne font pas faire Profeſſion de Foi en entrant dans leur Corps: ils demandent ſeulement, qu'on jure une Haine immortelle à leurs Adverſaires. Malgré la Né-

* *Les* Nouvelles Eccléſiaſtiques.

Nécessité où l'on est de se déterminer & de se ranger sous un des deux Etendarts, je te dirai, mon cher Brito, que j'ai cru devoir regarder avec beaucoup d'Indifférence les Disputes d'une Religion dont je crois les Fondemens mauvais. Cependant, quoiqu'on sache que je suis Juif, né à Constantinople, inconnu aux Jésuites, sans Ambition, uniquement occupé du Plaisir de l'Etude de la Philosophie; deux ou trois Personnes, avec lesquelles je vis familliérement ici, se sont allé fourrer dans l'Esprit, que j'étois Moliniste. *Nous voions*, me disent-ils souvent, *votre Haine pour St. Paris. Vous condamnez hautement ses Miracles. Les Convulsionaires, selon vous, sont des Fanatiques, qu'on devroit mettre aux Galeres. La Transpiration*, dites-vous, *que la Fatigue, les Coups de Bâton, & le pénible Exercice de ramer, leur causeroient, pourroit purger ces Humeurs acres, qui, répandues dans leur Sang, causent leur Frénésie. Vous voudriés voir l'Abbé Bécheran, & le Chevalier Follard, transformez en Forçats, rattraper leur Raison par une longue Pénitence éxercée dans tous les Ports de la Méditerranée. Hé quoi!* leur répons-je, *souhaiter que l'Imposture soit punie. est-ce vouloir déifier la Haine & l'Ambition?* Car, voilà, mon cher Brito, le vrai Portrait des Janséniſtes & des Molinistes. Les prémiers sont de dangereux Imposteurs: les derniers sont dévorez par l'Envie de dominer, & par l'Ardeur de se vanger. Ils sont tous également à craindre; mais, leurs Défauts sont différens.

LE Janséniste, né malin & cagot, suce avec le Lait l'Esprit de Révolte & de Sédition. Les prémiers Mots, qu'il bégaïe, sont des Invectives & des Injures contre les Pontifes. Sa Haine croit avec l'Age. Sous les Dehors extérieurs d'une fausse Piété, il cache une Ame noire & dangereuse. Mauvais Nazaréen, Sujet rebelle, Ami perfide, Parent sans Amitié, trois Mots, qu'il répete sans cesse, servent de Prétexte spécieux à tous ses Crimes. *Les Libertez de l'Eglise Gallicane :* ce sont-là les Paroles Cabalistiques de la Secte Janséniste. Il n'est point de Forfaits odieux, qu'elles n'effacent, & qu'elles n'autorisent.

LE Moliniste ambitieux veut commander par-tout. Semblable aux Vents impétueux, il abbat tout ce qui résiste, & épargne ce qui lui cede. Il arrache l'altier Janséniste de chés lui par une Lettre de Cachet. En vain est-il appuié par la Ville & les Provinces : semblable au Chene, que ses profondes Racines ne sauroient garantir d'être enlevé par un Ouragan, il périt, tandis que le Libertin, l'Athée, & le Débauché, qui, foibles Roseaux, plient & semblent céder, sont conservez, & jouïssent d'une grande Tranquillité. Ce n'est pas le Crime, ni le Criminel, que hait le Moliniste, mais le Rival de sa Grandeur, ou celui qui peut le devenir. On n'est point innocent auprès de lui, dès qu'on peut lui nuire. Le trop de Science & de Vertu attire sa Haine. Il veut moins de bonnes Qualitez, & plus d'Obéïssance. Il est doux, simple, poli, complaisant,

ſant, honnête Homme même, lorſqu'il eſt ſeul; mais, fier, inſuportable, tiran, perſécuteur, dès qu'il agit de concert avec ſes Confreres. La Moïtié des Maux de ce Roïaume ſont venus par l'Ambition de ceux qu'on nomme aujourd'hui Moliniſtes. Ils ont autrefois perſécuté des Nazaréens, à qui la France étoit redevable de ſa Gloire *. Ils avoient placé ſur ſon Trône le plus grand Roi de l'Univers: le Crime l'en arracha; & la Suite de de ce Crime entraina la Perte des Beinfaiteurs de ce Monarque.

TU vois, mon cher Brito, le Jugement qu'on doit faire des Sectes Janſéniſte & Moliniſte. Ceux, qui compoſent la premiere, ſont dangereux; mais ceux, qui forment la ſeconde, ne le ſont pas moins, dès le moment qu'ils agiſſent communément & en Corps. Au reſte, tu prendrois une fauſſe Idée des François, ſi tu te figurois, que, tant ceux qu'on nomme ici Moliniſtes, que ceux qu'on nomme Jauſéniſtes, s'embaraſſent beaucoup de ces Caballes. On prend ici ces Noms, comme je t'ai dejà dit, parce que la Mode veut qu'on ſe déclare pour un Parti ou pour l'autre. Ainſi, en te parlant des Moliniſtes, & des Janſéniſtes, j'entens ſeulement ceux qui ſont à la Tête de ces Sectes, qui fomentent la Diviſion dans l'Etat, & qui abuſent de la Bonté, de la Douceur, & de la Clémence, de leur Prince. Si la trop grande Rigueur eſt pardonnable à un Prince, c'eſt lorſqu'elle tend à aſſurer un parfait Repos à ſes Sujets. Si,

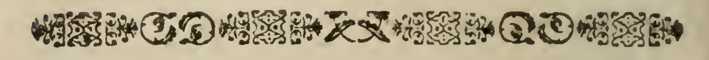
 dès

* Les Réformez.

dès le Commencement de ces Troubles, on eût puni sévérement l'Inquiétude des Jansénistes, & refréné l'Ambition des Molinistes, chacun eut pensé de Jansénius & de Molina ce qu'il eût voulu; & peut-être à présent ne s'en souviendroit-on plus.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito; & continue de prospérer.

De Paris, ce ....



LETTRE CINQUANTE-HUITIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

J'AI appris avec plaisi , mon cher Isaac, ton Arrivée a Smirne; & te voilà, Graces au Dieu de nos Peres, hors des Dangers où ton Changement de Religion t'exposoit. Dès que tu seras arrivé au Caire, donne-moi de tes Nouvelles, & acheve de calmer mon Inquiétude.

LES Particularitez, que tu m'as aprises de l'Imposteur Sabataï, m'ont confirmé dans l'Opinion de ne donner ma Confiance, & de n'ajoûter Foi, qu'aux Choses que je connoîtrai évidemment. Un vieux Négociant Provençal, à qui j'ai fait voir ta Lettre, & qui pen-

pendant sa Jeunesse a resté plusieurs Années à Smirne, m'a raconté, à l'Occasion de Sabataï, une assez plaisante Avanture, arrivée à deux Anglois établis à Constantinople. Ils avoient fait des Avances considérables à quelques Juifs, & craignoient d'avoïr risqué leur Argent. Dans l'Envie qu'ils avoient de le ravoir, la Curiosité se joignant à l'Intérêt, ils portérent leurs Plaintes à Sabataï Sévi, lorsqu'il étoit enfermé dans le Château des Dardanelles. Cet Imposteur les écouta avec beaucoup de Gravité & de Douceur, & ordonna aux Juifs de les païer, en leur écrivant cette Lettre.

LETTRE

A vous de la Nation des Juifs, qui attendez la Venue du Messie & le Salut d'Israël, Paix sans fin.

„ J'AI été informé, que vous devez à plu-
„ sieurs Particuliers Anglois. Il nous pa-
„ roit juste de vous ordonner de satisfaire à
„ vos Dettes: &, si vous refusez de le faire,
„ & que vous ne nous obéïssiés pas en cette
„ Rencontre, sachez que vous n'entrerez pas
„ avec moi dans mon Roïaume. „

LES Anglois remerciérent Sabataï Sévi dans des Termes fort respectueux, & profitérent de sa Fourbe, & de l'Imbécilité des Juifs, pour ravoir leur Argent.

IL arriva encor à Sabataï Sévi une Scene

aussi comique pendant le Tems de sa Prison; & qui, dans la suite, occasionna entiérement sa Perte, & démasqua sa Mauvaise-Foi. Un Juif, nommé Néhémie Cohen, savant dans les Langues Hébraïques, Siriaque, Caldéenne, & aussi bien instruit dans la Cabale des Rabbins que Sabataï lui-même, voulut avoir Part à sa Gloire. Il demanda à cet Imposteur d'avoir une Conférence avec lui. Leur Conversation fut d'abord très tranquile; mais, après avoir essaïé vainement de prendre des Arrangemens qui pûssent convenir à tous deux, ils s'échauffèrent & s'emportérent avec beaucoup de Violence. *N'est-il pas vrai*, disoit Cohen, *qu'il doit, suivant les Ecritures, y avoir deux Messies; le prémier, pauvre, méprisé, Prédicateur de la Loi, Serviteur du second, & son Précurseur; le second, riche, puissant, & victorieux? Je me contente*, continuoit-il, *d'être* Ben-Ephraïm, *ou le pauvre Messie. Quel Préjudice cela fait-il à votre Gloire? En serez-vous moins le Messie conquérant?* Après bien des Débats, Sabataï Sévi consentit que Cohen fût le pauvre Messie; leur Dispute alloït être finie, lorsque Cohen s'avisa de reprocher à Sabataï Sévi de s'être trop hâté de se publier le Messie puissant, avant que lui, le pauvre Messie, qui devoit lui servir de Précurseur, se fût fait connoître dans le Monde. Sabataï trouva mauvais, que Cohen voulût déjà critiquer sa Conduite. *Je vous casse*, lui dit-il: *vous n'êtes, ni ne serez jamais*, Ben-Ephraïm. *Et moi*, répondit Cohen, *je vous casse à mon tour; & vous promets, que je*

vous

vous empécherai bien de vous faire reconnoître pour Ben-David. La Dispute s'échauffant alors entre ces deux Imposteurs, après les Injures, ils en vinrent aux Coups. Les Turcs, qui gardoient Sabataï Sévi, & qui de la Porte de sa Prison avoient entendu cette plaisante Conversation, coururent séparer les Combattans. Cohen ne tarda pas à se vanger: ce fut lui, qui apprit aux principaux Ministres de la Porte, que les Fourberies & les Impostures de Sabataï Sévi faisoient tous les jours plus d'Effet sur l'Esprit des Juifs, qui n'avoient rien diminué de l'Estime qu'ils avoient pour lui. Nous avons eu souvent des Monstres parmi nous, qui, voulant abuser de la Crédulité de leurs Freres, & pour satisfaire leur Ambition, ou leur Avarice, ont pris le Titre de Libérateur du Peuple Juif, & l'auguste Nom de Messie.

SOUS le Regne de l'Empereur Théodose le Jeune, il y eut un Juif en Candie, qui causa beaucoup plus de Maux à notre Nation, que le misérable Sabataï. Ce Juif s'appelloit Moïse. Il assûroit, qu'il étoit le même Prophête Moïse, qui conduisit les Israëlites dans le Desert, & les arracha de la Servitude d'Egipte. Il parcourut pendant un An toute l'Ile de Candie. Il préchoit dans toutes les Sinagogues, & promettoit à tous les Juifs, qui étoient en très grand Nombre dans ce Païs, de leur faire traverser la Mer sans Vaisseau, & de les conduire à Pié sec jusques dans le Sein de la Judée. Il assigna un jour fixe pour le Départ: &, étant suivi d'une grande Multitude

titude de Peuple, il alla ſur une Côte aſſez élevée, ordonna à ceux qui marchoient les prémiers de ſe jetter dans la Mer dès qu'ils arriveroient au Bord de l'Eau, ſans aucune Crainte; les aſſûrant qu'ils ne couroient aucun Danger. Ces Imbécilles, trompez par ce Scélérat, ſe précipitérent dans la Mer, où ils euſſent trouvé une juſte Punition de leur Crédulité, ſi des Pécheurs, qui ſe rencontrérent-là, ne les euſſent ſauvé des Flots; & empéché ceux, qui arrivoient ſucceſſivement les uns après les autres, de ſuivre l'Exemple de ces prémiers.

NOTRE Nation n'eſt pas la ſeule, mon cher Iſaac, qui ait été abuſée par des Impoſteurs. Quel eſt le Roïaume, quelle eſt la Religion, qui n'ait pas produit des Enfans ſéducteurs? Les Nazaréens ne doivent point nous reprocher nos faux Meſſies. N'ont-ils pas tous les jours parmi eux des Gens, qui, ſous le Prétexte de la Religion, & ſous le Voile de la Piété, les jettent dans les plus grands Egaremens? Sabataï Sévi n'a jamais fait autant d'Impreſſion ſur l'Eſprit des Juifs, que St. Paris ſur celui des François. Aucun Iſraëlite n'a jamais pouſſé l'Erreur & l'Aveuglement juſqu'à prendre des Accès de Fanatiſme pour des Marques viſibles de la Grace de Dieu, qui ſe ſert d'une Troupe de Fous, pour annoncer ſes ſaintes Volontez. Nous avons crû quelquefois à des Hommes, qui nous promettoient des Choſes qui nous flattoient: nous les avons aidé nous mêmes à nous tromper, par le Plaiſir que nous donnoit leur Doctrine. Mais, ceux, qui ſéduiſent

ſent les Nazaréens, ne leur annonçent que des Maux & des Infortunes: tous les Convulſionaires de Paris prédiſent la Fin du Monde, le Détrônement des Pontifes, le Renverſement des Etats. Il faut avoir bien du Penchant au Fanatiſme, pour choiſir pour Güides de ſemblables Prophêtes!

JE ſçai, mon cher Iſaac, que tout ce qui eſt extraordinaire frappe & ſaiſit l'Eſprit du Peuple: mais, les Païs Nazaréens Papiſtes ſont plus ſujets à la Superſtition, que les autres Contrées. On ne voit guére de Poſſédez en Angleterre & en Hollande: les Diables vont très peu s'y promener. Comme il n'eſt point de Moine dans ces Etats, qui puiſſe y montrer en Public la Puiſſance que ſa Sainteté lui donne ſur l'Enfer, Belzébuth & Aſtaroth n'y font aucune Caravane, ou du moins n'en entend-on rien dire.

IL y a quelques jours, qu'on m'écrivoit de la Haie, qu'un Marchand de cette Ville ſe plaignoit d'un Eſprit, qui venoit pendant la Nuit déchirer toutes les Hardes & les Meubles qu'il avoit dans ſa Maiſon. Le Peuple, toûjours crédule, donna d'abord dans le Panneau. Chacun couroit chez le Marchand, qui montroit à tout le Monde quelques Morceaux d'Etoffe & de Linge coupez & déchirez. Il racontoit mille Choſes plus ſurprenantes les unes que les autres de la Malice de cet Eſprit. Le Grand-Baillif, informé de cette Affaire, ordonna à l'Eſprit d'avoir à ne plus rien déchirer, & au Marchand de ne plus parler du Diablotin: il fit même comprendre à ce dernier, qu'il

qu'il répondroit des Sotises du prémier. Depuis ce tems-là, l'Esprit a décampé. Ce Marchand réjette, à présent, sur les Rats, ce qu'il attribuoit d'abord à cette Substance invisible.

LES Nazaréens Papistes prétendent que ce Diable étoit un de ceux qui sont d'un Tempérament beaucoup plus doux que les autres; sans quoi, toute l'Autorité des Magistrats ne l'eût point éxilé. Ils disent, qu'il est une Sorte d'Esprit très aisés à conjurer; & que, sans avoir recours au Rituel, un Air d'un Opéra de Quinault vaut autant qu'un Exorcisme de l'Eglise. Ils citent à cette Occasion un certain Ignace de Loyola, qui, pour chasser le Démon du Corps d'une Femme possédée, qui le prioit de la secourir, se servit de ce Vers de Virgile:

La Reine & le Troïen dans la même Caverne.*

A peine l'eût-il prononcé, que la Femme fut renversée par Terre; & que le Diable la quitta, & demanda pour toute Grace de n'être point renfermé dans la Caverne infernale. Il obtint la Permission d'aller par-tout où il voudroit, pourvû qu'il n'obsédât plus aucun Homme §.

AVOUE, mon cher Isaac, que voilà une plaisante Façon de chasser les Diables. Si un seul Vers de Virgile a la Force de bannir un Dé-

* *Speluncam Dido Dux & Trojanus eamdem.*

§ Joannes Christianus Fromman de Fascinatione, *Libr. III, Part. IX, Cap. IV, Num. XV, pag. 949.*

Démon, je ne doute pas que ce Poëte, à force de réciter son *Eneide*, ne vienne à bout de les éxiler tous de l'Enfer, & de purger enfin ce Lieu de leur déteſtable Race. Il rendroit-là un grand Service à ſes Camarades les Auteurs, ſur-tout à Horace, Catulle, Tibulle, Properce, & Pétrone, qui, nez voluptueux, & élevez dans la bonne Compagnie, doivent trouver celle des Diables un peu trop bruïante.

A-PROPOS de bons Auteurs, un Colporteur m'a aporté un Livre nouveau *, que j'ai lû avec beaucoup de Plaiſir. C'eſt une Traduction de quatre Epitres en Vers de l'illuſtre Pope, le meilleur Poëte d'Angleterre. Cet Ouvrage eſt bon. Le Traducteur a conſervé dans ſa Proſe la Force & la Grace des Vers Anglois. Le Sujet de ces Epitres eſt intéreſſant: elles roulent toutes les quatre ſur des Matieres Métaphiſiques, qui ſont expliquées d'une maniere claire & conciſe.

I. LA prémiere traite de la Nature & de l'Etat de l'Homme par rapport à l'Univers. L'Auteur y prouve, que l'Homme n'eſt point un Etre imparfait; qu'il eſt proportionné à la Place & au Rang qu'il occupe dans la Création, & à des Fins & des Relations qui lui ſont connues. Il fonde le Bonheur preſent des Humains, en partie ſur l'Ignorance des Evénemens futurs, & en partie ſur l'Eſpérance d'un Bonheur à venir, & condamne comme un grand Crime leurs injuſtes Plaintes contre la Providence.

II. LA

* Eſſai ſur l'Homme, par Mr. Pope.

II. LA seconde apprend à l'Homme à connoitre sa Nature & son Etat, considéré par raport à lui-même. Elle develope la Source & la Cause de toutes nos Actions, dont l'Amour-propre & la Raison sont les deux Principes, & fait sentir combien nos Connoissances sont bornées.

Lorsque, dans ces derniers Tems, dit ce Poëte, *les Etres supérieurs virent un Homme mortel déveloper les Loix de la Nature, ils admirérent une telle Habileté dans une Figure terrestre: ils regardérent Newton comme nous regardons un Singe adroit.*

JE ne sçais, mon cher Isaac, si cette Pensée te plaira autant qu'à moi; mais, j'y trouve quelque-chose de grand, de sublime, & cependant de naturel. Elle est même bien rendue en François.

III. Voici une Description utile à la Correction de l'Orgueil des Hommes. Je la trouve digne de l'Admiration de tous les Connoisseurs. *Homme insensé! Dieu aura-t-il travaillé seulement pour ton Bien, ton Plaisir, ton Amusement, ton Ornement, & ta Nourriture? Celui, qui nourrit pour ta Table le Fan folâtre, a pour lui émaillé les Prairies. Est-ce à cause de toi, que l'Allouëtte s'eleve dans les Airs, & qu'elle y gazouille? La Joie excite ses Chansons, la Joie agite ses Ailes. Est-ce à cause de toi, que la Linotte fait retentir ses Accens? Ce sont ses Amours, & ses propres Tressaillemens, qui enflent son Gosier. Un fier Coursier, pompeusement manégé, partage avec son Cavalier le Plaisir & la Gloire. La Semence, qui couvre la Terre,*

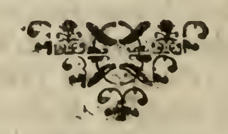
Terre, est-elle à toi seul? Les Oiseaux reclameront leur Grain. Est-ce à toi seul, qu'appartient toute la Moisson dorée d'une Année fertile? Une Partie paie justement le Labour du Bœuf qui la mérite. Voilà, mon cher Isaac, un des plus beaux Morceaux de Poësie. Que d'Images différentes, quelle Variété, quelle Etendue d'Imagination! Le Poëte offre toute la Nature à nos Yeux; & le Philosophe nous fait sentir, que nous n'y avons pas plus de Part, que les autres Créatures. Ne connoissons-nous pas, en effet, dès que nous nous dépouillons de nos Préjugés, que rien n'est fait entiérement, ni pour nous, ni pour les autres? Le Passage, que je viens de citer, est dans la III Epitre. L'Auteur y examine la Nature & l'Etat de l'Homme par raport à la Société. Il y fait un Détail des différens Siécles & Ages du Monde: il y montre l'Origine des prémieres Sociétez, que l'Instinct forma, & dont la Raison resserra les Liens.

IV. LA derniere de ces quatre Epitres traite du Bonheur que les Hommes cherchent avec tant d'Avidité. Le Poëte prouve, qu'ils peuvent tous être heureux, dans quelque Etat que le Ciel les ait placés; & qu'il ne faut, pour atteindre à la Féliciré & à la Tranquillité, que du Bon-Sens dans l'Esprit, & de la Droiture dans le Cœur. *Demande aux Savans*, dit ce Poëte, *le Chemin pour arriver au Bonheur. Ils sont tous avëugles. L'un nous ordonne d'être serviable, l'autre de fuir les Hommes: quelques-uns font consister le Bonheur dans l'Action, & d'autres dans le Repos: ceux-ci l'appel-*

lent Plaiſir, *&* *ceux-là Contentement. Toutes ces Définitions ne diſent que plus ou moins que ceci, que le Bonheur eſt Bonheur. L'un dit que ſon Plaiſir eſt de n'avoir aucune Peine: un autre ne ſçait où le fixer; incertain, il doute de tout: il y en a même, qui nient que la Vertu y ait aucune Influence.* C'eſt-là, mon cher Iſaac, le fidelle Portrait de notre Aveuglement. Nous diſputons pour définir ce qui peut nous rendre heureux. Nous allons chercher bien loin ce que nous avons en nous-même, *la Vertu*, *la Santé*, & *le Néceſſaire.* C'eſt-là le vrai Bonheur. Quiconque jouït de ces trois Choſes eſt parfaitement heureux. Mais, comme les deux dernieres ne dépendent point abſolument de nous, Dieu a attribué à la prémiere le Pouvoir de nous conſoler de la Perte & de la Privation des deux autres. Ainſi, mon cher Iſaac, on n'eſt jamais trop malheureux, lorſqu'on eſt vertueux. La Sageſſe ne produit pas les ridicules Effets qui lui attribuoient les Stoïciens; mais, elle eſt une douce Conſolatrice, qui diminue de beaucoup toutes nos Amertumes.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac, & donne-moi de tes Nouvelles inceſſament.

De Paris, ce. . .



LET-

LETTRE CINQUANTE-NEUVIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

VOICI, ſelon toutes les Apparences, la derniere Lettre que je t'écrirai de Veniſe. Je compte de partir à la fin de la Semaine pour Ravenne, d'où j'irai enſuite à Naples. Je paſſerai par Lorette, & verrai cette Egliſe ſi vantée par les Nazaréens, & ſi fréquentée par leurs Pélerins. Les Pontifes Romains ont accordé tant d'Indulgences à ceux qui vont viſiter ce Temple, qu'ils peuvent délivrer par ce Moïen les Ames de tous leurs Ancêtres du Feu Expiatoire.

LES Courtiſanes de Veniſe, que les Occupations de leur Commerce empêchent d'aller en Pélerinage à Lorette, uſent d'un autre Expédient, pour ſecourir les Morts. Elles choiſiſſent un Jour dans la Semaine, qu'elles conſacrent au Secours des Ames du Purgatoire. Elles s'arment ce Jour-là d'un Air auſtere. Les Jeux & les Ris ſont bannis juſqu'au Lendemain : tout reſſent la Triſteſſe dans leur Maiſon ; & comme leurs bonnes Volontez ne ſuffiſent pas pour engager les Moines à prier Dieu, elles diſent très ſérieuſement à ceux qui vont chés elles : *Monſieur, vous aurez la*

Bonté aujourd'hui de me paier plus qu'à l'ordinaire; car, c'eſt pour les Ames du Purgatoire, que je travaille. Elles montrent alors pluſieurs Quittances de Prêtres, enfilées & pendues à côté de leur Lit, qui prouvent qu'elles ne friponnent point, & que l'Argent qu'elles ont reçu a été emploïé en Prieres & en Fondations pieuſes. Après ce Prélude, elles travaillent efficacement au Salut des Ames. Lorſqu'elles n'ont point aſſez de Pratique les Jours deſtinez à une ſi bonne Oeuvre, elles tâchent d'obtenir *gratis* quelques Prieres pour l'Ame de leurs Parens. Il eſt vrai, que ceux qu'elles emploïent à cet Office, aïant réciproquement beſoin de leur Secours, ils ne ſont point barbares les uns aux autres, & s'accommodent aiſément, d'une telle maniere, qu'il n'eſt pas beſoin de rien débourſer.

LE Zêle & la Dévotion de ces Courtiſanes te paroîtra extraordinaire; mais, la Débauche à Veniſe eſt conciliée dans tous les différens Etats avec la Religion. Il n'y a guére de Moines, de Prêtres, d'Abbez, de *Monſignori*, qui n'aïent une Maitreſſe de Louage. Lorſqu'un Homme n'eſt point aſſez riche, pour nourrir lui ſeul une Beauté complaiſante, il s'aſſocie avec un de ſes Amis; &, quand la Bourſe de deux n'eſt pas ſuffiſante, on met un Tiers dans le Marché. Dans tous les Contracts amoureux, la Belle qui s'engage a toujours le Soin de ſe réſerver un Jour de la Semaine pour elle, en l'Honneur de quelque Saint.

IL y a, dans ce Païs-ci, beaucoup de Meres,

res, qui proſtituent leurs Filles par un Principe de Conſcience: elles diſent, que c'eſt pour leur donner le Moïen d'amaſſer quelque Argent, qui ſerve à les faire Religieuſes. Ne voilà-t-il pas, mon cher Monceca, une plaiſante Façon de faire des Vierges? Les anciens Romains ne ſe ſeroient jamais aviſez de faire faire un Noviciat à leurs Veſtales dans la Rue *Sabure*. Les Religieuſes Vénitiennes ne ſont pas non plus d'une Chaſteté à l'Epreuve des plus fortes Attaques. Leur Morale n'a rien de rigide: elles ſont plus heureuſes & plus libres, que bien d'autres Femmes, qui ſont dans le grand Monde. Elles voïent qui elles veulent au Parloir: leur Converſation n'a rien d'auſtere. Elles écoutent des Moines, lorſqu'elles ne peuvent mieux faire. Ce n'eſt pourtant qu'à la derniere Extrémité qu'elles s'y réſolvent, & quand elles ont abſolument perdu toute Eſpérance de pouvoir trouver quelque-choſe de mieux. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Religieux à Veniſe, dont le Teint frais, & l'Air émerilloné, ne ſoient très-capables de produire quelque tendre Mouvement dans le Cœur d'une jeune Perſonne. Mais, il ſemble que le Sort des Moines ſoit moins heureux en tout à Veniſe, que dans les autres Villes d'Italie. Il eſt vrai, que s'ils y ſont moins eſtimez, ils y ont autant & plus de Liberté. Pendant le Carnaval, ils jouïſſent de tous les Plaiſirs, vont à l'Opéra, y chantent même, ou y jouent des Inſtrumens dans l'Orcheſtre, lorſque la Fantaiſie leur en prend. Ils entrent dans le *Ridotti*, qui eſt le Lieu où

ſe tient le fameux Pharaon : ils y pontent, & y perdent l'Argent de l'Eglise ou le leur. Tout ce qui eſt permis au Soldat le plus déterminé ne déroge point ici à la Décence Monacale : auſſi les Prêtres donnent-ils l'Exemple de la plus infame Débauche. Les Maitreſſes des principaux Eccléſiaſtiques ſe font Honneur de leurs Amans : elles ſont charmées que le Public ſache leurs Avantures ; elles ſont auſſi indiſcretes ſur leurs Intrigues, que les Petits-Maîtres François ſur leurs Bonnes-Fortunes.

JE paſſois un jour dans une Rue auprès de la Place de St. Marc. Je vis une jeune Perſonne à la Fenêtre, qui me parut fort jolie. Je demandai qui elle étoit, à un Vénitien de mes Amis. *C'eſt*, me répondit-il, *la charmante Maitreſſe de ſon Eminence Monſeigneur le Patriarche : la gentil Donna de l'Eminentiſſimo Patriarcha di Venetia.* Je fis, comme tu peux bien penſer, mon cher Monceca, une profonde Révérence à Madame *la Patriarcheſſe.* A trente pas de-là, j'apperçus encor une autre Perſonne très-aimable. Je m'informai de ſon Nom. *C'eſt*, dit mon Ami, *la jeune Beauté qui captive le Cœur du prémier Chanoine de St. Marc : il primo Canonico della Chieſa di San Marco è Schiavo de la ſua Bellezza.* Autre Révérence à la Maitreſſe du prémier Chanoine de St. Marc. Je croïois n'avoir plus ſujet de faire une troiſieme Queſtion ; mais, une Femme que j'apperçus me parut d'une Beauté ſi parfaite, que je ne pus m'empêcher de revenir à la charge. *Eſt-ce ici*, demandai-je, *encore un Bien d'Egliſe ? Vous ne vous trompez*

pas,

pas, me dit-il : *elle appartient au Primicier de St. Marc : questa bellissima Donna è la Puttana del Premicerio. Mais d'où vient*, répondis-je à mon Ami, *que toutes les Femmes de cette Rue sont dévolues aux Ecclésiastiques ? C'est*, repliqua-t-il, *qu'ils demeurent presque tous auprès d'ici, & qu'ils sont bien aises de n'être point éloignés de ce qu'ils aiment. Ces Dames, que vous voiez, ont un grand Crédit dans le Clergé ; & il n'est point de jeunes Prêtres, qui ne leur fassent la Cour très-assidument.*

Il arriva, il y a quelque tems, que cette Maitresse du Patriarche, que nous venions de voir, eut quelque Démélé avec celle du Légat du Souverain Pontife. Cette Affaire intéressa & partagea tous les Ecclésiastiques. Les Moines prirent le Parti du Légat : les Prêtres Séculiers celui du Patriarche. Ces deux illustres Amans étoient entrez avec beaucoup de Feu dans la Querelle de leurs Princesses. Pour que le Public ignorât le Sujet de leur Haine, ils prirent le Prétexte de quelques Droits Honorifiques, qui leur donnoient le Moien de se contrecarrer dans toutes les Occasions. Le Sénat, Ennemi des Discussions, attentif à entretenir la Paix & l'Union dans la République, témoigna à la Cour de Rome, qu'il étoit utile qu'elle envoiât un autre Légat à Venise ; & obtint ce qu'il demandoit. Le Légat fut rappellé, & emmena avec lui la Signora Clara, à qu'il a donné une fort belle Maison à Rome, dans laquelle ils passent d'heureux Momens.

Les Légats ou Ambassadeurs du Souverain

Pontife ſont ſujets à faire naitre des Troubles, & à fomenter des Diviſions, dans les Etats où leur Maitre les envoie. L'abominable Journée de la St. Barthélemi fut la Suite des pernicieux Conſeils d'un Légat *, envoïé à Charles IX, Roi de France. Ce Roi conclut, avec ce perfide Ambaſſadeur, la Mort du Roi de Navarre †, & de tous les Nazaréens non-Papiſtes. Ce Légat Romain ne vouloit point qu'on ſe ſervît du Prétexte du Mariage de ce Prince avec la Princeſſe Marguerite; mais, Charles IX lui aïant fait connoitre, que c'étoit un Moïen certain pour ſe venger de leurs Ennemis, il y conſentit ſans balancer: tout étoit bon & permis, pourvû qu'on pût égorger les Adverſaires de la Cour de Rome.

QUELQUES Nazaréens, à qui j'ai parlé de cette Action, ont voulu excuſer le Légat, & la rejetter ſur le Roi. Mais, ce Fait eſt autentiquement prouvé par un Auteur irréprochable, & qui le ſavoit par des Gens qui y avoient eu Part §.

EST-IL rien de ſi affreux, mon cher Monceca, que de faire ſervir au Meurtre & au Car-

* Le Cardinal Aléxandrin.

† Qui fut depuis Henri IV, Roi de France.

§ *Ajouta Sa Sainteté, que, lorſque la Nouvelle de la St. Barthélemi vint à Rome, le dit Cardinal Alexandrin dit*, Loué ſoit Dieu! Le Roi de France m'a tenu ſa Promeſſe! *Diſoit Sa Sainteté ſavoir tout ceci, pour ce qu'elle étoit lors Auditeur dudit Cardinal, & fut avec lui en tout le Voyage.* Lettre du Cardinal d'Oſſat, *datée de Rome, du 22. Sept. 1599.*

Carnage les Choses les plus sacrées, & de couvrir sous le Voile de l'Amitié & de la Parenté les Desseins les plus pernicieux? Quel Himen, juste Dieu! que celui du Roi de Navarre! Les Furies en allumérent le Flambeau; l'Horreur, la Rage, la Cruauté, le Desespoir, l'Impiété, y présidérent. *Je ne veux*, dit Charles IX au Légat, *conclure le Mariage avec le Roi de Navarre pour autre chose, que pour me venger de mes Ennemis...., & pour châtier de si grands Rebelles.* Ce Roi, avide du Sang de ses Sujets, voulut donner à ce perfide Ambassadeur une Bague pour l'Assurance du Crime qu'il méditoit. *Il refusa*, dit un Historien Italien, *de prendre des Gages pour l'Assûrance de la Parole d'un si grand Roi. Mais, après la Journée de la St. Barthélemi*, Charles IX *lui envoia cette Bague, pour Marque de la Foi de ses Sermens* *.

SONT-CE-LA', mon cher Monceca, des Sermens qu'on doive éxécuter? L'Accomplissement en est encor plus éxécrable que la Promesse. Quel Bonheur pour la France, si Charles IX eut pensé sur le Légat ce qu'un Poëte François fait dire à un de ses Héros:

- - - - ,, Non, je ne promis rien.
,, *Le Legat* †, Instrument d'une indigne Foiblesse,

* Vie du Pape Pie V, par Girolamo Catena, *écrite en Italien, & imprimée à Rome, par Aless. Gerdano, en* 1588. Catena dit que Charles IX fit graver sur la Bague cette Devise: *Nec Pietas possit mea Sanguine solvi.*

† *Il y a dans l'Original*, Neptune.

„ S'empara de mon Cœur, en dicta la Promesse.
„ S'il ne m'eût inspiré ce barbare Dessein,
„ Mon Cœur n'auroit jamais promis du Sang Humain *.

Ce Passage me fait ressouvenir d'un autre du même Auteur, qui caractérise parfaitement la Politique de la Cour de Rome.

C'est ainsi, qu'en perdant le Pere par le Fils,
Rome devient fatale à tous ses Ennemis †.

La Politique la plus fourbe & la plus dangereuse devient innocente chés les Romains, & généralement chés tous les Italiens, dès qu'elle peut les conduire à leur But. Heureuses les Nations, mon cher Monceca, chés qui la Politique n'est qu'une Science qui sert à connoître les Piéges qu'on veut nous tendre, à les éviter & non pas à punir le Crime par un autre Crime, & à autoriser les Forfaits les plus noirs!

UN autre Légat, pendant les Guerres que Henri IV fut obligé d'essuïer avant d'être paisible Possesseur de son Roïaume, débauchoit à ce Monarque autant de Sujets & de Soldats qu'il pouvoit. Il emploïoit à cet Effet les Promesses, les Menaces, les Prieres, surtout les Indulgences, qui sont la Monnoie que la Cour de Rome dépense avec plus de Facilité qu'aucune autre. Il voulut lui enlever un nommé Anne d'Anglure de Givri. Pour enga-

* Crebillon, *dans* Idomenée.
† Crébillon, *dans* Radamiste.

engager ce François à abandonner le Parti de son Roi, il lui parla de son Mérite, & de la Réputation qu'il s'étoit acquise. Mais, tous ses Discours ne servirent à rien. Givri resta toûjours inébranlable dans la Foi qu'il dévoit à son Roi. Le Légat, voïant qu'il n'en pouvoit venir à bout, l'exhorta au moins, en Qualité de bon Nazaréen Papiste, de démander au Souverain Pontife, & à celui qui le représentoit, le Pardon de tout le Passé; lui faisant entendre, qu'on ne demandoit pas mieux que de le lui accorder. Ce Givri, naturellement plaisant & bouffon, se jetta tout-à-coup aux Pieds du Légat, & demanda Pardon d'un Air très contrit de tous les Maux qu'il avoit faits aux Parisiens Partisans du Souverain Pontife. Le Légat, pendant ce tems, gesticuloit de la Main droite; & marmottoit entre ses Dents certains Mots que les Nazaréens appellent Absolution. Mais Givri, l'interrompant, lui dit très sérieusement: *Je vous prie de m'accorder aussi l'Absolution de l'Avenir; parce que je suis bien résolu de faire aux Ennemis du Roi mon Maître encor pis qu'auparavant.* Alors, le Légat, furieux, & indigné d'avoir été joué, révoqua la Grace qu'il venoit de donner à Givri, qui lui laissa reprendre son Absolution, & continua d'être fidelle à son Prince *.

Si

* *Genu flexo supplex, & composito Vultu, Veniam se contra Parisienses admissorum petere professus est; interpositâque aliquâ morâ, quasi seriò Rem gereret, postquam*

Si tous les Nazaréens Papiſtes euſſeut été auſſi vertueux, & auſſi Honnêtes-Gens que ce fidele Sujet, la France, toujours ſoumiſe aux Maitres que Dieu lui donnoit, n'eut point été en proie à la Diſcorde & à la Diviſion. La fougueuſe Superſtition, vétue d'un Capuchon & d'un Froc, n'eut point forcé les Freres à tremper les Mains dans le Sang de leurs Freres, & la Religion n'eut jamais ſervi de Prétexte à la Révolte.

Voici un Principe, mon cher Monceca, dont je crois que tout Honnête Homme, & tout Sujet fidele, doit être perſuadé. Quand un Monarque ſe feroit Turc, on n'eſt point en Droit de violer le Serment de Fidélité qu'on lui doit. Hé quoi! les Particuliers ſe récrient, lorſqu'on veut violenter leur Conſcience. Et les Monarques, aſſis ſur leur Trône, ne pourront faire Choix de leur Croïance! Leur Foi dépendra de leurs Sujets! Il faut être, ou fou, ou furieux, ou Romain, pour ſoûtenir un Sentiment auſſi extraordinaire. Si j'étois Souverain d'un Etat Nazaréen, j'établirois certain Temple, où je ferois précher, par des Gens du Monde, remplis de Candeur & de Probité, une Morale qui contre-balanceroit celle des Moines. Quel Bonheur n'eut-ce pas

quam à Cardinali Benedictionem accepit, antequam ſurgeret, etiam futurorum Gratiam ſibi fieri petiit; nam decreviſſe contra Pariſienſes acriùs quàm antea Bellum gerere: quibus dictis, cum Riſu ſe à Cardinalis Gratiam factam revocantis Conſpectu ſubduxit. Thuanus, *Tom. IV, pag.* 154.

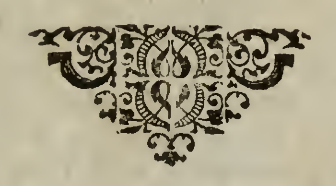
pas été pour Henri III, & pour ſon Succeſſeur, qu'il y eut eu à Paris de ſemblables Prédicateurs, pour balancer ceux de la Ligue, & ceux que les Pontifes & les Eſpagnols avoient envoiés dans cette Ville? Eternels Ennemis des François, toujours vaincus par eux dans le Tems même de leur plus grande Diviſion, deſeſpérant de pouvoir jamais les ſoumettre, ils emploïérent le Poiſon de la Furie Monacale :

Helas! elle a des Rois égorgé le plus grand *!

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca. Dès que je le pourrai, je te donnerai de mes Nouvelles. Que le Dieu de nos Peres te comble de Proſpéritez.

De Veniſe, ce . . .

* Racine *dans* Athalie:
Hélas! ils ont des Rois égaré le plus ſage!



LET-

LETTRE SOIXANTE.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

JE ne doute pas, mon cher Iſaac, que tu ne ſois déjà arrivé à Aléxandrie. Si tu ſéjournes dans cette Ville avant d'aller au Caire, tu me feras plaiſir de m'écrire quelque choſe ſur les Antiquitez que tu verras. On aſſûre, qu'il y en a un Nombre conſidérable, & que le Tems a reſpecté pluſieurs Morceaux qui ſont encore dans leur entier. Il y en auroit bien davantage, ſi la Barbarie des Turcs, la Fureur des Guerres, & l'Avidité des Habitans du Païs, n'euſſent occaſionné la Ruine d'un grand Nombre d'Edifices, qu'on a renverſés, ou par Superſtition, ou dans la Croïance de trouver de l'Or caché dans leurs Fondemens, ou dans l'Epaiſſeur de leurs Murailles. On a abattu un Nombre de Colonnes, pour chercher ſous leurs Baſes des Médailles ſemblables à celles qu'on avoit trouvées ſous quelques-unes, & qui faiſoient eſpérer d'en rencontrer auſſi ſous les autres. On briſoit inhumainement les plus beaux Morceaux d'Architecture: & nous ne ſommes redevables de ceux qui ſubſiſtent encore, qu'à leur Solidité inébranlable.

J'AI

J'AI parlé souvent à Constantinople avec plusieurs Juifs, qui avoient fait le Voiage d'Egipte. Ils m'en ont dit bien des Choses, dont je serai charmé de savoir la Vérité par toi-même. Ils m'ont aussi assûré, que les Mœurs, des Egiptiens différent en bien des choses de celles des Turcs qui vivent à Constantinople & dans toute la Grece. Instrui-moi donc, mon cher Isaac, de tous ces Faits. J'en connoitrai parfaitement la Vérité, dès que je serai éclairé par une Personne aussi sage & aussi judicieuse que toi. Je tâcherai de te donner, en échange de tes Instructions, quelques Remarques sur les Mœurs des Païs que je parcourrai en sortant de la France: car, mes Affaires vont être bien-tôt finies à Paris; & je compte d'en partir dans un Mois ou deux. Je serai obligé d'aller faire un Tour en Flandre, d'où je passerai en Anglettere.

JE voudrois, que le Chevalier de Maisin pût m'accompagner dans ce Voïage. Je serai fort heureux, si je puis avoir une aussi excellente Compagnie. Je lui ai des Obligations infinies: il m'aide tous les jours à connoitre parfaitement sa Nation, & m'éclaircit jusques aux moindres Difficultez. Il me conduisit hier chés un Auteur de ses Amis, qui passe pour une des meilleures Plumes de France. Nous le trouvames avec deux autres Auteurs; ils paroissoient tous les trois fort échauffez à disputer. A peine nous apperçurent-ils, lorsque nous entrâmes dans la Chambre. Cependant, le Chevalier de Maisin m'aïant présenté à son Ami, les trois Savans calmérent leur Vivacité, &

& commencérent à s'appercevoir que nous étions avec eux. Après les prémieres Civilitez, le Chevalier de Maisin fut curieux de savoir le Sujet de la Dispute de ces Auteurs. „ Messieurs „ , leur dit-il, „ pourroit-on vous „ demander quelle est la Question que vous „ agitez? Roule-t-elle sur la Metaphisique, „ sur les Mathématiques, sur la Phisique? Elle „ regarde la Librairie,, ,dit l'Ami du Chevalier, „ &, par conséquent, est bien plus impor- „ tante à la République des Lettres. Car, la „ Chose la plus utile & la plus essentielle aux „ Savans est le Moïen de pouvoir vivre. C'est „ pourtant ce à quoi s'opposent les Libraires: „ & si l'Etat ne fait un Réglement, qui mette „ un Frein à leur Avarice, il faudra que tous „ les Auteurs se résolvent à l'avenir d'être des „ Corps glorieux, qui n'auront besoin d'au- „ cune Nourrirure. N'est-il pas étonnant, „ qu'un Lihraire ne donne à Mr. l'Abbé Gri- „ fonet, qu'un Ecu de six Livres de la Feuille „ de ses Romans? *Un Ecu!*,, , s'écria un des Auteurs, qui étoit ce même Abbé dont on parloit. „ Ajoutez, Monsieur Tragédin, s'il „ vous plait, y compris la Correction. Cela „ est affreux!,, , répondit l'Ami du Chevalier. „ Vous deshonorez la Majesté de la Profession „ d'Auteur, en la ravalant à six Francs la „ Feuille, y compris la Correction. Il vau- „ droit cent fois mieux mourir de Faim. „

„ MAIS, Monsieur Tragedin,, ,repondit le troisieme de ces Ecrivains, qui n'avoit point encor parlé, „ vous ne songez pas, „ que Ventre affamé n'a point d'Oreilles. Il

„ vous

„ vous eſt fort aiſé de prêcher la Grandeur & „ la Dignité qui doit réluire dans notre au- „ guſte Caractere. Vous avez du Bien paſſa- „ blement : vous pouvez vaincre l'Avidité „ des Libraires. Mais ſi, très ſouvent, dans „ la Journée, vous n'aviés pris qu'une Taſſe „ de Caffé à Crédit chés Gradot *, vous ſeriés „ fort heureux de donner vos Ouvrages au „ Prix qu'on vous en offriroit. Encor êtes- „ vous très heureux, Monſieur Vers-fadet „ repliqua l'Abbé, „ d'avoir Crédit chés Gra- „ dot. Il y a quinze jours, que je n'ai plus „ le même Bonheur. Sa Femme me préſenta „ un Compte de deux-mille-neuf-cent-trente- „ deux Taſſes de Caffé. Ne pouvant les païer, „ elle n'a plus voulu continuer à m'en don- „ ner à Crédit. Comment Monſieur ! „ dit le Chevalier de Maiſin, „ vous devez deux-mille- „ neuf-cent-trente-deux Taſſes de Caffé? Oui „ répondit l'Auteur. „ Je n'ai rien donné au „ Caffetier depuis neuf Ans : &, une Taſſe „ par Jour, c'eſt-là un Compte fort éxact, „ eu égard aux biſſextiles. Je comptois lui „ païer les trois prémieres Années de l'Ar- „ gent que je tirerois d'un Manuſcrit. Com- „ me je n'en ai pas reçu la Moitié de la Som- „ me que j'eſperois, je n'ai pû le ſatisfaire. „ Mais, je crois, Monſieur Vers-fadet „, con- tinua l'Auteur, „ que vous devez autant que „ moi : car, nous avons été reçus Membres „ du Parnaſſe en même Tems, & inſtallez „ tous les deux le même Jour dans le Caffé „ des Beaux-Eſprits. Il eſt vrai „ ,répondit l'au-

* Caffé des prétendus Beaux-Eſprits, à la Deſcente du Pont-neuf.

tre Auteur. „ Mais, prévoïant qu'il pour-
„ roit m'arriver le même Malheur qu'à vous,
„ je présentai il y a quelque tems un Sonnet
„ à la Femme du Caffétier, dans lequel je la
„ loüois extraordinairement. Elle m'a donné
„ encor six Mois; & j'espere pouvoir la satis-
„ faire dans ce Tems-là, où j'aurai achevé mon
„ *Histoire Universelle*, en dix-huit Volumes in
„ folio. J'avois flatté mon Boulanger de la
„ lui dédier, s'il vouloit me fournir du Pain
„ gratis pendant huit Ans; mais, il a été
„ sourd à ma Proposition: il aime mieux l'Ar-
„ gent que l'Immortalité. Je ne suis cepen-
„ dant pas fâché de n'avoir point conclu cette
„ Affaire avec lui; parce que j'ai en vûe une
„ autre Personne, qui, sans doute, pourra m'ê-
„ tre plus utile.

„ JE crains bien„ , répondit l'Abbé Grifo-
net, „ que vous ne vous trompiés dans vos
„ Supputations. Les Gens de Finances ont
„ compris le Ridicule qu'on leur donnoit, en
„ leur dédiant des Livres. Ils ont senti, que,
„ lorsqu'on loüoit un Faquin, on ne faisoit
„ que le rendre plus ridicule après du Public.
„ Les Petits Maitres, & les Seigneurs, sont
„ presque aussi dérangés que les Auteurs dans
„ leurs Affaires pécuniaires. Les Gens-de-
„ Robe se figurent, qu'ils ne doivent païer
„ les Epitres Dédicatoires, que par des Re-
„ mercimens, les Gens d'Esprit riches,
„ que par des Loüanges: &, franchement,
„ on suivra bientôt l'Exemple d'un Ecrivain
„ de nos Jours, qui ne dédie ses Livres qu'aux
„ Ombres & aux Mânes de quelques Morts.

„ J'AI un Sujet„ , repartit l'autre Auteur,
„ qui

„ qui n'eſt point dans le Cas de tous ceux „ dont vous me parlez. C'eſt le nouveau „ Roi de Corſe. Je ne doute pas qu'il ne „ ſoit charmé, à ſon glorieux Avénement à „ la Couronne, de recevoir des Marques de „ la Joie qu'en ont les principaux Membres „ de la République des Lettres. Je montre- „ rai même, aux Yeux de toute l'Europe, „ dans l'Epitre Dédicatoire que je lui adreſ- „ ſerai, qu'il a des Droits légitimes ſur la „ Corſe. Quant à cela„ , reprit le Chevalier de Maiſin en riant, „ vous me permettrez „ de croire, que vous aurez peine à rendre „ vraiſemblable un Paradoxe auſſi extraordi- „ naire. Pardonnez moi„ , Monſieur „ répondit l'Auteur: „ voici comment je m'y pren- „ drai. Je prouverai d'abord, que, dans les „ prémiers Gouvernemens des Corſes, les „ Batards pouvoient ſuccéder à la Couronne. „ Enſuite, je ferai voïager en Allemagne un „ des anciens Princes de Corſe, qui, dans „ le Comté de la Mark, ſe mariera clandeſ- „ tinement, ſans Formalitez, & ſans autre „ Témoin que l'Amour, avec une Fille de la „ Maiſon de Newhoff. Ainſi, ſur ce pré- „ mier Batard, capable de ſuccéder à la Cou- „ ronne de Corſe, j'établirai les Droits de „ Théodore I.

„ JE me rens„ , dit le Chevalier de Maiſin; „ & je vous avoue, Monſieur Vers-fadet, que „ je n'euſſe jamais penſé que vous vous fuſ- „ ſiés aviſé d'un pareil Expédient. Il ne reſte „ plus qu'à ſavoir, ſi le nouveau Roi de Cor- „ ſe ſera bien aiſe que vous le faſſiés deſcen-

„ dre de ce prémier Batard? Il auroit Tort
„ de s'en fâcher „, repliqua l'Auteur. „ Mais,
„ pour lui prouver, que ce n'est point-là un
„ Défaut, j'aurai soin de lui citer l'Exemple
„ des Sultans, qui naissent tous Fils de l'A-
„ mour, & nullement de l'Himen.

„ JE suis „, dit l'Abbé Grifonet, „ du Senti-
„ ment de Mr. Vers-fadet: &, de quelque
„ Maniere qu'on justifie l'Avénement de
„ Théodore à la Couronne, il doit être con-
„ tent. Je voudrois même, si cela ne dé-
„ plaisoit point à Mr. Vers-fadet, & qu'il
„ crût que cela ne portât aucun Préjudice à
„ la Dédicace de son *Histoire Universelle*, dé-
„ dier au même Monarque la *Vie du Prince*
„ *Eugene*, que je vais finir & achever dans
„ un jour ou deux. Vous avez fait, „ dit le
„ Chevalier de Maisin, „ la *Vie du Prince Eu-*
„ *gene*? Oui, Monsieur „, répondit l'Abbé.
„ Je la commençai le même Jour qu'on ap-
„ prit sa Mort dans la Gazette. Le Librai-
„ re, pour qui je travaille, la fit d'abord an-
„ noncer, pour qu'on ne pût me ravir mon
„ Projet, & qu'un autre Auteur ne me pré-
„ vint. Vous avez apparemment „, demanda
le Chevalier de Maisin, „ plusieurs Mémoi-
„ res, qu'on vous a sans doute communiqués?
„ J'ai les *Gazettes*, & les *Mercures Histori-*
„ *ques* „, repliqua l'Abbé. „ Avec ce seul Se-
„ cours, Graces à Dieu, & à l'Envie de ga-
„ gner de l'Argent, j'ai fait trentre-deux
„ Feuilles dans onze Jours & demi; & je suis
„ bientôt à la Fin de mon Ouvrage. Mais,
„ quelque vîte que je travaille, je suis pour-
tant

„ tant très lent, en comparaiſon de Monſieur „ Vers-ſadet. Il a fait ſon *Hiſtoire Univer-* „ *ſelle* dans un An & demi. Il faiſoit un Vo- „ lume in folio par Mois; & je ſuis pourtant „ aſſûré, que, dès qu'elle paroitra, elle at- „ tirera l'Eſtime de tous les Connoiſſeurs.

„ VOUS avez trop de Bonté pour moi„ , repliqua l'autre Auteur. „ Je ne mérite point „ ces Loüanges. Il eſt vrai, que peut-être „ aurois-je pû faire quelque-choſe de paſſa- „ ble, ſi j'avois emploïé un peu plus de Tems. „ Mais, je me ſuis taxé à trois Feuilles d'Im- „ preſſion par Jour. Bonnes ou mauvaiſes, „ il faut que je les finiſſe. On ne ſauroit vi- „ vre, ſi l'on fait autrement. Franchement, „ on travaille comme on eſt païé. C'eſt l'Af- „ faire des Libraires, lorſque le Livre eſt „ imprimé, de tâcher de le vendre. S'il reſte „ dans leur Boutique, tant pis pour eux. Quand „ j'ai beſoin d'Argent, & que l'Ouvrage „ preſſe, j'y fais travailler tout le Monde „ chés moi. Ma Femme dicte, mes Enfans „ écrivent, & je revois le tout: après quoi, „ cela va comme il plait à Dieu.

„ VOUS êtes heureux„ , dit l'Abbé Griſonet„ , de pouvoir vous faire aider: mais moi, „ qui n'ai, ni Femme, ni Enfans, je ſuis „ obligé de faire tout moi-même. Il eſt vrai, „ que je ne me donne jamais la Peine de re- „ voir deux fois la même Choſe.

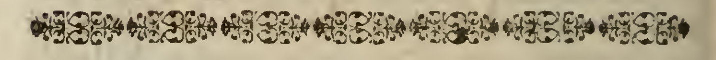
„ JE ne vous blame point„ , dit l'Ami du Chevalier de Maiſin. „ Puiſque les Librai- „ res veulent vous traiter auſſi durement, vous „ devez agir avec eux de la même Maniere.

„ Malgré l'Amour que j'ai pour la Gloire,
„ je ſens que je travaillerois auſſi précipitam-
„ ment que vous, ſi j'étois preſſé par la Faim;:
„ & j'avoue, que je ſuis redevable de la Moi-
„ tié de mon Génie à la Tranquilité de mon
„ Eſtomac, que je puis remplir avant de pren-
„ dre la Plume à la Main. „

JE ne ſai, mon cher Iſaac, ſi la Converſation de ces Auteurs pourra t'amuſer: mais, je l'ai trouvé ſi originale, que je n'ai pû m'empécher de t'en faire part.

PORTE-TOI bien, & donne-moi ſouvent de tes cheres Nouvelles.

De Paris, ce . . . .



LETTRE SOIXANTE-ET-UNIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

EN ſortant de chés l'Auteur dont je te parlai dans ma derniere Lettre, le Chevalier de Maiſin me propoſa de l'accompagner chés un Libraire de la Rue St. Jaques, chés lequel il vouloit acheter quelques Livres. En arrivant dans ſa Boutique, il le trouva très faché: il grondoit ſa Femme, ſon Enfant, ſes Garçons, &c. *Qu'avez-vous, Monſieur?* lui dit-il. *Vous me paroiſſez de bien mauvaiſe Humeur. Ce que j'ai*

j'ai, Monsieur? répondit le Libraire. *Je voudrois, que tous les Auteurs, & les Correcteurs, fussent au Diable, & que la Race en fût éteinte depuis cent Ans & plus. Mais encore*, dit le Chevalier de Maisin, *quel est le Sujet de votre Mécontentement? Peut-être pourrois-je vous être utile à quelque-chose. Je vais vous l'apprendre*, répondit le Libraire; *& vous verrez s'il ne faut pas être aussi malheureux que je le suis, pour qu'il m'arrive un pareil Accident.*

VOUS *connoissez l'*Histoire de Mr. de Thou. *C'est assurément un fort bon Livre. J'ai entrepris d'en rimprimer une Traduction, corrigée, & enrichie de quelques Notes. Mais, assurément, il faut que Belzébuth s'en mêle. Tous mes Projets s'en vont en Fumée, & mon Argent s'evapore de même. J'avois fait Marché avec un Auteur, pour cet Ouvrage, à neuf cens Livres; & je comptois avoir fait une excellente Affaire. Ecoutez, je vous prie, le Cas qui m'arrive. L'Auteur, qui s'étoit chargé de cette Révision, n'entendoit point le Latin, & parloit fort mal le François. Pour suppléer à ces Défauts, il s'associa avec un Allemand, qui véritablement savoit quelque Latin, mais qui jargonnoit très mal le François. Ces deux maudits Auteurs commencérent à travailler à cet Ouvrage. J'avançois cependant mon Argent: tantôt je donnois six Pistoles, tantôt quatre. Enfin, après avoir avancé près de trois cent Livres, je voulus voir de quoi il étoit question, avant d'aller plus loin. Je fis donc visiter quelques Tomes qu'on m'avoit rendus comme parfaits & corrigés. Ceux, qui les examinérent, les trouvérent déteſta-*

testables. On avoit gâté l'ancienne Traduction, au lieu de l'améliorer; & la nouvelle n'étoit, ni Françoise, ni Allemande, ni Italienne, ni Espagnole: on ne pouvoit deviner dans quelle Langue avoient écrit ces deux maudits Barbouilleurs. On voioit cependant, que leur Idiome tenoit plus du Gascon & du Provençal, que d'aucun autre. Desespéré, j'ai retiré mon Ouvrage d'aussi mauvaises Mains. Mais, je ne puis me consoler davoir perdu mon Argent; & je suis résolu de rompre en Visiere desormais à tous les Auteurs *.

„ VOTRE Colere„ , répondit le Chevalier de Maisin, „ s'appaisera; & je suis assuré,

* Un Libraire Hollandois, aïant voulu rimprimer la Traduction Françoise de l'*Histoire Mr. de Thou* qu'on avoit publiée à Paris depuis quelque tems, s'addressà à un Fripon nommé *Damat*, Provençal †, qu'un Décret de Prise de Corps, pour quelques Filouteries qu'il avoit faites chés un Procureur où il étoit Clerc, avoient obligé de passer en Hollande. Cet Homme, qui n'entendoit non plus le Latin que les Porteurs d'Eau de Paris entendent l'Hébreu, se chargea hardiment de cette Revision, s'associa avec un Allemand, & effaça avec cet Homme, qui à peine comprenoit le François, les premieres Choses qui tombérent au hasard sous sa Plume. Dans quelles Mains ne confie-t-on pas quelques-fois les Ouvrages des plus grands Hommes! Actuellement, cette Révision est entre celles de deux autres Ravaudeurs, aussi incapables que les prémiers d'en faire quoique ce soit de bon. Et c'est avec ce Zêle & cette Reconnoissance, que certains Libraires servent le Public qui les a enrichis.

† *Voïez les* Caprices de l'Amour de la Fortune, ou les Avantures de Rosalina, *page.* 137.

„ ſuré, que vous ne voudriés pas vous brouil-
„ ler avec les Journaliſtes ; fut-ce même avec
„ ceux de Trévoux, dont les Ouvrages ne
„ ſont plus lûs, que par les Epiciers & les
„ Beurieres. Vous craignez trop, qu'on ne
„ critique les Livres que vous imprimez. Il
„ eſt vrai„ ,répondit le Libraire, „ que je
„ ſuis forcé à les ménager ; mais, je ne les
„ en aime pas d'avantage. S'ils louent mes
„ Livres, je ſçai bien ce qu'il m'en coute.
„ Il n'y pas un ſeul Extrait, que je ne païe
„ une Piſtolle. Vous avez„, repliqua le Che-
valier de Maiſin, „ l'Agrément de faire annon-
„ cer comme un excellent Livre un Ouvra-
„ ge ſouvent très pitoïable. Il ſe trouve
„ Nombre de Nigauds, qui croïent pieuſement
„ les Journaliſtes comme des Oracles, & qui,
„ ſur leur ſimple Approbation, achetent ché-
„ rement les plus mauvais Livres, Il eſt vrai
„ que vous empoiſonnez le Public des fades
„ Productions de trois ou quatre mauvais
„ Auteurs. Mais, dans la République des
„ Lettres, ce Crime n'eſt point puni. Il eſt
„ permis aux mauvais Ecrivains de faire des
„ Livres, aux Sots de les lire, & aux Librai-
„ res de les vendre le plus chérement qu'ils
„ peuvent. He ! comment vivrions nous„ , dit
le Libraire, „ ſi nous faiſions autrement ? Com-
„ ment feroit cette Foule d'Auteurs, & de
„ Correcteurs, qui ne ſubſiſtent que des Sot-
„ tiſes dont ils barbouillent du Papier ? Il eſt,
„ dans tous les Métiers, des Charlatans. Les
„ mauvais Ecrivains ſont les Charlatans de la
„ République des Lettres. Leurs Drogues ſe

„ vendent souvent mieux, que les Ouvrages „ des plus grands Hommes. Mais, à propos „ de Journaux „, continua le Libraire, „ j'ou„ blios, qu'il faut que j'envoie cette Lettre „ à un Journaliste. Permettez „, dit le Chevalier, „ que je la lise: je vous promets le „ Secret, & je répons que mon Ami gardera „ le Silence. „ Le Libraire ne se fit point prier: il ouvrit la Lettre, & la donna au Chevalier de Maisin, qui la trouva si plaisante, qu'il en prit Copie sur le champ, malgré la Résistance que fit d'abord le Libraire. Mais, il se rendit ensuite, sur l'Assûrance, que lui donna de nouveau le Chevalier, de garder un éternel Secret.

LETTRE DU LIBRAIRE S... *.

A SON JOURNALISTE.

MON *Garçon, Monsieur, vous remettra dix Pistolles, pour le Paiement du présent Journal des trois Mois courant. Je vous avoûrai franchement, que je ne suis pas trop satisfait de votre Façon d'écrire: &, si cela dure, il faudra que je me pourvoie ailleurs. Vous louëz trop foiblement mes Livres, & ne blamez point assez ceux de mes Confreres. Tâchez, dans vos Critiques, & dans vos Invectives, d'imiter les* Journalistes de Trévoux. *Voiez comme ils déchirent*

* *Quid rides? Mutato Nomine de te Fabula narratur.*
HORAT. Sat.

Tu ris? Change le Nom, la Fable est ton Histoire.
BOILEAU, Sat.

chirent, à tort, & à travers, tous les Ouvrages qüi partent d'une Main Janséniste ou Protestante. Ce sont-là des Modeles à suivre. Mais, il semble, que vous vous piquiés d'un Reste de Pudeur, & que vous n'osiés dire hautement, qu'un excellent Livre ne vaut rien. Allez toujours votre grand Chemin. Ces mêmes Journalistes de Trévoux, *que je vous cite comme un des Exemples que vous devez suivre, n'ont-ils pas ôsé deux ou trois fois condamner certains Ouvrages de Bayle & de Boileau? Ils n'avoient cependant que les Défauts d'être faits par des Gens qu'ils n'aimoient point. Que l'Avarice, chés vous, tienne lieu de la Haine. Songez-y, Monsieur. Si le Mensonge vous fait Peur, c'est votre Affaire; mais, pour moi, je ne vous paie point pour dire la Vérité, mais pour louër les Livres que j'imprime, les mauvais comme les bons, & blamer tous ceux qui peuvent en empécher le Débit. Il semble que vous vouliés imiter la Probité & la Sincérité de Bayle & de Sallo. Il dépend de vous Monsieur, de les imiter: mais, vous aurez la Bonté de chercher un autre Libraire, comme moi je chercherai un autre Journaliste. Tâchez donc, Monsieur, si vous voulez que nous continuions d'avoir quelques Affaires ensemble, de vous armer d'un peu plus d'Effronterie: &, dans le présent Journal auquel vous travaillez actuellement, vous aurez la Bonté de blamer les Ouvrrges de Mr. le Ms. d'Ar. . . . ., tant ceux qu'il a déja faits, que ceux qu'il pourroit faire à l'avenir, dont vous ignorez même le Titre & le Sujet. Vous mettrez en Piéces, & déchirerez, tous les Livres qu'impriment les Libraires N . . . . .*

&

& P . . . . . . Ce ſont des Janſéniſtes, Ennemis de Dieu, & de l'Etat; mais, qui plus eſt, les miens. Vous vous informerez exactement des Livres qui auront été donnez par de fameux Moliniſtes, vous les éleverez juſqu'au troiſieme Ciel, & ſur-tout ceux qui pourroient être faits par les Jéſuites, fût-ce même par leurs Freres-Lais. Vous critiquerez fortement la nouvelle Tragédie de Voltaire, & ne manquerez pas de lui bien reprocher, qu'il n'a point de Religion, quoique vous en aiés peut-être moins que lui. Cela ne doit vous faire aucune Peine : ce n'eſt qu'une Injure, qu'il eſt néceſſaire de dire à cet Auteur, pour exciter contre lui le Couroux de tous les Dévots, & des Gens qui ne le connoiſſent point. Le Reverend Pere Recteur me dit hier, qu'on ne ſauroit trop le punir d'avoir répandu le Venin du Janséniſme dans ſa Henriade, *& dans ſon* Oedipe. *Je ſuis, Monſieur, &c.*

TU trouveras, ſans doute, mon cher Iſaac, cette Lettre amuſante & particuliere. Le Chevalier de Marſin, & moi, nous en jugeames de même. Nous plaiſantames beaucoup le Libraire ſur les Louanges qu'il vouloit qu'on donnât aux mauvais Livres. *Si l'on n'imprimoit*, répondit-il, *que de bons Ouvrages, la Moitié des Libraires de l'Univers mourroient de Faim, & l'autre moitié ne ſeroit pas trop bien dans ſes Affaires. Il eſt peu de Gens, qui ſachent diſtinguer un bon Livre d'un mauvais. Pourvû qu'il ſoit nouveau, on trouve à le vendre. Nous avons ſoin d'en faire faire un pompeux Eloge dans les Journaux; & le Public, toujours Dupe, & toujours Amateur de la Nouveauté, achete indifféremment le bon & le mauvais.* TU

TU ſeras moins ſurpris, mon cher Iſaac, de ce que diſoit ce Libraire, ſi tu conſideres, qu'il eſt peu de Gens en état de diſtinguer les ſolides Beautez, du Clinquant, & du Faux-Brillant. Un Livre, où tout eſt dans un parfait Arrangement, où la Beauté des Penſées répond à l'Ordre des Choſes, n'eſt point un Ouvrage qui frape autant l'Imagination de certaines Gens, qu'un autre qui préſentera à l'Eſprit quelques Saillies vives & brillantes, mais qui ne ſont point continuées; ſemblables à ces Feux, qui tout-à-coup ſemblent vouloir embraſer l'Univers, & qui, s'éteignent un moment après. Les Femmes, ſur-tout, aiment beaucoup les Livres, qui ſaiſiſſent leur Attention par quelque Avanture extraordinaire. Le Sublime, le Grand, le Beau, les amuſe moins, que le Merveilleux & l'Extraordinaire. Auſſi voit-on qu'elles aiment beaucoup plus la Lecture des Romans, que des Livres d'Hiſtoire; quoique ceux, qui cherchent à joindre l'Utile à l'Agréable, le trouvent rarement dans ces Romans. Je voudrois, qu'à la Tête de ces ſortes de Livres, on mit la Deviſe qui ſe voit aux vieux *Amadis*, LIS ET OUBLIE. En Effect, la Lecture des ces Ouvrages eſt amuſante; mais, le Souvenir en eſt pernicieux: il laiſſe dans le Cœur quelque-choſe de tendre, qui l'amollit, & donne à l'Eſprit un certain Gout pour les Avantures, très pernicieux aux jeunes Perſonnes, & capable de les jetter dans de grands Egaremens.

CE n'eſt pas que je veuille défendre la Lecture des Romans; mon Zêle n'eſt point auſſi

auſſi outré: mais, je voudrois qu'on ſe fit un Amuſement, & point une Affaire ſérieuſe, de leur Lecture; & qu'on les regardât comme d'agréables Songes, inventez pour occuper pendant quelques Momens les Gens du Monde, & délaſſer de leurs Travaux ceux qui s'appliquent à des Etudes ſérieuſes. Le Roman, alors, deviendroit un Plaiſir permis. On ne paſſeroit plus des Mois entiers uniquement occupé à lire un Ramas d'Enchantemens, d'Amours, de Duels, de Combats, de Rendez-vous, de Perfidie, de Coquetteries, & de Mauvaiſe-Foi. On joindroit l'Agréable à l'Utile: la Lecture des Livres d'Hiſtoire, de Morale, d'une Philoſophie ſenſée, ſeroit la Baſe des Occupations des Gens qui voudroient ſavoir quelque-choſe. Il eſt vrai, que ce Rafinement de Gout ſeroit un Coup mortel pour la plûpart des Auteurs. Bien des Ecrivains, qui vivent de quelques Hiſtoriettes mal digérées qu'ils font imprimer, ſeroient peut-être réduits à ſe faire Cordonniers. Au fond, quel Mal cela cauſeroit-il? Il y auroit moins de mauvais Auteurs, & les Souliers en ſeroient à meilleur Marché. L'Etat & la République des Lettres profiteroient tous les deux à ce nouvel Arrangement. Cette derniere ſe déferoit de mauvais Sujets, qui la deshonorent: & le Roïaume verroit groſſir le Nombre de ſes Artiſans. Peut-être les Auteurs, qui changeroient de Rang, ſeroient-ils charmez de leur nouvelle Condition. Combien de Cordonniers font meilleure Chere, que des Ecrivains? Combien en eſt-il de ceux-ci, qui,

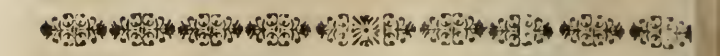
ſans la Bonté qu'ont ces mêmes Cordonniers de leur faire Crédit, iroient à moitié Pieds-nuds? Quelque Amour qu'ils aïent pour la Gloire, ils connoitroient bientôt, qu'un Artiſan, qui eſt tranquile chés lui, aſſuré de ſon Souper & de ſon Diner, eſt cent fois plus heureux, qu'un Ecrivain, qui ne vit que par le Moïen d'une Epitre Dédicatoire ou d'un Sonnet.

CE que je te dis, mon cher Iſaac, ne doit pas te faire croire, que tous les Auteurs ſoient malheureux en France, & que le Mérite & la Science n'y puiſſent faire ſubſiſter Perſonne. Dès qu'un Ecrivain ſe diſtingue par quelque Talent, il eſt aſſuré contre les Revers de la Fortune. Il eſt vrai, qu'il ne devient jamais riche; mais, enfin, ſes Ouvrages ſont toujours aſſez païés, pour qu'il puiſſe vivre honnêtement. Cette Miſere, dont je te parle, ne regarde que les mauvais Auteurs, qui le ſont devenus pour vivre, & qui, trompez dans leurs Eſpérances, meurent ordinairement de Faim. Ils vivottent, pendant quelque tems, de quelque Argent qu'ils reçoivent des Libraires: mais, tôt ou tard, cette Reſſource manque. Alors, il ſeroit heureux pour eux, comme je te l'ai déjà dit, qu'ils pûſſent être Cordonniers, & même Savetiers: ils trouveroient dans cet Etat une Reſſource contre la Miſere ſous laquelle ils ſuccombent.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac: & que le Dieu de nos Peres te comble de Biens & de Proſpéritez.

De Paris ce . . . .

LET-



LETTRE SOIXANTE-DEUXIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

LE Soin, que je prens, mon cher Isaac, de m'instruire des Mœurs & des Coutumes des François, ne m'empêche point de m'appliquer à l'Etude plusieurs Heures de la Journée. Je suis assidu à perfectionner, ou du moins à augmenter, le peu de Connoissances que je puis avoir acquises. Je tache d'éviter tout ce qui pourroit les obscurcir, ou les rendre moins claires, & moins distinctes. Je suis attentif à observer une Regle, & à suivre une Méthode, qui me facilite la Connoissance de la Vérité. Je crois que le Respect outré, que les Hommes portent aux Anciens, produit deux Effets pernicieux. Ils les accoutume à ne faire aucun Usage de leur Esprit, & les met peu à peu dans l'Impuissance de se servir de leurs Lumieres. Ceux, qui passent toute leur Vie à la Lecture d'Aristote & de Platon, s'occupent moins à concilier avec la Vérité les Opinions de ces Philosophes, & à rejetter celles qu'ils apperçoient y être contraires, qu'à les savoir généralement toutes, pour les défendre & les embrasser aveuglément, sans qu'elles aïent besoin d'autre Preu-

Preuves que d'être dans les Ouvrages de ces Anciens.

UN autre Effect dangereux, que produit quelquefois la Lecture des Anciens, c'est qu'elle met une Confusion étrange dans les Idées de ceux qui s'y appliquent, sans savoir comment ils doivent se conduire dans cette Sorte d'Etude. Il est fort utile de lire les Anciens, quand on médite sur ce qu'on lit, qu'on réflechit sur les Sentimens qu'on apperçoit dans leurs Ouvrages, qu'on regarde les Auteurs Grecs & Romains comme de Grands-Hommes, pourtant sujets à l'Humanité, & par conséquent capables de faire des Fautes. On peut alors profiter beaucoup: mais, lorsqu'on s'entête d'un Ecrivain, uniquement parce qu'il est ancien; & qu'on fait son But principal de savoir tout ce qu'il a cru, sans se soucier de ce qu'il faut réellement croire; on agit alors aussi peu sensément, qu'un Homme, qui préféreroit un vieille Médaille de Bronze, gâtée & effacée, à un piece d'Or moderne, belle par la Gravûre, & d'un grand Prix par sa Grosseur. Est-il rien de si précieux, que la Vérité? Et toute l'Autorité, que peut avoir acquis un Auteur pendant deux mille Ans, peut-elle balancer la Raison & l'Evidence?

LA Folie de déïfier les Défauts & les Fautes des Anciens est commune à tous les Commentateurs. Il semble, que les Louanges, qu'ils donnent aux Auteurs qu'ils commentent, retombent en partie sur eux-mêmes. Un Commentateur se regarde, avec son Auteur, comme ne faisant qu'une même Per-

ſonne. *Dans cette Vûe, l'Amour-propre joue admirablement ſon Jeu; & il partage l'Encens qu'il fait fumer à la Gloire d'un autre* §. Ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt que les Commentateurs ne louent pas ſeulement leurs Auteurs, parce qu'ils les eſtiment, mais encor parce que c'eſt la Coûtume, & que l'Uſage a établi cette Mode. Un Commentateur paſſeroit parmi ſes Confreres pour peu inſtruit des Matieres ſur leſquelles il travaille, s'il ne louoit d'une Maniere hyperbolique le Livre & le Mérite de ſon Auteur.

IL eſt trois Sortes d'Ouvrages, qui ſont faits pour tendre des Piéges à la Raiſon & à l'Eſprit, en les préoccupant de fauſſes Idées: les *Commentaires*, les *Journaux*, & les *Préfaces*.

COMME il ſeroit ridicule, qu'une Perſonne dît, qu'elle travaille ſur une Matiere inutile, ou de peu d'Importance, les *Commentateurs* annonçent toûjours, qu'ils expliquent un Auteur divin, du prémier Ordre, dont le Génie eſt grand, vaſte, pénétrant, & qui a fait l'Admiration de ſon Siécle & de ceux qui l'ont ſuivi. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que le même Commentateur, qui travaille ſur deux Auteurs dont les Sentimens ſont opoſez, ſe contrédit en tout, & loue avec Excès un Sentiment qu'il a condamné avec Mépris.

LES *Journaliſtes* blâment, ou louent, ſelon que le Libraire, qui fait imprimer le Journal

§ Mallebranche, Recherche de la Vérité, *Part. II, Chap. IV, pag.* 200.

nal prend Intérêt qu'un Livre soit approuvé ou critiqué.

UN Auteur, dans une *Preface*, tâche d'en imposer à son Lecteur, & de l'éblouïr. Il n'en est presque aucune, qui soit conforme à la Vérité, au Bon-Sens.

AINSI, mon cher Isaac, je crois que, pour juger sainement de la Bonté d'un Livre, soit ancien, soit moderne, il faut le lire sans Prévention, & sans Préoccupation: concilier d'abord ses Opinions avec la Raison, & ensuite avec les Ouvrages des Grands-Hommes: éxaminer les Endroits, qui peuvent nous paroître obscurs ou douteux: rejetter ceux que nous voïons évidemment faux: & accepter avec plaisir ceux qui nous instruisent, & nous font connoître la Vérité, ou qui servent à fortifier la Connoissance de celle qui nous étoit déjà connue. C'est-là la seule Maniere de pouvoir juger sainement de la Bonté d'un Ouvrage. Toutes les autres Preuves sont, ou fausses, ou incertaines.

PRESQUE toutes les Personnes jugent de la Bonté d'un Livre uniquement par la Réputation de l'Auteur. Il est vrai, qu'elle forme un grand Préjugé: mais, cependant, cette Preuve n'est point infaillible. Scot, & bien d'autres Auteurs Scolastiques, ont eu dans leur Tems une Réputation surprenante. Ils sont tombez, & à peine sont-ils connus de quelques Moines. Les Louanges générales ne décident de la Bonté d'un Ouvrage, qu'autant qu'elles sont justes & équitables, & qu'el-

les partent & viennent de Gens qui ont réfléchi avant de les donner.

LE Débit d'un Livre n'est point non plus une Marque de sa Bonté. Comme le Nombre de ceux, qui ne lisent que des Bagatelles & des Puérilitez, est beaucoup plus grand que le Nombre de ceux qui s'appliquent sérieusement à l'Etude, les *Bigarrures de des Accords* ont été imprimées beaucoup plus de fois, que les *Oeuvres de Des-Cartes*, *de Gassendi*; & les *Poësies du Pere du Cerceau*, que le *Poëme de St. Prosper de Mr. de Saci.*

LA Rareté d'un Livre ne doit point augmenter son Mérite. Les Ecrits de *Vanini* sont fort rares : bien d'autres Ouvrages composez par des Libertins le sont aussi ; & les *Cicérons*, les *Quintiliens*, & les *Platons*, sont très communs. Dira-t-on pour cela, que ce soient des Auteurs médiocres, & peu recherchés ? La plûpart des bons Livres, au contraire, sont très communs, & les mauvais ne se trouvent guére. *La Raison en est naturelle*, dit un Auteur moderne : *les bons s'impriment souvent* ; *& les mauvais ne sont imprimez qu'une fois ou deux*, *& puis c'est tout.*

LA Prévention, mon cher Isaac, avoit été poussée si loin chés les François, sur la Fin du Siécle passé, & au commencement de celui-ci, qu'il suffisoit qu'un Auteur fût ancien, pour qu'il eut un Nombre de Partisans, qui vouloient que ses Défauts fussent des Perfections. D'un autre côté, il y avoit plusieurs Personnes si prévenues en faveur des Ecri-

Ecrivains modernes, qu'elles n'approuvoient rien, ni ne trouvoient rien de beau & de bon, parmi les Anciens. Il faut être fou, frénétique, & excessivement ignorant, pour donner dans ces Excès. Il est un juste Milieu dans les Choses. Les Anciens ont eu leurs Défauts; mais, ils ont eu aussi de grandes Beautez. Il en est même, que les Modernes n'ont encor pû égaler. Voici comme je crois qu'on devroit fixer la Dispute qui roule sur cette Préférence.

ARISTOTE, *Platon*, *Epicure*, & les autres Philosophes anciens, ont été de très-mauvais Phisiciens, eu égard à *Gassendi*, *Des-Cartes*, *Newton*, &c.: & de médiocres Métaphisiciens, comparez à *Locke* & à *Mallebranche*. Ils ont eu des Idées sur la Morale aussi parfaites que les nôtres: & les *Offices de Cicéron* sont une Preuve invincible de la Vérité de ce Fait. Ils étoient des Ignorans, ou peu s'en faut, dans l'Astronomie, la Navigation, & la Géographie; mais, ils l'ont emporté sur nous pour l'Histoire: *Frà-Paolo*, *de Thou*, *Rapin-Thoiras*, sont encor éloignés de la Perfection qui regne dans les Morceaux qui nous restent de *Sallufte* & de *Tacite*; & ils sont au-dessous de *Tite-Live*, de *Thucidide*, & de *Xénophon*.

LES Beautez du *Tasse*, de *Milton*, de *Voltaire*, n'égalent point celles d'*Homere* & de *Virgile*. Ce n'est pas que les Poëmes anciens n'aïent des Défauts, ainsi que les modernes: mais, le Bon, le Sublime, & le

Merveilleux, dont ils ſont remplis, font qu'on apperçoit peu certaines Fautes, ou du moins qu'on les pardonne aiſément §. Le *Paſtor fido* du *Guarini*, les *Eglogues de Fontenelle*, & quelques-unes de celles de *Segrais*, ſont peut-être préférables aux Oeuvres de *Théocrite*: mais, elles ont, dans celles de *Virgile*, des Rivales, qui les balancent, & les effacent peut-être.

LES Tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide* ont de grandes Beautez: mais, pour quiconque n'eſt point idolâtre de l'Antiquité, elles n'ont, ni autant de Brillant, ni autant de Charmes, de Douceur, & de Sublime en même tems, que celles de *Corneille* & de *Racine*. Il eſt même des Poëtes François, qui n'approchent que de loin de ces deux illuſtres Modernes, qui, cependant, peuvent balancer les anciens Tragiques Grecs. L'*Ariane* de *Thomas Corneille*, le *Radamiſte* de *Crebillon*, les trois derniers Actes de l'*Oepide* de *Voltaire*, & le *Brutus* du même Auteur, valent peut-être l'*Electre* d'*Euripide*, & l'*Oedipe* de *Sophocle*. Quant aux Latins, leurs Piéces de Théatre ſont déteſtables. Il ſemble que l'*Italie* n'ait jamais pû produire aucun Génie capable de traiter comme

§ Il faut convenir, qu'il y a des grands Défauts dans les Poëmes d'Homere. Mais, il faut être bien ignorant, ou bien prévenu, pour n'en pas ſentir les Beautez raviſſantes. Il eſt tel Morceau de l'*Iliade*, que j'aimerois mieux avoir fait, que tous les Ouvrages de la Motte, & j'ôſe dire, (ſi l'on excepte Fontenelle,) que tous ceux des Membres de l'Académie Françoiſe. Je m'explique. J'entens l'Académie Françoiſe telle qu'elle exiſte en l'Année 1737.

comme il faut un Sujet Tragique. Les Piéces de *Seneque*, qui nous restent aujourd'hui, valent moins que celles de *Pradon*. Nous aurions beaucoup plus d'Obligation à nos Peres, s'ils nous avoient conservé quelque meilleur Ouvrage à la place de celui-là.

LA Comédie est assez égale, chés les Anciens, & chés les Modernes. *Aristophane*, *Ménandre*, *Plaute*, *Térence*, peuvent bien aller de pair avec Don *Lopez de Vega*, *Moliere*, & quelques bons Auteurs Anglois dans ce Genre. Je crois cependant, que si l'on éxaminoit la Chose avec un Esprit critique & desintéressé, après une mûre Réfléxion, on se détermineroit peut-être pour les Modernes.

PLUSIEURS Auteurs ont fait de fort belles Elégies & quelque Piéces Galantes dans ces derniers Tems. La *Comtesse de la Suze* a peut-être mieux réüssi que tous les autres: mais, ses Ouvrages n'aprochent point de ceux d'*Ovide*, de *Tibulle*, & de *Properce*. L'Ode, chés les Grecs & chés les Romains, fut portée à un Point de Perfection auquel l'on n'a point encor atteint. Il n'est aucune Comparaison entre *Pindare*, *Horace*, & *Anacréon*; & *Malherbe*, *Rousseau*, & *la Motte*. Ce n'est pas que ces derniers n'aïent bien des Beautez. *Rousseau*, sur-tout, avoit commencé d'une maniere à donner Espérance à ceux qui soutiennent le Parti des Modernes, qu'il égaleroit un jour *Horace*; mais, il semble que le même Arrêt, qui flétrit sa Réputation, éteignit aussi son Génie. Il n'a plus fait, dès qu'il a été banni de la France, que des Ouvrages dignes de la

Vivacité & de la Pénétration des Brabançons. Sa Muſe, applaudie à Bruxelles, eſt ſifflée actuellement en Europe par quiconque a la moindre Notion de la Poëſie Françoiſe.

QUANT à l'Eloquence, nous ſommes fort au-deſſous des Anciens. *Boſſuet*, *Flechier*, *Patru*, *le Maitre*, *Bourdaloue*, n'ont eu, ni la Force, ni le Feu, ni le Sublime, de *Démoſthene*; & n'ont point atteint la Majeſté, la Grandeur, & la Dignité de *Cicéron*. L'Italie moderne n'a fourni aucun Orateur diſtingué: tous ſes Prédicateurs ſont plûtôt des Scaramouches, des Pantalons, & des Arlequins, qui divertiſſent leurs Auditeurs par des Pointes & par des Jeux-de-Mots, que des Gens qui ſe piquent d'aller au Cœur, & de ravir l'Eſprit de leur Auditeur par leur Eloquence.

VOILA', je crois, mon cher Iſaac, ce qu'on peut dire de moins partial ſur la Diſpute des Anciens & des Modernes. C'eſt-là le Sentiment de tous les Savans qui ſont Uſage de leur Raiſon, qui ne s'abbandonnent point entiérement aux Préjugés qu'on peut leur avoir donnez dans leur Enfance. Les Régens, dans les Colleges, inſpirent ordinairement à leurs Ecoliers un Mépris infini pour tous les Auteurs dont les Ouvrages n'ont point quinze cens Ans d'Ancienneté. C'eſt-là le Tems, où il étoit encor permis aux Hommes de penſer; mais, depuis, il leur a été défendu de faire Uſage de leur Entendement. Les Jeunes-Gens s'accoutument peu-à-peu à recevoir ces Sentimens comme des Opinions qu'on ne ſauroit combattre, & qu'on ne doit pas même exami-

éxaminer. Ils ne lisent jamais les Livres & les Ouvrages qu'on leur décrie: &, lorsqu'ils sont parvenus à un certain Age, leurs Préjugés sont si forts, qu'ils cherchent des Raisons, en lisant les Modernes, pour affoiblir les Beautez dont il sont frappez. Combien de Personnes, charmées des Vers & des Pensées nobles & hardies de Voltaire, condamnent cependant sa *Henriade*, sans en vouloir distinguer les Beautez & les Défauts; & cela, uniquement parce qu'ils se figurent qu'un Moderne ne peut faire un bon Poeme Epique? Mais, je voudrois leur demander s'ils croïent, que, du Tems des Anciens, les Hommes eussent deux Têtes, deux Ames, deux Entendemens, quatre Mains, & quatre Pieds? Si cela est, sans doute aucun des Modernes ne pourra jamais égaler les Anciens. S'ils n'avoient, comme nous, qu'une Ame & un Entendement, je ne doute pas qu'il ne puisse se trouver encore un Génie aussi beau que celui de *Virgile*; excepté que celui qui le forma ne leur ait révélé, que, d'ores-en-avant, il ne produiroit plus d'Hommes qui pussent atteindre à cette Perfection.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac. Vi content & heureux, & que le Ciel te donne la Santé & les Richesses. Ecri-moi, je te prie, dès que tu pourras le faire.

De Paris, ce. . . .

Lettre Soixante-Troisieme.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

Je suis arrivé depuis six Jours à Naples, mon cher Monceca. Mais, avant de te faire part des Choses que j'ai déjà remarquées dans cette Ville, je te dirai quelques Particularitez de celles que j'ai vûes en passant à Lorette. Les Nazaréens prétendent, que le Temple de cette Ville y a été apporté par les Anges. C'étoit une Maison du Village de Nazaret en Judée, à ce qu'ils disent, qui fut d'abord transportée en Dalmatie, sur une Montagne appellée *Tersolto*, où elle resta quelque Tems. De-là, les mêmes Anges l'enlevérent encore, la placérent dans une Forêt auprès de la Marche d'Ancone. Enfin, elle fit encor deux ou trois Voïages; après quoi, elle choisit son Domicile ferme & stable au même Lieu où elle est actuellement. Il est vrai, que les Nazaréens, pour la fixer entiérement, & lui ôter le Pouvoir de se promener & de galopper à l'avenir, ont bâti un magnifique Temple, au milieu duquel elle se trouve renfermée.

Les Prêtres, qui desservent ce Temple, prétendent, que cette Maison est bâtie de cer-

taines Pierres inconnues. Mais, je te dirai, qu'après avoir examiné la Chose, j'ai apperçû aisément, qu'il étoit construit de Briques, & de quelques Pierres grises & roussâtres, qui n'ont rien que de très commun. Ces Pierres, & ces Briques, sont si mal jointes ensemble, qu'on voit bien que l'Ouvrage a été fait & maçonné fort à la hâte. On vient à Lorette de tous les Endroits & de tous les Païs du Monde. Tous les Nazaréens Papistes ont une Vénération aussi grande pour ce Lieu, que celle que nous avons pour Jérusalem. Il y a des Années, où, pendant les Fêtes de Pâques, il se trouve à Lorette près de deux cens mille Pélerins, tant Hommes que Femmes.

LE Plaisir & la Joie ont autant de Part que la Dévotion aux Voïages de la plus grande partie des Pélerins & des Pélerines. On fait dans toute l'Italie des *Parties de Lorette*, comme *des Parties de Bal.* Les Confréries des Hommes & des Femmes, équippées d'une Façon bisarre & ridicule, s'y rendent en foule. Lorsque le Chemin est un peu trop long, les Gens y viennent montez sur des Anes, qui sont réputez en Odeur de quelque Sainteté, comme le Chameau qui apporta l'Alcoran à la Mecque. Ils ont le Don & la Vertu de ne broncher jamais, & sont d'une Humeur très docile, ainsi que leurs autres Confreres: mais, ils les surpassent beaucoup en Pénétration; ensorte qu'on peut les laisser marcher à leur Fantaisie, sans craindre qu'ils s'écartent du Chemin.

LA principale Cérémonie que font les Pélerins,

lerins, lorſqu'ils ſont arrivez, conſiſte à faire le Tour du Temple, en marchant ſur leurs Genoux. Cela fait le plus plaiſant Spectacle du Monde. Figure-toi, mon cher Aaron, de voir deux ou trois cens Ecoliers, qui jouent à *Cloche-Pied*, & ſautent tous les uns après les autres: l'un, en tombant, entraine celui qui marche devant lui. Il en arrive de même aux Pélerins de Lorrette, qui ſe diſputent à qui cotoïera le plus près la Muraille du Temple; enſorte que les uns allant du même Côté, par où les autres viennent, il arrive très ſouvent, que la Dévotion ne ſe termine pas ſans quelques Gourmades & Coups de Poing.

Tu me demanderas, mon cher Monceca, dans quel Tems, & comment, je penſe que cet Edifice a été conſtruit? Il ne me ſera pas aiſé de te donner ſur cela des Eclairciſſemens bien précis. Tout ce que je puis te dire de plus certain, c'eſt que ce prétendu Miracle étant arrivé ſous le Pontificat d'un nommé Boniface, Homme ruſé, fin, ſouple, délié, capable de l'Exécution des plus grands Deſſeins, & avare exceſſivement; il y a apparence, que, dans une Nuit, pluſieurs Ouvriers peuvent avoir bâti cet Edifice, qu'on dit avoir été apporté de Nazaret, & qui n'eſt qu'une ſeule Chambre, très petite, & peu élevée. On croiroit cela d'autant plus aiſément, qu'il n'y avoit alors aucune Habitation à plus d'une Lieue de l'Endroit où ſe trouve actuellement le Temple de Lorette. Dans les Tems, où l'on débita l'Hiſtoire de l'Arrivée ſubite de cette Maiſon, les Nazaréens étoient plongés

dans

dans une ſi grande Ignorance, & la Superſtition les offuſquoit ſi fort, qu'ils auroient crû aveuglément des Choſes bien plus contraires à la Raiſon. Mais, je doute qu'actuellement un pareil Miracle fît fortune; ou, du moins, ne trouveroit-il guére de Partiſans, qu'en Italie.

EN voilà aſſez ſur Lorette, mon cher Monceca; je viens à Naples, où j'ai déjà vû bien des Beautez, depuis que j'y ſuis arrivé. Cette Ville a été ſi ſouvent ravagée, que la plûpart de ſes Antiquitez ont été détruites, ou endommagées. On voit pourtant encore les Reſtes d'un Amphitéatre, & deux ou trois Frontiſpices d'anciens Temples, qu'on a fait ſervir à l'Embelliſſement des nouveaux qu'on a bâtis ſur les Fondemens & les Ruines des autres.

NAPLES eſt une des plus grandes & des plus belles Villes de l'Europe: elle ſemble même avoir un Avantage ſur Rome, Londres, Paris, & Veniſe. Elle eſt généralement & réguliérement belle. Ces autres Villes ont, à la vérité, pluſieurs beaux Hôtels; mais, ils ſont entre-mêlez de Maiſons baſſes, ou mal bâties, & deſagréables à la Vûe.

LES Napolitains ont la Réputation d'être le Peuple le plus mauvais & le plus ſcélérat de l'Europe. Il a été un Tems, où l'on faiſoit Marché dans ce Païs à deux Ecus pour la Vie d'un Homme. Il y avoit plus de trois mille Bandits dans le Roïaume, qui avoient la Hardieſſe de ſe défendre contre les Troupes réglées. On a eu une Peine infinie à exter-

terminer cette Race. Enfin, les Eſpagnols, & après eux les Allemands, ont purgé preſque entiérement cet Etat de tous ces Miſérables. Ils en ont fait mourir une grande Quantité, & ont ſi fort épouvanté les autres, qu'ils les ont forcés à ſe contraindre & à changer leur Genre de Vie.

LES Napolitains aimoient beaucoup autrefois les Eſpagnols, ils abhorroient les François, & haïſſoient les Allemands. Il ſemble, que leur Façon de penſer ſoit changée en partie. Depuis cette derniere Guerre, ils en ont donné pluſieurs Marques: &, quant à préſent, je crois qu'on peut dire, qu'ils abhorrent toûjours les François, aiment les Allemands, & haïſſent les Eſpagnols. C'eſt aſſez-là le Goût de toute l'Italie; & je ne puis comprendre ce qui a acquis aux Allemands l'Amitié de ce Païs. Je conçois comment un Officier Allemand eſt plus aimé d'un Italien, qu'un Officier François. Ce prémier ſe contente de boire le Vin de ſon Hôte, de s'emparer du meilleur Appartement qu'il y ait dans la Maiſon, ſans beaucoup de Cérémonie. Le François, au contraire, fait mille Courbettes, couche au Grenier s'il le faut, mange le peu d'Argent qu'il a en Feſtins & en Préſens; mais, il cajole les Femmes: & c'eſt-là un Crime capital parmi les Italiens. Ils n'ont point le même Sujet de Haine contre les Eſpagnols. Leurs Humeurs même ſimpatiſent aſſez enſemble: bigots, également ſoumis aux Moines, Serviteurs zélez du Saint Office, il eſt ſurprenant, qu'ils aiment mieux la Sévérité des Allemands, qui

les tient dans une très grande Contrainte.

S'IL eſt peu de Peuples en Italie auſſi mauvais que celui de Naples, il en eſt peu qui ſoit auſſi ignorant & auſſi hébété. Il ſemble ne faire Uſage de ſa Raiſon, que pour aſſaiſonner le Crime. Dès qu'il ne s'agit point de faire une mauvaiſe Action, à peine a-t-il quelque Notion au-deſſus de la Bête. Cette Ignorance craſſe regne même parmi les Gens d'un Rang diſtingué, & il eſt ſurprenant de voir combien ils ſont bornez. Leur Connoiſſance ne s'étend qu'au Nombre de Temples qu'il y a dans Naples. Ils ſavent auſſi les Jours où l'on doit ſolemniſer la Fête de quelque Saint, les Rues où paſſent les Proceſſions, les Caffez où l'on s'aſſemble: voilà toute leur Science. J'entendis l'autre jour, dans un de ces Caffez, un Noble Napolitain, qui fit une Demande à un François, qui pourra te faire juger de l'Etendue des Connoiſſances des ſes égaux. Il demanda fort ſérieuſement, ſi le Port de Paris étoit auſſi beau que celui de Naples, & ſi les Vaiſſeaux du Roi s'y tenoient? Je veux croire, que tous les autres Nobles ne ſont point auſſi ſots; mais, en général, rien n'eſt ſi ignorant, qu'un Noble Napolitain.

LA plûpart des Grands du Païs font leur Séjour ordinaire à Rome: ils viennent paſſer toutes les Années un certain Tems à Naples; après quoi, ils s'en retournent. Ils ont raiſon de trouver le Séjour de Rome beaucoup plus gracieux que celui de cette Ville: il n'y

n'y a aucune Comparaiſon de l'un à l'autre.

LES Temples ſont à Naples d'une Magnificence au de-là de toute Expreſſion. Ce n'eſt que Marbre, Porphire, Or, Argent, Bronze, Peintures magnifiques : & ceux de Rome, ſi l'on en excepte celui de St. Pierre, ne l'emportent pas ſur ceux de cette Ville. Un des principaux a été bâti, à ce que diſent les Nazaréens, à l'occaſion d'un grand Miracle : car, à Naples, ainſi que dans le Reſte de l'Italie, il ne ſe fait preſque rien où les Saints ne prenent un notable Intérêt. Ils racontent donc, que le Diable, ſous la Figure d'un Pourceau, ſe promenoit tous les jours réguliérement dans le Lieu où ce Temple eſt bâti, & qu'il cauſoit une ſi grande Frayeur aux Habitans, que la Ville ſe fût inſenſiblement dépeuplée par leur Fuite. Le Diable-Pourceau faiſoit un Tapage étonnant. Il ne s'amuſoit point à fouiller dans la Terre avec ſon Grouïn ; mais, lorſqu'il attrapoit quelqu'un, ſur-tout ceux qui n'avoient pas ſoin de faire l'Aumone aux pauvres Religieux mandians, ils les maltraitoit, & les réduiſoit dans un Etat très dangereux pour leur Vie. Un nommé Pomponius, qui ſe trouvoit pour lors Pontiſe de Naples, conſulta une Sainte, à laquelle il avoit beaucoup de Dévotion Elle lui ordonna de lui bâtir un Temple dans l'Endroit où le Pourceau prenoit ſa Récréation. Dès qu'on eut poſé la prémiere Pierre, qui devoit ſervir au Fondement de cet Edifice, le Diable diſparut pour toujours. Le Pontife fit faire un Pourceau de Bronze, qu'on garde dans la Sacriſtie de ce Tem-

Temple, pour conſerver la Mémoire d'un Miracle auſſi éclatant.

Il y a pluſieurs Choſes auſſi ſuprenantes dans cette Ville. Dans un Monaſtere de Moines, on voit une Figure, par laquelle le Peintre a voulu repréſenter la Divinité, qui eut une fort longue Converſation avec un certain Thomas d'Aquin. Mais, tous ces Prodiges ſont des Bagatelles, eu égard à celui qui arrive ici toutes les Années dans le Temple principal, qu'on appelle la Cathédrale. Le Sang d'un nommé Janvier, enfermé dans une Bouteille, bouillonne toutes les fois qu'on l'approche de la Chaſſe où eſt ſon Corps. Lorſque ce Miracle tarde à ſe faire, & qu'il faut préſenter pluſieurs fois la Bouteille auprès de la Chaſſe, le Peuple ſe figure, qu'il eſt menacé des plus grands Dangers. S'il alloit prendre Fantaiſie, par haſard, à Janvier de ne point faire bouillonner ſon Sang, il y auroit peut-être quelque étrange Révolution dans la Ville. Il eſt vrai, que les Vice-Rois de Naples ordonnent aux Prêtres très ſérieuſement, que le Miracle ait à s'éxécuter, & qu'ils répondent de la Réüſſite. Il y a quelques Années, que le Bouillonement dans la Bouteille tardant trop à ſe faire, le Peuple couroit déja comme inſenſé, & furieux, par les Rues. Enfin, le Miracle ſe fit, & le Calme revint.

Est-il permis, mon cher Monceca, qu'il y ait des Hommes aſſez ignorans, & aſſez imbécilles, pour donner dans de pareilles Chimeres; & des Perſonnes aſſez fourbes, pour vouloir abuſer ainſi de la Crédulité du Vulgaire?

re? Que diroient de nous les Nazaréens si nous donnions dans de pareils Egaremens? De combien d'Ecrits ne ferions-nous point accablez? Quel Ridicule ne nous donneroient point leurs Auteurs? Quels Reproches sanglans ne nous feroient-ils pas? „ Imbécilles „ , nous diroient-ils, „ quel Personnage faites-vous jouër à la „ Divinité? A-t-elle Besoin de se manifester „ par de semblables Mommeries? Levez les „ Yeux au Ciel. Contemplez le Soleil s'a- „ vancer à Pas de Géant dans sa Course, & „ la recommencer dès qu'il l'a finie. Voilà „ des Marques dignes de la Grandeur du „ Tout-puissant. Avez-vous oublié, qu'il „ vous a défendu par sa Loi de vous tailler „ aucune Figure des Choses qui sont aux „ Cieux, sur la Terre, & dans les Eaux? „ Brisez donc votre Phiole, & l'Image que „ vous croïez avoir le Pouvoir de faire bouil- „ lonner ce Sang. Souvenez-vous, que le „ Dieu de vos Peres punissoit même les En- „ fans du Crime des Parens. „ C'est ainsi, que nous parleroient les Nazaréens. Mais, dés que ce sont eux, qui font une Chose, elle est toujours vertueuse & louable. L'Infaillibilié est leur Partage, & l'Erreur & la Confusion sont le nôtre.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, & donne-moi de tes cheres Nouvelles.

De Naples, ce ....

Lettre Soixante-Quatrieme.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

UN Poëte, dont je t'ai ſouvent parlé, vient d'enrichir le Théatre d'une nouvelle Tragédie. Elle eſt belle, touchante, bien conduite, bien verſifiée, & remplie de Sentimens nobles & hardis. Avant de te communiquer quelques Réfléxions que j'ai faites au ſujet de cette Piece, & pour que tu puiſſes les mieux gouter, il faut que je te diſe un Mot ſur le Caractere de l'Auteur.

Voltaire, c'eſt ainſi qu'on l'apelle, eſt doué d'un Génie vif, pénétrant, hardi. Il eſt excellent Verſificateur, meilleur Philoſophe que ne le ſont ordinairement les Poëtes, Honnete Homme, doux & uni dans la Société; mais, fort prévenu de l'Attention qu'on doit avoir pour un Homme d'Eſprit, il eſtime un véritable Savant beaucoup plus qu'un ancien Noble, qui n'a d'autre Mérite que ſa Nobleſſe. Le peu d'Egards, qu'il a eu quelque fois pour des Perſonnes du prémier Rang, lui a attiré des Ennemis dangereux. Il écrit d'une Façon ſi hardie, & il choque quelque-fois ſi ouvertement la Superſtition, que les Moines, leurs Emiſ-

faires, & ceux qui ne l'aiment point, répandent par toute l'Europe, qu'il n'a aucune Religion. On voit cependant dans tous ses Ouvrages un Esprit de Candeur & d'Humanité, qui montre évidemment, qu'il est pénétré de l'Existence d'un Dieu, bon, juste, & souverainement puissant. Quelques Ouvrages-même, qu'on lui reproche avec le plus d'Aigreur, & auxquels il nie constamment d'avoir eu part, sont remplis part-tout des Louanges que tous les Hommes doivent à la Divinité, par Reconnoissance, & par Devoir.

CE qu'il y a de surprenant dans ce Païs, c'est la Fureur que l'on a de vouloir sans Preuves attribuer certains Livres, & certains Ecrits, à des Gens qui les desavouent. Tu te tromperois, si tu croïois qu'en France un Auteur n'est responsable que de ses propres Ouvrages: il l'est de tous ceux qu'il plait au Public, & à ses Ennemis, de lui attribuer. Le Vulgaire a condamné vint Ecrivains, sur des Piéces auxquelles ils n'avoient jamais eu la moindre Part. Mais, ce qui t'étonnera encore, c'est l'Acharnement, que certains petits Auteurs, vils Excrémens du Parnasse, ont contre tous ceux que le Mérite & la Science distinguent. Ils inondent la Ville d'Ecrits de Satires, blament sans aucun égard les meilleurs Livres, se répandent en Invectives dans les Caffez & les autres Lieux publics; &, à force de criailler, ils viennent quelquefois à bout de persuader le crédule Pulic; semblables aux Corbeaux, qui, par leur Croassement, font cesser le Chant d'un tendre Rossignol, ou le dérobent à l'Ouïe.

UN

UN des plus zélez Calomniateurs de Voltaire est un Monstre vomi de l'Enfer, pour le Supplice de tous les Auteurs qui ont eu quelque Réputation, & qui se sont piqués d'être honnêtes Gens. Rousseau, c'est ainsi qu'on nomme ce Frere d'Alecto, la Calomnie en main, perca de ses Traits quiconque eut du Mérite; &, quoiqu'il fût l'Ennemi de tout le Genre-Humain, sa Haine se répandit avec plus de Violence sur ceux qu'il crût les plus estimables. Tant de Crimes révoltérent enfin toute la France: l'Etat se crût intéressé à la Perte d'un Scélérat & d'un Furieux: il fut condamné par Arrêt du Parlement de Paris; & il n'évita, que par la Fuite, de trouver, sous la Main d'un Bourreau, la Punition de ses Crimes. Il erra long-tems de Roïaume en Roïaume. Son Génie, & son Talent pour la Poësie, le firent d'abord recevoir avec plaisir par ceux qui ne le connoissoient point. Mais, semblable à la Couleuvre d'Esope, il se jetta sur ses Bienfaicteurs, dés qu'ils l'eurent retiré du misérable Etat dans lequel sa Fuite le mettoit. Enfin, *lassé de Crimes & non pas rassasié*, il resta quelque tems sans exciter ses Serpens; mais, bientôt, Furie implacable, il déchira de sa Retraite tous les bons Auteurs que son Exil lui rendoit encor plus odieux. Voilà, mon cher Isaac, un des principaux Adversaires de Voltaire: juge par-là des autres.

JE viens à sa Tragédie d'*Alzire*. Cette Piéce me paroît conduite avec beaucoup d'Art & de Science. L'Attention de l'Auditeur est

ſuſpendue & animée juſqu'à la derniere Scene: & le cinquieme Acte produit des Situations très intéreſſantes. Je vais te donner une Idée de la Piéce, & du Caractere des prinpaux Acteurs.

ALVARÈS, Pere de Guzman, Gouverneur du Pérou, ouvre la Scene avec ſon Fils, & lui apprend la Permiſſion qu'il a reçue du Conſeil de Madrid de lui remettre ſon Emploi. Il le prie de délivrer quelques Priſonniers qu'on a arrêtez la veille, & lui raconte comme il a été ſauvé dans un Combat par un jeune Américain. Dom Guzman ſuit avec peine les Avis de ſon Pere. Le Caractere de Dom Alvarès, & celui de Dom Guzman, ſe dévelopent parfaitement bien dans cette premiere Scene: leur Converſation met l'Auditeur au fait du Sujet de la Piéce. Guzman, en accordant la Vie des Priſonniers à ſon Pere, auſſi doux, auſſi ſenſible pour les Malheureux, qu'il eſt fier, orgueilleux, & cruel, le prie de tâcher de fléchir Alzire, Fille de Monteſe, Souverain d'une Partie du Potoſe, qu'il doit épouſer. On apprend dans le même Acte par Alzire même, qu'elle avoit été promiſe à Zamore Prince Américain, & qu'elle alloit être unie avec lui, lorſque le cruel Guzman vint la ſéparer d'un Amant qu'elle adoroit. En rappellant ſes Malheurs à ſon Pere Monteſe, qui lui parle en faveur de Guzman, elle en inſtruit l'Auditeur ſans Affectation, ainſi que de ſon Changement de Religion. Dès les prémieres Scenes, le Sujet de la Piéce eſt parfaitement expliqué. Zamore,

re, qu'on avoit cru mort, se trouve être un de ces Prisonniers inconnus, qu'on avoit délivrez. Il retrouve Alzire, dans le moment qu'elle sort du pied des Autels, où elle a juré une éternelle Foi à Guzman, qui la surprend avec Zamore. Le grand Cœur de cet Américain ne lui permet point de cacher son Nom & sa Naissance. Guzman, outré de Douleur & de Jalousie, veut le faire périr: mais, Alvarès son Pere s'oppose à ses Desseins; &, par un Accident qui produit un Effect charmant dans l'Esprit de l'Auditeur, ce même Zamore étoit cet Américain, qui, dans un Combat, avoit sauvé la Vie à Alvarès. Guzman, ne pouvant se rendre aux Prieres de son Pere, fait conduire Zamore en Prison. Alzire, tremblante pour son Amant, gagne un de ses Gardes, qui se charge de le conduire hors de la Ville; mais, à peine Zamore est-il en Liberté, qu'il en profite, pour immoler, au milieu de ses Gardes, le cruel Guzman. Il est arrêté, & comdamné à mourir, ainsi qu'Alzire, qu'on croïoit avoir trempé dans le Meurtre de son Epoux, quoiqu'elle en soit innocente. Mais, lorsque ces malheureuses Victimes de l'Amour n'attendent que le Moment qui va leur donner le Trépas, Guzman, qui n'est point mort en recevant le Coup que lui avoit donné Zamore, profite du dernier Instant de sa Vie, & repare, par une Clémence généreuse, toutes ses Cruautez & ses Barbaries.

VOILA' en peu de Mots, mon cher Isaac, le Sujet de la Piéce. Voici quels sont les différens Caracteres des Acteurs.

ALVARÈS est un parfait Honnête-Homme, rempli de Candeur & d'Humanité, zélé pour sa Religion, mais sans être aveuglé par une Fureur à la quelle on donne le nom de Piété.

GUZMAN est fier, vain, orgueilleux, superbe, cruel; tel, enfin, qu'on dépeint les Espagnols qui firent la Conquête du Méxique. Plein des Maximes pernicieuses des Convertisseurs, de quelque Maniere qu'on fasse les Chrétiens, tout est égal pour lui.

MONTEZE est un nouveau Converti, persuadé de la Religion qu'il a embrassée. Sa Fille, au contraire, pleine des anciens Préjugés, ne doit sa Vertu qu'à elle-même: la Religion décide peu de ses Mouvemens.

ZAMORE est zélé pour ses Dieux, fidelle Amant, formé par les seules Leçons de la Nature, humain pour tous les Hommes en général, irréconciliable avec ses Ennemis, rempli de Valeur, & capable d'éxécuter les Desseins les plus hardis.

CES Caracteres variés sont parfaitement soutenus, & frappez par plusieurs Traits marqués & brillans. Voici comment Alvarès, en donnant la prémiere Idée de son Caractere, instruit l'Auditeur des Cruautez des Espagnols.

Ah! Dieu nous envoïoit, par un contraire Choix,
Pour annoncer son Nom, pour faire aimer ses Loix:
Et nous, de ces Climats Destructeurs implacables;
Nous, & d'Or & de Sang toujours insatiables;
Deserteurs de ses Loix qu'il falloit enseigner,
Nous égorgeons ce Peuple, au lieu de le gagner.

Par

Par nous tout eſt en Sang, par nous tout eſt en Poudre;
Et nous n'avons du Ciel imité que la Foudre.
Notre Nom, je l'avoue, inſpire la Terreur:
Les Eſpagnols ſont craints; mais, ils ſont en Horreur.
Fléaux du nouveau Monde, injuſtes, vains, avares,
Nous ſeuls en ce Climat nous ſommes les Barbares.
L'Américain, farouche en ſa Simplicité,
Nous égale en Courage, & nous paſſe en Bonté.

JE ne ſai, mon cher Iſaac, ſi tu t'apperçois, que, dans ces quatorze Vers, on voit tous les differens Caracteres de la Piéce. Celui d'Alvarès ſe fait ſentir par la Pitié qui regne dans ſes Diſcours, où il peint parfaitement les Eſpagnols & les Americiams. Il eſt aiſé de connoitre, que ce Morceau part de la Main d'un Maitre. En voici un, qui ne lui cede en rien. Alzire, en parlant à ſon Pere, ſe dépeint elle-même.

Mes Yeux n'ont juſqu'ici rien vû que par vos Yeux:
Mon Cœur, changé par vous, abandonna ſes Dieux.
Je ne regrete point leurs Grandeurs terraſſées,
Devant ce Dieu nouveau, comme nous, abaiſſées.
Mais vous, qui m'aſſuriés, dans mes Troubles cruels,
Que la Paix habitoit aux Pieds de ſes Autels;
Que ſa Loi, ſa Morale, & conſolante, & pure,
De mes Sens deſolez guériroit la Bleſſure;
Vous trompiés ma Foibleſſe: Un Trait, toujours vainqueur,
Dans le Sein de ce Dieu vient déchirer mon Cœur.
Il y porte une Image à jamais renaiſſante:
Zamore vit encor au Cœur de ſon Amante.

Ce Trouble, & ce Combat, qu'Alzire exprime

me ſi bien, marquent parfaitement la Situation d'un Cœur, changé uniquement par le Reſpect paternel, & qui n'a point, pour le nouveau Dieu qu'il ſert, cette ferme Croiance, que méritent ſes Bienfaits & ſes Récompenſes. Quelque ſingulier que ſoit le Caractere d'Alzire, il eſt parfaitement ſoutenu, & rempli de Penſées brillantes, que la Nouveauté du Sujet a fournies. Tel eſt cet Endroit, où l'Auteur fait faire à Alzire un Parallelle des Eſpagnoles & des Américaines.

Par ce grand Changement dans ton Ame inhumaine,
Par un Effort ſi beau, tu vas changer la mienne.
Tu t'aſſures ma Foi, mon Reſpect, mon Retour,
Tous mes Vœux, s'il en eſt qui tienent lieu d'Amour.
Pardonne.... Je m'égare... Eprouve mon Courage.
Peut-être une Eſpagnole eut promis davantage:
Elle eut pû prodiguer les Charmes de ſes Pleurs.
Je n'a point leurs Attraits, & je n'ai point leurs Mœurs.
Ce Cœur ſimple, & formé des Mains de la Nature,
En voulant t'adoucir, redouble ton Injure:
Mais, enfin, c'eſt à toi d'eſſayer deſormais
Sur ce Cœur indompté la Force des Bienfaits.

JE t'avoüe, qui j'ai trouvé cet Endroit charmant. Un certain Naturel ſauvage, qui regne dans les Prieres d'Alzire; & le Mépris, qu'elle affecte pour la Feinte & le Déguiſement des Européennes; frappent l'Eſprit, & l'attachent volontiers à de Mœurs, dont il n'a qu'une Connoiſſance legere, & qui touchent par leur Singularité. Je voudrois qu'un Poëte s'appliquât toujours à chercher un Sujet qui pût

pût lui fournir quelque Idées nouvelles. Voltaire a trouvé le Secret de faire dire mille Choses brillantes à Alzire. Dans le Doute où elle est sur la Vérité de la Religion qu'elle a embrassée, elle explique dans six Vers ce que des Savans ont eu peine à renfermer dans de gros Volumes.

Grand Dieu! Condui Zamore au millieu des Deserts.
Ne serois-tu le Dieu, que d'un autre Univers?
Les seuls Européens sont ils nez pour te plaire?
Es-tu Tiran d'un Monde, & de l'autre le Pere?
Les Vainqueurs, les Vaincus, tous les foibles Humains,
Sont-ils également l'Ouvrage de tes Mains?

Un Bigot ridicule se récrie sur ces Endroits frappans. Il traite l'Auteur de Manichéen. Ignorant! qui ne comprend pas, qu'un Ecrivain ne peut relever la Beauté d'un Caractere, que par les Imperfections d'un autre: & que les Doutes d'Alzire font briller la ferme Croïance de Monteze.

Je finis l'Extrait de cette Piéce, mon cher Isaac, par un Passage digne d'être gravé en Lettres d'Or; que les Souverains devroient avoir toujours présent; que les Inquisiteurs, Persécuteurs, & autres Monstres de la Nature Humaine, devroient méditer profondément; & que tous les Hommes devroient suivre.

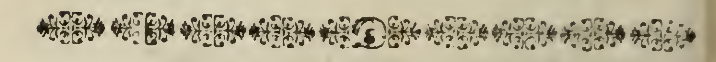
Mais, renoncer aux Dieux, que l'on croit dans son Cœur,
C'est le Crime d'un Lâche, & non pas une Erreur.
C'est trahir à la fois, sous un Masque hipocrite,
Et le Dieu qu'on préfere, & le Dieu que l'on quitte.
C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi.
Mourons: mais, en mourant, sois digne encor de moi.

Que

Que de Maux, que de Crimes, les Hommes eussent évité, s'ils avoient été persuadez de ces Principes! Que de Sang, qu'on a répandu, n'eût pas été injustement versé!

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac; & que le Dieu de nos Peres, en éclairant ton Cœur & ton Esprit, te comble de Biens, & te donne une nombreuse Famille.

De Paris, ce. . . .



LETTRE SOIXANTE-CINQUIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

J'AI quitté Naples depuis quinze Jours, & je tache d'arriver en Suisse le plûtôt qu'il me sera possible. Je resterai cependant quelques Jours à Milan. Depuis que je suis dans cette Ville, j'ai apperçu bien des Choses qui meritent l'Attention d'un Voyageur. Elle est grande & bien bâtie. Les François & les Piémontois, au Pouvoir de qui elle est encore pour quelque Tems, y sont peu aimez des Habitans. Les Maris jaloux soupirent après l'heureux Instant où les Impériaux viendront les délivrer d'incommodes Galans.

DEPUIS que les François sont Maitres de Milan, le Vin a beaucoup diminué de Prix

Prix, & le Nombre de Batêmes s'eſt conſidérablement augmenté. Beaucoup de Maris, qui n'avoient jamais eu d'Enfants, & qui croïoient leurs Femmes ſtériles, jouïſſent maintenant du doux Nom de Pere. Les Dévots attribuent cette heureuſe Multiplication aux Interceſſions de Charles Borromée: les Aſtrologues aſſurent qu'on en eſt redevable aux heureuſes Influences des Aſtres *; mais, les Jaloux penſent que les François y ont beaucoup plus de part que les Saints & les Globes Céleſtes. Ils attendent donc le Retour des Allemands avec beaucoup d'Impatience; je ne doute pas, qu'ils ne faſſent rendre publiquement des Actions de Grace de leur Arrivée aux Saints en qui ils ont le plus de Confiance.

LES Milanois, ainſi que les autres Italiens, ont auprès de la Divinité de très grands Protecteurs auxquels ils ont bâti des Temples magnifiques. Les principaux Avocats, qu'ils ont choiſis dans la Cour céleſte, ont vécu autrefois dans leur Ville. Clou †, & Charles Bor-

* L'*Almanac de Milan* eſt très renommé.

† Ceci a beſoin de quelque Explication, Jacob Brito, entendant parler à Milan du Saint Clou, a cru que ce Clou étoit réellement un Saint, qui avoit exiſté autre-fois en Chair & en Os. Mais, ce Clou, dont il eſt queſtion, n'eſt qu'un gros Morceau de Fer, que l'Avarice a déïfié, ſous le Prétexte que c'étoit un de ceux qui avoient ſervi à la vraie Croix. Il ſe trouve en Europe cinquante trois Cloux de cette Eſpece: & chaque Egliſe, qui en poſſede un, ne manqne pas d'en ſoutenir l'Autenticité aux Dépens de ceux des autres,

Borromée, ſont les plus diſtingués. Le Jour de la Fête du prémier, on expoſe ſa Chaſſe ſur le Grand-Autel du Dôme. Le Peuple vient de tous côtez ſe proſterner devant lui. Une Foule de Poſſédez accourent en grand Nombre, & font devant le Saint les Figures les plus étonnantes, ſe tourmentent, crient, hurlent, jouent enfin à Milan le même Perſonnage, que les Convulſionaires à Paris. On ſoulage leurs Maux d'une Façon aſſez plaiſante. Un Prêtre leur jette quelques Fleurs priſes d'entre celles qui ornent la Chaſſe du Saint; & les Diables, ſenſibles à l'Odeur des Oeillets & des Violettes, deviennent doux, paiſibles, complaiſans, entrent en Converſation avec les Prêtres, & leur parlent fort honnêtement. Il n'eſt rien de ſi curieux pour un Philoſophe, que d'être Spectateur de ces Scenes. Les Enthouſiaſmes de la Prêtreſſe de Delphes n'eurent jamais rien d'auſſi extraordinaire. Il y a, parmi ces Poſſedez, qui font la même Cérémonie toutes les Années, quelques Perſonnes, à qui l'on aprend pluſieurs Mots de différentes Langues. Les Prêtres font valoir beaucoup cet Artifice; le menu Peuple eſt fort étonné d'entendre un Païſan parler une Langue qu'il n'a jamais apriſe.

IL y a quelque tems, qu'un Docteur Nazaréen, qui interrogeoit un de ces Poſſédez, oublia les Demandes qu'il devoit lui faire, & lui propoſa quelques-unes des Queſtions, qui regardoient un de ſes Confreres; qui, entendant le Mot du Guet, crut qu'on s'adreſ-

ſoit

soit à lui, & répondit pour son Camarade. Cette Avanture étonna un peu le Docteur. Il se remit pourtant bientôt de sa Surprise, qui ne fut remarquée que de ceux qui connoissoient le Ridicule & la Fourberie de ces Comédies infernales.

LES Milanois ont autant de Superstition que leurs voisins; mais, ils accommodent leur Dévotion à leurs Plaisirs: comme les Fêtes des Saints leur procurent plusieurs Divertissemens, ils en font autant qu'ils peuvent. Le Beau-Sexe, les Moines, les Galans, les Musiciens, & les Limonadiers, en profitent.

LE Carnaval est presque aussi gai à Milan qu'à Venise: tout le Monde s'y livre à la Joie. Les Religieuses enfermées dans leurs Couvens n'en cedent point leur Part: elles jouent entre elles des Comédies, s'habillent en Arlequin, en Scaramouche, en Mezetin; la Sœur Dorothée, aussi-bien que la Sœur Angélique, deviennent alors Pantalon & Pierrot. Depuis Noël jusqu'au Carême, on va en foule dans les Couvens voir représenter à la Grille ces Troupes de *Comediens Femelles*, qui se tirent à merveille d'Affaire, & représentent souvent mieux leur Rolle, que de véritables Comédiens.

LES Moines ne le cedent en rien aux Religieuses pour la Mascarade. Ils jouent aussi des Farces publiquement dans leurs Couvens. Le Pere Prieur fait le *Bon-Homme Jean Broche:* les jeunes Novices s'aquitent à merveille des Rolles d'Angélique & de Spinete; &,
jus-

jusques aux Freres-Lais, tous veulent avoir part aux Plaisirs publics. Ces Moines poussent même la Science plus loin: ils vont jouër leurs Piéces dans bien des Maisons particulieres; pour une Collation, on peut avoir chés soi, pendant tout un Après-midi, la Troupe Franciscaine, ou l'Augustiniene. L'on a à choisir parmi toutes les differentes Sectes de Moines.

CES Troupes particulieres n'empéchent point qu'il n'y en ait plusieurs autres de véribles Comédiens, répandus dans la Ville. L'Opéra occupe le prémier Théatre. Il est magnifique, & les Décorations en sont superbes. Les Milanois ont une Façon particuliere d'applaudir aux Acteurs & aux Actrices. Ils composent des Sonnets, ou bien ils les font faire à quelques Poëtes à gage: & lorsqu'un *Virtuoso*, ou une *Virtuosa*, a parfaitement chanté, on jette de tous côtez sur le Théatre de ces Sonnets imprimez, qui contiennent tous quelques Louanges de l'Acteur. Il arrive souvent, que, dans ces Poësies, Jules César, Tamerlan, & Mahomet II, ne se trouvent, que de petits Garçons, eu égard aux Signori *Scalsi*, *Farlini*, *Sinesini*, & autres Demi-Hommes, qui ont payé bien chérement l'Avantage d'avoir la Voix claire. Les Anglois ont une autre Façon d'applaudir, qui plait beaucoup plus aux Acteurs. Ils jettent, au lieu de Vers, des Bourses remplies de Ducats; & la Gloire n'est point assez chere aux *Signori Virtuosi*, pour leur faire préférer les Sonnets aux Pistolles. Il faut pourtant qu'ils s'en contentent

en Italie, ne pouvant mieux faire ; car il n'eſt aucun Milanois, qui ſoit tenté d'applaudir à la Maniere Angloiſe.

ON voit peu de Nobleſſe auſſi avare que celle de ce Païs. Elle a trouvé le Moïen, pour épargner, & pour ſe divertir à bon Marché, de faire faire les Frais de tous les Plaiſirs Publics par une Société de Bourgeois & de Marchands, qu'on appelle les *Faquini*; parce qu'ils font l'Ouverture du Carnaval par une Maſcarade dans laquelle ils ſont habillés en Païſans. Les Nobles prêtent leurs Palais pour les Fêtes que donnent les *Faquini*; mais, ils n'entrent dans aucune Dépenſe: il en eſt tel d'entre eux, qui ſe feroit volontiers païer le Louage de ſon Hôtel, s'il croïoit que la Choſe ne fût pas ſûe.

IL n'eſt point de Païs, après Naples, où l'on aſſaſſine auſſi ſûrement, & à ſi grand Marché, qu'à Milan. Il eſt vrai, que les Allemands & les François ſe ſont oppoſez vivement à cette Eſpece de Commerce. On ne laiſſe pourtant pas de trouver tres aiſément Nombre de Gens, qui, pour une Piſtolle, vous délivrent d'un Ennemi. Lorſqu'ils trouvent quelque Difficulté à éxécuter la Choſe, & que leur Expédition traine en longueur, pour abréger toutes les Cérémonies, il attendent celui qu'ils veulent aſſaſſiner, auprès d'une Egliſe, dans laquelle ils ſe retirent avec beaucoup de Sang-froid, après avoir fait leur Coup.

J'AI éxaminé, mon cher Monceca, d'où pouvoit venir l'Immunité qu'on avoit accor-

dée aux Temples dans plusieurs Religions différentes : &, après avoir considéré attentivement les Raisons qui avoient occasioné cet Usage, je n'en ai point trouvé d'autre, que l'Ambition des Prêtres. Chés les Egiptiens, chés les Grecs, chés les Israëlites nos Peres, ceux, qui étoient chargés du Culte Divin, n'avoient pas moins d'Ambition, que ceux qui le sont dans ce Tems-ci. Ils crûrent se rendre respectables aux Particuliers, en leur donnant un Asile dans les Malheurs qui pouvoient leur arriver. Ils ne distinguérent point le Crime de l'Infortune : & l'Assassin trouva sa Sureté dans le Temple, ainsi que le Meurtrier involontaire. Les Moines Nazaréens retinrent cette Maxime dans les Païs où ils eurent une entiere Domination : ils accordérent ainsi à leurs Eglises, & à leurs Monasteres, les mêmes Privileges qu'au Palais des Souverains & des Ambassadeurs. Mais, les Droits, qu'ils s'attribuérent, sont devenus nuisibles à la Société Civile, par l'Usage qu'ils en ont fait. Tous les plus grands Crimes ont trouvé un Asile chés eux, au lieu que les Princes, qui peuvent accorder des Immunitez, ne protegent que des Personnes dont les Fautes sont pardonnables, & n'ont rien de contraire au Caractere de l'Honnete-Homme. Un Ambassadeur n'eut point certainement donné de Retraite à Cartouche; & il n'en est aucun, au contraire, qui ne l'eut fait arrêter. Mais, ce Voleur insigne eut trouvé, en Italie, une entiere Sûreré, malgré ses Crimes, dans la plus petite Chapelle.

Hé

Hé quoi! mon cher Moncéca, la Divinité veut-elle que ses Auttels autorisent les Crimes? N'est-il pas absurde de ne bâtir des Temples au Tout-Puissant, que pour fournir des Retraites & des Asiles aux Scélérats? Combien cruelle n'est point la Superstition, qui, sous le Voile de la Piété, autorise ainsi le Crime? Heureuses les Nations Nazaréenes, qui n'ont point donné dans cette Erreur, & qui punissent les Forfaits jusques dans le Sanctuaire.

Milan est fourni d'aussi bonnes Reliques, & aussi opérantes, qu'aucune Ville d'Italie. Celles de Charles Borromée sont des plus considérables. Elles sont conservées dans un Cercueil fait de plusieurs Morceaux de Cristal de Roche, assemblez & joints ensemble par des Plaques de Vermeil. Le Corps de ce Nazaréen se voit encor en son entier, au travers du Cristal. Il est vrai, que, malgré les Soins infinis, qu'on a pris en l'embaumant, on n'a pu garantir qu'une partie de son Nez ne fût endommagée par la suite du Tems. Un Moine, à qui j'en demandois la Raison, m'assûra, que Dieu avoit permis ce Miracle, à cause que le Saint avoit trop aimé pendant sa Vie les bonnes Odeurs, & que la Perte de la Moitié de son Nez étoit la Punition de sa Sensualité. Si la Divinité marque ainsi les Défauts des Saints Nazaréens, je crois qu'il est peu de Moines canonisés, à qui l'on puisse voir la Langue; car, ils ont été, pour la plûpart, grands Gourmans, & grands Menteurs.

SI les Juifs étoient dans le Gout des Reliques, nous pourrions, mon cher Monceca, en trouver à Milan, qui conviendroient parfaitement à nos Sinagogues. On conserve, dans la Cathédrale de cette Ville, la Verge de Moïse. Il est vrai, qu'il n'est pas prouvé démonstrativement, que ce soit la même dont ce Prophete se servit; car, on en montre une autre à Rome dans St. Jean de Latran: mais, on pourroit, pour ne point se tromper, les acheter toutes les deux, ou supposer pieusement, que ce Législateur ait eu deux Baguetes, la Chose étant très possible. Lorsqu'on veut des Reliques de cette Ancienneté, il ne faut pas s'amuser à des Bagatelles, & à chicaner sur des Vetilles: on doit prendre le tout en gros, à la Façon des Nazaréens. Si nous voulions approfondir ce qu'on dit touchant la Verge de Moïse, nous serions pour le moins aussi embarassés qu'eux. Le Rabbin Abarbanel a fait une longue Dissertation sur cette Verge: il a débité un grand Nombre de Réveries; & a assuré magistralement, que Moïse l'avoit emportée sur la Montagne où il étoit mort, & qu'elle avoit été mise dans le Tombeau de ce Prophete. Je voudrois bien que le Rabbin Abarbanel me fit la Grace de me dire qui lui a révélé ce Fait. Jusques alors, nous pouvons en sureté nous accommoder des deux Baguetes, qu'ont les Nazaréens: quitte à en acheter une troisieme, si elle vient à paroitre.

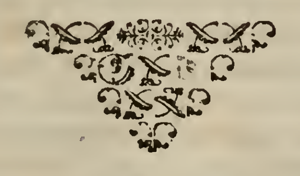
IL y a encor dans une autre Eglise * une Re-

* Dans la Sacristie de l'Eglise de St. Ambroise.

Relique bien plus considérable. C'est le Serpent que Moïse éleva dans le Desert. Quant à celle là, elle n'est point double, ainsi que la Verge: mais, quoi qu'en disent les Nazaréens, je doute qu'elle soit du Tems du Prophête. Je croirois volontiers, que c'est un Mémorial de quelque Evénement extraordinaire, comme l'Oye du Capitole. Je ne conseillerois donc pas à nos Sinagogues de vouloir se charger de cette Piéce antique, que je crois Romaine plûtôt qu'Egiptienne. Ce fameux Serpent est de Bronze: on l'a placé sur une Colonne de Marbre. Jusqu'où ne va point l'Aveuglement des Hommes! Mon cher Monceca, plaignons les plû-tôt, que de les mépriser. La Foiblesse est le Partage de l'Humanité. Heureux ceux, à qui le Ciel a accordé un peu plus d'Intelligence qu'aux autres!

Porte-toi bien, mon cher Monceca. Dès que j'entrerai dans la Suisse, je te donnerai de mes Nouvelles. Vis content & heureux.

De Milan, ce. . . .



LETTRE SOIXANTE-SIXIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

DEPUIS le Tems que je n'ai point reçu de tes Nouvelles, je ne doute pas que tu ne sois arrivé en Egipte; & je t'écris, dans l'Assurance, que ma Lettre t'y trouvera. Notre Ami Jacob Brito est à la veille de quiter l'Italie, & de passer en Suisse. Il a fait de fort bonnes Remarques dans son Voïage, & il a eu la Bonté de me les communiquer. J'espere, que tu voudras bien avoir la même Complaisance, & que tu nous rendras commun à l'un & à l'autre tout ce que tu verras de particulier en Egipte, & de digne d'étre éxaminé.

JE tache toujours de profiter, le plus qu'il m'est possible, du Séjour que je fais à Paris. Je fus hier à l'Audience publique du Parlement, & j'entendis plaider deux des plus célébres Avocats du Roïaume. Je fus très satisfait de leurs Discours, remplis de Beautez réelles. Le Stile en étoit clair & précis: l'Eloquence y brilloit; & tous les Auditeurs applaudirent à ces deux habiles Avocats. Si l'on compare, cependant, les Orateurs François aux Cicérons & aux Démosthenes, on trouve que leur Mérite

rite eſt bien inférieur à celui de ces Anciens. Ils n'ont, ni leur Majeſté, ni le Sublime de leur Génie, ni le Feu de leur Imagination. J'ai recherché la Cauſe de cette Différence; &, après avoir connu pleinement, qu'elle ne pouvoit venir de ce que Cicéron & Démoſthene étoient des Hommes qui ne ſauroient être égalez, puiſque la Nature ſe reſſouvenoit encor de la Façon dont elle avoit formé leurs Cerveaux, j'ai découvert, que les Situations des Orateurs anciens, & les Sujets qu'il traitoient, occaſionnoient leurs Avantages.

IL eſt des Matieres, qui d'elles-mêmes fourniſſent à l'Eſprit des Idées, grandes, ſublimes, & magnifiques: elles n'ont pas beſoin, pour élever l'Eſprit, de l'Arrangement des Phraſes, de l'Harmonie des Paroles, & les Mots les plus ſimples ſuffiſent pour les exprimer. Lorſqu'on parle de la Divinité, par éxemple, toutes les Notions que l'Entendement en reçoit l'attachent, le ſaiſiſſent le tranſportent en quelque maniere au de-là de ſa Sphere. Alors, la Diction la plus commune, pourvû qu'elle ſoit nette & diſtincte, & qu'elle préſente clariement les Idées, ſuffit pour donner de la Force au Diſcours; & l'Eloquence la plus ſimple devient ſublime. Nous avons dans la Geneſe un Exemple deciſif de cette Vérité. Dieu y dit, *Que la Lumiere ſe faſſe, & la Lumiere ſe fit* *. Dans ces Expreſſions, reconnues ſublimes même par les Païens; l'Obéïſſance de la Choſe créée paroit ſuivre, dans l'inſtant, la Volonté du Créateur. Quel-

* *Fiat Lux, & facta eſt Lux.* Geneſ. *Cap. V, Verſ.* 3.

les Idées, dans des Termes si simples, ne sont point offertes à l'Esprit? *Le Pouvoir de Dieu, la Création de la Lumiere, la Clarté formée par un seul Mot, & accordée à l'Univers par la Bonté de l'Etre immense & tout-puissant.* Le Choix des Mots, un Tour de Phrase recherché, eut affoibli la sublime Simplicité de ce Passage.

SI l'on est obligé de convenir, que le Sujet sert infiniment à l'Orateur, & peut en quelque façon le rendre éloquent sans le Secours de l'Art, il sera aisé de trouver la véritable Raison de la Supériorité des Anciens sur les Modernes.

UN Avocat du Parlement de Paris est chârgé d'une Cause éclatante, lorsqu'il plaide pour la Fortune ou pour les Biens d'un Particulier. S'il s'agit d'une Affaire où quelque Homme de Distinction soit intéréssé, c'est la Matiere d'un Plaidoïer célébre. Mais, quelque Procès qu'un Avocat puisse défendre à Paris, il n'en est aucun, dont le Fonds, dénué d'Ornemens, puisse inspirer une certaine Grandeur à l'Esprit des Auditeurs, saisir tout-a-coup leur Attention, & les élever à des Notions qui leur soient presque inconnues. Quel est l'Esprit qui ne soit frappé, lorsqu'il entend un Orateur annoncer, qu'il plaide pour la Fortune d'un Roi? Le Commencement de l'Oraison de Cicéron pour le Roi Déjotarus, & tout l'Exorde du même Plaidoïer, Chef d'Oeuvre d'Eloquence, doit moins sa Beauré aux Secours de l'Art, qu'à la Noblesse du Sujet. Qu'un Avocat prévienne ses Auditeurs, dans les Termes les plus élevez, qu'il plaide pour

un

un François *accablé des Coups de la Fortune, en proie aux Caprices du Destin, dont les Vertus sont rougir ceux-même qui le persécutent; qu'il interesse les Hommes & les Dieux dans l'Arrêt qui va décider du Sort de sa Partie*: il peut, par un Choix de Termes harmonieux, par des Phrases bien cadencées, frapper l'Oreille agréablement; mais, il n'attachera jamais l'Esprit, il ne l'élevera jamais au Dégré de celui qui dira simplement, *Je plaide pour la Fortune d'un Roi &c.* Il y a un Sublime naturel dans ces Paroles: elles offrent à l'Entendement plus de vint Idées; elles font sentir la Grandeur du Sujet qu'on traite; elles lui présentent un Roi, Juge des autres, obligé de se défendre lui-même; elles l'intéressent enfin par la Majesté & la Dignité du Rang de celui qu'on attaque.

QUELQUE superbe que soit l'Exorde de l'Oraison pour Déjotarus, il a peut-être moins couté à Cicéron, que celui de son Oraison pour Archias. Mais, il parloit dans le prémier Plaidoïer pour un Roi, & dans le second pour un Poëte. Tout le Monde trouve le Commencement de la prémiere Catilinaire un Morceau d'Eloquence parfait. J'en conviens; mais, de quoi s'agissoit-il? Quelle étoit la Raison de la fameuse Apostrophe de cet Orateur? Le Danger de la République Maitresse du Monde, qu'un Révolté étoit prêt à détruire.

LA Dignité des Sujets qu'on traite déterminant souvent le Dégré d'Eloquence des Orateurs, on ne doit plus s'étonner, si nous

voïons dans Démosthene & dans Cicéron des Traits qui nous saisissent & nous attachent plus fortement que dans les modernes. Ils n'étoient, ni plus savans, ni plus spirituels, qu'eux: mais, ils travailloient sur des Sujets qui fournissoient d'eux-mêmes, & qui conduisoient naturellement au Sublime. Il ne seroit pas difficile de montrer, que, dans les Causes ordinaires que Cicéron à traittées, il n'est point audessus de Patru, & d'Errard. Si ces derniers avoient vécu dans Rome, ils ne lui eussent été inférieurs en rien.

LES Avocats-Généraux des Parlemens seroient plus à même, que les simples Avocats, de jouïr des Avantages des Orateurs Grecs & Romains. Ils sont quelquefois chargés de Causes essentielles & importantes au Bien de l'Etat: ils peuvent, dans les Discours & dans les Remontrances qu'ils font, parler avec une Dignité qui approche de la Grandeur Romaine. Mais, leur Génie n'est point nourri au Grand: ils l'ont affoibli par un Nombre de Minuties, & par un Détail inutile de Formalitez. Il en est des Magistrats François, comme des Philosophes Scolastiques. Otez-les de certains Principes ordinaires & rebattus, ils ne savent plus où se fixer. Sans Aristote, un Régent de Philosophie pense que la Lumiere Naturelle ne sert qu'à nous égarer. La plus grande Partie des Gens de Robbe n'oseroient penser ce qui n'est point dans Cujas, du Moulin, & d'Argentré.

LA Liberté de l'Esprit étoit chés les Anciens une des principales Causes de l'Eloquence.

quence. Les Grecs & les Romains cherchoient moins à s'appuïer ſur l'Autorité des autres, que ſur les Raiſons qui leur paroiſſoient convaincantes. Il y a moins de Citations, dans tous les Plaidoïers de Cicéron & de Démoſthene, que dans la prémiere Page de ceux de le Maitre. Qu'importe qu'un Docteur, qu'un Pere de l'Egliſe, qu'un Juriſconſulte, aïent ſoutenu un Sentiment? Dès qu'il eſt contraire à la Raiſon ou à l'Utilité publique, on n'en doit pas faire plus de Cas, que de celui d'un Ignorant.

Il y a de la Folie à vouloir juſtifier les Foibleſſes de certains Hommes. Il faut les louër dans ce qu'ils ont de bon. Mais, c'eſt une Idolatrie ridicule, que de déïfier leurs Défauts. Quoi! parce que du Moulin & d'Argentré ne feront point d'accord ſur certaines Queſtions, je n'oſerois décider ce qui me paroîtra clair & évident? Je ſerai des Années entieres à prendre ma Détermination? Un Examen auſſi inutile émouſſe la Pénétration de l'Eſprit, & en épuiſe la Vivacité & la Force.

LES Anglois prennent un Chemin bien plus ſûr, pour parvenir aux Sciences. Ils n'accordent leur Conſentement qu'à la Vérité. L'Autorité de tous les Auteurs anciens & modernes ne pourroient les forcer à ne point faire Uſage de leur Raiſon. Il jugent des Choſes, par les Notions qu'ils en ont, & non point par les Idées qu'en ont les autres. La Liberté, dont jouït la Nation Angloiſe, pourroit encor aider beaucoup ceux qui s'appli-

quent

quent à l'Eloquence. Un Orateur, à la Tête des Communes, qui parle pour le Bien & le Salut de sa Patrie, qui instruit le Souverain des Besoins du Peuple, qui renouvelle les Assûrances de l'Alliance mutuelle & du Contract réciproque qu'il y a entre le Prince & les Sujets, traitte des Matieres aussi importantes que celle des Orateurs Grecs & Romains Il ne seroit donc pas extraordinaire, que l'Eloquence fût poussée plus loin en Angleterre qu'en France. L'Ambition peut même y servir beaucoup. Un habile Avocat à Paris gagne cinq ou six cent mille Livres tout au plus pendant le Cours de sa Vie: mais, quelque éloquent qu'il soit, sa Science & ses Talens ne sont païés, que d'un Salaire journalier; il n'en doit attendre aucune Récompense. En Angleterre, plusieurs Honneurs sont attachés à ceux qui se distinguent par leur Génie. Un habile Orateur peut être choisi pour l'Avocat de sa Patrie: son Eloquence l'éleve en un Rang où le seul Mérite peut conduire. Si les Charges de Président au Mortier étoient données en France aux Avocats qui se distingueroient le plus, je ne doute pas que le Barreau ne fût beaucoup plus brillant qu'il ne l'est. L'Ambition de parvenir aux prémieres Charges de la Magistrature exciteroit davantage à l'Etude de l'Eloquence; & l'Avocat, qui sauroit qu'il est né & destiné pour de grands Emplois, prendroit des Idées plus grandes & plus nobles.

LES Orateurs ont le Défaut, ainsi que les autres Savans, de travailler plûtôt pour l'Argent,

gent, que pour la Gloire. J'ai connu beaucoup d'Auteurs: &, lorſque je leur parlois de quelques-uns de leurs Ouvrages qui me paroiſſoient négligés, *Que voulez-vous que l'on faſſe?* me répondoient-ils. *Les Libraires ne nous donnent qu'une demi-Piſtolle de la Feuille. Que peut-on faire de bon à ce Prix?* Il en eſt de même des Avocats. *Je n'ai que dix Piſtoles d'un Plaidoier*, diſent-ils. *Irai-je ſuër Sang & Eau, pour une Somme auſſi modique? Je plaide comme l'on me paie; & je donne de la Marchandiſe pour l'Argent que je reçois.*

IL eſt donc impoſſible, qu'un Orateur en France puiſſe s'appliquer à perfectionner ſon Art, & amaſſer du Bien en même tems. Il faut qu'il opte, ou d'être pauvre, ou de ne pouvoir produire que des Ouvrages imparfaits. Il eſt impoſſible de ſuffire à la Quantité de Cauſes qu'embraſſent la plûpart des Avocats. Un ſeul plaide ſouvent dans une Année plus de Cauſes, que Cicéron & Démoſthene n'en plaidérent dans tout le Cours de leur Vie.

L'ELOQUENCE a été pouſſée beaucoup plus loin dans la Chaire, que dans le Barreau. Ceux, qui ſe ſont appliqués à compoſer des Sermons, des Panégiriques, & des Oraiſons funebres, étoient dans des Poſtes éminens, ou bien ils eſpéroient que leurs Talens les y conduiroient. Ils ſongeoient à plaire, & non pas à ramaſſer des Richeſſes: ils faiſoient leur unique Etude de perfectionner leurs Talens. Ils avoient encor un autre Avantage ſur les Orateurs du Barreau. Tous leurs Sujets leur of-

offroient des Matieres vaſtes, ſublimes, & capables d'élever l'Eſprit par leur ſimple Contemplation. Eſt-il rien de plus grand, & de plus majeſtueux, que l'Explication des Ordres & des Décrets de la Divinité? Rien qui touche, qui ſaiſiſſe, & qui attache plus les Hommes, que les principales Regles de la Morale, & les Points fondamentaux de leur Religion? Bourdaloue, Boſſuet, Fléchier, &c. ont été beaucoup plus parfaits dans leur Genre, que Patru, le Maitre, & Errard. Ils n'étoient point, cependant, plus éloquens que ces derniers; mais, ils avoient des Sujets plus vaſtes & plus grands: ils étoient les Maitres d'emploïer à polir leurs Ouvrages autant de Tems qu'il leur en falloit pour les perfectionner. Il n'en eſt pas de même des Avocats. Patru, qui voulut préférer la Gloire aux Richeſſes, & qui, content de la Réputation, travailla un certain Nombre de Plaidoiés avec beaucoup de Soin, vécut dans l'Indigence, & mourut de même. Il fut aſſiſté par un Poëte, dont la Générosité répara les Caprices de la Fortune *.

QUELLE Honte pour les François, qu'un Homme tel que Patru ait été à la veille de mourir de Faim, tandis que Chapellain, & une Foule de mauvais Auteurs, avoient des Penſions conſidérables! Voilà, mon cher Iſaac, un

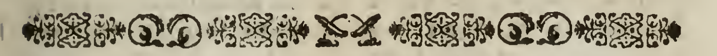
* Mr. Patru, aïant beſoin d'Argent, vouloit vendre ſa Bibliotheque. Boileau, qui apprit la Réſolution de ce Savant indigent, acheta la Bibliotheque, & ne voulut jamais en prendre les Livres, qu'après la Mort de Mr. Patru.

un Exemple senſible des Prejugès & du mauvais Gout, qui prévaut quelquefois dans les Siécles les plus polis & les plus éclairez. Celui de Louïs XIV fut fertile en beaux Eſprits. Ce Monarque les récompenſa en Souverain généreux & magnifique: & il oublia preſque un des plus Grands-Hommes qu'il eut dans ſon Roïaume, pendant qu'il accabloit de Bienfaits le plus mauvais des Poëtes §.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac. Vi content & heureux; & donne-moi plus ſouvent de tes Nouvelles.

De Paris, ce. . . .

§ Chapellain avoit des Penſions très conſiderables, qu'il conſerva juſqu'à ſa Mort.



LETTRE SOIXANTE-SEPTIEME.

Aaron Monceca, *à* Jacob Brito.

LES Mœurs des Religieuſes Pariſiennes, mon cher Brito, ſont beaucoup plus réglées que celles des Religieuſes Vénitiennes. Ce n'eſt pas qu'elles trouvent leur Etat plus gracieux que les autres: mais, la Gêne & la Contrainte, où l'on les tient à Paris, leur donnent de la Vertu malgré elles. & ſoutient leur Sageſſe, qui ne réſiſteroit pas aux Tentations

tations qui font succomber les Vénitiennes. Les Couvens de Filles dans ce Païs sont des Prisons remplies de Victimes innocentes, qu'on a dévouées à l'Avarice ou à l'Ambition. Les François, douez de Douceur & de Sensibilité pour les Malheureux, ne sortent de leur Caractere, que dans l'Usage cruel qu'ils font de ces Couvens.

LA Moitié des Peres à Paris sont aussi barbares envers leurs Filles, que certains Peuples du Pérou, qui gardent les Femmes qu'ils prenent à la Guerre pour en faire des Concubines, & nourissent aussi délicatement qu'ils peuvent les Enfans qu'ils en ont jusqu'à l'Age de treize Ans, après quoi ils les mangent §. Les François en usent à peu près de même. Dès qu'ils ont trois ou quatre Filles, ils marient l'Ainée, ou celle qu'ils aiment le mieux, & enferment dans une étroite Prison toutes les autres, qu'ils destinent dès le Moment de leur Naissance à essuïer mille Tourmens. *Je trouve*, dit Montagne, *qu'il y a moins de Cruauté à manger un Homme mort, qu'à le manger vivant.* Je suis de son Sentiment, mon cher Brito: & je t'avoûrai, que je pardonnerois plûtôt à un Pere de tuër son Enfant dès le Moment de sa Naissance, que de le nourrir jusqu'à un certain Age, pour lui préparer pendant toute sa Vie des Tourmens affreux; car, c'est-là l'Etat dans lequel sont la plûpart des Religieuses: & je puis t'en parler savamment, aïant été plusieurs fois dans des Couvens avec le Chevalier de Maisin, qui m'a

§ Histoire des Incas, *Livr. I, Chap. XII.*

m'a fait connoître deux ou trois de ses Parentes, qui sont destinées à passer leurs Jours dans des Peines infinies.

VOUS *êtes*, disois-je un jour à une de ces Religieuses, *moins malheureuse que vous ne pensez. Eloignée du Monde, & de ses Embarras, votre Vie coule dans la Tranquillité. Rien ne doit vous troubler. Vous n'êtes agitée par aucun Soin de Famille. Vous avez enfin les trois Choses en quoi consiste le Bonheur Suprême, la Vertu, la Santé, & le Nécessaire. Vous vous trompez*, me répondit-elle. *Je n'ai aucune de ces trois Choses. Ma Vertu est une Vertu forcée, que je n'ai point acquise par Choix & par Prédilection. C'est donc plûtôt une Contrainte qui m'empêche de succomber au Crime sans m'en ôter le Desir, qu'une Haine pour le Mal. Les Grilles assurent ma Chasteté & ma Pudeur: mais, je sens que mon Cœur n'en est pas moins tendre. De quel Secours est donc une Vertu, qui ne peut servir à tranquiliser l'Esprit, & qui n'est Vertu qu'autant qu'elle n'a pas la Liberté de devenir Vice? Ma Santé est ruinée depuis long-tems. La Mélancolie, le Regret d'être enfermée sans l'avoir mérité, le Chagrin d'être condamnée sans espoir de Retour, ont corrompu mon Sang. Je suis accablée ordinairement d'une Langueur mortelle: j'ai souvent des Maux de Tête affreux; il est peu d'Hiver, où les Médecins ne m'annocent que je ne verrai point le Printems. Je ne sçai par quel Hasard je trompe si souvent leurs Prédictions. J'ai le Nécessaire, il est vrai: mais, qu'importe, pour être heureux, que le Corps soit nourri, quand l'Esprit n'est abreuvé que de*

Fiel & d'Absinte? D'ailleurs, par combien de Maux & de Supplices ne faut-il pas que j'achete ce Nécessaire? Sujete nuit & jour au Son d'une Choche, à peine ai-je fermé la Paupiere, qu'il faut que je me leve pour courrir à Matines au millieu des Tenebres. Je marmotte, pendant une Heure, des Pseaumes Latins, aux-quels je n'entens goute. Trois ou quatre Heures après ètre recouchée, il faut que je retourne aux Offices. Ma Vie se passe à réciter mon Breviaire, & à entendre les tristes Harangues de ma Supérieure, qui, remplie de Caprices, grondeuse, bisarre, revêche, & pleine de Superstition, ainsi que le sont toutes les vieilles Gens,

Offre à Dieu les Tourmens qu'elle me fait souffrir *.

VOIEZ, *Monsieur*, continua cette Religieuse, *si mon Etat est aussi paisible que vous le croiez, & si je jouis des trois Choses qui sont le Bonheur suprême. J'avoue*, lui répondis-je, *que je me suis trompé dans le Jugement que j'ai fait. Mais, je vous prie de me faire la Grace de me dire comment vous pûtes vous résoudre à faire des Vœux, qui vous rendroient si malheureuse. Je vais*, repliqua-t-elle, *vous aprendre la Vocation des trois Quarts des Religieuses à l'Etat Monastique. Elles y sont appellées, de la même Maniere que je l'ai été.*

„ DÈS QUE j'eus atteint l'Age de six ou „ sept Ans, ma Mere, qui vouloit absolu- „ ment que je prisse le Parti du Couvent, me „ fouëttoit réguliérement deux fois par jour.

„ La

* Boileau, Satire X.

„ La moindre Faute que je fisse étoit punie
„ avec une Sévérité extrême ; &, jusqu'à
„ l'Age de neuf Ans, je fus traittée avec la
„ même Rigueur. Enfin, l'on m'annonça,
„ qu'on alloit me mettre Pensionnaire dans
„ un Couvent, auprès d'une de mes Tantes,
„ qui y étoit Religieuse, & qu'on avoit ins-
„ truite de l'Etat auquel on me destinoit. Les
„ deux prémiers Mois que je passai dans le
„ Monastere, je crus être en Paradis. Ma
„ Tante, au lieu de Souflets, me donnoit des
„ Confitures : plus de Chatiment, plus de
„ Réprimande, j'étois traitée avec une Dou-
„ ceur extrême ; & je benissois l'heureux Mo-
„ ment, où j'étois entrée dans le Couvent.
„ Ma Mere m'en sortoit quelquefois, pour
„ me mener diner chés elle ; mais, ces Jours
„ étoient des Jours de Tristesse & d'Afflic-
„ tion : je revenois toujours en Pleurs auprès
„ de ma Tante, qui me consoloit des Sou-
„ flets ou des Réprimandes que ma Mere me
„ donnoit en abondance. Enfin, elle m'annon-
„ ça, lorsque j'eus atteint seize Ans, qu'il fal-
„ loit prendre un Parti, c'est-à-dire retourner
„ auprès d'elle, ou me faire Religieuse. Vous
„ jugez aisément, que je ne balançai pas : je dis
„ que je voulois prendre le Voile. Ma Mere,
„ avant de consentir à ma Demande, observa
„ un grand Cérémonial. Elle refusa d'abord
„ de m'accorder la Permission que je lui de-
„ mandois : il falut prier, pour obtenir d'elle
„ ce qu'elle avoit une Envie infinie de m'ac-
„ corder. Enfin, après bien des Prieres, elle
„ dit qu'elle vouloit bien que je me fisse Re-

„ ligieuse; mais que, pour ne point avoir du „ Regret à ma Vocation, elle souhaitoit auparavant me faire voir le Monde quelque „ Tems, pour que je pûsse me déterminer avec „ Connoissance de Cause. Elle me força d'aller quinze Jours chés elle. Ces quinze „ Jours me rafermirent entiérement dans mon „ Dessein. Elle me faisoit lever tous les jours „ à six Heures du Matin. Une maudite „ Coëffeuse, sous le Prétexte de m'accommoder comme il convenoit à une Demoiselle de mon Rang, me tiroit les Cheveux „ pendant trois ou quatre Heures. On m'avoit fait faire un Corps, dans lequel j'étois „ presque étouffée. Il falloit, disoit ma Mere, lorsqu'on alloit dans le Monde, être „ parée avec soin. Elle me menoit passer „ la Journée dans quelques Assemblées de „ Vieilles, où j'étois assise dans une Contenance génée pendant cinq ou six Heures de „ suite.

„ ENFIN, l'heureux Jour où je devois „ être la Maitresse de choisir entre le Monde „ & le Couvent arriva. Je quittai mon Corps, „ & ma Parure: j'abandonnai pour toujours „ ma maudite Coëffeuse; & je revins trouver „ ma Tante. *Qu'on est heureux*, lui dis-je, „ *lorsqu'on est débarrassé de cette Contrainte, dont* „ *tant de Femmes sont idolâtres! Quoi! c'est* „ *donc-là ce Monde, dont on dit qu'on regrette* „ *quelquefois d'être séparée? Il faut être folle,* „ *ou le connoitre bien peu, pour penser de même.*

„ DANS ces Idées, je fis des Vœux éternels, qui m'attachérent à cette Maison. Je

paſ

„ paſſai mes prémieres Années dans la Tran-
„ quilité : mais, lorsque j'eus atteint l'Age de
„ dix-neuf à vint Ans, je commençai à connoi-
„ tre qu'on m'avoit trompée. Les Gens du
„ Monde, que je voïois au Parloir, achevé-
„ rent de me déciller les Yeux. Mon Cœur
„ ſentoit des Mouvemens, dont il n'étoit pas
„ le Maitre. Le Chant des Oiſeaux, la Vûe
„ des Hommes, mon Miroir lorſque je m'y
„ regardois, &, plus que tout cela, mon Cœur
„ m'apprenoit, que je n'étois par faite pour
„ n'être point ſenſible. Hélas! à quoi m'eut-
„ il ſervi de la devenir? Mes Deſirs n'auroient
„ fait qu'augmenter mon Infortune. Je tâchois
„ au commencement de diſſiper mon Chagrin
„ par la Lecture; mais, plus mon Eſprit pre-
„ noit de nouvelles Lumieres, & plus mon
„ Cœur étoit agité. Les Romans étoient les
„ Livres qui me plaiſoient le plus: je les dé-
„ vorois avec une Avidité extrême; & je
„ mouillois de mes Larmes les Endroits les
„ plus tendres. Une Dame de mes Amies
„ avoit la Complaiſance de m'en prêter, &
„ j'épuiſai bien-tôt ſa Bibliotheque. Le Cha-
„ grin d'avoir quitté le Monde, & d'être la
„ triſte Victime de l'Ambition & de l'Avarice
„ de ma Famille, m'a rendu la Vie à charge.
„ Je n'attens ma Liberté que de la Mort, &
„ je la ſouhaite beaucoup plus que je ne la
„ crains. Ma Mere n'eſt pas plus heureuſe
„ que moi. Elle m'avoit ſacrifiée pour ma-
„ rier plus avantageuſement ma Sœur ainée.
„ Elle eſt morte peu de jours après ſon Eta-
„ bliſſement. Ma Famille n'a plus d'Enfant

„ que moi, qui ne ſaurois recucillir ſes Biens,
„ qui vont paſſer à des Collatéraux éloignés,
„ qu'elle hait, & dont elle a ſujet de ſe plain-
„ dre. Il ſemble que le Ciel ait pris le Soin
„ de me venger. „

JE ne ſçai, mon cher Brito, ce que tu penſes ſur la barbare Maniere dont les Nazaréens Papiſtes enferment leurs Filles. Mais, je trouve, qu'il faut avoir le Cœur d'un Cannibale, pour inventer une Coutume, qui, ſous le Prétexte de conſacrer des Ames à Dieu, rend éternellement malheureuſes un Nombre de Perſonnes qui n'ont jamais mérité de l'être. J'ai ſouvent parlé avec les Nazaréens de cet Uſage contraire à la Raiſon & à la Loi de la Nature Ils veulent le juſtifier par des Raiſons de Politique. *Si l'on marioit*, diſent-ils, *toutes les Filles*, *les Maiſons ne pourroient ſe ſoutenir dans un certain Rang*: *on ſeroit obligé de faire des Alliances diſproportionnées.* Pitoïable Raiſonnement! qui n'a d'autre Fondement, que la ſotte Vanité de quelques Nobles infatuez de leur Condition, auſſi préjudiciable que la Peſte au Bien de la Société. Comment font les Anglois, les Suédois, les Pruſſiens, les Danois, & tant d'autres Peuples? Sont-ils moins attentifs à conſerver les Privileges de leur Nobleſſe, que les François, ou les Eſpagnols? Non, ſans doute: mais, ils ont plus d'Attention à ne point ſe laiſſer aveugler par les anciens Préjugés.

SI l'on ne faiſoit en France aucune Religieuſe, certain Noble n'épouſeroit point une Fille avec cent mille Ecus de Bien; mais, il ne

ne ſeroit point auſſi obligé de donner à ſa Sœur la même Somme, ou à peu près. Si l'on éxamine, en général, dans les Maiſons, les Biens, qui y entrent, ou qui en ſortent, pendant le Cours d'un Siécle, on verra que cela eſt aſſez égal. D'ailleurs, qu'importe-t'il au Bien de l'Etat & de la République, que certains Particuliers poſſedent, & accumulent des Richeſſes immenſes? Cela eſt plûtôt contraire qu'utile à l'Interêt public. Plus les Richeſſes ſont diviſées dans une juſte Proportion, plus un Roïaume eſt floriſſant.

LAISSONS, mon cher Brito, les Nazaréens dans leurs Aveuglemens. Eſt-ce à nous, de vouloir les éclairer, nous, qu'ils perſécutent ſi cruellement? Mais, pourquoi s'en étonner, puiſqu'ils en font autant à leurs Enfans? Tu ne ſaurois croire combien il y a des Couvens de Religieuſes en France. Toutes les Villes en ſont remplies, & je crois que le Nombre des Monaſteres de Filles eſt auſſi conſidérable que celui des Moines.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito. Vi content & heureux; & que le Ciel te donne une nombreuſe Famille, dont tu feras un meilleur Uſage que les Nazaréens.

De Paris, ce...

LETTRE SOIXANTE-HUITIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

JE suis arrivé à Geneve depuis six Jours; & j'ai resté plus long-tems dans cette Ville, que je n'aurois cru. Elle étoit autre-fois assez mal bâtie; mais, depuis quelques Années, elle est fort embellie par un grand Nombre de Maisons qu'on a faites nouvellemeut, & dont l'Architecture est d'un fort bon Gout. Les Fortifications de Geneve sont bonnes & régulieres: on y travaille perpétuellement; les Bourgeois contribuent avec plaisir aux Frais nécessaires pour les perfectionner. Ils ont renouvellé pour dix Ans les Impôts qu'on avoit mis pour subvenir aux Dépenses qu'elles causent *.

LES Genevois auroient pû se passer de ces Fortifications, qui leur coûtent infiniment. L'Alliance, qu'ils ont avec la France & les Cantons Protestans, les garantissoient des Insultes & des Invasions des Savoïards, leurs Ennemis ordinaires, & de la Domination desquels il se sont autrefois soustraits.

DEUX

* Cette Lettre a été écrite avant les derniers Troubles de Geneve.

DEUX Raiſons obligent la France & les Suiſſes à protéger cette République. Les François ne doivent point ſouffrir, que les Savoïards & les Piémontois s'accroiſſent au deça des Aples; & les Cantons Proteſtans ne doivent point laiſſer détruire ou ſubjuger une Ville, qui peut être regardée comme la Métropole de la Religion Réformée.

LA Politique & la Religion conſpirant toutes les deux à la Défenſe des Genevois, je ne ſai ce qui peut les engager à vouloir rendre leur Ville auſſi forte que les meilleurs Places de l'Europe. Je crois, qu'en bonne Politique, on doit condamner leur Conduite. La France n'eût jamais été tentée de manquer à l'Alliance de Geneve, ſi elle eut toujours reſté dans ſon prémier Etat. Qui ſçait, ſi, dans la ſuite, elle penſera toujours de même. C'eſt riſquer beaucoup, que d'expoſer un belle Femme aux Regards d'un Homme dont le Cœur s'enflamme aiſément, & qui peut trouver le Secret d'être heureux. Peut-être les Genevois ſe repentiront-ils un jour d'avoir paré & habillé leur Ville comme une nouvelle Mariée. Quelque Roi de France pourroit bien s'en rendre amoureux, & l'épouſer contre les Regles. Je ſçai, que les Cantons Proteſtans s'oppoſeroient à ce Mariage; mais, peut-être n'auroient-ils pas le Pouvoir d'en empécher l'Exécution: ſi la Choſe étoit une fois faite, il eſt auſſi difficile d'enlever Geneve des Mains d'un Monarque François, qu'il le fut autre-fois à Ménélas de ravoir ſa chere Helene de celles des Troïens.

J'ai parlé quelquefois en plaisantant à plusieurs Bourgeois d'ici de cette prétendue Union. Ils m'ont répondu, qu'ils n'avoient rien à craindre, & que leur Ville, dans l'Etat le plus parfait, ne récompenseroit point la France de la Perte de l'Alliance des Cantons Protestans, & des Frais qu'elle seroit obligée de faire pour s'en rendre la Maitresse.

LE principal Commerce de Geneve consiste dans les Soies, dans les Livres, & dans plusieurs autres Marchandises, dont ils transportent de grandes Quantitez dans tous les Païs Etrangers. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on imprime dans cette Ville peu de Livres qui traitent des Matieres du Protestantisme: on auroit peine à les débiter, à cause des Libraires de Hollande & d'Angleterre, qui sont à même d'en fournir plus commodément tous les Nazaréens Réformez, & surtout les Réfugiés de France. On imprime donc à Geneve tous les Docteurs Espagnols & Italiens. Sanchès, Escobar, Suarès, Molina, Bellarmin, Cajetano, &c. ont obligation aux Protestans de la Conservation de leurs Ouvrages. Les Genevois les donnent même tels qu'ils sont; malgré la Différence de Religion, ils ne changent jamais un seul Mot dans les Livres qui leur sont les plus contraires.

CETTE Bonne-Foi n'est point ordinaire aux Nazaréens Papistes: ils augmentent & diminuent à leur Fantaisie tous les Ecrits qui passent par leurs Mains. Au commencement de l'Imprimerie, ils ajoutérent un Passage d'une vintaine de Lignes dans l'Histoire de

Jo-

Joſeph: ils ont été obligés d'avouër dans la ſuite l'Incertitude de ce Paſſage, qui ne ſe trouve point dans la plûpart des Manuſcrits. Les Moliniſtes, dans le Siécle paſſé, firent faire pluſieurs Éditions de Janſénius, où les fameuſes Propoſitions condamnées ſe trouvoient: mais, dans les anterieures, il faut avoir le Don & le Talent de rendre noir ce qui eſt blanc, pour les y appercevoir.

LES Genevois, en général, ſont gros & gras. Ils paſſent pour être de mauvaiſe Humeur, & peu hoſpitaliers; mais, on leur fait Tort de leur donner ce Caractere: ils ſont polis & affables, beaucoup plus que tous leurs Voiſins. Il eſt vrai, que les Etrangers de la Religion Romaine leur ſont ſuſpects; mais, il leur eſt pardonnable de ſe défier de leurs plus mortels Ennemis, qui ont voulu pluſieurs fois leur tendre des Piéges. Ils ont beaucoup de Frugalité & de Continence, & tâchent de paroître d'une Gravité ſinguliere. Cette Paſſion les fait tomber ſouvent dans un Excès ridicule.

UN Défaut commun à tous les Habitans de Geneve, c'eſt une Haine un peu trop violente contre la Religion Papiſte. Ils ſe nourriſſent avec plaiſir dans les Idées qui peuvent lui être les plus contraires. Leurs Converſations deviennent des eſpeces d'Enthouſiaſmes, dès qu'on leur en parle. Je ne les blame point de rejetter une Croïance qu'ils penſent être défectueuſe & erronée; mais, je voudrois qu'ils agiſſent plus philoſophiquement, qu'ils réfutaſſent l'Erreur ſans haïr ce-

lui-

lui qui eſt aſſez infortuné pour en être infecté.

JE penſe qu'on peut regarder tous les Hommes comme formant en quelque maniere une ſeule & ſimple Religion, puiſqu'ils adorent tous la même Divinité, & ne different entre eux que par le Culte & les Cérémonies. Heureux ſont ceux, dont les Regles & les Préceptes conduiſent par le plus court Chemin à la Félicité: mais, parce qu'ils ſont plus éclairez que les autres, qu'ils ont plus de Moïens pour faire leur Salut, ils doivent plaindre, plûtôt que mepriſer, ceux qui ont plus de Peine qu'eux à parvenir à la Voie Céleſte.

JE t'avoûrai, mon cher Monceca, que je ſuis tenté de regarder le Ciel comme un Palais ſuperbe, où l'on entre par quatre Portes qui regardent les quatre Côtez différens du Monde. On peut venir dans ce ſuperbe Edifice, de l'Orient, de l'Occident, du Septentrion, & du Midi; mais, les Chemins, qui y conduiſent, ne ſont pas également beaux. Nous autres Juifs, nous marchons dans celui de l'Orient, que la Divinité nous a applani: les Nazaréens viennent par celui de l'Occident, raboteux & mauvais: les Turcs paſſent par la Route du Septentrion, encor plus gâtée: & toutes les Religions qui ſont dans les Indes & dans l'Amérique, marchent dans la quatrieme, remplie de Boues, & entourée de Précipices. Beaucoup de Gens ſe perdent dans ce Chemin; mais, cependant, il en eſt qui arriveut au Palais Céleſte, malgré les Difficultez d'une Route auſſi périlleuſe.

LES

LES Nazaréens Papiftes, & nos Rabbins, condamnent ce Sentiment. Ils croïent, que Dieu ne doit point avoir pitié d'une Créature qui a tâché de le fervir dans une autre Religion; & il eft tel Moine à Rome, qui confentiroit plûtôt d'avouër qu'il n'eft aucune Divinité, que d'accorder une Place dans le Ciel à quelques Nazaréens Réformez, qui ont donné dans ce Monde des Exemples de la Vertu la plus parfaite.

LORSQU'UN Italien veut obtenir quelque chofe de fa Famille, il la menace de fe retirer à Geneve, *me n'andero in Genevra*. Un Pere de Famille, qui entend prononcer ces Paroles à fon Fils, n'en eft pas moins frappé, que s'il lui difoit, *Je m'en irai à tous les Diables*. Il dépendroit des Italiens de perdre aifément la mauvaife Opinion qu'ils ont des Genevois. Pour peu qu'ils vouluffent s'inftruire des Mœurs des Peuples, ils verroient qu'il en eft peu, qui en aïent d'auffi pures & d'auffi raifonnables, que le font celles de ceux qu'ils croïent être des Démons vomis de l'Enfer. Il n'eft aucun Milieu dans la Décifion des Italiens: quiconque n'eft pas entiérement de leur Croïance eft un vrai Gibier de Belzébuth.

JE vais te raconter l'Hiftoire d'un Prédicateur Piémontois, que tu croiras inventée à plaifir; mais, je t'affure, que j'en ai été moi-même le Témoin *. Il préchoit fur les Peines

* Dans un petit Village appellé St. Julien, à une Demi-Lieue de Geneve, dans le Territoire de la Savoie.

nes de l'Enfer; &, après avoir compté toutes les Chaudieres, les Fourches, & les Tisons, de cet Infernal Sejour, *Mes Freres*, dit-il, *vous ſerez peut-être curieux de ſavoir l'Ordre dans lequel Satan fait paſſer les miſérables Damnez en Revûe, lorſqu'il veut en ſavoir le Nombre. Ce Démon fait d'abord battre la Caiſſe par Mahomet, qui eſt ſon premier Tambour. Les Juifs commencent à défiler, aïant à leur Tête leurs Rabbins; &, à meſure qu'ils paſſent, les Diables leur enfoncent les Pointes de leurs grandes Fourches de Fer dans le Derriere. Enſuite, viennent les Turcs, qui reçoivent un Chatiment pareil. Les Hérétiques arrivent après, chargés de Chaines. Des Diables leur verſent du Plomb fondu dans la Bouche, pour les punir des Blaſphêmes qu'ils ont proférez pendant leur Vie, contre les Saints, & particuliérement contre St. Julien le Patron de cette Egliſe, que vous voiez aſſis dans ſa Niche, & que vous n'avez pas trop de Soin d'entretenir. Je n'ai trouvé que ſix Livres dix Sols la Semaine paſſée dans ſon Tronc. Si cela va toujours de même, vous avez grand Air, mes chers Freres, de faire renchérir le Plomb fondu dans l'Enfer. Penſez-vous, que St. Julien, votre Patron, vous pardonne de le négliger autant que vous faites? Vous vous trompez fort dans votre Calcul. Quant à moi, je lui fournis de l'Huile tant que je puis, & il eſt toujours bien éclairé. Mais, voici tantôt la Fête du Lieu. Qui l'habillera? Sera-ce moi? Non, en vérité: je n'en ai pas le Pouvoir. Je vous puis proteſter, qu'il montrera le Cul au premier jour, ſi vous ne prenez*

vos Mesures. Cela vous sera un bel Honneur, mes Freres, lorsque les Habitans du Voisinage verront combien vous negligez votre Patron! Vous achetez tous les jours des Cotillons nouveaux à vos Femmes: vous leur donnez ce qu'elles vous demandent. Vous faites fort bien. Mais, pensez-vous, lorsqu'on vous jettera une grande Cuillerée de Plomb fondu dans la Bouche, qu'elles aillent vous porter un Verre de Limonade pour vous la rafraichir? C'est alors, que vous vous repentirez d'avoir, par votre Négligence, mérité d'être au Rang des Hérétiques. Ha! grand St. Julien, *direz-vous*, que ne vous ai-je donné l'Argent, que j'ai emploié à acheter une Dentelle à Catherine? Que ne vous ai-je fait Présent de la Piéce d'Etoffe, que j'aportai de la Foire! *Tous ces Regrets seront inutiles, mes chers Freres; St. Julien ne vous en saura aucun Gré: c'est à présent, que vous vivez, qu'il faut lui montrer votre Zêle. J'entens que quelques-uns de vous autres se plaignent que les Récoltes deviennent mauvaises.* Nous n'avons point eu de Vin, *dites-vous*, cette Année: nous n'eumes point de Bled, il y a deux Ans. *Je le crois bien, mes Freres. Ce sera bien pis à l'avenir. Pensez-vous bonnement, que St. Julien aille demander à Dieu la Pluie, le Soleil, le Froid, le Chaud, selon les Occasions necessaires, pour des Gens qui lui laissent porter un vieux Habit depuis trois Ans. Vous vous trompez, mes Freres. Vous serez traittés comme les Hérétiques, pour qui il n'est aucun Salut, & qui sont dévolus en naissant au Démon; en sorte que, dès qu'un Calviniste ou un Luthérien vient en ce Mon-*

Monde, le Diable l'enregistre dans l'autre sur son Livre, comme un Bien qui lui est dévolu.

De semblables Discours rendent les Instructions méprisables, les avillissent, & les ravalent. Le Temple, où la Parole de la Divinité doit se faire entendre aux Hommes, devient un Théatre de Vendeurs d'Orviétan. C'est envain, que l'on dit, qu'il faut précher au menu Peuple d'une Façon différente de celle dont on parle aux Gens éclairez. On peut exprimer une Morale pure, & aisée à comprendre, sans farcir les Esprits de cent Contes ridicules, que l'Avarice fait inventer. L'Habit neuf de St. Julien, que ce Prédicateur vouloit acheter, auroit pu lui en produire un à lui-même par dessus le Marché. Mais quoi! Un Prêtre doit-il, pour un vil Intérêt, sortir de son Caractere, qui lui donne un Rang respectable? Ministre de la Parole de Dieu, doit-il la mélanger par des Fables grossieres, capables de scandaliser, non seulement ceux qui ne sont pas de la Croïance Nazaréene, mais même ceux qui en sont le plus persuadez?

On ne sauroit trop prendre de Précaution pour examiner la Science & la Capacité de ceux à qui l'on accorde la Liberté de précher. Ils deviennent les Conducteurs ordinaires de l'Entendement de tout un Peuple. On doit les regarder comme les principaux Objets extérieurs qui produisent les Idées dans l'Esprit d'un Nombre de Gens, qui ne voient & ne connoissent rien que par eux. Combien importe-t-il donc au Bien de la Société, que les

No-

Notions qu'ils leur donnent soient justes & conformes à la droite Raison?

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: & vi content, & heureux.

De Geneve ce. . . .

LETTRE SOIXANTE-NEUVIEME.

Isaac Onis, *Caraite*, *autrefois Rabbin de Constantinople*, *à* Aaron Monceca.

LES Vents m'ont été si favorables, mon cher Monceca, que je suis arrivé dans neuf Jours de Smirne à Aléxandrie. Cette Ville si fameuse autrefois, célébre par les Grands-Hommes qu'elle a produits, superbe par la Magnificence de ses Batimens, digne enfin de la Gloire de son Fondateur, n'est plus qu'un Amas confus de Ruïnes informes, de Colonnes, de Chapiteaux, de Bases, de Morceaux de Corniche, &c. Tous ces Restes antiques sont épars & renversés, ensévelis en partie dans le Sable, ou emploiés à des Usages bien différens de ceux auxquels les anciens Habitans les avoïent destinez. Les Débris de l'ancienne Aléxandrie ne sont point comme ceux de l'ancienne Rome, dont il subsiste encor des Morceaux qui conservent une Partie de leur prémiere Beauté. On

peut dire d'Alexandrie ce que Virgile dit de Troie après sa Ruïne *. On voit les Champs & la Place où fut bâtie cette superbe Ville. Ce Phare si fameux, que les Anciens comptoient entre les sept Merveilles du Monde, qui fut bâti par les Ordres de Ptolomée Philadelphe, & construit par Sostrate Gnidien, ne subsiste plus aujourd'hui: il est enséveli sous les Eaux; à peine en reste-t-il les moindres Traces. On a bâti, auprès de ces Ruines, une Tour, qui sert à éclairer les Vaisseaux pendant la Nuit.

CET Ouvrage a été fait sous les Princes Mahométans, & n'a rien qui aproche de la Magnificence & de la Splendeur de l'ancien Phare, dont le prémier Etage étoit un vaste Corps de Logis de Marbre blanc. Au dessus de ce superbe Bâtiment s'élevoit une Tour quarée, construite du même Marbre, & d'une Hauteur extraordinaire.

AVANT de te parler des Ruïnes de l'ancienne Aléxandrie, des Batimens de la nouvelle, des Piramides du Caire, & des Antiquitez qu'on voit dans cette Capitale de l'Egipte, je te donnerai une Idée générale des Habitans de cette Contrée; &, en dévelopant le plus qu'il me sera possible leurs Mœurs & leur Caractere, je les comparerai avec ceux des anciens Egiptiens. Je tacherai de tirer quelque Fruit des Réfléxions que je t'écrirai, & de mettre à profit les Soins que je me donnerai. J'entrevois, que j'aurai l'Occasion de satisfaire ta Curiosité, & que je pourrai t'instruire de bien des Choses qui sont échapées à la Curiosité des Voïageurs.

C'EST

* *Et Campos ubi Troja fuit.* Virg. Æneid. *Libr. III.*

C'EST dans l'Egipte, que notre Nation s'eſt formée: c'eſt dans ce Païs, qu'elle a crû & multiplié, & que les Promeſſes que Dieu fit à Abraham ont commencé d'avoir leur Effect; & c'eſt dans ce même Païs, où ſont arrivez les prémiers Miracles du Tout-Puiſſant, pour délivrer ſon Peuple de l'Eſclavage.

L'ORIGINE des anciens Egiptiens nous eſt tout-à-fait inconnue. Leurs Dinaſties renferment l'Hiſtoire fabuleuſe de ſeize à dix-ſept mille Ans. Toutes les Nations ont eu, & ont encore, le même Foible, ou plûtôt la même Folie, qu'eux. Les Ethiopiens, les Chinois, reclament la Préférence ſur l'Ancienneté. Les Peuples Nazaréens, qui ſont obligés de fixer la Création du Monde à peu près comme les Hébreux, veulent venir, autant qu'il ſe peut, des anciens Peuples. Ils ne ſauroient remonter plus haut que le Déluge: mais, ils tachent d'inventer des Fables qui leur faſſent prendre leur Origine dans les Tems les plus voiſins de cette Inondation. Quelques anciens Poëtes & Hiſtoriens François faiſoient deſcendre leur Nation en Ligne directe d'Aſtianax Fils d'Hector. Les Dinaſties des Egiptiens étant auſſi fabuleuſes que la prétendue Origine des Troïens, il vaut mieux avouër naturellement, qu'on ignore la Façon dont l'Egipte a été peuplée, & le tems auquel elle l'a été, que de vouloir chercher la Vérité dans un Nombre de Fables, qui n'ont aucune Apparence de Vérité.

LES Perſans, les Grecs, les Romains, les Arabes, & les Turcs, ont ſubjugé tour-à-

tour les anciens Habitans de l'Egipte, & se sont introduits dans le Païs. On appelle aujourd'hui Coptes les Descendans des prémiers Egiptiens. Ils sont les véritables Naturels du Païs : leur Nombre est extrémement petit, eu égard à celui des Etrangers. Les Guerres Civiles des Romains furent la prémiere Cause de la Ruine de l'Egipte. Les Empereurs Grecs Nazaréens firent périr plusieurs Habitans de ce Roïaume, & persécutérent beaucoup les autres, en haine de l'Hérésie de Dioscore, Patriarche d'Aléxandrie, dont la Nation Egiptienne avoit embrassé la Doctrine, qu'elle suit encore. Les Princes Arabes & Mahométans achevérent presque de détruire les anciens Egiptiens : ensorte qu'aujourd'hui la Langue Copte n'est plus entendue par les Coptes mêmes ; le dernier, qui la savoit, étant mort depuis quelques Années.

VOILA' un Idiome, dont les Livres & les Ecrits nous sont inconnus pour toûjours. C'est ainsi qu'a fini autrefois la Connoissance des Hiérogliphes : &, sans le Secours de l'Imprimerie, peut-être le Grec eût-il eu le même Sort dans la suite des Tems. Le Nombre des Turcs & des Juifs augmente tous les jours à Constantinople : celui des Grecs diminue à vûe d'œuil. Depuis long-tems, le Grec moderne n'a rien de commun avec l'ancien, ou du moins très peu de chose. Peu-à-peu, tout le Monde écrira en Turc dans le Levant ; les Caracteres Grecs ne seront peut-être connus dans cinq cens Ans d'ici, que des habiles Nazaréens Anglois, François, Allemans, Hol-

Hollandois : & les anciens Habitans de la Grece n'en auront aucun Usage, comme ils n'en ont point de l'ancienne Langue, qu'ils ont déjà cessé de parler.

OUTRE les Coptes, il y a encor deux Sortes d'Habitans en Egipte : on appelle les prémiers *Bédouins fixes*, & les seconds *Bédouins errans*. Les Bédouïns fixes habitent les Villages & les Maisons de Campagne : on doit les regarder comme les Païsans du Païs. Les Bédouïns errans menent la même Vie que les anciens Patriarches : ils vivent, sous leurs Tentes, du Lait de leurs Bestiaux, & changent d'Habitations, à mesure que les Paturages leur manquent. Ils campent toujours dans les Endroits où ils peuvent trouver facilement de l'Eau : quelques-uns se tiennent auprès des Montagnes ; & les autres auprès des Endroits habitez.

LES Turcs ont beaucoup d'Egard pour les Bedouïns errans. Ils leur abandonnent des Terres pour les cultiver, *dans la Vûe de n'avoir rien à déméler avec des Gens qui peuvent faire beaucoup de Mal, sans qu'on puisse leur en faire aucun.* Il leur est fort aisé de n'avoir rien à craindre du Ressentiment des Turcs : ils se retirent à cent Lieues dans les Deserts, où il leur est très aisé de subsister par la Connoissance qu'ils ont des Puits, & par leur Frugalité. Ils ne sont point empêchés dans leur Marche, par la Quantité de leur Bagage ; leurs Chameaux portant leurs Tentes, & leurs Nattes de Jonc. Ce sont-là leurs Meubles, leurs Lits, leurs Palais, & leurs Temples. Ces Peuples, mon

cher Monceca, estiment plus leur Vie champêtre, que les Courtisans n'idolatrent le Faste & l'Embarras de la Cour *. Chés eux, l'Age d'Or vit encor: leur Bétail leur fournit leurs Mets les plus délicats ; & ce même Bétail pourvoit à leurs autres Besoins. La Laine de leurs Moutons suffit pour les vétir. Ils en font une Etoffe, qui les garantit des Injures de l'Air. Ils regardent comme insensez des Hommes, qui construisent des Palais immenses, & qui croïent encor y être logés à l'étroit. *Les Soins, les Chagrins*, disent-ils, *n'habitent-ils pas dans ces somptueux Edifices? Si l'Homme n'y est pas plus content, & plus satisfait, que sous nos Tentes, pourquoi nous donnerions-nous la Peine de les construire?*

LES Hommes, mon cher Monceca, en batissant des Villes, se sont rendus Esclaves les uns des autres: ils ont été obligés d'accorder des Droits à de simples Particuliers, qui forment les Chaines dont ils se sont eux-mêmes liés. Ces Bastions, ces Citadelles, ces Fortifications, sont devenues dans les suites aussi nuisibles aux Peuples, qu'ils les croïoient utiles pour les garantir de leurs Ennemis. Ceux, à qui

* *Beatus ille, qui, procul Negotiis,*
Ut prisca Gens Mortalium,
Paterna Rura Bobus exercet suis,
Solutus omne Fœnore;
Neque excitatur Classico Miles truci,
Neque horret iratum Mare,
Forumque vitat, & superba Civium
Potentiorum Limina.

Horat. Epod. Liber, *Ode II.*

qui l'on avoit confié ces Défenses, les ont fait servir à s'emparer de l'absolu Pouvoir; & les prémiers Hommes, qui ont habité dans les Villes, ont été les prémiers Esclaves.

LES Bédouïns, pour conserver leur Liberté, n'ont pas besoin d'assembler leurs Etats-Généraux. Il n'est chés eux aucune Dispute, aucune Guerre Civile: ils trouvent par-tout des Paturages & de l'Eau; & voilà leurs plus précieux Trésors. Leur Industrie, leur Frugalité, leur fournissent le Reste. Il n'est chés eux aucun Différent sur la Religion: point de Docteurs & de Théologiens toujours prêts à disputer. Si les plus zélez Jansénistes & Molinistes, dont tu m'as souvent parlé dans tes Lettres, fussent nez Bédouïns, ils eussent passé leur Vie sans être agitez par les Fureurs d'un Parti toujours prêt à perdre celui qui lui est opposé. Chés ces Peuples heureux, il n'est point, mon cher Monceca, de Tente entourée de Fossez, gardée par des Soldats, & destinée à renfermer des Prisonniers d'Etat. Les Bédouïns n'élevérent jamais de Palais à la Vengeance: ils ne firent point un Crime à leurs Confreres de penser d'une Maniere différente de la leur; & chacun d'eux eut toujours la Liberté de prier la Divinté en Turc, en Arabe, ou en Persan, en François même, si la Fantaisie leur en prenoit.

UN Ennemi, quelque puissant qu'il soit, ne sauroit, à l'aide d'un Morceau de Papier, obtenu de la Faveur d'un Ministre Bédouïn, ordonner à un Particulier de quiter sa Tente, sa Famille, & son Troupeau, pour se rendre

 sur

ſur les Confins de l'Ethiopie, & y reſter juſqu'à nouvel Ordre.

UN Moufti Bédouïn ne va point, eſcorté de Soldats, faire ſigner de Tente en Tente une Profeſſion de Foi Mahométane, conſtruite dans un certain Arrangement de Paroles, en quoi conſiſte toute ſa Vertu.

CE Peuple ignore les Edits, les nouveaux Réglemens, les Diminutions & les Augmentations des Eſpeces. Jamais Bédouïn ne s'eſt couché avec cent mille Ecus de Bien, & levé ſans un Sou. Sa plus grand Perte ne va pas au de-là de quelque Mouton, qu'un Loup peut lui enlever pendant la Nuit. Il ne païe aucun Impôt, lorſqu'il vient au Monde, & lorſqu'il en ſort.

LES Procureurs, les Avocats, les différens Dégrés de Juridictions ſubalternes, inférieures, & ſouveraines, ſont inconnues aux heureux Bédouïns. Un Procès ne dure jamais plus de vint-quatre Heures entre deux Particuliers. L'Ancien de la Tribu juge ſur le Champ, & ſans Epices, le Différent. Ces Peuples ne ſauroient croire, qu'une Affaire traine quelquefois cent Ans dans les Familles des Nazaréens; &, généralement, tous les Turcs regardent ce Diſcours comme inventé pour montrer la Lenteur de la Juſtice. Il eſt vrai, cependant, qu'il y a pluſieurs Différents, qui ne ſont point terminez dans le Cours d'un Siécle. Un Négociant François m'a aſſuré à Conſtantinople, qu'il pourſuivoit au Parlement de Grenoble un Procès, qui duroit depuis cent-vint Ans.

QUELLE

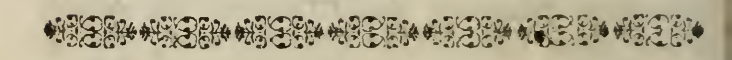
QUELLE Ridiculité, mon cher Monceca, ou plûtôt quelle Avarice! Quoi! Pour terminer le Différent de deux Hommes, il faut plus de Tems qu'ils n'en sauroient vivre? Pour dire, Un tel Héritage doit appartenir à Jacob, ou à Isaac, cent-vint Ans ne suffissent pas? Heureux les Bédouïns, qui, conservant encor les prémieres Impressions de la Nature, n'ont point offusqué leur Raison par des Coutumes aussi ridicules!

J'AI parlé souvent à des Nazaréens de la Longueur de leurs Procès. Ils pensent la justifier, en répondant, que la Justice est très lente chés eux; mais, qu'elle est bonne, & rendue avec beaucoup de Prudence. Eh quoi! Pour juger une Affaire prudemment, faut-il emploïer des Siécles? Faut-il qu'un même Procès soit éxaminé par trois ou quatre Générations, & que les Juges de Pere en Fils laissent à leurs Enfans certaines Affaires, dont les Epices sont une partie du Revenu de la Famille? Pour juger sainement un Procès, est-il nécessaire de ruiner totalement les deux Parties, & d'absorber, en Frais de Justice, au de-là de la Somme dont il s'agit? Les Nazaréens, mon cher Monceca, cherchent en vain d'excuser les Défauts & les Lenteurs de leurs Tribunaux judiciaires, par leur Equité. Leurs Peintres peignent la Justice une Balance à la Main. Mais, elle panche souvent du Côté le plus pécunieux; ou, du moins, bien des Gens s'en plaignent. Il n'est aucun Particulier, qui ne tremble, lorsqu'il a quelque Démélé avec un Seigneur; dont le Crédit est

puissant. Mauvaise Marque de l'Opinion que les Peuples ont de l'Intégrité de leurs Juges. Il n'en est pas de même ches les Bédouïns errans. Les Chefs rendent Justice à celui qui n'a que cent Moutons, comme à celui qui en possede deux mille; & il arrive peu souvent, qu'après la Décision, celui qu'on a condamné se plaigne, & fasse craindre aux autres d'essuïer le même Jugement.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, & que le Dieu de nos Peres te comble de Prosperitez.

D'Aléxandrie, ce. . . .



LETTRE SEPTANTIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

TA Lettre, mon cher Isaac, m'a fait beaucoup de Plaisir. J'en ai trouvé les Réfléxions sensées & utiles; & je regarderai comme ún grand Bonheur, si tu veux bien continuer de me donner des Eclaircissemens sur les Choses qui te paroîtront en Egipte dignes de la Curiosité & de l'Attention d'un Philosophe. Les Ruines d'Aléxandrie, quelque éparses & ensévelies qu'elles soient, donnent toûjours une grande Idée de l'ancienne Splendeur de cette Ville.

Ville. Ces Morceaux de Marbre qu'on y apperçoit, ces Chapiteaux, tout renversés qu'ils sont, offrent encor quelque-chose de noble à l'Imagination. L'Esprit se représente, par ces Restes superbes, la Grandeur & la Magnificence des Bâtimens, lorsqu'ils étoient dans leur entier.

SI Paris, & la plûpart des Villes de la France, venoient à être détruites, cinq cens Ans après on auroit peine à découvrir quelques Traces des plus superbes Bâtimens. Le Défaut du Marbre enseveliroit bientôt les Edifices déjà ébranlez. La Pierre ne résiste aux Rigueurs du Tems, que lorsqu'elle est jointe avec plusieurs autres: mais, dès qu'elle est séparée du Corps du Bâtiment, elle perd bientôt la Forme que lui avoit donnée la Main de l'Ouvrier. Il n'est aucune Colonne de Marbre à Paris, dans les Edifices Publics. Versailles, où Louïs XIV a dépensé des Sommes immenses, contient moins de Marbre, si l'on en excepte les Statues, que le Palais d'un simple Sénateur Génois. La Sculpture de la Façade des Tuilleries est déjà rongée & endommagée par le Tems; & cet Edifice n'est pas encor achevé.

LES Ruines des Villes de l'Archipel arrêtent depuis plusieurs Siécles la Curiosité des Voïageurs. Les Turcs, cependant, les diminuent tous les jours, & en enlevent une Quantité prodigieuse de Marbre. Combien devoit-il donc y en avoir dans les Commencemens? La Mosquée du Sultan Achmet a été bâtie uniquement des Pierres qu'on a emportées

portées des Ruines de Troie. Les Colonnes qui forment le Périſtile de ce Temple, & qui ſont au Nombre de cent-trente, ont été trouvées toutes entieres dans les Champs de cette ancienne Ville. Pendant près de deux cens Ans, les Turcs n'avoient point d'autres Boulets pour les Canons des Dardanelles, que les Chapiteaux Corinthiens, & les Colonnes, qu'ils briſoient & tailloient enſuite pour s'en ſervir à cet Uſage. Quelle Quantité immenſe d'Edifices, uniquement conſtruits en Marbre, ne devoit-il pas y avoir dans la Grece? Que d'Arcs de Triomphe, de Portiques, de Périſtiles, de Fontaines. de Colonnes? Rome avoit moins de Bâtimens ſuperbes que la Grece, ſi nous en jugeons par la Quantité des Marbres & des Morceaux d'Architecture échappés à la Fureur des Tems. Je conviens, que le Tibre doit poſſéder des Richeſſes immenſes, & qu'il faut qu'il y ait plus de Statues dans ſon Lit, qu'il n'y en a aujourd'hui dans Rome: mais, tous ces Tréſors nous ſont cachés, & nous ne pouvons pas juger de ce que nous ne voïons pas.

NOS Freres, les Juifs de Rome, offrirent, il y a environ quarante Ans, vint Millions au Souverain Pontife, pour obtenir de lui la Permiſſion de fouiller dans le Tibre, & d'en détourner le Cours pendant l'Eſpace de ſix Mois. Ils auroient fait leurs Recherches une Lieue au-deſſus de Rome, & une au-deſſous. Il eſt bien certain, que dans ces deux Lieues de Terrain, il euſſent trouvé dix fois le Prix de leur Argent. Cependant, comme il riſ-

quoient, disoient-ils, de perdre leurs vint Millions, ils demandoient, pour avoir plus d'Aisance dans leur Travail, de détourner le Tibre pendant l'Été. Cette Clause leur fit refuser leur Requête. Vint Millions étoient fort tentans: on mit plusieurs fois la Chose en Délibération; mais, enfin, on jugea que les grandes Chaleurs, qui attireroient les Exhalaisons du Terrain desséché, causeroient des Maladies pestilentieuses, & l'on ne voulut point leur permettre de fouiller. Pour moi, mon cher Isaac, je crois que la Crainte des Maladies ne fut que le Prétexte, dont on se servit, pour couvrir les véritables Raisons de ce Refus. Les Juifs auroient vendu toutes les Richesses, les Statues, les Bronzes, les Médailles, les Colonnes, qu'ils auroient trouvées, hors de Rome; personne dans cette Ville n'étant assez pécunieux pour les païer au même Prix, que bien des Princes Souverains, & des riches Particuliers étrangers, en eussent donné. La même Politique a fait défendre de sortir les Tableaux & les Statues de Rome. Sans cette sage Ordonnance, il y a longtems que cette Ville seroit dépouillée d'un Nombre de belles Choses que les Nobles & les Bourgeois eussent vendues: &, peu-à-peu, les Etrangers, possédans chés eux ce qui les attiroit à Rome, n'y auroient plus accourus; ce qui lui eut porté un notable Préjudice. On est si rigide sur ce Réglement, que les Grands-Ducs de Toscane n'ont jamais pû obtenir de sortir l'Hercule antique de leur Palais, pour le faire transporter dans leurs Etats.

LOUÏS

LOUÏS XIV, dans le Tems de sa plus grande Magnificence, fit acheter à Rome une Partie des Antiques qui sont dans la Gallerie de Versailles. Ce fut le Poussin, Peintre illustre & Sujet de ce Monarque, qui fut chargé de les envoïer en France. Le Souverain Ponife, ne pouvant faire autrement, y donna son Consentement: mais, on fut obligé, pour ménager l'Esprit du Peuple, & éviter une Sédition, de les embarquer pendant la Nuit, & à l'Insçu de tout le Monde. Il est vrai, que si Louïs XIV avoit voulu, il eut pu obliger les Magistrats Romains à les lui envoïer eux-mêmes: il étoit pour lors assez craint dans Rome, pour qu'on n'eût ôsé le lui refuser; mais, il voulut bien qu'on évitât toutes les Discussions. Lorsqu'on n'agit pas avec Vigueur, les Romains les rendent éternelles: & il faut plus de Tems, pour terminer avec eux le moindre Incident, que pour conclure la Paix Universelle dans toute l'Europe. Il semble que l'Esprit de Vetille & de Chicane soit le Partage des Prêtres Nazaréens. Personne n'est plus atteint de ce Défaut, que les Jansénistes & les Molinistes. Lorsqu'ils ne peuvent disputer contre leurs Ennemis, & les contrarier, il cherchent Querelle à leurs Freres, & à leurs Partisans. En voici un Exemple récent.

LE Pontife de Paris, dont je ne t'ai point encor parlé dans mes Lettres, est fort haï des Jansénistes: ils ont affecté de noircir sa Réputation par des Libelles diffamatoires; mais, les Honnêtes-Gens ne se sont point laissé prévenir à ces Invectives. Ce Pontife est un fort galant

galant Homme. Il avoit gouverné, avant d'être à Paris, une autre Eglise, où il étoit aimé universellement, même des Janſéniſtes. Il fut élevé à la prémiere Dignité Eccléſiaſtique du Roïaume, & devint la Victime de ſon Rang. Obligé de tenir ferme contre tous les Efforts du Parti Janſéniſte, il regretta bientôt la Paix qu'il goutoit dans ſon ancien Dioceſe. Cependant, il chercha d'adoucir les Eſprits le plus qu'il lui fut poſſible. Ennemi des Voies de Fait & de la Rigueur, il eut ſouhaité qu'on eût voulu entrer ſincérement en Accommodement. Mais, le bon Homme connoiſſoit peu les Gens à qui il avoit affaire. Les Janſéniſtes étoient ſi outrez contre lui, qu'ils lui reprochoient même de trop manger; comme ſi l'Appetit de ce Prélat eût été un Crime, & qu'il fût de l'Eſſence des Juſtes d'avoir l'Eſtomac étroit. Il comprit enfin, que tout ce qu'il feroit ne ſerviroit de rien, & il laiſſa les Choſes aller leur Cours. On ſe plaignoit dans ſon Dioceſe, depuis long-tems, du peu de Regle qu'il y avoit dans un Livre que les Nazaréens appellent *Bréviaire.* C'eſt un Ramas des Pſeaumes du Prophête-Roi, entremêlé de quelques Prieres de leur Façon. Ce Pontife ordonna à des Gens ſavans dans la Loi Nazaréene de compoſer un nouveau Bréviaire. Quand on y travailloit, tous les Janſéniſtes murmuroient, & peſtoient contre le Livre, & ceux qui le compoſoient. Les Moliniſtes, au contraire, publioient par-tout, que l'Ouvrage, qu'on alloit voir paroître, étoit excellent. Il a paru; &, par un plaiſant Acci-

Accident, les Janſéniſtes l'ont reçû avec beaucoup de Reſpect, & les Moliniſtes ont déclamé contre avec beaucoup de Force. Ils ont rempli Paris d'Ecrits ſéditieux. Deux certains Prêtres † ont proteſté ſolennellement, qu'ils n'abandonneroient point leur ancien *Bréviaire* : un ſur-tout § a fait le Diable-à-quatre. C'eſt un Fanatique, qui pourroit bien un jour introduire chés les Moliniſtes les Convulſions des Janſéniſtes. Il dit, que le nouveau *Bréviaire* eſt un Livre rempli d'Erreurs dangereuſes : qu'il eſt digne du Feu : que ſon Pontife avoit apparemment l'Eſtomac trop plein, lorſqu'il l'a approuvé ; & qu'il appelle du *Pontiſe-après-diné* au *Pontiſe à jeun.* Le Parlement n'a pas trouvé ſes Raiſons fort excellentes : il a ſoûtenu, que le *Bréviaire* étoit beau & bon ; & que, comme tel, il devoit être reçû. Cette Cour Souveraine a condamné enſuite certain Ecrit, qu'on ſoupçonne fort de partir de la Main du Prêtre Fanatique, à être lacéré & brûlé par la main du Bourreau. Cependant, l'Affaire du *Bréviaire* n'eſt point finie. Les Moliniſtes outrez diſent, qu'il ne vaut rien, & que l'Arrêt du Parlement ne ſauroit rendre bonne une Marchandiſe gâtée. Ils comparent ce Livre à du Lard rance, capable de gâter la meilleure Sauſſe. Ainſi, diſent-ils, le Livre peut empoiſonner l'Ame la plus ſaine. Je ne ſai où ces Nazaréens ont été chercher cette Compa-

† Languet, Curé de St. Sulpice, & le Curé de St. Nicolas du Chardonneret.

§ Le même Curé de St. Sulpice.

paraiſon: car, elle eſt tout-à-fait dans le Goût Hébraïque; & c'eſt ce que pourroit dire de plus expreſſif un Juif, vû l'Horreur que nous avons naturellement pour le Cochon, Animal immonde, & dont la Chair nous eſt défendue par notre ſainte Loi.

IL n'y a rien de nouveau à Paris, que la Diſpute ſur ce *Bréviaire*. J'aurai ſoin de t'inſtruire de la Façon dont elle finira. Il y a apparence, que les Prêtres ſeront obligés de céder; car, les Juges Séculiers ont une Façon de les punir, qui leur eſt très-ſenſible. Ils les privent de leur Revenu; & l'Intérêt eſt ſi cher aux Eccléſiaſtiques, que c'eſt le ſeul Moïen pour les réduire au Point où l'on veut les amener.

CELUI, qui s'eſt déclaré le plus ouvertement contre l'Introduction de ce nouveau Livre, a particuliérement la Réputation d'être fort attaché à l'Argent. Il fait bâtir un Temple magnifique; mais, l'on prétend qu'il lui vaut à lui encor plus qu'aux Ouvriers qu'il fait travailler. Sous le ſpécieux Prétexte de ramaſſer pour ſubvenir aux Frais de la Batiſſe & de la Décoration de cet Edifice, il reçoit de toutes Mains. Il n'eſt rien pour lui; *ni de trop chaud*, *ni de trop froid*. L'Argent eſt toujours Argent, de quelque Côté qu'il lui vienne. Je ſuis aſſuré, qu'il ne ſe feroit point une Peine de recevoir le Profit des Femmes publiques de Paris, ſi l'on vouloit lui permettre de mettre un Impôt ſur leur Commerce. Il bâtiroit ſon Temple, comme cette fameuſe Courtiſane Egiptienne bâtit une des Piramides d'Egipte,

du Revenu des Amans auxquels elle accord
ſes Faveurs.

TU ſeras peut-être étonné, mon cher Iſaac, de l'Obſtination de cet Eccléſiaſtique à vouloir lui ſeul ſe diſtinguer de tous ſes Confreres. Il eſpere, par ſa Rebellion, faire ſa Cour au Souverain Pontife. C'eſt par ces Coups d'Eclat, qu'un ſimple Particulier ſe fait connoitre, & qu'il rend ſon Nom conſidérable parmi les Frénétiques du Parti qu'il a embraſſé. La Cour de Rome récompenſe tôt ou tard ce Zêle aveugle, & l'on ne fait jamais rien inutilement pour elle. C'eſt ainſi que les Entrepriſes les plus criminelles ſont ſouvent les mieux récompenſées. On voit en tous Lieux, & ſur-tout parmi les Eccléſiaſtiques, de ces nouveaux Eroſtrates, qui, pour illuſtrer leur Nom, mettent tout en Feu, & cauſent des Troubles ſubits dans les Tems les plus calmes.

IL y a quelques Années, qu'un Pontife, outré Moliniſte *, publia un Ecrit contraire au Reſpect qu'il devoit au Roi ſon Maitre, & au Bien de la Patrie. On ſoupçonna les Jéſuites d'avoir occaſionné cette Démarche, quoiqu'ils n'y euſſent aucune Part. Le Pontife, l'aïant appris, déclara publiquement, que, bien loin que ces Religieux euſſent quelque Part à l'Ouvrage qu'il avoit donné au Public, ils avoient fait ce qu'ils avoient pû pour l'en empécher. Je n'en doute pas. Les Jéſuites ſont les plus outrez Moliniſtes: mais, ils ſont les plus politiques. Les Sottiſes, que font ceux qui leur

* L'Archevêque d'Arles.

leur sont attachés, les décréditent beaucoup. S'ils étoient toujours les Maîtres de retenir les Esprits, il est bien des Sottises, que ne feroient point les Molinistes subalternes. Mais, quelque Prévoïance qu'aient les Officiers généraux d'une Armée, il est impossible qu'ils puissent empécher la Folie d'un Soldat, d'un Vivandier, ou d'un simple Goujat.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac, & que le Dieu de nos Peres te comble de Richesses.

De Paris, ce. . .

LETTRE SOIXANTE-ET-ONZIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople.*

LES Nouvelles de Corse, mon cher Isaac, varient beaucoup; & l'on commence à douter de la Réüssite des Projets du prétendu Roi Théodore. L'Argent lui manque: le Secours, qu'il avoit promis, n'arrive point. Il s'est formé un troisiéme Parti dans le Païs; & les Génois esperent de voir bientôt leurs Affaires rétablies, ou du moins le publient-ils de même. Je te dirai, mon cher Isaac, qu'après avoir raisonné longtems sur ce qui se passe en Corse, j'avoüe de bonne-foi, que je n'y comprens rien.

rien. Je parle ici tous les jours à plusieurs Politiques, qui font de grands Raisonnemens. Ils expliquent le Dénoument de cette Avanture avec autant d'Assûrance, que s'ils étoient instruits des plus secretes Particularitez. Ils prétendent connoitre le fameux Enchanteur, qui protege ce Chevalier errant: ils savent d'où lui viennent les Secours qu'il a eus; ils font le Détail de ceux qu'il doit encor avoir. Mais, après les avoir ouï parler pendant longtems, lorsqu'on vient à réfléchir sur leurs Discours, on voit que leurs foibles Conjectures s'évanouïssent, & ne peuvent soutenir la Voie de l'Examen.

SI l'on considere Théodore comme un Avanturier, si l'on croit de lui ce qu'en débitent les Génois, son Arrivée en Corse est quelque-chose d'aussi extraordinaire que la haute Elevation de Tamerlan, que quelques Auteurs Arabes ont prétendu être Fils d'un Pastre. Il est même beaucoup moins surprenant, qu'un simple Soldat Tartare devienne le Maitre & le Chef de sa Nation, qu'il ne l'est de voïr un Particulier, un Homme ordinaire, se faire déclarer Roi, au milieu de l'Europe, à la Vûe d'un grand Nombre de Princes jaloux de la Grandeur & de la Majesté de leur Rang, qui seroit ravalée, si un Avanturier, reconnu pour tel, devenoit leur égal. Car enfin, si, par hasard, les Génois venoient à être chassés entiérement de l'Ile de Corse, & que Théodore fût reconnu par tous les Habitans pour leur Maitre & souverain Seigneur, je demande ce que feroient alors les Puissances Souveraines

de

de l'Europe? Des Monarques, tels que l'Empereur, & le Roi de France, pourroient-ils se résoudre à reconnoitre jamais pour légitime Souverain un Roi couronné par la Révolte, fabriqué par le Crime, & qui, avant qu'être Souverain, deshonora plus d'une fois, à ce que l'on prétend, le Caractere de Gentilhomme? Je ne crois pas qu'il y ait personne assez fou, pour se figurer, que ces Princes tinssent une pareille Conduite. Mais, d'un autre côté, Théodore auroit des Etats, des Sujets, des Vaisseaux, des Ports, des Villes, &c. Quand on auroit des Affaires à démêler avec lui, sur quel Pié les traiteroit-on? Et il seroit impossible qu'on n'en eût. La France même y seroit forcée, par la Situation de la Corse. Car, il est peu de Bâtimens partant de Marseille pour le Levant, qui ne mouillent, en allant, ou en venant, sur les Côtes de la Corse.

PLUSIEURS Personnes tranchent toutes ces Difficultez, & disent que, dès que Théodore seroit Maitre & Possesseur paisible de son Païs, une autre Puissance l'en expulseroit. Je demande si la bonne Politique peut consentir à ce Raisonnement? Je pense, qu'elle y est tout-à-fait contraire, & qu'à moins qu'on n'eut prévenu entre les Puissances de l'Europe toutes ces Difficultez, avant de vouloir expulser Théodore; celui, qui en feroit l'Entreprise, trouveroit dans son Chemin plusieurs Princes prêts à s'y opposer. Mais, disent certaines Gens, tout est déjà réglé, tout est conclu, on sçait à quoi s'en tenir. C'est ce que

j'éxaminerai dans la ſuite; & je trouve cette Opinion remplie de Difficultez. Je regarde actuellement, (en ſupoſant que Théodore agiſſe pour lui ſeul,) quels ſeroient les Obſtacles que rencontreroit la Puiſſance qui voudroit le chaſſer de Corſe, s'il en étoit une fois paiſible Poſſeſſeur. Je veux que ce ſoit l'Eſpagne. L'Intérêt de la France s'oppoſe fortement à ſouffrir, que cette Nation ait un Etat, des Villes, pluſieurs Ports, qui bloquent entiérement ceux de Marſeille, de Toulon, & d'Antibes. Avec deux Frégates de vint Piéces de Canon, dès que les Eſpagnols auroient la Guerre avec la France, ils romproient abſolument le Commerce du Levant. Dans une Tempête, les Vaiſſeaux Marchands ſeroient obligés d'aller chercher un Azile dans des Ports très éloignés, & quelquefois n'en pourroient pas trouver, ſur-tout ſi le Vent les empéchoit d'approcher la Côte d'Italie. L'Ile de Corſe, entre les Mains d'une Puiſſance auſſi rédoutable que l'Eſpagne, deviendroit auſſi pernicieuſe au Commerce de Marſeille, que les François en Tems de Guerre ſeroient incommodes aux Catalans, s'ils étoient les Maitres de l'Ile de Majorque. Je te prie, mon cher Iſaac, de jetter les Yeux ſur une Carte de Géographie, & tu te convaincras toi-même de la Vérité de mon Sentiment.

LA France ne ſeroit pas la ſeule Puiſſance intéreſſée à ne point ſouffrir que les Eſpagnols euſſent l'Ile de Corſe. Le Roi de Sardagne, ſans doute, n'y conſentiroit qu'avec peine.

Nice,

Nice, Ville-Franche, & les autres Places Maritimes qu'il a, ne ſont déjà que trop génées & contraintes par la France. Je ne crois pas qu'il ſe ſouciât d'avoir encor un Voiſin auſſi incommode Quelques Politiques veulent, qu'on conſentît aiſément, que le Roi de Sardagne s'emparât de l'Ile de Corſe. Mais, la France a la même Raiſon de s'oppoſer aux Piémontois qu'aux Eſpagnols. Quoique les prémiers ſoient beaucoup moins puiſſans, ils deviendroient très-incommodes à la France, dès qu'ils feroient unis avec d'autres Alliés ligués contre elle. Que feroit-il arrivé à Toulon, & à la Provence entiere, ſi les Anglois & les Hollandois euſſent été les Maîtres de former des Magaſins, & d'avoir un Nombre de Villes, & des Ports, à quarante Lieuës de Provence, & de pouvoir y venir dans vingt-quatre Heures mouiller avec une Eſcadre, toutes fois & quantes qu'ils auroient voulu?

SI la France a preſque autant d'Intérêt que l'Eſpagne à voir le Port-Mahon hors des Mains des Anglois, combien eſt-elle plus intéreſſée à ne point laiſſer établir une Puiſſance redoutable dans des Ports qui bloquent tous ceux qu'elle a dans la Méditerranée? Quelques Perſonnes croient, qu'elle ſouffriroit ſans peine, que ces Ports fuſſent au Roi de Naples & de Sicile. Ce Raiſonnement eſt ſi foible, qu'il ſe réfute ſoi-même. L'Union des Cours de Naples & de Madrid eſt ſi étroite, leurs Intérêts ſont ſi unis enſemble, que les mêmes Raiſons, qui ſont contre les Eſpagnols, ſont

contre les Napolitains. D'ailleurs, tous les Hommes sont mortels : la Divinité n'a pas exempté les Souverains des Loix du Trépas. Si, par malheur, le Prince des Asturies, qui n'a point d'Enfans, venoit à mourir, ne voilà-t-il pas ces Ports entre les Mains de l'Espagne, & par conséquent d'une Puissance dont les Forces sont à craindre? Mais, dira-t'on, qui sçait si, par des Articles secrets des mêmes Traités qui rendroient les Napolitains Maitres de ce Païs, ils ne seroient pas obligés de l'abbandonner à un autre Prince dès le moment que leur Souverain deviendroit Roi d'Espagne? A cela je répons, qu'un habile Politique ne doit point s'assûrer sur la Foi des Restitutions. Les Conseils des Princes sont aussi fertiles en Excuses, que la Société des Jésuites. Les Prétextes plausibles ne leur manquent point : ils usent du Privilege de la Direction d'Intention. Les Anglois, sur ce Point, sont depuis quelques tems devenus très Jésuites; & je crois qu'ils ont pris plusieurs Raisons de ces Reverends Peres sur l'Article de Gibraltar & de Port-Mahon. Que ne pourroient point faire des Espagnols, naturellement portez à suivre la Direction Jésuitique?

VOILA', mon cher Isaac, quelles sont les Raisons, qui me font soupçonner que Théodore agit de son Chef, sans être dirigé par un prémier Mobile. L'Argent qui lui manque, le peu de Troupes qu'il a, la Lenteur avec laquelle il se conduit, n'aïant pas fait encore une seule Action qui puisse decider

der quelque-chose : tout cela me confirme dans mon Sentiment.

MAIS, d'un autre côté, lorsque je viens à considérer, que le Baron de Newhoff étoit Esclave, il y a deux Ans, qu'il étoit malade dans un Hôpital il y en a trois, qu'il a mangé & consumé depuis long-tems son Bien de Patrimoine, & que je le vois arriver en Corse avec des Caisses remplies de Piéces d'Or, & avec huit Canons de Fonte, dont le moindre coûte plus de deux mille Ecus, je ne sçai plus à quoi m'en tenir. On ne trouve point deux ou trois cent mille Livres à emprunter sur de frêles Espérances, & qui paroissent ridicules à quiconque veut les examiner. Comment donc le Baron de Newhoff a-t-il pû ramasser les Secours qu'il a donnez aux Corses? S'il ne les a pas trouvez chés de simples Particuliers, il faut nécessairement qu'il les ait eu par le Moïen de quelque Souverain : & si c'est un Souverain, qui l'assiste, qui le soûtient, qui le protege, pourquoi l'abandonne-t-il au Besoin, pourquoi le laisse-t-il manquer d'Argent, & le met-il au Risque d'emploïer inutilement les prémieres Sommes, qu'il lui a données?

CE sont-là des Réfléxions dans lesquelles l'Esprit se perd & s'égare, dès qu'il veut les approfondir. Les Politiques croïent déveloper aisément tous ces Secrets. Quant à moi, j'avoüe de bonne-foi, que je n'y comprens rien, ou du moins bien peu de chose. Peut-être ceux qui croïent les savoir les ignorent-ils, ainsi que moi; mais, ils ont moins de

Bonne-Foi, & veulent donner leurs Conjectures pour des Réalitez. C'eſt aſſez-là le Défaut de tous les Politiques : rien ne les arréte; & ils trouvent aiſément des Raiſons pour réſoudre les Difficultez les plus grandes. Ils pénétrent dans les Cabinets des Princes: ils ſavent ce qui s'y paſſe de plus caché ; & ils annoncent & prédiſent la fin d'une Guerre qui ne fait que commencer. Ils réglent, enfin, toutes les Cours de l'Europe. Par malheur pour eux, & pour leurs Prédictions, ils ſont auſſi fautifs que les Faiſeurs d'Almanacs.

LE Tems, mon cher Iſaac, démélera le Cahos confus d'Idées que forment les Hommes ſur l'Entrepriſe du Baron de Newhoff. En attendant, ſuſpendons notre Jugement. Il y a dix ou douze Perſonnes en Europe, qui ſavent le Secret de cette Affaire. Et elles doivent s'amuſer infiniment des Diſcours qu'elles entendent faire. Nous aurons un jour le même Avantage qu'elles ont à préſent. Lorſque la Fuſée ſera démélée, nous pourrons nous amuſer à notre Tour des vaines Conjectures qu'on forme à préſent.

DE's que je ſaurai quelque-choſe de nouveau, je te l'écrirai ; & j'aurai ſoin de m'informer éxactement de ce qui pourra ſervir à nous éclaircir. Au reſte, on dit ici, que le dit Seigneur Theodore traite ſes nouveaux Sujets avec beaucoup de Rigueur ; ceux ſur-tout qu'il ſoupçonne lui être oppoſez. Le ſimple Soupçon eſt un Crime chés lui, que la Mort ſeule peut expier. Il a fait arquebuſer quatre des principaux de ceux qui lui étoient contraires. Je

penſe,

penſe, qu'il eut beaucoup mieux fait de leur accorder leur Grace. Sa Générofité lui eut gagné beaucoup plus de Cœurs, qu'une Crainte ſervile n'en tiendra dans le Reſpect & dans la Servitude.

JE crois, que, dans les Guerres Civiles, le Sang, qu'on fait verſer ſur les Echafauts, produit le même Effect que celui des prémiers Nazaréens, que les Empereurs Païens répandoient avec tant de Fureur. Plus on en égorgeoit, & plus le Nombre en augmentoit. La même Choſe arrive dans les Guerres Civiles. L'Eſprit de Parti s'échauffe par le Meurtre & le Carnage: la Mort d'un Particulier détermine cent Perſonnes à embraſſer ſon Parti. La Haine eſt le Partage du Meurtrier: la Pitié de celui qui périt. La Mort du fameux Amiral de Coligni, & des autres Proteſtans, ne ſervit qu'à donner un plus grand Nombre de Partiſans à Henri IV. Les Pertes, que les Cantons Catholiques firent dans leur derniere Guerre, les a unis plus que jamais enſemble. Depuis l'Abolition entiere de la Religion Nazaréene Papiſte en Irlande, le Nombre des Nazaréens de cette Croïance eſt plûtôt accrû que diminué. La Dépoſition du Pontife de la Ville de Senès, dans le Concile d'Ambrun, a beaucoup augmenté le Nombre des Janſéniſtes en France. On ramene beaucoup plûtôt les Eſprits par la Douceur, que par des Voies violentes & ſanguinaires. Le Caractere cruel de Philippe II a porté le prémier Coup à la Monarchie d'Eſpagne: il lui a fait perdre les Païs qui forment aujourd'hui la République de Hollande.

PORTE-

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac, & que le Dieu de nos Peres te comble de Prospéritez.

LETTRE SEPTANTE-DEUXIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

MES Affaires m'ont oblgé d'aller passer quelques Jours à Lausanne avant de pouvoir continuer ma Route par Lion & par le Luguedoc, pour me rendre le plûtôt qu'il me sera possible à Lisbonne. J'ai reçu des Passeports des Cours d'Espagne & de Portugal pour six Mois de Tems. Ainsi, je pourrai finir tranquillement mes Affaires, sans être troublé par la Crainte des Prêtres & de l'Inquisition. Samuel Pinaro m'a fait obtenir un Brevet d'Agent extraordinaire de la République de Genes, pendant le Séjour qne je ferai à Lisbonne; & ce Titre me donne un Caractere, qui me met dans une entiere Sûreté. Je ne doute pas, que je ne découvre bien des Choses dans le Voïage que je vais faire, qui pourront donner lieu à des Réfléxions Philosophiques; & je t'écrirai d'Espagne avec autant d'Assiduïté, que je t'ai écrit d'Italie.

J'AI peu de Choses à présent à t'apprendre. Lausanne est une Ville assez jolie. C'est la Capitale du Païs de Vaux dans le Canton de Berne.

Berne. On y vit beaucoup plus à la Françoise, que dans les autres. Cependant, les Habitans ont en général les Manieres & les Modes de leurs Confréres. Ce Païs ne produit aussi que ce que produisent les autres Cantons. Le Vin y est assez bon. Le Lac, & les Riviéres, abondent en toute Sorte de Poissons. On n'y manque pas non plus d'Oiseaux, & de toutes les autres Choses nécessaires à la Vie. La Nature, dans ce Climat, fournit aux Hommes tout ce qui leur est utile: elle n'est avare que des Choses, qui introduisent le Luxe, & autorisent la Débauche.

LES Suisses sont endurcis à toutes les Incommoditez de la Faim, & de la Soif, du Froid & du Chaud. Ils se nourissent à peu de Frais; leur principale Nourriture étant du Lait & du Fromage. Chés eux, les Cuisiniers sont des Gens inutiles, ou fort peu emploïés. Ils ignorent l'Art de composer des Poisons pernicieux à la Santé & à la Durée de la Vie, sous le Nom de Ragouts fins & de Mets délicats. Leurs Maisons sont médiocres, & leurs Meubles tiennent de la Simplicité des prémiers Siécles. Leurs Habits, faits pour leur Utilité, & non pour éblouïr les Yeux de ceux qui les regardent, sont proportionnez au reste. Tant de Vertus sont obscurcies par un Défaut considérable: ils sont ivrognes au souverain Dégré. Ils passent quelquefois des Jours & des Nuits à des Débauches continuelles; & l'on ne peut espérer de gagner une Place dans leur Cœur, sans avoir le Verre à la Main. L'Amitié, chés eux, se cimente par le Vin. Celui, qui boit

le

le plus, passe en Suisse pour être le plus aimable. Un Homme, dont l'Estomac contient six ou sept Bouteilles de Vin, est aussi recherché dans leurs Fêtes, qu'un Poëte, ou un Auteur gracieux, l'est en France dans les Parties de Plaisir. Chapelle, & St. Evremond, n'eussent été en Suisse, que deux misérables Faquins, indignes des bonnes Compagnies.

QUELQUE Plaisir que les Suisses prennent à boire, dès qu'ils ont fini leurs Débauches, ils réprennent leurs prémieres Occupations, & redoublent leur Industrie & leur Diligence, pour regagner ce qu'ils ont dépensé. *Ils travaillent pour boire*, dit un Auteur moderne, *& boivent pour mieux travailler dans la suite.* L'Inclination, qu'ils ont pour le Vin, ne les empêche pas d'être prudens & circonspects dans les Affaires publiques & particulieres. Il faut que les Fumées de Bacchus aïent moins d'Ascendant sur leurs Cerveaux, que sur ceux des autres Peuples: car, il n'est aucune Négociation, aucun Accommodement, aucun Bail, aucun Contract, qui ne se fasse le Verre à la Main, & qui ne soit arrosé de la Liqueur enchanteresse. Elle ne met point leur Politique en Défaut: &, après avoir bû toute la Journée, un Suisse connoît parfaitement ce qui convient au Bonheur & à l'Utilité de sa Patrie. C'est-là une Espece de Miracle: mais, l'on ne peut douter de sa Réalité, qui paroît manifestement; les Cantons aïant maintenu pendant tant de Siécles leur Liberté contre plusieurs Princes qui ont voulu les mettre sous le Joug. C'est à leur Union, qu'ils doivent

vent leur Conſervation, & l'Eſtime qu'ils ſe ſont attirée par toute l'Europe, où il n'eſt point de Princes qui ne ſoient bien aiſes d'être leurs Alliés.

LES Suiſſes ont trouvé le Moïen d'avoir un grand Nombre de Soldats diſciplinez & agguerris, qui ne leur coûtent rien. Ils envoïent leur Jeuneſſe ſervir dans les Païs Etrangers. Beaucoup de Souverains ont des Régimens Suiſſes à leur Solde, qui ſont entretenus par des Recrues que les Cantons permettent de faire chés eux. Mais, à meſure que les jeunes Gens s'engagent, & ſortent de la Patrie pour un certain Tems, ceux, qui les avoient précédez, obtiennent leur Congé, & retournent dans leur Païs, parfaitement élevez & inſtruits dans l'Art militaire. Outre les Soldats formez hors de Suiſſe, on a encore grand Soin de faire faire les Exercices Militaires, certains Jours marqués de l'Année, à tous les Bourgeois & à tous les Artiſans. Les Païſans même n'en ſont point éxempts. Après avoir travaillé certains Jours de la Semaine pour eux, ils emploïent les autres au Bien public, & au Salut de la Patrie.

QUOIQUE ces Précautions ſoient très ſenſées, les Cantons doivent peu craindre les Invaſions des Etrangers. Les Montagnes inacceſſibles des Alpes leur ſervent de Remparts; & il n'eſt point de Prince en Europe, qui, ſoit par Crainte, ſoit par Intéret, ôſât les attaquer. Quand, après une pénible Guerre, il viendroit enfin à les ſubjuger, ce qu'il en tireroit pendant cinquante Ans ne vaudroit pas

pas ce qu'il dépenſeroit dans une ſeule Campagne. Si les Suiſſes doivent craindre d'être détruits, ils ne doivent l'apréhender que deux-mêmes. Tandis qu'ils ſeront unis, ils ſubſiſteront tels qu'ils ont toujours été: mais, s'il viennent à ſe diviſer, ſi la Haine, la Diſcorde, l'Envie, ſe gliſſent dans leurs Cœurs, ils feront eux-memes dans peu de Tems ce que toute l'Europe n'auroit pû éxécuter.

IL y a quelques Années, que les Cantons Papiſtes, & les Cantons Réformez, ſe firent une Guerre cruelle. Un Moine, nommé l'Abbé de St. Gall, avoit occaſionné cette Diviſion: car, dans tous les Etats Nazaréens, il ſemble que les Diſputes & les Diſſenſions doivent naître par l'Eſprit turbulent des Moines & des Prêtres. Cet Abbé s'étoit mis à la Tête des Cantons Papiſtes; &, comme un nouveau Joſué, il vouloit, diſoit-il, exterminer tous les Ennemis du Peuple de Dieu. C'eſt ainſi qu'il appelloit les Suiſſes Réformez. Il avoit donné à chaque Soldat de ſon Parti de petits Billets, dans leſquels étoit écrit le Nombre de ceux que chacun devoit tuër. L'un étoit obligé d'en égorger cinq, l'autre ſix, l'autre ſept, enfin plus ou moins, ſelon que l'Abbé jugeoit que le Soldat, qu'il chargeoit de cet Emploi, avoit plus ou moins de Force & de Courage. Il rangea ſon Armée; &, avant qu'elle commençât le Combat, il promit une Place dans le Ciel à ceux qui mourroient dans la Bataille, & beaucoup d'Indulgences de la Part du Souverain Pontife à ceux qui accompliroient les Ordres de leur

Billet. Après cela, il se retira prudemment, & se mit en Sûreté ; laiſſant à ses Officiers le Soin de diſpoſer du Reste. Les Choses n'allérent pas cependant au Gré de son Attente. Son Armée fut entiérement défaite : les Billets meurtriers n'eurent aucun Effect ; &, loin que le moderne Josué priât la Divinité d'arrêter le Cours du Soleil, pour lui donner le Tems d'achever de défaire ses Ennemis, il la supplia avec instance d'amener la Nuit & les Ténebres, pour l'arracher, lui & le Reste de son Parti, à la Fureur & à la Vengeance des Nazaréens Réformez.

APRE'S cette Bataille, les Suiſſes Papistes comprirent la Sottise qu'ils avoient faite : ils reconnurent combien il leur étoit nuisible de continuer une Guerre dont les Commencemens leur étoient si funestes : ils proposérent la Paix à leurs Ennemis, qui, charmez de retrouver des Freres que la Discorde leur avoit ravis, donnérent aisément les Mains à un Accommodement qui pacifia toute la Suisse, aſſura sa Liberté, qui ne pourra lui être ravie, tandis qu'elle ne sera point divisée. Tous les Cantons, soit les Papistes, soit les Réformez, sont persuadez de cette Vérité. Auſſi tachent-ils d'être toujours unis, & de vivre en Paix. L'Abbé de St. Gall fait bien de tems en tems quelque Tentative pour rebrouiller de nouveau les Affaires, & causer une nouvelle Division. Mais, les Suiſſes Papistes sont devenus sages à

leurs Dépens; & les Réformez aiment mieux patienter & souffrir quelque-chose, que de replonger leur Patrie dans une Guerre Civile.

QUELQUE tems après l'Introduction de la Réformation, la Différence des Opinions faisant beaucoup de Bruit, & les Magistrats craignant que ces divers Sentimens ne causassent quelque Emeute & quelque Sédition populaire, ils résolurent tous d'un commun Accord, que, dans les Cantons, où il y auroit plus de Papistes que de Réformez, chacun suivroit d'ores-en-avant le Parti du Souverain Pontife; & que dans ceux, où le Nombre de ses Partisans seroit moindre que celui de ses Adversaires, on se sépareroit entiérement de sa Communion. Cela fut éxécuté avec autant de Facilité qu'on l'avoit projetté. Tout resta tranquile; & chacun vécut paisible chés lui. Ce n'est pas aimer les Querelles & les Divisions, que d'agir d'une Maniere si prudente & si sensée. Les Suisses sont les seuls Peuples capables de prendre un Parti où il entre autant de Franchise & de Naïveté. Aussi ne se piquent-ils pas d'être grands Philosophes. Je ne crois pas, qu'il y ait jamais eu, dans leur Pais, beaucoup d'Auteurs, dont la Réputation ait fait grand Bruit. Un Poëte, chés eux, est un Animal aussi rare, qu'un Eléphant à Paris. En général, leurs Bibliotheques sont composées de moins de Volumes, qu'il n'y a de Tonneaux de Vin dans leurs Caves. On peut dire des Suisses, qu'ils ont beaucoup de Bon-

Bon-Sens; mais, pour l'Esprit, il est tombé en partage à leurs Voisins *.

* Il faudroit avoir autant d'Envie de prendre au pied de la Lettre tout ce qui peut attirer des Ennemis à Aaron Monceca, que certains Esprits bas & envieux, pour penser que ce Juif ait voulu soûtenir, qu'il n'y avoit point de véritables Savans en Suisse. Il étoit très persuadé du contraire; mais, il parloit d'une Manière générale. Ses Expressions, prises dans leur juste Valeur, ne signifient autre chose, si ce n'est que les Gens de Lettres sont plus rares en Suisse, qu'en France, & qu'en Angleterre. En vérité, ceux, qui ont crû, qu'Aaron Monceca cherchoit à dépriser les Suisses, pour élever les François, ont bien mal démélé ses Sentimens. Il accorde aux prémiers des véritables Trésors, & ne donne que des Clinquans aux derniers. Est-il quelques Talens & quelques Qualitez, qu'un véritable Philosophe mette en Parallele avec la Sagesse & la Justesse du Raisonnement? L'Esprit, quelque brillant qu'il soit, peut-il être prisé à l'égal du Bon-Sens? J'ai relû trois fois de suite cette Lettre, dans la ferme Résolution d'effacer tout ce que je pourrois juger avoir dû exciter les Murmures de certaines Gens: & je n'ai rien trouvé que ce que j'ai moi-même entendu dire cent fois à deux cens Officiers ou Négocians Suisses, remplis d'Esprit & de Bon Sens; mais qui, jugeant des Choses sans se laisser aveugler par les Préjugés, ne croïoient pas, que c'étoit vouloir décider du Mérite de tous les Particuliers, que de blâmer en général les Défauts d'une Nation. Je le repete encore. Qu'on lise cette Lettre d'un Oeuil Philosophique, & l'on verra si j'ai voulu mépriser un des plus respectables Peuples de l'Europe.

J'AI lû un Livre, qu'on regarde dans ce Païs-ci comme un Chef-d'Oeuvre, intitulé *Lettres ſur les François & les Anglois, par un Suiſſe.* Cet Ouvrage a eu aſſez de Débit dans les Païs Etrangers. Mais, franchement, il ne vaut pas grand-choſe. L'Auteur court après l'Eſprit, & veut dire de jolies Choſes: c'eſt-là ſon Foible; & il s'embrouille dans un Nombre de Diviſions & de Subdiviſions. *Le Beau*, ſelon lui, *n'eſt pas toujours bon*; *mais*, *le Bon doit être beau. Les François n'ont que le Beau. Leur Beau ne vaut donc pas le Bon.* C'eſt une Chanſon perpétuelle, retournée d'une maniere différente, un Galimatias de *Bon*, de *Beau*, de *Beau* qui n'eſt pas *bon*: & tout cela tend à prouver, que Boileau, & quelques autres Auteurs de la prémiere Claſſe, ſont des Génies médiocres, & ne valent preſque pas la Peine d'être lûs. Il trouve les Comédies Angloiſes peu dignes de l'Eſtime des Connoiſſeurs, quoiqu'en Matiere de Belles-Lettres ce ſoit en quoi les Anglois aïent le mieux réüſſi, & que pluſieurs Piéces ſoient excellentes. Enfin, mon cher Monceca, malgré l'Approbation que bien des Gens ont donnée à ce Livre, je le trouve mauvais, écrit d'un Stile guindé & obſcur, n'offrant aucune Idée vive à l'Imagination, faux dans ſes Critiques, & peu éxact dans ſes Jugemens.

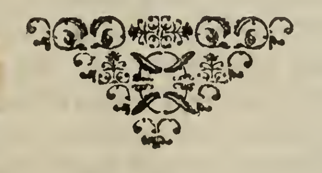
JE n'oſerois dire dans ce Païs-ci ce que je t'écris; car, l'on y eſt extraordinairement prévenu ſur cet Ouvrage, & preſque autant que ſur la Liberté des Citoïens, dont on parle à tout moment. Je te dirai pourtant, que cette Li-

Liberté, dont ils font tant de Bruit, ne regarde que les Gens d'un certain Rang : car, le Peuple est plus soumis ici, que dans aucun autre Etat. Chaque Baillif, dans ce Païs, est un petit Souverain, qui, pendant tout le Tems que dure son Emploi, songe à profiter des Avantages qu'il lui donne. Aussi le Peuple gemit-il souvent du Gouvernement de quelques Baillifs : & il les aime aussi peu, qu'il a peu lieu de s'en louër.

TOUS les Païs, mon cher Monceca, ont leur Bon, & leur Mauvais ; & quand on a parcourru les différentes Formes de Gouvernement, on voit, qu'à quelque-chose près, ils approchent assez les uns des autres. Je ne parle que des Nations Européenes, & j'excepte celles où l'Inquisition exerce ses Fureurs.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca : & vi content & heureux.

De Lausanne, ce . . .



LETTRE SEPTANTE-TROISIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

ON débite ici une Nouvelle aussi réjouïssante qu'elle est extraordinaire. „ On assure, que le nouveau „ Roi de Corse a écrit à l'Epouse „ du Maitre d'Hôtel de l'Archi-Duchesse *Marie-Magdelaine*; pour lui donner Part, qu'il „ avoit été élu Roi de Corse, & pour la „ prier de lui procurer les Passe-ports nécessaires pour un Ministre, qu'il avoit dessein d'envoïer à la Cour de Vienne. „ Je ne sçai si cette Nouvelle est véritable; mais, je ne crois pas qu'on puisse pousser l'Impertinence & l'Aveuglement plus loin, que le fait le bon Monarque Théodore. Quel est le Mortel, qui puisse être plus fou, que celui qui se figure, qu'un Prince, tel que l'Empereur, veuille recevoir l'Envoïé ou l'Ambassadeur de quelques Révoltez, qui méritent plûtôt son Courroux que sa Protection; puisqu'ils ont abusé de sa Bonté, & qu'après leur avoir fait accorder leur Grace par les Génois, ils se sont révoltez peu de Mois ensuite, & n'ont emploïé les Bienfaits de l'Empereur

pereur qu'à favoriser les nouveaux Crimes qu'ils méditoient.

MAIS, enfin, je veux, mon cher Isaac, que les Corses aïent eu de justes Raisons pour se révolter, & que la Tirannie des Génois les ait forcés à prendre les Armes. Peut-on, malgré cela, se figurer un seul instant, que la Cour de Vienne voulût recevoir les prétendus Envoïés d'un Avanturier, & de quelques misérables Montagnards, au Préjudice d'une République qu'elle a toujours protégée? La Majesté du Trône Impérial seroit Souillée, si des Gens de cette Espece y avoient un Asile. Les Révoltez sont toujours odieux aux Princes, dès qu'ils ne profitent pas de leurs Crimes. Encor peut-on assûrer avec raison, que les Souverains aiment la Trahison qui leur est utile, mais qu'ils haïssent le Traitre. Ils craignent, qu'il ne s'éleve dans leurs Etats des Monstres semblables à ceux qu'ils trouvent dans les Païs de leurs Ennemis; & s'ils récompensent quelques fois le Crime, d'une Main, ils cherchent un Prétexte pour punir le Criminel, de l'autre. Les Espagnols mesestimoient infiniment les François, qui, trahissant leur Patrie, abandonnoient leur légitime Souverain. Ils s'en servoient comme de Gens utiles à leurs Desseins; mais, ils se fussent bien gardez de leur confier des Places d'Importance: ils étoient trop habiles Politiques, & comprenoient, que ceux, qui ont pû manquer à leur légitime Souverain, peuvent à plus for-

 te

te Raiſon trahir ceux auxquels ils ne ſont attachés que par le Crime.

SI nous obſervons, mon cher Iſaac, les Hommes qu'on a taxés avec juſte Raiſon de violer leur Foi & leurs Sermens, nous trouverons, qu'ils ne ſe ſont jamais arrêtez au prémier Parjure. Ils ſe ſont acheminez peu à peu à ſe faire un Uſage de la Trahiſon. Ils ont réduit ce Crime en Art & en Science, & ont couvert du Nom de Politique leur Mauvaiſe-Foi. Funeſte Aveuglement, qui, ſous le Voile d'une Précaution affectée, cache la Fourbe, le Parjure, & la Diſſimulation!

QUELQUE nuiſible que ſoit à la Société le perfide Talent de ſavoir adroitement ſe jouër de la Bonne-Foi des Hommes, nous voïons cependant, que bien des Gens, imbéciles, ou aveuglez par les Préjugés, ont donné de grandes Louanges à des Hommes qui ne méritoient que le Mépris dont on accable les Parjures. Ceux, qui ont loué Silla, Céſar, Marc-Antoine, & tant d'autres Imitateurs de leur Rapacité, ont approuvé la Conduite des grands Criminels; & blamé celle des petits; comme s'il y avoit moins de Mal à trahir ſa Patrie, à détruire ſon Païs, qu'à voler un Bœuf, ou une Charge de Bled.

QU'ON vante tant qu'on voudra la Valeur, le Courage, la Fermeté, la Prudence, &c., de ceux dont la Révolte a cauſé la Ruine de leur Patrie; je n'admire pas plus en eux ces

Ver-

Vertus, que dans un Voleur de grand Chemin, hardi dans ſes Meurtres, courageux dans ſes Entrepriſes, & prévoïant dans les Embûches qu'il tend aux Paſſagers.

CE n'eſt pas ſeulement dans les ſimples Citoïens, que je demande de la Bonne-Foi: je veux encor qu'elle regne chés les Princes. Vainement m'objecte-t-on, que leur Etat demande de la Diſſimulation. Il y a, entre la Mauvaiſe-Foi, & la Façon ſage & prudente de gouverner, une grande Différence. Quel Monarque conduiſit mieux ſon Etat, que Louïs XII, Pere du Peuple? Quel eſt celui qui eut plus de Candeur & de Bonne-Foi? La Franchiſe & la Sincérité de Henri IV detruiſirent tous les vains Projets de la Politique Eſpagnole.

CEUX qui ſe figurent, qu'un Prince n'eſt grand, qu'autant qu'il eſt fourbe, donnent dans une Erreur pitoïable. Il y a une grande Difference entre la Prudence & la Mauvaiſe-Foi: & quoique, dans ce Siécle corrompu, on leur donne le même Nom, le Sage les diſtingue très-aiſément. Un Roi n'eſt point obligé à découvrir ſes Deſſeins à ſes Ennemis; il doit même les leur cacher avec ſoin: mais, il ne doit point auſſi, ſous de vaines Promeſſes, ſous les Appas d'un Racommodement feint, & ſous le Voile d'une Amitié déguiſée, faire réüſſir les Embûches qu'il veut leur tendre. Un grand Cœur, dans quelque Etat qu'il ſoit placé, prend toujours la Vertu pour Guide. Le Crime eſt toujours Crime, & rien ne lui fait perdre ſa

Noiceur. Celui, qui ment, manque au Ciel, & se manque à lui-même. Le Mensonge a quelque-chose de si odieux, qu'il révolte le Caractere de l'Honête-Homme, quelque Adoucissement qu'on puisse lui donner. Les Nations, que les Grecs traitoient de Barbares *, avoient cependant le Mensonge & la Mauvaise-Foi en Horreur. Hérodote leur rend cette Justice. *Les Perses*, dit-il, *méprisent infiniment ceux qui manquent à leur Parole. Aussi n'élevent-ils leurs Enfans, depuis l'Age de cinq Ans jusqu'à vint-cinq, qu'à tirer de l'Arc, à monter à Cheval, & à dire la Vérité* (†).

QUE de Maux n'éviteroit-on pas dans le Monde, mon cher Isaac, si les Hommes étoient esclaves de leurs Sermens, & qu'ils tinssent inviolablement ce qu'ils promettent! Quelle Paix, quelle Tranquilité, ne régneroit point dans l'Univers! Les Rois auroient toujours de Sujets fidelles & soumis à l'Obéïssance qu'ils leur ont jurée. Les Souverains, d'un autre côté, attentifs à remplir les Conditions qu'ils ont promis d'éxécuter en montant sur le Trône, deviendroient les Peres d'un Peuple toujours prêt à obéïr, & cependant n'obéïssant qu'à la Justice & à l'Equité.

PÉRISSENT, mon cher Isaac, ceux qui ont voulu dispenser les Monarques de la Qualité la plus capable de les affermir sur leurs

* *Les Perses, &c.*

† Histoire d'Hérodote, *Livr. I. pag 69 de la Trad. de du Ryer.*

leurs Trônes. En leur inculquant la pernicieuſe Maxime, qu'ils étoient diſpenſez de tenir leur Parole, ils leur ont fait donner un Exemple dangereux à leurs Sujets. C'eſt de ce Principe déteſtable, que ſont découlez toutes les Guerres inteſtines, qui ont déchiré ſi long-tems la plûpart des Roïaumes de l'Europe. La Puiſſance outrée, que les Flateurs ont voulu accorder aux Rois, a ſouvent occaſionné leur Perte & celle de leurs Etats.

HEUREUX le Prince, mon cher Iſaac, qui, au millieu du Faſte & de la Splendeur de ſa Cour, conſerve un Cœur incapable de Fourbe & de Perfidie; qui, rempli d'Amour pour la Bonne-Foi, la protege & la préche d'Exemple à ſes Peuples. Il eſt l'Amour des Peuples qui vivent de ſon Tems, l'Admiration de ceux qui viennent après lui. Ceux, qui ſont chargés de l'Education des Princes, ne ſauroient aſſez leur inſpirer la Candeur & la Sincérité: toutes les Vertus découlent de celle-là. Un fameux Pontife Nazaréen *, qui forma l'Enfance d'un grand Prince †, compoſa un Livre pour l'Inſtruction des Rois‡, digne d'être mis dans une Caſſette d'Or, telle que celle où Aléxandre tenoit les Ouvrages d'Homere. Il traça des Leçons à tous les Souverains, & leur apprit l'Art de régner ſur les Cœurs, & d'être par la Vertu & par la Juſtice plus abſolus, que par toute la Politique rafinée des Italiens. C'eſt parmi ces Peu-

* Mr. de Cambrai.
† Mr. de Bourgogne.
‡ Les *Avantures de Télémaque.*

Peuples, que ſont nez quelques Auteurs, dont on a regardé les dangereux Ouvrages comme Chefs-d'Oeuvre. Machiavel, entre les autres, s'eſt diſtingué par ſes Livres de Politique. Si j'étois Souverain, j'ordonnerois de brûler tous ſes Ecrits, qui rendent la Vertu eſclave d'une Prévoïance à laquelle ils aprenent à tout ſacrifier. Il eſt ridicule, pour vouloir juſtifier l'Uſage de ces Livres, de ſoutenir que la Politique eſt un Talent abſolument néceſſaire aux Souverains. J'ai déjà montré, que la véritable Prudence n'a point beſoin de Régles, qui lui apprenent le Moïen de ſecouër le Joug de la Vertu & de l'Honneur. Un Roi peut vaincre ſes Ennemis par ſa Sageſſe, ſans avoir recours à la Fourbe & au Parjure: il peut contenir ſes Sujets dans le Devoir, ſans les reduire dans l'Eſclavage. *Il ne faut*, dit un fameux Auteur Nazaréen, *ni Art, ni Science, pour éxercer la Tirannie.* A quoi donc ſervent tous les Livres d'une Politique outrée; ſur-tout, dès qu'il eſt des Ouvrages §, qui nous aprenent à faire par la Vertu tout ce qu'on peut faire par l'Artifice?

VOILA', mon cher Iſaac, quels ſont mes Sentimens ſur cette Politique ſi vantée des Italiens. Peut-être que ſi les Génois avoient ſuivi mes Sentimens, & qu'au lieu de vouloir réduire les Corſes dans un Etat pitoïable, & les mettre par-là dans une Situation à ne pouvoir remuër, ils les euſſent traités d'une maniere plus douce, ils auroient beaucoup mieux fait leurs Affaires. Quoiqu'il en ſoit, ils

§ Le *Telemaque.*

ils ſont très embaraſſés, & le Seigneur Théodore les inquiéte infiniment. Il a bloqué une Partie des Villes de l'Ile: il eſt Maitre de la Campagne; & peut-être entreprendra-t-il bientôt quelque-choſe de conſidérable. On aſſure, que trois Bâtimens ont paru ſur les Côtes de Corſe ſans arborer aucun Pavillon, & qu'ils ſont chargés de Munitions de Guerre. On dit que c'eſt un Secours, qui arrive fort heureuſement au Seigneur Théodore. Si cela eſt, d'où ſont donc partis ces Bâtimens? L'Enchanteur Merlin les auroit-il envoïés des Ports de l'Ile Fortunée? On n'en ſçait rien. Mais, quelques Gens prétendent, que ces Bâtimens partent de la Rade de Barcelone. Si cela eſt ainſi, apparamment que la Comédie tire à ſa Fin, & que l'on verra bientôt commencer le cinquieme Acte. Quoique le Dénoûment de cette Piéce ſoit aſſez plaiſant, je ne crois pas que les Génois en rient. Cependant, pour dire quelque-choſe qui puiſſe avoir quelque Apparence de Vérité, il faut attendre encor quelque tems. S'il eſt ſûr, qu'il y ait des Barques qui aient porté du Secours au Roi Théodore, l'Endroit, d'où ces Bâtimens ſeront partis, influera beaucoup ſur les Conjectures qu'on pourra faire. Mais, ſi on l'ignore, il faudra encor ſe contenter de faire de vaines Conjectures. Malgré les Diſcours des Politiques, qui parlent de cette Affaire comme ſi le Roi Théodore avoit eu la Complaiſance de les aſſocier à ſon Secret, ce qu'il y a de certain dans tout cela, c'eſt qu'on peut aſſûrer avec raiſon, que, de quelque

que Côté que la Chose tourne, son Régne sera de peu de Durée.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: & vi content & heureux.

De Paris, ce. . . .

LETTRE SEPTANTE-QUATRIEME.

Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople, à* Aaron Monceca.

LA prémiere Lettre, que je t'ai écrite d'Egipte, doit t'avoir donné une Idée des Ruines d'Alexandrie: mais, je vais te dire quelque-chose de plus précis; m'étant mis au fait de bien des Choses, depuis que je suis arrivé dans ce Païs.

L'ALEXANDRIE d'aujourd'hui est la seconde Ville qui ait été bâtie des Ruines de l'ancienne Ville d'Aléxandrie. Lorsque cette prémiere fut prise par les Arabes, ces Peuples, accoutumez à vivre à la Campagne & sous des Tentes, n'avoient aucun Gout pour les Villes, qu'ils méprisoient. Ils regardoient les Palais comme des Prisons. Ils détruisirent donc les plus beaux & les plus superbes, pour en emploïer les Matériaux à bâtir de mauvaises Maisons, qui n'avoient guére plus d'Ap-

d'Apparence que de miſérables Cabanes; & conſervérent les Colonnes, & quelques autres Morceaux d'Architecture, pour leurs Moſquées. L'ancienne Aléxandrie fut preſque détruite. Cette grande Ville ſe dépeupla, & ſe remplit de Ruïnes. L'Etendue de ſes Murs renfermoit plus de Maſures & de Débris, que de Maiſons habitées. Les Princes Mahométans réduiſirent ſon Enceinte au Peuple qui reſtoit, & qu'elle contenoit. Un des Succeſſeurs de Saladin ſe ſervit, pour bâtir cette Enceinte, qui n'a pas plus de dix mille d'Italie, des Débris de l'ancienne, que l'on abandonnoit: & les Murailles de cette Alexandrie nouvelle, avec les cent Tours dont elles ſont flanquées, furent bâties en partie des Ruines des Palais. Cette Enceinte eſt double; &, par des Routes pratiquées au pied des Tours dont elles ſont accompagnées, les Soldats, chargés de la Garde de la Ville, pouvoient en faire le Tour, à couvert des Inſultes du dehors & du dedans, dont ce double Mur les défendoient. Les Tours, qui joignent ces deux Enceintes, ſont d'une Grandeur & d'une Hauteur prodigieuſe. Chacune peut aiſément contenir cinq cens Hommes, & a plus de cent Chambres toutes voutées, ainſi que celles de certains Corps de Caſernes que j'ai vûes dans mes Voïages d'Allemagne: en ſorte qu'on auroit pû mettre une Garniſon de cinquante mille Hommes dans l'Aléxandrie moderne, ſans incommoder les Habitans. Juge par-là de la prodigieuſe Grandeur de l'ancienne Aléxandrie.

QUEL-

QUELQUES Ignorans ont prétendu, que les Murs, dont je te parle, étoient ceux, qui ſubſiſtoient du Tems des Romains. Mais, il faut n'avoir aucune Connoiſſance de l'Hiſtoire, pour ôſer ſoutenir une pareille Choſe. Cette Ville n'auroit pas eu la quinzieme Partie de l'Etendue que nous ſavons qu'elle devoit avoir. Et, dès qu'on n'eſt point aveugle, il eſt aiſé de ſe convaincre ſoi-même, que ces Murs n'ont pû être bâtis, ni par les Grecs, ni par les Romains. Ils ſont conſtruits d'une infinité de Marbres & de Colonnes briſées, entre-lacées avec des Pierres: & les Murailles de la nouvelle Aléxandrie montrent les Reſtes & les Débris de l'ancienne. Au reſte, mon cher Monceca, cette moderne Aléxandrie, dont je te parle, n'eſt point la véritable Ville d'Aléxandrie, telle qu'elle ſubſiſte aujourd'hui. A peine trouve-t-on deux cent Perſonnes qui habitent les Ruines qu'elle renferme. Elle eſt ſi deſerte, que, pendant la Nuit, & lorſqu'il eſt encor grand Matin, on n'y ſauroit aller, ſans courir beaucoup de Riſque d'être volé:

Et le Bois le moins ſûr, & le moins frequenté,
Eſt au prix de ſes Murs un Lieu de Sureté.

Les Bâtimens anciens, qui ſubſiſtoient dans cette Enceinte, aiant encor été détruits, en partie par le Tems, en partie par les Guerres, les Peuples, ennuïés de demeurer parmi des Ruïnes, ont ſongé à ſe procurer un plus agréable Séjour. Ils ſe ſont établis peu-à-peu vers

cet

cet Endroit qu'on appelle le Port-neuf, tout-à-fait au Bord de la Mer. Ils y fondérent une troisieme Aléxandrie, & abandonnérent la seconde, dans laquelle on n'a guéres conservé que quelques Mosquées, qu'on entretient à cause de leur Beauté. Cette nouvelle Ville est autant inférieure à la seconde Aléxandrie, que la seconde l'étoit à l'ancienne & la véritable.

JE crois, mon cher Monceca, qu'il en est des Empires, ainsi que des Hommes. Ils s'élevent jusqu'à un certain Point; après quoi, ils baissent insensiblement, & se détruisent à la fin. C'est ainsi que l'Empire d'Orient passa des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains, & des Romains aux Turcs. Que savons-nous à qui il apartiendra dans un certain Nombre de Siécles? Peut-être le Temps de cette Révolution n'est-il pas loin. On voit tout-à-coup la Formation de quelques nouveaux Empires, qui paroit presque aussi subite que la Naissance des Hommes, & qui se détruit & s'éteint avec autant de Facilité que les misérables Mortels. Un Homme, qui, quarante ou cinquante Ans avant le Regne d'Alexandre, auroit annoncé aux Macédoniens, qu'ils seroient les Maitres de toute l'Asie, & d'une Partie de l'Europe, eut sans doute passé pour un Insensé. La Chose est arrivée si subitement, qu'il faut que nous en aïons une aussi grande Certitude que celle que nous en avons, pour ne pas croire que les Histoires qu'on nous en débite sont des Romans.

SI le feu Roi de Suede n'eut point perdu

cette fameuse Bataille, qui conserva le Trone à son Rival, de quels Païs n'eut-il point été le Maitre? Quelle Révolution soudaine n'arrivoit-il pas, si, lorsque ce même Roi de Suede étoit fugitif en Turquie, de simples Païsans ramassez à la hâte, montez sur des Chevaux dont la plus grande partie n'avoient ni Selle ni Bride, n'eussent point défait & battu les Danois, qui cherchoient à pénétrer dans la Suede, dépourvûe d'Argent & de Troupes, sans Roi, & sans Espoir de Secours? A quoi étoit réduite toute cette Gloire de Charles XII? Il couroit risque de jouër auprès du Grand-Seigneur le même Rolle que joue le Prétendant auprès du Souverain Pontife.

Si Louïs XIV eut gagné la Bataille de Hochstett, que devenoit l'Empire? Je n'en sçai rien. Je crois, qu'il couroit pour le moins autant de Risque, que lorsque les Turcs assiégérent Vienne. La France, de son côté, n'étoit pas trop bien dans ses Affaires, si le Maréchal de Villars n'eut pas battu les Alliés à Denain dans ces derniers Tems. Presque tous les Empires ont été attaqués d'une Maladie dangereuse. Mais, ils en ont été heureusement guéris: peut-être une autrefois leur sera-t-elle mortelle.

Lorsque les Huns, les Gots, les Vandales, & cette Foule de Peuples sortis des Provinces du Nord, ravagérent les Gaules & l'Italie, ils renverférent, détruisirent, bouleversérent, presque tous les Etats. L'Europe prit sous eux une nouvelle Forme. Que sont devenus les anciens Romains? Il n'y à

peut-

peut-être dans la Rome d'aujourd'hui, que des Descendans des Gots, des Huns, & des Gaulois. Il n'y reste, au moins, aucune Trace de Sang Romain.

C'EST avec raison que je crois, mon cher Monceca, que, dès qu'un Empire est porté à un certain Point d'Elévation, il diminue insensiblement: & ceux, qui ont acquis leur Grandeur avec le plus de Rapidité, tombent aussi avec plus de Facilité & d'Aisance.

LES Suisses subsistent depuis un grand Nombre de Siécles, sans qu'il y ait eu parmi eux des Changemens bien considérables; parce que, soigneux de conserver leur Liberté & leur Patrie, ils ne se sont point abandonnez à l'aveugle Ambition de faire des Conquêtes.

VENISE & Genes, pour avoir voulu posséder trop de Païs, sont réduites dans un triste Etat. La prémiere a perdu, dans l'Espace d'un Siécle, deux Roïaumes*: on vient, depuis quelques Années, de lui arracher une Province florissante †; & peut-être sera-t-elle plus paisible, & moins sujette aux Evénemens, dans la Médiocrité où elle est réduite. La seconde est aux Abois: elle acheve de perdre la Corse. Bientôt elle sera dans une Situation aussi triste que la République de Luques. Cette superbe Genes, qui faisoit trembler autrefois les Empereurs de Constantinople ‡, ne

* Chipre & Candie.

† La Morée.

‡ Les Génois ont été les Maitres de Péra, un des principaux Fauxbourgs de Constantinople.

peut se défendre contre un simple Avanturier §, qui commande à quelques misérables Païsans ramassez, demi-nuds, & demi-morts de Faim.

La Médiocrité est quelquefois aussi utile à la Durée & à la Conservation des Etats, qu'elle l'est à la Tranquilité & au Bonheur des Peuples. Les Hollandois ont la sage Maxime de ne point ambitionner de faire des Conquêtes. Le Gouvernement des Provinces-Unies raisonne & pense aussi sensément qu'un Pere de Famille honnête Homme, qui, content de laisser à ses Enfans un Patrimoine bien cultivé, ne cherche point à l'augmenter par l'Usurpation des Champs & des Biens de ses Voisins.

Je voudrois bien que quelqu'un pût trouver quelque bonne Raison pour justifier les Larcins des grands Voleurs. Je croirois alors Jules César, & Aléxandre, d'honnêtes Gens. Jusqu'alors, je suis tenté de les regarder comme d'illustres Brigands, qui avoient plusieurs excellentes Qualitez, mais obscurcies par un Penchant invincible au Larcin. Pourquoi est-il moins criminel de voler une Ville, qu'un Choux dans un Jardin? Cicéron a voulu prouver l'Egalité des Péchés: mais, il n'eût jamais entrepris de pousser la Licence du Paradoxe jusqu'à soutenir, que voler beaucoup étoit moins criminel que de prendre peu.

Je reviens à Aléxandrie. On voit encore, dans l'Enceinte des Murs dont je t'ai parlé, des Morceaux d'Architecture dignes de l'Admira-

§ Le Baron de Newhoff.

miration de tous les Connoiſſeurs. Telle eſt cette ſuperbe Colonnade, qu'on trouve vers le Milieu de cette Enceinte. Elle conſiſte en un Rang de Colonnes encore de-bout, d'une Groſſeur & d'une Hauteur extraordinaire, qui formoient un Ovalle, dans le Milieu duquel ſe trouvoit la plus ſuperbe Place publique d'Aléxandrie. Les Ruines immenſes, qu'on trouve auprès de cette Colonnade, ſemblent marquer, que les plus beaux Palais de cette ancienne Ville faiſoient face de tout côté à ce ſuperbe Morceau d'Architecture: ou peut-être ces Palais s'avançoient-ils juſqu'à ces Colonnes ſur lesquelles les Murs antérieurs répoſoient, & formoient ainſi des Portiques ſous leſquels on alloit ſe promener.

APRE'S ce fameux Monument, les deux Aiguilles ou Obéliſques, qu'on attribue à Cléopatre, ſont ce qu'il y a de plus curieux. L'une eſt encore debout, & l'autre eſt renverſée, & à demi enterrée dans le Sable. Les quatre Côtez de ces Aiguilles ſont remplis de Figures Hiérogliphiques, qui n'offrent plus à la Vûe qu'une vaine Image de ce qu'elles offroient aux Yeux des Anciens, pour qui elles étoient des Caracteres parlans.

LA fameuſe Colonne de Pompée eſt encore un Morceau digne d'Admiration. De toutes les anciennes Magnificences d'Aléxandrie, & de ſes Environs, il ne reſte guére de Débris auſſi entier que cette Colonne. Elle a de très belles Proportions; & l'Oeuil le plus difficile n'y peut rien trouver à rédire. Elle eſt de trois Morceaux: le Chapiteau en fait un: le Fût &

trois Pieds de la Base forment le second : & le Reste de la Base compose le troisiéme. Cette Colonne a quatre-vint Pieds entre la Base & le Chateau ; & l'on peut lui donner cent dix Pieds d'Elévation. Aussi la crois-je la plus haute, & la plus grosse, de l'Univers.

LES Monumens antiques, dont je viens de te parler, mon cher Monceca, auront un jour le même Sort, que tant d'autres qui les ont précedez : ils seront détruits & renversés. Ils ont déjà reçû quelques Outrages par le Temps, & l'on ignore entiérement qui sont ceux qui les ont fait élever. Les Noms de Pompée & de Cléopatre, qu'on a attachés à ces Colonnes, ne sont pas, selon toutes les Apparences, les Noms de ceux qui les ont fait élever : & on les appelle ainsi, sans qu'on sache trop bien sur quel Fondement. Les Temples, les Palais, les Arcs de Triomphe, n'immortalisent, ni les Souverains, ni les Particuliers. Ce sont les grandes Actions, ou les Ouvrages d'Esprit, qui nous assurent de vivre éternellement dans la Mémoire des Hommes *. Combien de Monumens n'ont point été

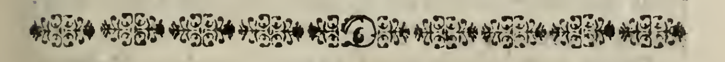
* *Exegi Monumentum Ære perennius*
Regali Situ Pyramidum altius,
Quod non Imber edax, non Aquilo impotens,
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum Series, & Fuga Temporum.
Non omnis moriar, multaque Pars mei
Vitabit Libitinam : usque ego posterâ
Crescam Laude recens, dum Capitolium
Scandet cum tacitâ Virgine Pontifex.
Horatius, Ode XXX *Libri IV.*

été détruits depuis Alcibiade, Themiſtocle, Miltiade, & ces autres illuſtres Grecs, que le Bruit de leurs Actions à tranſmis à la plus reculée Poſtérité! Que de Temples, que de Palais, ont été renverſés depuis la Mort d'Homere! Ce Génie illuſtre vit encor parmi nous: & il fait aujourd'hui les Délices de toutes les Nations, comme il fit autre-fois celles de la Gréce.

IL n'y a que des Hommes médiocres, qui, ne trouvant point aſſez de Reſſources en eux pour percer la Nuit obſcure des Tems, cherchent à la dompter par des Amas immenſes de Pierres & de Marbre.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content & heureux; & conſerve-toi ſoigneuſement.

D'Alexandrie, ce. . . .



LETTRE SEPTANTE-CINQUIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

JE ſuis arrivé à Lion, & je compte en partir au prémier jour, pour me rendre à Montpellier, où je ſéjournerai très peu, étant très preſſé de me rendre en Eſpagne. Je ſuis en Situation, mon cher Monceca, de pouvoir juger par moi-même de tout ce que tu m'as écrit ſur les Mœurs & les Coutumes des François. Je trouve tes Réfléxions juſtes: les Idées, que

tes Lettres m'avoient données, me servent infiniment. Je suis prévenu de bien des Choses, que je vois, que j'éxamine avec beaucoup de Sang-froid, & qui me causeroient une Surprise étonante, si je n'étois prévenu.

A L'AUBERGE, où je suis logé, il y a deux Jansénistes Parisiens, exilez à Lion par une Lettre de Cachet. Il n'est rien de si plaisant, que de les ouïr disputer avec un jeune Abbé, qui espere d'avoir quelque Bénéfice par la Protection des Jésuites. Il faut avouër, qu'il gagne bien le Présent qu'on lui fait attendre, & qu'il se bat pour le Parti, contre tout venant, avec un Courage infini. Quand il ne peut se défendre par des Raisons, il a recours aux Invectives: si, bien souvent, nous n'arrétions sa Fougue & son Impétuosité, il se prendroit au Collet avec un de ces Jansénistes; & tous les deux acheveroient de décider leurs Disputes à Coups de Poing.

IL y a deux ou trois Jours, qu'un Prêtre, fort ennemi des Jésuites, vint dîner à notre Auberge. *On m'écrit*, dit-il, *de Dôle, que le Pere Girard a fait plusieurs Miracles depuis sa Mort. Si cela est, il n'est point de pendu, ou de roüé, qui n'en puisse opérer: l'on pourra faire de fort beaux Catacombes des Fourches & des Potences de Mont-faucon; & les Reliques deviendront à bon Marché. Vous êtes un Fat*, dit le jeune Abbé au Prêtre Janséniste: *Si l'on vous rendoit Justice, on vous attacheroit par le Cou à ces Fourches dont vous parlez. On y joindroit le Pere Nicolas, la Cadiere, & toute sa fourbe de Famille. Je vais appeller l'Hotesse, & lui*

lui dire, que je suis résolu à quitter sa Maison, si elle y reçoit desormais des Gens excommuniés ipso Facto, *& des Partisans d'un Hérétique tel que l'Imposteur Paris. Il me paroit, mon petit Monsieur,* répondit le Janséniste, *que vous le prenez sur un Ton bien haut. Je le prens sur le Ton qu'il faut,* repliqua mon petit Abbé : *& je vous jure sur mon Collet, & par la Soutane que je porte, que si vous vous avisez jamais de prendre votre Champ de Bataille, pour declamer contre des Gens respectables, dans des Lieux où je me trouverai, je saurai vous imposer Silence. Vous!* reprit le Janséniste. *Un Morveux de votre Façon tiendra ma Langue captive, quand le Respect que je dois à mon Prince ne sauroit m'y contraindre! Pardi, je voudrois bien voir comment vous vous y prendriés. La Chose est fort aisée,* dit l'Abbé : *Si vous continuez vos Discours, je vous fermerai facilement la Bouche, en vous faisant voler une Assiete à la Tête. Comment ventrebleu,* répondit le Janséniste: *une Assiete à la Tête! Une Assiete à la Tête d'un Bachelier de Sorbonne, petit Excrément de Loyola! Je vous apprendrai à connoitre vos Gens.* A ces Mots, l'emporté Janséniste saisit une Bouteille: & si deux Officiers, qui rioient de tout leur Cœur de voir ce Défi Ecclésiastique, n'eussent eu assez de Bonté pour s'opposer à la Rage de ces deux Ennemis, j'aurois été le Témoin paisible d'un des plus sanglans Combats.

APRE'S qu'on eut séparé ces deux Champions, *Messieurs,* leur dirent les Officiers, *vous n'observez point dans vos Démélez les Regles de l'Art Militaire. Il faut, avant d'en venir*

nir aux Voies de Fait, justifier par un Maniseste les Raisons qui déterminent à déclarer la Guerre. C'est ainsi qu'en usent les Souverains. Vous, Monsieur, vous êtes Ennemi du Pere Girard & des Jésuites. Apprenez-nous vos Raisons; aprés quoi, Monsieur nous instruira des siennes. Et que voulez vous que je vous dise Monsieur? répondit le Jansénisté. *Ignorez-vous ce que sait toute la Terre? Peut-on ne point se déchainer contre un Homme, qui a fait servir la Religion à couvrir sa Débauche; qui a abusé du Caractere de Confesseur, pour séduire sa Pénitente; & qui, enfin, à l'Aide du Démon, s'est rendu le Maitre d'en avoir des Faveurs, toutes les fois qu'il a voulu, sans qu'elle fût la Maitresse de pouvoir les lui refuser?*

L'ABBE' petilloit de répondre aux Discours de son Adversaire: il n'eut pas la Patience de lui laisser achever la Tirade d'Injures qu'il avoit commencée. *Le Pere Girard*, dit-il, *est innocent aux Yeux de tous ceux qui ne se laissent point prévenir par la Haine & les Préjugés. Il a été l'innocente Victime d'un Complot formé entre le Pere Nicolas, le Pere Cadiere, & sa Sœur. Les Jansénistes ont voulu, en perdant un des principaux Membres d'une illustre Société, lui porter un Coup mortel. Ils ne se sont pas souciés de deshonorer la Religion, pourvû qu'ils accablassent leurs Ennemis.*

„ VOILA' donc, Messieurs „, dit un Officier, „ vos Raisons réciproques. Hé bien, je „ vais vous prouver à tous les deux, que vous „ avez grand Tort de disputer aussi aigrement „ sur des Suppositions qui sont également fausses.

„ fausses. Je répons d'abord aux vôtres „ , continua l'Officier, en s'adressant aux Jansénistes. „ Vous dites, que le Pere Girard, „ abusant de son Caractere, a rendu Démoniaque sa Pénitente, & l'a séduite. Je vais „ vous pouver deux Choses: ou que le Pere „ Girard n'a pas abusé la Cadiere, ou qu'elle „ y a consenti de bon Cœur.

„ SI les Avocats, qui ont soutenu le Pere „ Girard, avoient eu la Permission de faire „ Usage de la Lumiere Naturelle, & qu'ils „ n'eussent point été forcés d'adopter comme „ Article de Foi une Croïance ridicule, qui „ n'a d'autre Fondement d'autre Réalité, „ que les Ecrits de quelques Moines, & les „ Prônes de quelques Curez de Village, ils „ eussent nié totalement, qu'il pût y avoir des „ Sorciers, & qu'aucun Maléfice pût determiner la Volonté. Je suppose, qu'un Philosophe, accoutumé à faire Usage de sa „ Raison, plaide le Procès du Pere Girard à „ l'Audience du Parlement de Provence. *Est-„ il possible*, diroit-il, *qu'on accuse des plus „ grands Crimes un Homme reconnu pendant „ cinquante Ans pour vertueux, & qu'on n'en „ apporte qu'une seule Raison, contraire à toutes „ les Notions évidentes?* Alors, ce Philosophe „ apelle à son Secours la bonne Philosophie. „ *Voions*, dit-il, *Messieurs, si le Pere Girard „ a pû diriger la Volonté de la Cadiere, lui pro-„ curer des Extases, des Stigmates, des Trans-„ pirations de Sang, des Couronnes d'Epines „ qui sortoient de sa Tête; lui, étant absent, & „ n'agissant que par le Moien de Philtres?*

„ IL

„ IL *est certain, que plusieurs Liqueurs peuvent produire en nous des Effects extraordinaires, & déranger notre Situation coutumiere. Les Remedes, que donnent les Médecins; les Poisons subtils, dont les Effects sont aussi prompts que celui d'un Poignard enfoncé dans le Cœur; sont des Preuves convaincantes du Pouvoir que certains Philtres ont d'agir sur nos Sens. Mais, n'est-il pas absurde de soutenir, qu'ils produisent des Effets contraires à la Nature, & changent l'Essence des Choses? N'est-il pas ridicule de dire, qu'un Breuvage a le Pouvoir de faire naitre du Bois, & des Epines, dans le Cerveau d'une Personne, de les en faire sortir pendant quelques Momens, de les retirer ensuite dans ce même Cerveau comme dans leur Etui ordinaire? C'est ici, où il faut raporter cet Axiome certain & reçu par tous les Philosophes,* Une Chose ne peut communiquer ce qu'elle n'a pas. *Or, comment une Liqueur peut-elle produire du Bois, & former la Couronne de la Cadiere? Car, lorsqu'elle eut cette fameuse Extase, dans laquelle parut cette miraculeuse Couronne, on convient, que le Pere Girard étoit absent. Il faut donc avouër, que les Philtres, ne pouvant produire ces Epines, & le Pere Girard absent ne pouvant les donner, la Cadiere elle-même devoit les placer dans sa Coëffure. Lorsqu'on venoit être Témoin de ses prétendues Extases, elle dupoit le Public pour le moins de moitié avec le Pere Girard. Je défie, que quiconque veut se servir de sa Raison puisse penser autrement.*

„ IL

,, IL *est du dernier ridicule d'ôser soutenir,*
,, *que le Pere Girard, aussi puissant que Dieu,*
,, *avoit le Pouvoir de déterminer la Volonté de*
,, *la Cadiere par un Mouvement supérieur, en*
,, *sorte qu'elle étoit forcée nécessairement de se*
,, *préter aux Desseins de son Confesseur. Tous les*
,, *Philtres du Monde ne peuvent fixer & déter-*
,, *miner la Volonté à un Point fixe.* La Matiere
,, ne peut agir que sur la Matiere. *Comment*
,, *est-ce donc qu'un Breuvage peut agir directe-*
,, *ment sur elle, pour produire un Effect certain*
,, *& déterminé. Sans cela, il n'opere que par*
,, *les Sensations & les Mouvemens qu'il produit*
,, *sur le Corps. Ainsi, par les Philtres, on peut*
,, *échausser le Sang, disposer les Esprits à l'A-*
,, *mour, exciter des Mouvemens de Concupis-*
,, *cence; mais ceux, qui les ressentent, ne sont*
,, *pas determinez à un Object plû-tôt qu'à un*
,, *autre.*

,, LA *Volonté reste libre: &, en disposant*
,, *le Cœur à la Tendresse, un Inconnu peut en*
,, *profiter aussi aisément qu'un Amant. Le Ca-*
,, *price & la Volonté décident des Faveurs que*
,, *l'Agitation des Esprits, & les Desirs de Con-*
,, *cupisence, ont rendu aisées à obtenir. La Ca-*
,, *diere auroit donc pû rendre heureux une autre*
,, *Personne. Tous les Philtres du Pere Girard*
,, *ne la forçoient point de se déterminer absolu-*
,, *ment en sa Faveur, à plus forte Raison de se*
,, *préter de si bonne grace aux Fourberies & aux*
,, *Miracles que j'ai prouvé n'avoir pû être opé-*
,, *rez que par une Ruse étudiée de cette fausse*
,, *Sainte.*

CON-

„ CONVENEZ donc, Messieurs les Jansénistes, que les Extases, les Ravissemens, „ les Prodiges, de la Cadiere, n'ont été „ inventez qu'à dessein, & pour perdre ce „ Jésuite; ou que la Cadiere étoit de moitié „ avec lui de toutes ses Impostures. Je vous „ donne le Choix. De quelque Façon que „ vous décidiés, vous m'avoûrez, que la „ Sainte, pour laquelle vous êtes si fort zélez, „ mérite un Mépris infini, au lieu de votre „ Estime.

„ JE viens actuellement à vous, Monsieur „ l'Abbé „, continua l'Officier; „ & je vais „ vous prouver, que le Pere Girard ne doit „ point trouver un Défenseur dans un Hom„ me tel que vous, dont l'Etat exige une „ Morale rigide. Vous conviendrez aisément, „ que le Pere Girard n'étoit point un Imbé„ cille. Il étoit Jésuite, & Jésuite estimé dans „ son Ordre. En voilà plus qu'il ne faut, pour „ décider du Caractere de son Esprit & de sa „ Politique. Je vous demande donc, Mon„ sieur, si vous croïez qu'un Homme, qui „ n'est pas bien aise de duper le Public, en „ affectant d'être Dupe lui-même, puisse don„ ner dans toutes les Extravagances de la Ca„ diere, & de vint ou trente autres Dévotes, „ dont la plûpart, sans avoir pris des Philtres, „ étoient pour le moins aussi échauffées que „ la Cadiere? La fameuse Batarel, la princi„ pale & la plus illustre des Saintes de ce bon „ Jésuite, soulageoit ses Feux quelquesfois „ par des Baisers amoureux. Il a avoué lui-

même

„ même ce Fait §. Eh quoi, Monsieur! Est-„ ce-là la Conduite d'un Prêtre chaste, pru-„ dent, & zélé pour le Bien de sa Religion? „ Avoüez donc, que si le Pere Girard n'étoit, „ ni Sorcier, ni Incestueux Spirituel, il étoit „ du moins grand Fourbe & grand Hipocrite. „ Ne croïez point, qu'en l'accusant, je veuil-„ le justifier le Pere Nicolas son Adversaire. „ Il étoit pour le moins aussi coupable que „ lui, & beaucoup moins scrupuleux. Le Jé-„ suite conservoit une certaine Décence. En „ éxaminant une Plaie au-dessous du Téton „ gauche, il avoit une Excuse prête, si la „ Fantaisie lui eût pris de la baiser. Politi-„ que dans toutes ses Démarches, l'Air aus-„ tére & pieux ne l'abandonna jamais †. Mais, „ le Carme agissoit en Carme: il alloit tout droit

§ Interrogé, *S'il ne lui est point arrivé de faire un Baiser à le Démoiselle Batarel, dans la Maison de la Cadiere?* a répondu, qu'*étant allé dire Adieu à la Cadiere, la Veille de son Départ pour Oulioulle, ladite Batarel, qui y étoit, le pria d'entrer un moment dans une Chambre, sous prétexte de lui dire un mot; & que ladite Batarel, ayant brusquement fermé la Porte de la dite Chambre, embrassa le Répondant, sans lui mot dire, qui se dépétra sur le champ de ses Mains.* Recueil général des Pieces concernant le Procès entre la Démoiselle Cadiere &c. *Interrogat.* 149, *Tom.* V, *pag.* 40.

† Interrogé, *S'il n'a jamais baisé cette Plaie?* a répondu que non: *mais, que s'il l'avoit crû à propos, & qu'il eût baisé cet Ulcere, il l'auroit fait à l'Exemple des Saints, ou par un Esprit de Réligion, ou par un Esprit de Mortification.* Recueil, *Tom. V, pag.* 34.

„ droit ſon grand Chemin ; & , ne s'amuſant „ point à la Bagatelle, il uſoit des Priviléges „ de ſon Ordre §.

„ CONVENEZ donc, Monſieur l'Abbé, „ que votre Zêle pour le Pere Girard eſt ou- „ tré : &, à vous parler franchement, c'eſt „ aimer à défendre d'étranges Paradoxes, que „ de vouloir le juſtifier. Le Public s'eſt ré- „ crié ſur l'Arrêt du Parlement de Provence, „ qui renvoïoit abſous ces trois Perſonnes. „ Je crois que, dès qu'il ne les puniſſoit pas „ toutes trois également, il ne pouvoit rien „ ordonner de mieux. „

QUELQUES juſtes que paruſſent les Raiſonnemens de cet Officier, le petit Abbé, & les Janſéniſtes, en ont paru peu ſatisfaits. Il ſe ſont cependant ſéparez, après s'être jetté des Régards foudroïans.

LE Courier va partir, & je finis ma Lettre.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca : vi content & heureux.

De Lion, ce. . .

§ *Il eſt prouvé dans pluſieurs Endroits de la Procedure, que le Pere Nicolas avoit une Inclination infinie à abuſer de la Cadiere : ils couchoient en Campagne dans la même Chambre.* Recueil, *Tom.* V, *pag.* 103.

LETTRE SEPTANTE-SIXIEME.

Aaron Monceca, *à* Jacob Brito.

J'AI reçu la Lettre que tu m'as écrite de Lion. L'Avanture du Janséniste & du petit Abbé m'a beaucoup réjoui. L'Officier, qui a voulu les mettre d'accord, me paroit un Homme de Bon-Sens; & je croirois aisément, qu'il pense juste dans l'Affaire du Jésuite Girard. J'ai toujours été persuadé, qu'il y avoit de la Mauvaise-Foi, de la Fourbe, & de l'Imposture, de tous les Côtez. Les prétendus Sortileges, dont la Cadiere avoit été frapée, montroient évidemment le Ridicule d'une Partie de ses Dépositions. Cependant, quelque absurde que fût l'Accusation d'Enchantement, elle étoit nécessaire. Sans elle, l'on n'eut pû attaquer le Pere Girard. La Cadiere, partageant ses Crimes, auroit été dans le Cas d'être punie. Ainsi, elle eut gardé le Silence. Mais, dès qu'elle étoit déterminée par un Pouvoir supérieur, elle n'étoit plus coupable: tout devoit être attribué au Diable & au Sorcier.

LES Peuples Nazaréens ont une si ferme Croïance aux Prestiges, Sórtileges, &c., qu'il n'est rien de si absurde, qu'on ne leur persua-

de par ce Moïen. L'Imposture devient Miracle, & digne d'être considérée comme une Suite des Volontez immédiates de la Divinité, dès qu'elle se couvre du Voile de l'Obsession & de la Possession. Il n'est rien de si plaisant, que les Conversations que quelques Moines ont avec les Démoniaques qu'ils exorcisent. Ils prenent avec le Diable mille petites Familiaritez : ils se disent mutuellement plusieurs Quolibets ; l'on croiroit que Belzebut est un Boufon à Gages, que Satan est un Petit-Maitre aimable & complaisant. Voici les Termes originaux d'une de ces Conversations Infernales. Je crois qu'ils pourront t'amuser. C'est un Moine, qui parle.

LA *Sœur Bonavanture, possedée par un Démon nommé Arfaxa, vint me demander de se confesser à moi, disant ne vouloir aller à d'autre : & est à remarquer, que ce Diable a eu toujours envie de me parler* *.

TU vois, mon cher Brito, que les Moines Nazaréens connoissent tous les Diables par Noms & Surnoms ; & que ceux-ci prenent Amitié pour eux, & recherchent avec Empressement le Moïen de leur parler. Je t'avoûrai, que je me sentirois assez porté à croire, que la Simpathie agit effectivement entre les Moines & les Démons ; mais, je pense que ces derniers ont bien moins de Malice. Tu vas le voir, par le Tour que ce Religieux joüa

* Recueil véritable de ce qui s'est passé aux Exorcismes de plusieurs Religieuses de la Ville de Louviers ; par le Reverend Pere Gaufre, *imprimé à Paris, avec Permission*, l'*An* 1643, *pag.* 30. & 31.

joüa à ce Diable Arfaxa. Voici comment il s'explique lui-même. *Je me mis à Genoux devant ce Démon, lui disant, que mon Dessein étoit de venir confondre ma Superbe par celle des Diables, & d'aprendre d'eux, malgré qu'ils en eussent, l'Humilité. Ce Démon enrageoit de me voir en cet Etat, & me dit, qu'il avoit réçu Commandement de me prévenir. Et comme je continuois à m'abaisser, il en voulut tirer Avantage, & me dit*: C'est que tu m'adores. *Je repliquai*, Tu és trop infame, Vilain. Je te considere comme la Créature de mon Dieu, & l'Object de sa Colere: c'est pourquoi, je veux me soumettre à toi, puisque tu ne le mérites pas; &, tout-à-l'heure, je vais te baiser les Pieds. *Le Démon, surpris de cette Action, m'en empécha.* Comment trouves-tu, mon cher Brito, tous ces Tours de Souplesse? Il faut qu'un Moine soit bien rusé, & bien malin, puisqu'il a le Secret de duper le Diable, & de le faire enrager. Qui auroit dit à Arfaxa, que l'Envie, qu'il avoit de parler à ce Religieux, lui seroit une Occasion d'être plaisanté & turlupiné? Ce n'est pas encore-là toute la Scene, & la Fin en est bien plus mortifiante pour le Diable, & glorieuse pour le Moine. *La-dessus*, continue-t-il, *je conjurai ce Démon de me faire connoitre, autant qu'il etoit possible, la Volonté de Dieu, ou que je lui baisasse les Pieds, ou qu'il baisât les miens. Il me répondit*, Tu sçais quel Mouvement Dieu te donne: sui-le.

CETTE Réponse tient autant du Normand que du Diable. Arfaxa n'étoit point sot. Il

craignoit d'être la Cause de l'Humiliation de son Ennemi, & de lui ouvrir ainsi les Portes du Ciel. Il ne vouloit pas non plus baiser les Pieds d'un Religieux qui se jouoit cruellement d'un Diable qui avoit témoigné tant d'Amitié pour lui. Il laissoit donc la Question indécise; comptant, que le Moine ne se détermineroit peut-être pas. Mais, il étoit trop fin, pour ne pas attraper Arfaxa. Il se jetta à ses Pieds, & les lui baisa, dont ce Diable enrageoit de tout son Cœur. *Ensuite*, dit ce Religieux, *je lui commandai, par les Reliques du Pere Bernard, de baiser les miens; ce qu'il fit avec grande Promptitude.*

VOILÀ, mon cher Brito, le Comble du Rafinement en Malice; & je suis assuré, qu'Arfaxa ne s'attendoit pas au mauvais Tour que devoient lui jouër les Reliques du Pere Bernard.

JE ne sai si tu as fait Attention à la promte Obéïssance de ce Diable, dès qu'on lui parla du Squelette de ce Bernard. Il faut que la Vertu en soit bien particuliere, puisqu'elle peut influer sur les Esprits Infernaux. Cette Histoire semble confirmer les Contes que l'on faisoit des Charmes des anciennes Magiciennes. Horace parle d'une certaine Canidie, qui se servoit, pour composer ses Philtres, des Ossemens qu'elle alloit déterer dans les Cimetieres. Les Nazaréens sont persuadez, qu'il y a dans certains Os une tres grande Vertu. Les Mahométans, sur-tout les Persans, ont les mêmes Idées. Mais, je pense, qu'il faut aimer à donner un Air de Mistere & de Religion aux

Choses

Choses les plus communes, pour sanctifier un Morceau de Terre, & le regarder, pour ainsi dire, comme une Portion de la Divinité.

CE que les Nazaréens apellent Reliques n'est qu'une simple Portion de Matiere égale à toutes les autres, & qui n'a pas plus de Vertu que la plus petite & la plus méprisable. Car, si la Matiere, qui forme un Os, avoit des Qualitez qui fussent audessus des Forces de la Matiere ordinaire, & qu'elle participât au Pouvoir divin, elle ne sauroit & ne pourroit jamais perdre ses Avantages. Or, il n'est rien de si aisé, que de réduire la Tête d'un Saint à former, par la Suite du Tems, une Partie du Corps d'un Voleur de grand Chemin. Alors, la Matiere, qui composoit la Tête du Saint, aura à coup sûr perdu sa Vertu Divine. Et il est ridicule de soutenir, qu'une Chose puisse perdre ses Qualitez & ses Facultez intérieures, par la differente Forme qu'on lui donne; comme si l'on soutenoit qu'une Piece de Marbre devient froide, par ce qu'elle est quarée. Mais, ce qui regarde la Perte des Attributs de ces Os est encor plus difficile à comprendre, parce qu'étant en quelque façon divins, ils doivent moins être sujets au Changement. Supposons qu'une Bête mange la Tête d'un Saint; & que cette Bête, tuée par un Bohemien, ou un Vagabond, lui serve, après avoir été salée, de Nourriture pendant six Mois: il est certain, qu'il se trouvera, que plusieurs des Parties de Matiere, qui formoient la Tête du Saint, seront repandues dans les Membres du Bohemien. Je demande, si elles auront alors la Vertu de faire

des Miracles, & de sanctifier les Parties *peccantes & immondes*, auxquelles elles seront jointes? Si l'on me répond, qu'elles n'ont plus aucun Pouvoir, je nie avec juste Raison, qu'elles en aient jamais pû avoir: parce que ce n'est point la différente Configuration qui donne les Qualitez intérieures à la Matiere; une Pierre d'Aimant, ronde ou quarrée, attirant également le Fer. On dira peut-être, que Dieu permet, que ces Os operent en tant qu'ils sont Os, & non point lorsqu'ils sont pulvérisés. Mais, je demande aux Nazaréens les plus zélez, qu'ils me montrent dans les Livres de leurs prémiers Docteurs *, que Dieu ait révélé qu'il accordoit à des Os le Pouvoir d'agir aussi puissamment que la Divinité: &, quoique je sois Juif, je suis prêt à me soumettre aveuglément à leur Sentiment. Je ne crains point qu'ils puissent me convaincre. Il n'est pas dit un Mot des Os dans les Livres fondamentaux de leur Religion.

En me déclarant ouvertement contre la Superstition des Reliques, je n'approuve pas le Mépris outré qu'affectent certaines Gens contre les precieux Restes de quelques Personnes qui se sont rendues recommandables par leur Piété & leurs Bonnes-Mœurs pendant le Cours de leur Vie §. Quel est le Mortel, qui ne respecte

* Les Apôtres.

§ Je prie ceux, à qui l'on a voulu persuader, qu'Aaron Monceca avoit déclamé de la Maniere du Monde la plus indécente de faire quelque attention

pecte point le Tombeau de ses Peres, & qui veuille en profaner les Cendres? Les Hommes vertueux sont les Peres des Nations. C'est à eux qu'elles ont l'Obligation de connoitre le Bien, & les Moïens d'y parvenir. Que les Nazaréens honorent les Tombeaux de certains Particuliers, j'aprouve leurs Maximes. Mais, qu'ils érigent en Divinité les Cendres & les Restes de ces mêmes Particuliers; qu'ils leurs attribuent autant de Puissance qu'à Dieu même; que l'Encensoir à la Main, semblables aux Païens, ils encensent sur des Autels des Morceaux d'Os & d'Etoffe: je condamne alors leur Zêle outré, je ne vois plus rien que de ridicule dans leur Façon de penser; leur Excès me fait presque pencher du côté de leurs Adversaires, qui poussent trop loin à leur tour leur Négligence & leur Indifférence sur les tristes Restes des Hommes illustres, dont la Vûe peut servir beaucoup à exciter à la Vertu. On éleve tous les jours des Statues aux grands Monarques, aux Généraux illustres, pour animer leurs Egaux à mériter par leurs Actions brillantes de semblables Monuments. Les Reliques, gardées soigneusement, & respectées, valent, pour exciter les Peuples à la Vertu, des Mausolées & des Tombeaux superbes.

Ce n'est donc point, mon cher Brito, le Soin qu'on a de conserver certains Os, qui me fait condamner les Nazaréens. C'est le

tion à cet Endroit, & de juger ensuite sans Passion sur la Bonne-Foi ou la Fausseté des Reproches qu'on lui a faits.

Culte qu'ils leur rendent, & l'Abus qu'en font les Moines, comme ce Religieux, dont je viens de te parler; hardi Menteur, qui, abusant des Cendres de son Pere Bernard, commandoit aux Démons par le Pouvoir d'un Squelette.

Ce qui a rendu les Reliques méprisables, c'est qu'on les a mis en Commerce comme une Marchandise, dont le Prix étoit plus ou moins cher, selon les Fabricans. Quelques Souverains Pontifes en ont vendu un grand Nombre à fort bon Marché, & quelques autres les ont portées à un Prix excessif. Ils en ont cherché dans tous les Lieux où ils croïoient pouvoir en trouver: &, lorsque les véritables leur ont manqué, ils en ont fabriqué grand Nombre de fausses; semblables à certains Souverains avides, qui, après avoir tiré tout l'Or de leurs Sujets, leur donnoient en Echange de mauvais Papiers de Valeur imaginaire. Le Pouvoir, qu'on a donné aux Reliques de faire toutes sortes de Miracles, part de la même Source, & l'Avarice leur accorde ces Vertus surprenantes. Les Souverains Pontifes ont fait comme les Vendeurs d'Orviétan. Pour mieux débiter leur Beaume, il lui ont attribué toutes sortes de Vertus. Les Reliques, les Possedez, & les Indulgences, sont trois Mines inépuisables: elles produisent plus aux Moines, que le Pérou & le Bresil ne rendent aux Espagnols & aux Portugais. Le tout consiste à les faire valoir adroitement. Il y a des Religieux Nazaréens, qui savent tirer la Quintessence de ces Trésors Ecclésiastiques. Ils éxor-

éxorcisent jusques aux Bêtes, quand il n'est aucun Nazaréen assez sot, pour se persuader qu'il est démoniaque. Cela ne doit point te paroître extraordinaire; car, les Diables font aussi quelques Caravanes dans les Corps des Animaux, lorsqu'ils n'ont pas mieux à faire. J'ai lû dans un Livre *, qu'*un Démon possédoit une Vache. Il se tenoit quelquefois dans son Corps, & quelquefois il s'amusoit à pirouëter & faire la Cullebutte sur son Dos. Un nommé Martin, s'apperçevant du triste Etat de cette pauvre Bête, ordonna au Démon de la laisser tranquille, & de se retirer. Sensible aux Bontez de ce Martin, elle vint poliment lui faire la Révérence, se mit ensuite à genoux, & mugit trois fois, pour lui montrer sa Reconnoissance.*

QUELQUE ridicule que soit ce Conte, il l'est beaucoup moins que plusieurs autres, dont les Peuples Nazaréens sont très persuadez. On leur dit gravement, que ces Histoires sont autentiques & reconnues généralement pour vraies. A force de le leur assûrer, on le leur persuade enfin. Avidité de l'Or, jusqu'où ne pousses-tu point l'Imposture des Hommes §!

PORTE-TOI bien, mon cher Brito: & vi content & heureux.

De Paris, ce . . .

* *Voïez la* Legende de St Martin.

† *Quid non mortalia Pectora cogis,*
Auri sacra Fames!
Virgil. Æneid. *Libr. III.*

LETTRE SEPTANTE-SEPTIEME.

Isaac Onis, *Caraïte*, *autrefois Rabbin de Constantinople*, *à* Aaron Monceca.

DEPUIS près d'un Mois, je suis arrivé au Caire; mais, les Embarras que j'ai eus m'ont empéché de te donner plûtôt de mes Nouvelles. Cette Ville doit sa Fondation à un nommé Giauher, Visir du Calife Meezledin, qui fit la Conquête d'Egipte. Ce Visir fit travailler à un Mur épais & élevé, qui environnoit une Plaine où toute son Armée campoit. Son Maitre, le Calife, Ennemi mortel des Villes, ainsi que le sont la plû-part des Arabes, trouvant ce Séjour plus gracieux que celui d'Aléxandrie, y fit tendre ses Tentes. Peu-à-peu, cependant, on bâtit dans cette Enceinte quelques Maisons: elle se remplit dansles suites de Palais & de Batimens publics; &, enfin, elle forma une Ville magnifique, qui s'enrichit insensiblement des Ruines de celle Masr, que ses Citoïens abandonnoient pour venir habiter dans ce nouveau Séjour. Giauher, en mémoire de sa Conquête, avoit donné à cette Ville le Nom d'*el Cahera*, qui signifie en Arabe, comme tu le sçais, *la Victorieuse*. C'est delà, que quelques Marchands Florentins & Véni-

Vénitiens, qui ont été les prémiers Négotians Nazaréens à qui l'on ait permis de s'établir dans cette Ville, formérent le Nom d'*el Cairo*, auquel ils ajoutérent le terme de *grand*; pour en marquer l'Etendue & la Beauté *.

VOILA, mon cher Monceca, la véritable Origine du Caire: & toutes les autres, qu'ont écrites les Hiſtoriens, ſont contraires à la Vérité, & aux meilleurs Hiſtoriens Arabes. Cette Ville eſt aujourd'hui la Capitale de l'Egipte. Le Bacha, qui commande dans la Province, y fait ſa Réſidence. La Porte ne confie ce Poſte important, qu'à un des principaux Turcs. Il demeure dans un Chateau, ou une eſpece de Citadelle aſſez mal fortifiée, eu égard aux Places de Guerre des Nazaréens. Cette Citadelle fut bâtie il y a environ ſept cens Ans par Saladin.

LE CAIRE renferme dans ſon Enceinte pluſieurs Morceaux antiques, qui y ont été tranſportez du Tems des Califes, ſoit d'Aléxandrie, ſoit de la haute & de la baſſe Egipte. On voit auſſi les Ruines de pluſieurs anciens Palais batis & habitez par les Souverains d'Egipte, & par les principaux Seigneurs de leurs Cours. Les Dorures des Lambris, qui ont échapé à la Fureur du Tems, ſont encor ſi éclatantes, qu'on croiroit que l'Ouvrier vient ſeulement de les appliquer. Les Moſquées de cette Ville ſont fort belles; mais, elles n'approchent point de celles de Conſtantinople. Celle d'Ashur, qui eſt la plus magnifique

* *Voïez la* Relation de l'Egipte, par Mr. Mallet, *Part. I.*

que, eſt beaucoup au deſſous des ſept premieres de la Ville Impériale. Elles ſont baties, ici, comme dans les autres Endroits ; couvertes par des Domes, & ornées de pluſieurs Minarets *.

IL y a autour du Caire pluſieurs Tombeaux de Docteurs ou Santons Mahométans, qui ſont très fréquentez par un grand Nombre de Perſonnes qui y ont une Dévotion extraordinaire. Un de ces principaux Tombeaux eſt celui du fameux Docteur Chafaï. Il vaut preſque autant de Revenu à certains Santons & Dervis, qui ont ſoin de l'entretenir, que l'Echine ou le Croupion de Saint François aux Franciſcains ſes Diſciples. Les Moines Turcs ſont auſſi zélez pour leurs Saints, que les Moines Nazaréens le ſont pour les leurs. Ils ont emploïé, pour ſe conſerver Chafaï, un Moïen digne de la Fourbe du plus hardi Janſéniſte Convulſionaire.

UN Souverain d'Egipte, Calife de Babilone, & qui y tenoit ſa Cour, voulut faire tranſporter le Corps de ce fameux Chafaï dans les Lieux qu'il habitoit. Il écrivit au Gouverneur d'Egipte de le faire exhumer, de le mettre dans un Cercueil magnifique, & de le lui envoïer. Le Gouverneur fut très fâché de l'Ordre qu'il avoit reçû. N'ignorant pas la profonde Vénération que tout le Peuple avoit pour ce prétendu Saint, il craignoit une Emeute ; &, afin d'éviter les triſtes Suites qu'en-

* Ce ſont des Tours ſervant de Clochers. Les Turcs, régulierement cinq fois le Jour, font appeller le Peuple à la Priere.

qu'entrainent ordinairement les Séditions Populaires, il communiqua aux Dervis le Commandement qu'il avoit reçû. Il les exhorta à se soumettre aux Ordres de leur Prince, & leur recommanda de préparer le Peuple à souffrir le Transport du Saint. *J'irai demain*, leur dit-il, *exécuter les Volontez du Calife. Ainsi, preparez tout ce qui est néccessaire.* Les Moines Turcs ne furent point étonnez du Coup. Ils résolurent d'agir efficacement, & de s'oppofer aux Ordres du Souverain, d'une Maniere qui pût ne pas leur nuire auprès de lui. Pour en venir aisément à bout, ils voulurent couvrir leur Fourbe d'un Miracle, & mettre le Ciel dans leurs Intérêts. C'est-là le grand Secret, pour venir à bout des Entreprises les plus difficiles. Ils travaillérent toute la Nuit à l'Exécution de leur Projet: &, après avoir ouvert le Tombeau du Saint, ils mirent autour du Corps des Matieres combustibles, mêlées de quelques Phosphores, capables de s'enflammer dès qu'ils auroient pris l'Air. Après avoir tout préparé, ils attendirent avec beaucoup de Tranquilité le Gouverneur, qui, sous prétexte de faire plus d'Honneur au Saint, se rendit à son Tombeau avec une Suite de dix mille Hommes, quoique tout cet Appareil & cette Pompe ne fût que pour empêcher un Soulevement parmi le Peuple. Dès qu'il fut arrivé, les Travailleurs commencérent d'ouvrir la Terre. Lors qu'ils furent parvenus à l'Endroit où réposoit le Corps, & qu'ils commencérent à donner quelque Jour aux Phosphores, les Matieres combustibles s'allumé-

rent

rent; il ſortit du Tombeau une Flamme ſi vive & ſi éclatante, que ceux qui creuſoient furent privez pendant quelques Momens de la Vue. Ils criérent *Miracle* les prémiers: le Peuple en fit autant; & les Prêtres annoncérent alors la Volonté du Saint, qui ne prétendoit point quiter ſa Retraitte. L'Imagination des Egiptiens, préparée aux Prodiges, ſaiſit avidemment celui-là: & l'on recouvrit ſur le Champ le Tombeau, ſans ôſer aller plus loin. Le Gouverneur, bon Politique & bon Courtiſan, profita adroitement de ce prétendu Miracle, pour ſatisfaire le Peuple, ſans bleſſer les Ordres de ſon Maître, à qui il écrivit ce Prodige conſtaté par plus de dix mille Perſonnes. Le Calife, voïant que le Saint ſe trouvoit bien, & qu'il ne vouloit point déloger, conſentit à le laiſſer dans ſon ancien Tombeau, où il eſt encore, & où les Dévots Mahométans vont en foule faire leurs Prieres *.

AVOUE, mon cher Monceca, que ce Trait va bien de pair avec ceux des Moines Nazaréens. Par-tout, la Superſtition ſert à l'Avarice de certains Hommes, qui font de leur Religion un Commerce honteux, & ſe deshonorent aux Yeux des Gens ſenſez, à qui leur Fourbe eſt bientôt connue.

LES Egiptiens ſont encor plus ſuperſtitieux que les Turcs: à peine les Eſpagnols les égalent-ils. Il ſemble que de tout tems ce Païs ait été le Centre des Cérémonies ridicules, & qu'il ait voulu ſervir d'Exemple aux autres Na-

* Maillet, Relation d'Egipte, *II Part.*

Nations, pour leur montrer jusqu'où peut aller l'Egarement de l'Esprit Humain. Les anciens Egiptiens adoroient les Animaux les plus vils & les plus méprisables, les Crocodiles, & les Icneumons. Leur Aveuglement s'étendoit jusqu'à déïfier les Plantes. *O! heureuse Nation*, dit Juvenal en se moquant de ce Peuple aveugle, *qui voit croître ses Dieux dans ses Jardins* §! Je ne puis comprendre, mon cher Monceca, jusqu'où des Peuples polis, éclairez par les Sciences, & remplis de Génie, ont poussé leur Aveuglement sur les Idées qu'ils avoient de la Divinité. Que des Nations Barbares aïent donné dans certaines Erreurs, j'en suis beaucoup moins étonné. Un Homme, capable de manger un autre Homme, avec autant de Sang-froid que s'il mangeoit un Poulet, peut tomber dans les Egaremens les plus grands, sans que j'en sois surpris. Mais, qu'un Peuple, chés qui les Arts & les Sciences fleurissent, qui connoît & suit les principales & les plus belles Loix de la Morale, donne dans les Idées extravagantes de changer un Veau en Divinité, & de le nourrir avec soin dans un Temple, c'est ce que je ne puis comprendre. Car, comment se figurer qu'un Homme, qui fait usage de sa Raison, qui éleve son Génie jusqu'au Point de mesurer le Cours des Astres, & de prédire & d'annoncer les Eclipses par une exacte Supputation, puisse croire véritablement qu'un Dieu a un Commencement & une Fin

§ O! *Sanctas Gentes, quibus nascuntur in Hortis Numina!* Juvenal. Sat. XV. *Vers.* 10.

Fin, & qu'il vient ſous la Figure d'un Veau ruminer & brouter pendant l'Eſpace de douze à quatorze Ans ? Quelque aveuglez que fuſſent les Grecs & les Perſes, ils l'étoient cependant beaucoup moins.

CAMBISE, étant à Memphis, après avoir fait la Conquête de l'Egipte, ne ſachant la Raiſon des Réjouiſſances qu'il entendoit faire, & en aïant demandé la Cauſe, fut très ſurpris d'apprendre que l'on célébroit la Fête du Dieu Apis, qui, enfin, après bien du Tems, venoit de ſe montrer publiquement. Il envoïa chercher les Prêtres: leur dit en plaiſantant, que s'il y avoit quelque Dieu, qui fût ſi bon, que de s'abaiſſer juſques aux Egiptiens, il étoit étonné qu'il ſe cachât au Roi; leur ordonna de lui amener leur Dieu Apis. Cambiſe ne fut pas peu ſurpris, lorſque les Prêtres lui préſentérent un Veau. Rempli d'Indignation, il tira un Poignard, & en frapa le Dieu dans la Cuiſſe, qui mourut enſuite de cette Bleſſure. *O Méchans!* dit-il aux Prêtres. *Les Dieux ſont-ils donc compoſez de Sang & de Chair, & ſentent-ils les Coups d'Epée? Certes, ce Dieu eſt digne des Egiptiens. Mais, je vous ferai reconnoître, que vous ne tirerez point d'Avantage de nous avoir abuſez, & de vous être moqués de nous* §.

JE ſuis charmé, mon cher Monceca, du noble Couroux de Cambiſe; & je vois avec plaiſir, qu'un Païen, au milieu de l'Idolatrie, éclairé ſeulement de la Raiſon, reconnoiſſoit que

§ Herodote, *Livr. I, pag.* 45, *de la Traduction de du Ryer.*

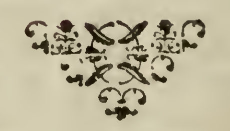
que la Divinité ne pouvoit être composée, ni de Chair, ni de Sang. Les misérables Prêtres, qui desservoient le Veau Apis, étoient aussi persuadez que ce Monarque de la Bassesse de leur prétendu Dieu, qu'ils voïoient tous les jours dépérir à leurs Yeux. Mais, ils trouvoient leur Profit dans la Crédulité du Peuple; & ils en abusoient.

LES Hommes ont été de tout Tems les mêmes. Les uns ont été charmez d'être trompez; & les autres ont profité de la Foiblesse de leurs Freres. C'est de-là, que venoit le Crédit d'Apis, & des Prêtres Egiptiens; celui des Oracles de Delphes, & des Pontifes Païens, Grecs & Romains; celui, enfin, d'un Nombre de Chimeres Nazaréenes, & des Moines qui les ont inventées. Les Tems ne détruisent point les Erreurs: ils ne font que les changer, & leur donner une Nouvelle Forme. Il s'éleve dans tous les Siécles des Hommes illustres par leur Mérite & leur Science, qui veulent s'opposer au Torrent, & combattre la Superstition. Mais, ils sont ordinairement la Victime de leur Zêle; & la plû-part sont opprimez par ceux qu'ils veulent démasquer. Dans toutes les Religions, le Peuple est pour ceux qui leur racontent le plus de Chimeres & le plus de Fables. Tu sçais toi-même combien nos Freres les Juifs de Constantinople avoient peine à gouter tes Leçons, parce que tu les croïois contraires aux Ecritures, & capables de nuire à l'Esprit. Les Mahométans aiment très peu les Docteurs Arabes, parce qu'ils sont Ennemis des Miracles & de la Supersti-

tion. Les Ouvrages de *Macrisi*, fameux Ecrivain, ne sont point aussi estimez que ceux de plusieurs Mollas & Imans, remplis de Ridiculitez. Les Turcs accusent cet Auteur d'avoir peu de Religion, parcequ'il a affecté de ne rapporter que très peu de Miracles, & qu'il en a même réfuté plusieurs. Ils ne peuvent souffrir, qu'il ait dit, qu'il y a de la Folie à croire, que les Morts reviennent de l'autre Monde. Il en couta cher à Savonarole, Religieux Domicain, pour avoir condamné trop hautement les Abus de la Cour de Rome, & ceux de ses Confreres. Alexandre VI, Souverain Pontife, trouva le Secret d'arrêter ses Remontrances incommodes: & Savonarole fut pendu à Florence, avec deux de ses Compagnons. L'Aveuglement de quelques Personnes est si grand, & la Malice des autres est si noire, qu'il est presque impossible d'éclairer les uns, & de corriger les autres.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: prospere dans tes Entreprises; & vi content & heureux.

Du Caire, ce . . .



LETTRE SEPTANTE-HUITIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

IL y a quelques Jours, que je t'écrivis, mon cher Isaac, un Démélé arrivé entre les Jansénistes & les Molinistes, au Sujet de la Publication d'un Livre appellé *Breviaire.* Cette Affaire est entiérement terminée. Les Prêtres, qui ne vouloient point le recevoir, se sont soumis: tout est tranquille. Cela ne durera pas longtems. De nouvelles Disputes succéderont bientôt à cette derniere. L'Esprit turbulent des Prêtres Nazaréens ne sauroit rester paisible; vivre sans cabaler, c'est pour les Moines un Suplice terrible. Ils s'éxercent à criailler & à disputer entre eux. Ils ont des Ecôles, dans lesquelles ils apprenent ce pénible Exercice, & des Maitres, qui leur montrent ce Genre d'Escrime.

UN jeune Moine est élévé à Paris comme un Aprentif Gladiateur l'étoit dans l'ancienne Rome. Ses Régens de Philosophie & de Théologie lui montrent des Faux-Fuïans des Disparates nécessaires pour éluder la Vérité. Il s'éxerce, à l'Aide du Syllogisme, à trouver des Moïens & des Expédiens pour obscurcir les Choses les plus évidentes. Il se munit

d'une Foule de Diſtinctions, de Diviſions, & de Subdiviſions, à l'Aide deſquelles il devient invincible, ou du moins incapable de craindre qu'on puiſſe l'obliger de ſe rendre à la Raiſon, & à la Lumiere Naturelle. Dès qu'il a acquis ce Talent, il commence à entrer dans le Cirque. Il s'éxerce dans des Aſſemblées particulieres de ſon Ordre. Enfin, lorſqu'il eſt entiérement perfectionné dans l'Art d'attaquer la Raiſon, il va, nouveau Chevalier errant, chercher les Avantures, & eſt très aſſidu à ſe trouver aux différentes Theſes que l'on ſoutient. C'eſt ainſi, qu'on appelle certaines Diſputes ouvertes, qui ſe font à des Jours marqués dans les Couvens de Moines. Ariſtote, Scot, & quelques autres Philoſophes Scolaſtiques, ont plus de Crédit dans ces Aſſemblées, que la Raiſon. C'eſt vainement, qu'elle démontre l'Evidence d'une Choſe, dès qu'elle n'eſt point approuvée d'Ariſtote, ou que St. Thomas l'a condamnée.

LE Bon-Sens eſt un ſot, qui doit ſe taire, & ne pas s'aviſer de vouloir combattre l'Opinion des Philoſophes auxquels certains Moines ſe ſont attachés.

DANS ces Aſſemblées, & dans ces Diſputes, celui, qui a la meilleure Poitrine, a toujours l'Avantage & la Raiſon de ſon Côté.

TU ſerois étonné, mon cher Iſaac, de voir l'Effronterie avec laquelle ces prétendus Philoſophes nient les Choſes les plus évidentes. Leurs Diſtinctions mettroient ta Patience à bout. Je ne ſuis pas ſurpris ſi autrefois la Philoſophie a généralement été mépriſée en France.

ce.

ce. Que pouvoient penser les Gens raisonables de tout ce Fatras d'*Etres de Raison*, de *secondes Intentions*, & de tant d'autres Sottises, qui, pendant long-tems, ont fait l'Occupation de tous les Philosophes? Il a fallu, pour détruire les Préjugés, que deux Grands-Hommes * luttassent contre tous les faux Savans de leur Siécle; les forçassent d'ouvrir les Yeux, & de voir l'Erreur où ils étoient plongés. Mais, malgré qu'ils aïent reconnu leur Egarement, la plûpart ont été trop entêtez pour vouloir suivre la Vérité qui les éclairoit.

LES Préjugés de certains Moines prévenus & ignorans m'étonneroient peu. Mais, je ne saurois comprendre, que des Gens, qui avoient du Génie & de la Pénétration, aïent été aveuglez jusqu'au Point de croire qu'Aristote avoit été donné aux Hommes comme une Divinité Terrestre, qui devoit les instruire de tous les Secrets de la Céléste, qui lui avoit révélé toutes ses Opérations & ses Desseins. Est-il possible, qu'un Savant tel qu'Averroès ait pû penser & écrire de pareilles Extravagances †. Si Aristote est la suprême Vérité, il est inutile que les Hommes s'appliquent desormais à la Découverte de la Nature des Choses: ils ne peuvent plus rien apprendre de nouveau. Tout est compris dans les Ecrits

 du

* Des-Cartes & Gassendi.

† *Aristotelis Doctrina est summa Veritas, quoniam ejus Intellectus fuit Finis Humani Intellectûs. Quare benè dicitur de illo, quòd ipse fuit creatus, & datus nobis, Divinâ Providentiâ, ut non ignoremus possibilia sciri.* Averroes, de Gener. Anim. *Libr. V, Cap. I.*

du Philosophe Grec. Il est la *suprême Vérité, & l'Oracle qui doit nous instruire de tout ce qu'il est possible de savoir.*

GASSENDI fut le prémier, qui, dans le Siécle passé, ôsa attaquer l'Infaillibilité d'Aristote *. Il trouva presque autant d'Adversaires & d'Ennemis, que le prémier Janséniste appellant de la Bulle *Unigenitus*. Les honnêtes Gens lui ont l'Obligation d'avoir ramené dans le Monde l'Usage d'une Philosophie raisonnable, à laquelle un galant Homme peut s'appliquer. Ce grand Génie fut suivi de Des-Cartes, dont le nouveau Sistême donna le dernier Coup à la Philosophie Scolastique. Elle fut releguée pour toûjours parmi les Moines: les véritables Savans rétablirent si bien les Sciences; & l'on conçut d'eux une si bonne Opinion, que, quinze Ans après l'Impression des Oeuvres de Des-Cartes, les Femmes raisonnérent beaucoup plus sensément en Métaphisique, que les trois Quarts des Théologiens du Roïaume. Depuis ce Tems, l'Amour de la Philosophie s'est accru dans tous les Cœurs. Tous les honêtes Gens s'y appliquent. Les Courtisans même, au milieu des Plaisirs & des Intrigues d'une Cour tumultueuse, ne laissent pas de s'y occuper pendant quelques Momens de la Journée. Bien des Magistrats se délassent, par la Lecture des habiles Phisiciens, des Etudes rudes & pénibles du Droit.

DEPUIS qu'il est permis de condamner une

* Le prémier Ouvrage, qui fit connoître ce Savant dans le Monde, fut celui *Adversus Aristotelicos.*

une Abſurdité, quoi qu'Ariſtote ou St. Thomas l'aïent écrite; depuis que le Nom de ces Philoſophes ne détruit plus une bonne Raiſon; on a perfectionné infiniment les Sciences, ſur-tout la Phiſique. Les *Qualitez occultes* ne ſont plus regardées que comme un Aveu de l'Ignorance des Effets d'une Choſe: &, outre les Découvertes dont on eſt redevable à la nouvelle Philoſophie, on lui a encore l'Obligation d'apprendre à juger ſainement de ſes Connoiſſances, & de ne pas croire ſavoir ce que l'on ignore.

DE la Maniere dont on étudie aujourd'hui, il eſt certain qu'on doit découvrir dans trente Années plus de Véritez, qu'on n'en a connu dans deux mille. Comme on ne raiſonne que ſur des Principes clairs, qu'on ne reçoit pour certain que ce qui eſt évident, la Raiſon, qui n'eſt plus offuſquée par un Nombre d'Erreurs qui la tenoient captive, agit plus efficacement & develope plus aiſément les Secrets, qu'elle cherche à découvrir.

LES *Hommes*, dit un illuſtre Philoſophe *, *ne tombent pas ſeulement dans un fort grand Nombre d'Erreurs, parce qu'ils s'occupent à des Queſtions qui tiennent de l'infini, leur Eſprit n'étant pas infini; mais auſſi, parce qu'ils s'appliquent à celles qui ont beaucoup d'Etendue, leur Eſprit en aiant fort peu.* C'eſt encore-là une Source inépuiſable des Erreurs de l'ancienne Philoſophie. Elle embraſſoit des Queſtions, que l'Eſprit Humain ne ſauroit réſoudre, &

 qui

* Mallebranche, Recherche de la Vérité, *Livr. III, Chap. III, pag.* 179.

qui ſont au-deſſus de ſa Portée. Les Philoſophes Scolaſtiques s'occupoient peu des Choſes eſſentielles : ils ſe nouriſſoient de Chimeres ; & ils n'etudioient que des Choſes, ou incompréhenſibles, ou inutiles. Par une ſecrete Vanité, & un Deſir déréglé de ſavoir, ils cherchoient à pénétrer les Véritez les plus cachées & les plus impénétrables. Ils vouloient réſoudre avec facilité pluſieurs Queſtions inintelligibles, & qui dépendent d'un ſi grand Nombre de Rapports, que l'Eſprit le plus pénétrant ne pourroit en découvrir la Vérité avec une Certitude évidente, après pluſieurs Siécles d'une Méditation profonde, aidée d'une Infinité d'Expériences.

UN autre Défaut, qui jettoit la Confuſion dans l'Eſprit des Philoſophes Scolaſtiques, c'étoit le peu de Méthode qu ils gardoient dans leurs Etudes. Ils s'appliquoient à dix Sciences différentes, & peut-être dans la même Journée. Ils ne réfléchiſſoient point ſur la Nature de leur Eſprit, ne l'emploïoient pas à la Recherche de la Vérité, & ne penſoient pas, que le Génie de l'Homme, déjà aſſez borné, ne doit point être diſtrait de ſes Méditations par de nouveaux Objets, qui lui font ſouvent oublier les prémiers. Tous les Demi-Savans, qui ſont ſujets à ce Défaut, tâchent en vain de pénétrer des Choſes qui dépendent d'un Nombre d'autres dont ils n'ont aucune Connoiſſance, & deſquelles ils ne s'apperçoivent pas, parce qu'ils ne réfléchiſſent point aſſez, & qu'ils ſont trop diſtraits dans leurs Etudes.

DES-CARTES n'a dû la plûpart de ſes Décou-

Découvertes, qu'*aux Moiens dont il s'est servi dans ses Etudes, pour empécher que la Capacité de son Esprit ne fût partagée par d'autres Objets que ceux dont il vouloit découvrir la Vérité* *. Aussi, sur quelles Idées nettes & précises n'a-t-il pas établi les Principes de sa Philosophie? Je sçai bien, que ce Grand-Homme n'a point été infaillible; & que ses Ecrits, pleins de Véritez dont on ne doit qu'à lui la Connoissance, se ressentent en quelques Endroits de la Foiblesse Humaine. Mais, il est ridicule de penser, qu'un Philosophe doive n'écrire rien que d'évident. C'est assez qu'il donne les Choses douteuses comme douteuses, & qu'il ne les propose à son Lecteur, que comme de simples Conjectures.

SI les Philosophes Scolastiques avoient eu autant de Bonne-Foi & d'Humilité que Des-Cartes, on eut depuis long-tems reconnu un Nombre d'Erreurs qu'on a soûtenues vivement pendant des Siécles. Au lieu de ces vaines Disputes, qui ne servoient qu'à embrouiller la Raison, on se fût communiqué de Bonne-Foi ses Réfléxions mutuelles; & l'on eût peut-être éclairé ce que l'on ne comprenoit point, quoiqu'on en disputât ardemment. On faisoit des Volumes énormes par leur Grosseur, qui n'étoient remplis que de Mots, & qui n'offroient rien à l'Entendement. Une simple Question de Phisique, éclaircie en deux Pages par Des-Cartes, auroit suffi pour former un *in folio.* Il faut rendre la Justice à Aristo-

* Mallebranche, Recherche dé la Vérité, *Livr. I, pag.* 102.

Ariſtote d'avouër que ſa Phiſique eſt beaucoup plus paſſable, dénuée des Réveries, que ſes différens Commentateurs y ont ajoûtées. On peut même dire, que ce Philoſophe eſt un Eſprit très vaſte & très étendu. Il a parfaitement réüſſi en ce qu'il a dit des Paſſions dans ſa Rhétorique. Ses Livres de Politique & de Morale contiennent de fort belles Choſes. Mais, quant à ſes huit Livres de Phiſique, il n'apprennent rien que l'on ne ſâche déjà, & ne diſent preſque que des Choſes qu'il eſt impoſſible d'ignorer. Quel eſt l'Homme dans l'Univers, qui ne ſâche, que, pour que la Matiere acquiere une nouvelle Forme, il faut qu'elle ne l'eût pas auparavant §? Qui eſt-ce qui doute, que tout dépend de la Forme, & que la Matiere ſeule ne fait rien? On eſt à coup ſûr auſſi ignorant après avoir ſû ces Choſes, qu'avant de les ſavoir. Les huit Livres de la Phiſique d'Ariſtote apartiennent plûtôt à la Logique, qu'à la Phiſique. Ce ne ſont que des Définitions de Mots vagues & généraux, qui ne préſentent à l'Entendement que des Idées peu diſtinctes. Ariſtote, par éxemple, dit bien qu'il y a quatre Elémens, le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre; mais, il n'en fait point connoître la Nature: on n'en ſauroit concevoir, par tous ſes Raiſonnemens, aucune Idée juſte. *Il ne veut pas même, que ſes Elemens ſoient le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre, que nous voions*; puiſqu'il faudroit alors que nos Sens puſſent au moins nous en communiquer quelque Connoiſſance:

§ C'eſt-à dire, qu'elle en eut la Privation.

ce: il tâche de les expliquer par les Qualitez de Chaleur, de Froideur, d'Humidité, de Sécheresse, de Pésanteur, & de Légéreté. Comment est-ce que des Hommes, qui avoient de l'Esprit, ont pû se contenter d'une Explication aussi vague, & qui entraine après elle tant de Ridiculitez & d'Impertinences? Je ne m'en étonne point, puisqu'ils étoient assez complaisans, pour admettre, par la Déférence qu'ils avoient aux Opinions de ce Philosophe, le Néant pour un prémier Principe des Choses. Car, qu'est-ce que la Privation de tous les Etres, si-non un Rien, un pur Néant?

MONTAGNE a fait l'Horoscope de la Destinée des Principes de la Philosophie d'Aristote, dans un Tems où les Nazaréens en général les regardoient comme des Oracles infaillibles. *Avant*, dit cet Auteur §, *que les Principes qu'Aristote a introduits fussent en Crédit, d'autres Principes contentoient la Raison Humaine, comme ceux-ci nous contentent à cette heure. Quelles Lettres ont ceux-ci, quel Privilege particulier, que le Cours de notre Invention s'arrête à ceux-ci, & qu'à eux appartient pour tout le Tems à venir la Possession de notre Créance? Ils ne sont pas plus exempts du Boute-hors, qu'étoient nos anciens.* Ce que disoit Montagne est arrivé. Il prévoïoit que la Raison perceroit enfin le Nuage: il méprisoit lui-même la Philosophie d'Aristote; & il en connoissoit tout le Foible.

PORTE-

§ Essais de M. de Montagne, *Livr. V, pag.* 141.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac : & vi content & heureux.

De Paris ce . . . .

LETTRE SEPTANTE-NEUVIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

DANS le Voyage que j'ai fait de Lion à Montpellier, où je suis arrivé depuis deux Jours, j'ai eu besoin des Instructions que tu m'avois données sur les Mœurs des François. Si je n'avois point été prévenu de leur Caractere, je ne sai ce que j'aurois pensé de la plûpart des Gens avec qui j'ai voyagé.

JE partis dans le Coche-d'Eau qui descend le Rhone. pour me rendre au Pont-St.-Esprit. Nous étions plus de trente Personnes dans ce Bateau, Femmes ou Hommes. Il y avoit des Prêtres, des Moines, des Nourrices, des Soldats, des Officiers, des Marchands, des Chiens, des Chats, des Ecureils : notre Voiture, ressembloit assez à l'Arche de Noé. Je tâchai de me placer dans un Coin, éloigné le plus que je pouvois du Tapage que faisoient deux jeunes Gens, qui se disputoient une Place auprès d'une jeune Fille assez jolie, qui, presque aussi étourdie que ces jeunes Gens, rioit à Gorge déploïée de leur Différent. Un

Air

Air gai & ſatisfait étoit répandu ſur ſon Viſage ; elle ſembloit, par certains Regards qu'elle jettoit ſur les autres Femmes, leur dire, qu'elle méritoit bien qu'on eut de pareils Empreſſemens.

PENDANT cette Diſpute, un vieux Officier, placé entre un Moine & moi, commença d'allumer ſa Pipe. C'étoit un vieux Soudar, qui, de tems en tems, regardoit de travers le Religieux ſon Voiſin, dont la Carure large & épaiſſe occupoit les trois Quarts de ſa Place. Il étoit de mauvaiſe Humeur, d'être ainſi géné par ce Moine. Il en fut bien-tôt délivré. A peine eut-il commencé à fumer, que le Révérend Pere, peu accoutumé à l'Odeur du Tabac, faiſoit d'étranges Grimaces. L'Officier, s'en appercevant, affecta de lui détourner la Fumée dans le Nez. Le Religieux augmenta ſes Mines, & tomba preſque en Convulſion. Cependant, il ne bougeoit de ſa Place, & tenoit toujours ferme: il étoit fâché d'abandonner un Poſte qu'il avoit choiſi comme le meilleur du Bateau. L'Officier, voïant qu'il ne pouvoit rien gagner, voulut ajouter la Plaiſanterie aux Camouflets. *Mon Pere*, dit-il, *je crois que vous craignez le Tabac. Ah! Monſieur*, dit le Moine, qui crut que l'Officier alloit ceſſer du fumer, *je le crains à la Mort. Cela étant*, lui répondit gravement le Militaire, *je vous conſeille de ne jamais fumer*. Il accompagna cet Avis de deux Bouffées étonnantes de Tabac, qui penſérent faire créver le pauvre Moine. Il ſe mit à touſſer d'une étrange Force. Enfin, après s'être

un

un peu remis, il appella le Batelier. *Mon Ami,* lui dit-il, *les Ordres sont, qu'on ne doit point fumer dans votre Bateau. Faites-les éxécuter. Vous avez Raison, mon Pere,* dit le Patron; *& Monsieur aura, s'il lui plait, la Bonté de discontinuer de fumer. Ecoute, Faquin,* répondit l'Officier: *tout ce que pourra faire ma Bonté sera de te donner cent Coups de Bâton, & de te jetter dans la Riviere. Pardi! voilà un plaisant Maraut, de vouloir commander où je suis! Monsieur,* me dit-il, se tournant vers moi, *ne trouvez-vous pas plaisant, qu'auprès avoir servi trente Ans de suite le Roi mon Maitre, je n'aie pas acquis le Droit de fumer devant un Frere-Lai? Vous pourriés mieux parler,* reprit le Moine. *Je suis Prêtre depuis plus de Tems que vous n'êtes au Service. Hé bien, si cela est,* dit l'Officier, *dites Messe, & chantez Vepres: je ne m'y opose pas.* Le Moine voulut encore presser le Batelier de faire éxécuter les Ordres. *Ma Foi!* lui repliqua-t-il. *Vous, qui savez prêcher, mon Reverend Pere, tâchez de persuader Monsieur. Quant à moi, je n'irai pas chercher des Démélez avec des Gens au dessus de moi. Je suis déjà batisé, & n'ai point envie d'être jetté dans la Riviere. Croiez-moi, mon Révérend Pere, excommuniez Monsieur: peut-être vous obéira t-il alors.* La mauvaise Plaisanterie du Batelier, qui cherchoit d'appaiser le Couroux de l'Officier, acheva de mettre le Moine en Fureur. Il abandonna sa Place à la fin, & alla se loger dans un autre Coin du Bateau. *Vous ne connoissez pas,* me dit alors l'Officier, *cette Race Monacale. Elle est aussi in-*

com-

commode aux Voiageurs, que les Créanciers aux jeunes Gens. Si on écoutoit ces Freres Coupe-Choux on seroit obligé de se contraindre dans tout ce qui n'est point de leur Gout.

PENDANT que cet Officier me tenoit ce Discours, nous arrivames à la Dinée. Le Moine me dit avec un Air benin, dès que nous fumes sortis du Batteau, *Comment avez-vous trouvé, Monsieur, le Procédé de cet Officier? Les Gens de ce Métier sont insupportables, brusques, hautains, sans égard pour les Personnes les plus respectables. Il semble qu'ils sont en Droit de traitter les Personnes avec lesquelles ils se trouvent, comme ils traitent les Ennemis du Roi. J'aimerois mieux voiager avec dix Courtauts de Boutique, qu'avec un de ces Capitans Matamores.*

A-PEINE le Moine m'eut-il quitté pour entrer dans l'Hôtelerie, qu'un de ces jeunes Gens, qui avoit fait un si grand Vacarme pour être placé auprès de la jeune Fille, m'aborda avec un Air riant & évaporé. *Je vous plains* me dit-il, *Monsieur, de la Peine que vous avez eue ce matin. Vous étiés très mal placé dans le Bateau. Ces Moines ne savent que marmoter leur Breviaire. Ces vieux Militaires sont incommodes. Ils crient & piaillent sans-cesse, ou vous ennuient du Récit des Batailles auxquelles ils se sont trouvez. Vous vous seriés parfaitement amusé, si vous vous étiés trouvé dans notre Coin. Nous avons ri, comme vous avez vû, pendant tout le Chemin. Je vous conseille de vous placer auprès de nous cette Aprèsdinée.*

UN grand Homme sec, qui n'avoit rien dit

dit pendant toute la Route, plioit les Epaules, & levoit les Yeux, en écoutant le Discours de ce jeune Etourdi. Il prit le moment de me parler en particulier, comme je retournois au Bateau chercher quelque-chose que j'avois oublié. *Monsieur*, me dit-il, *souffrez qu'en Camarade de Voiage je vous donne un Avis. Gardez-vous de vous mettre en Route auprès de ce jeune Homme, ou resolvez-vous d'essuier plus de Questions, de Demandes, & de mauvais Raisonnemens, dans deux Heures de Tems, que vous n'en avez essuié de votre Vie. J'ai éprouvé ce que je vous dis. Dans un Voiage que j'ai déja fait avec lui, il m'avoit rendu sourd à force de parler, de sifler, & de chanter. Quelquefois, il fait ces trois Sortes de Choses à la fois. Il arrive même souvent, qu'il y en joint une quatrieme, qu'il danse, cabriolle, parle, sifle, & chante en même Tems. C'est le plus pétulant Mortel que le Soleil éclaire.*

LE Ton de Voix, l'Air composé, de celui qui me parloit, & sa Figure maigre & seche, me donna la Curiosité de le connoitre. Après l'avoir remercié de ses Avis, je lui demandai s'il alloit bien loin? *Je vais*, me répondit-il, *à Montpellier. Une Maladie incommode, dont je suis atteint, m'oblige à faire ce Voiage. Ce qu'il y a de plus triste pour moi, c'est que je n'ai point mérité le Mal qui m'accable. Je porte la Pénitence des Péchés de ma perfide Epouse. Comment donc*, lui dis-je, *Monsieur, une Personne aussi chere a-t-elle pû vous nuire? Sans doute c'est innocemment qu'elle a occasionné vos Maux?*

Maux? Je vais, reprit cet Homme, *vous dire en peu de Mots la Cause de mes Malheurs.*

„ DE'S ma plus tendre Jeunesse, je m'ap-
„ pliquai à l'Etude de la Philosophie : je cher-
„ chai à pénétrer dans la Nature des Choses.
„ Enfin, après avoir travaillé avec beaucoup
„ de Patience, je crus qu'il étoit tems que je
„ joignisse la Pratique à la Science spécula-
„ tive. Je préparai mes Fourneaux, je diri-
„ geai mon Feu, & je commençai à mettre
„ en Exécution ce qui m'avoit couté tant de
„ Peine à apprendre. L'Occupation que me
„ donnoit mon Ouvrage, & l'Assiduité que
„ j'étois obligé d'avoir à mon Travail, m'em-
„ péchoient d'examiner la Conduite de ma
„ Femme, qui, jalouse de me voir à la Veil-
„ le de faire de l'Or, & de finir le Grand-
„ Oeuvre, voulut aussi de son côté travailler
„ à amasser des Trésors. Elle ne trouva pas
„ de meilleur Moïen, que d'avoir plusieurs
„ Amans : &, dans peu de Tems, elle s'em-
„ ploïa si efficacement, qu'elle acquit beau-
„ coup de Bien. Il est vrai, que, parmi ses
„ Richesses, il s'en trouva qui lui causérent
„ beaucoup de Chagrin. Elle s'apperçut, qu'el-
„ le avoit besoin que le Dieu Mercure répa-
„ rât certain Domage qu'avoit causé la Dées-
„ se Vénus. Le pis de cette Affaire fut, que
„ ces Suites altérérent infiniment ma Santé.
„ Ma Femme, craignant que je ne prisse mal
„ cette Avanture, disparut un jour avec un
„ Poëte de mes Amis : j'ignore où ils sont
„ allez. Ce n'est pas-là ce qui m'inquiete :
„ c'est d'avoir été forcé d'abandonner mes

„ Fourneaux pendant un tems, pour aller cher-
„ cher du Remede à ma Maladie ; la Santé
„ étant un des principales Choses que doit
„ avoir le Philosophe qui cherche d'opérer le
„ Grand Oeuvre. „

JE fus charmé, mon cher Monceca, d'avoir rencontré une Personne avec qui je pusse parler des Choses qu'on débite sur la prétendue Pierre Philosophale. *Eh quoi!* lui disje, *Monsieur. Est-il bien possible, que l'Homme puisse parvenir à la Perfection de ce Grand-Ouvrage? Je vous avoue, que j'ai regardé jusqu'ici comme des Contes tout ce qu'on débitoit sur cette Science. Vous avez Tort*, me dit-il. *Il est vrai, qu'il est très peu de Gens, à qui Dieu ait accordé le Pouvoir de parvenir à la parfaite Connoissance d'un Art aussi précieux. Mais, l'on ne peut douter de sa Réalité. Il y a en Europe beaucoup plus de cet Or fait par les Artistes, que de celui qu'on apporte des Indes, du Pérou, & des autres Endroits. Tous les Directeurs des Monnoies de France avouent, qu'ils reçoivent toutes les Années beaucoup plus de cet Or & de cet Argent, qu'on n'en apporte des Pais Etrangers. Les plus habilles Orfevres ne doutent point, qu'il n'y ait de véritables Artistes. Ils disent, que leur Or est beaucoup plus parfait, que celui que l'on tire des Mines, & prétendent le connoitre aisément.*

„ L'OPÉRATION de la Pierre Philosopha-
„ le „ , continua le Chimiste, „ est très possi-
„ ble ; & j'espere avec le tems d'en faire
„ l'heureuse Expérience. Il est vrai, que,
„ pour y parvenir, il faut essuïer bien des Pei-
„ nes

„ nes & des Travaux. On doit d'abord con-
„ noitre la Nature, avoir une Patience à l'é-
„ preuve de tous les Contre-Tems, une Santé
„ forte & vigoureuse; & si quelques unes de
„ ces Qualitez manquent à celui qui cherche
„ d'operer l'Oeuvre, c'est vainement qu'il se
„ tourmente: il ne pourra jamais réüssir. O-
„ serois-je „ , dis-je au Chimiste, „ vous de-
„ mander, si, en suivant les Principes qu'on
„ voit dans les Livres, qui traitent de cette
„ Science, on peut espérer de s'y perfection-
„ ner? Il est peu de bons Livres „ , me ré-
pondit-il, „ parmi le grand Nombre de ceux
„ qu'on vante beaucoup, & qui ne sont faits
„ que par des Fourbes & des Imposteurs, qui
„ deshonnorent cet Art précieux. Le Roi
„ Geber est de tous nos Auteurs le plus savant,
„ & le plus clair. Il faut cependant être bon
„ Philosophe, & connoitre parfaitement la Na-
„ ture, pour l'entendre. Selon ce grand-Hom-
„ me, le véritable Moïen de parvenir à per-
„ fectionner ce grand Ouvrage est de *réünir*
„ *les Esprits minéraux, lorsqu'ils sont purifiés*
„ *par l'Art, avec les Corps parfaits des Métaux,*
„ *& qu'ils ont été auparavant rendus volatiles,*
„ *& ensuite fixés; prenant soin de conserver*
„ *toute l'Humidité radicale, & augmentant la*
„ *Chaleur naturelle par une raisonnable Coction*
„ *du Composé qui s'opere par ce merveilleux Fer-*
„ *ment, & fait bouillir fermenter toute la*
„ *Masse, de sorte que le Composé s'insinue dans*
„ *les Parties les plus subtiles du Metail fondu,*
„ *le purge de toutes ses Immondices, le meuris-*
„ *se, & le change en Or.* „

„ Je souhaite„ , dis-je au Chimiste, „ que
„ vos Expériences réussissent selon votre Gré,
„ & que vous soïés plus heureux dans l'Opé-
„ ration du Grand-Oeuvre, que vous ne l'a-
„ vez été dans le Mariage. De la Façon dont
„ vous parlez je vois que vous possédez à
„ fond la Matiere sur laquelle vous travail-
„ lez. Cependant, j'ai entendu dire à plusieurs
„ habiles Philosophes, que les Commence-
„ mens de cet Art étoient menteurs, que le
„ Milieu en étoit pénible, & que sa Fin me-
„ noit à la Besace. „

Le Chimiste tacha de me faire changer d'Opinion: il m'assura, que ceux, qui cherchoient avec attention, & sans se rebuter, le Secret, étoient à la fin très récompensez de leurs Peines & de leur Soins. Il m'avoua portant, qu'il avoit déjà consumé les trois Quarts de son Bien. Mais, il comptoit d'avoir opéré l'Oeuvre avant qu'il eut consumé le Reste. Il n'attendoit que le Retour de sa Santé, pour rallumer ses Fourneaux, & mener sa Composition au dernier Dégré de Perfection. Je le vis si entêté, & si prévenu, en faveur de son Art, que je ne crus pas devoir entreprendre de le rendre plus raisonnable. J'ai eu plusieurs Conversations encor avec lui avant d'arriver dans cette Ville, dans lesquelles il m'a toujours exalté l'Excellence de la Pierre Philosophale. Depuis que je suis arrivé à Montpellier, je ne l'ai plus revû. Peut-être est-il déjà entre les Mains des Esculapes de ce Païs, dont je te parlerai dans ma prémiere Lettre.

POR-

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: & vi content & heureux.

De Montpellier, ce . . .

LETTRE QUATRE-VINTIEME.

Aaron Monceca, *à* Jacob Brito.

C'EST ici le Centre du Ridicule, comme ce l'eſt auſſi du Bon-Gout, & de la Politeſſe On peut-dire, mon cher Brito, que cette Ville renferme les deux Extrémitez oppoſées. Elles y ont toutes les deux un grand Nombre de Partiſans. Si les Sciences ſont cultivées, chéries, & aimées, par beaucoup d'Honnêtes-Gens, la Folie y eſt portée au ſuprême Dégré par les plus grands Impertinens de toute l'Europe. Comme ils ſont en grand Nombre, ils balancent ſouvent l'Autorité & les Déciſions des Perſonnes ſenſées, ils entrainent après eux l'imbécile Public, toujours la Dupe de quiconque veut le tromper. Ce ſont les Suites du Pouvoir qu'ont ces Fanatiques imbéciles & prevenus, qui font gémir le Bon-Sens opprimé, & réſolvent les plus habiles Gens à laiſſer un libre Cours à l'Erreur Je comprens en effect, qu'il eſt très ennuieux pour les véritables Savans d'être ſans ceſſe obligés de régenter une Foule d'Ignorans entêtez, qui pouſſent ſouvent

vent l'Impertinence jusqu'à méprifer les Découvertes les plus utiles, & les Ouvrages les plus parfaits.

Ce qu'il y a de plus surprenant dans le Parti de ceux qui cabalent contre les véritables Savans : c'est qu'il s'y trouve quelquefois des Personnes qui ont du Génie, de la Pénétration, & même de la Science. Ce que je te dis, mon cher Brito, te paroîtra d'abord un Paradoxe surprenant. Mais, lorsque tu réfléchiras sur la Bizarrerie de l'Esprit des Hommes, sur l'Envie que la plûpart d'eux ont de se rendre singuliers, & de se donner un Relief, en adoptant les Opinions les plus extraordinaires, tu ne t'étonneras plus de voir des Gens Savans autoriser quelquefois les Sottises du Peuple, & même en inventer de nouvelles.

Un Moine Nazaréen § a soûtenu le plus extravagant Siftême que puisse enfanter le Cerveau le plus troublé. Ce Moine avoit cependant de l'Esprit. Il écrivoit assez bien ; mais, il voulut se rendre Chef de la plus impertinente Secte qui se fût jamais élevée contre les Anciens. Il ne s'amusa pas à discuter les Défauts qui pouvoient se trouver dans leurs Ouvrages. Il trancha court la Difficulté, & soutint, que les Livres anciens, soit Grecs, soit Latins, étoient des Manuscrits faits après-coup, par des Moines qui avoient emprunté les Noms des anciens Auteurs. Par exemple, il nia, que l'*Enéide* que nous avons eut été faite par un Auteur vivant du Tems d'Au-

gufte.

§ *Le Pere* Hardouïn, *Jésuite,*

gufte. Cependant, parmi les Ecrivains qu'il déclara être apocriphes, il épargna les *Oeuvres de Pline le Naturalifté*, dont il fe fervit pour autorifer quelquefois fes pitoïables Raifonnemens. Il fit Main-baffe fur tous les Docteurs Nazaréens, & rien ne trouva Grace davant lui.

UN Siftême auffi fou, & qui fit donner à ce Moine le plaifant Nom de *Pere-éternel des Petites-Maifons*, fut vivement réfuté & anéanti par un Nombre de Savans, qui le réduifirent en Poudre *. Il trouva cependant des Partifans, tout ridicule qu'il étoit, & contraire au Bon-Sens & à la Lumiere Naturelle. L'Amour de la Singularité, & de la Nouveauté, lui donna chés les François, même chés les Errangers, une Vogue qui dura jufques à ce que l'Illufion fût diffipée, & que la Raifon eût repris le Deffus.

IL faut être bien aveugle, pour fe figurer, que les Auteurs Grecs & Latins, qui nous reftent aujourd'hui, ont été fabriqués à St. Denis dans un Monaftere de Moines; car, c'eft-là, que cet Impofteur prétend que toute

 l'An-

* *Voïez, fur-tout, les* Vindiciæ veterum Scriptorum contra J. Harduinum *du célébre Mr.* La Croze. *Voiez auffi le* Miles Macedonicus *du favant* Noris. *Dans la IV Lettre des* Memoires Secrets de la République des Lettres, *les Raifons, qui avoient obligé le Pere* Hardouïn *à inventer fon extravagant Siftême, font affez bien dévelopées Je prie le Lecteur de vouloir y jetter les Yeux, pour fupléer ainfi à ce qui n'a pû trouver Place dans cette Lettre.*

l'Antiquité a été forgée. Or, je demande comment les Grecs, qui possédoient successivement dans leurs Bibliotheques les Manuscrits de leurs Auteurs, se sont accordez à les bruler, ou à les déchirer, & à recevoir ceux qu'on avoit fabriqués sous leurs Noms dans ce Couvent de Moines? Quand on eut refait *Xenophon*, *Homere*, *Pindare*, *Sophocle*, *Euripide*, *Diodore de Sicile*, *&c.*, comment les fit-on transpirer dans les Bibliotheques des Grecs, qui n'étoient alors remplies que de ces Auteurs? Comment troqua-t'on les faux avec les véritables? Mais, l'on dira peut-être, qu'il n'y avoit aucun Livre en Grece, & que les Grecs ne savoient, ni lire, ni écrire, quelque tems après Constantin. On ne peut soutenir le Fond de ce Sistême, qu'en avançant cette impertinente Absurdité. Car, si l'on avoue, que les Grecs avoient des Yeux, & savoient lire & écrire, en prenant leurs derniers Auteurs qui ont écrit de nos Jours, on remonte successivement jusques à ceux qui sont les plus éloignés. Ils se sont citez mutuellement les uns les autres: ils ont rapporté des Passages qui se trouvent dans ceux qui les ont précédez. Les Auteurs du XIV Siecle ont cité ceux du XIII; ceux du XIII, ceux du XII & du XI; & en remontant toujours ainsi, on vient aisément jusqu'à la Source des Originaux rejettez. Dans quel Tems apperçoit-on quelque Apparence de la Supposition des anciens Auteurs? Comment peut-on s'imaginer, que les Grecs avoient assez de Complaisance, pour recevoir comme des Ecrits autentiques des Auteurs

qu'ils

qu'ils voïoient naitre dans une Nuit comme des Champignons, & dont ils n'avoient aucune Connoiſſance? Je demande ce qu'ils dûrent dire, lorſque, tout-a-coup, ils virent paroitre des Ouvrages, dont ils ne devoient jamais avoir eu la moindre Notion. Eſt-il probable, que, d'un commun Accord, tous les Hommes donnaſſent une aveugle Croïance à ces Ecrits; qu'aucun d'eux n'eut du moins témoigné la même Défiance que celle du Moine Hardouïn? Certes, elle auroit été fondée: & ſi aujourd'hui on diſoit, qu'on a retrouvé la *Médée Ovide*, le *Thieſte de Varius*, quoi que la choſe puiſſe arriver, combien n'éxamineroit-on point ces Piéces, combien de Gens n'écriroient pas pour ou contre, pour en conſtater la Vérité, ou pour la combattre? Les *Oeuvres de Pétrone* ſont une Preuve évidente de ce Fait.

CEUX, qui ſoutiennent le ridicule Siſtême qui veut rendre ſuſpects les précieux Reſtes de l'Antiquité, s'appuient beaucoup ſur l'Ignorance des Tems où ces Auteurs ont été contrefaits. Pren-garde, mon cher Brito, comme un Raiſonnement abſurde en entraine néceſſairement un autre. Quelle Folie, ou plûtôt quel Aveuglement, de croire que les *Oeuvres de Démoſthene*, *de Quintilien*, *de Virgile*, *d'Horace*, *de Perſe*, *&c.*, ſoient les Productions d'un Siécle plongé dans l'Ignorance *? Eh quoi! La

* Ce Paſſage a beſoin d'être expliqué plus clairement. Car, parmi le peu d'Ouvrages que le Pere Hardouïn regarde comme véritablement anciens, il met

La Stupidité, & la Bétise, produisent ce que la Science la plus profonde, & l'Etude la plus pénible, peuvent à peine imiter? Les célébres Historiens d'aujourd'hui, ont pour Tite-Live ce Respect que Stace avoit pour l'*Eneïde*, & qui tenoit de l'Adoration §.

CONSIDERE, mon cher Brito, quels sont les Gens, à qui l'on fait écrire des Ouvrages dont

met les *Satires* & les *Epitres d'Horace*, les *Géorgiques* de *Virgile*; mais, il réjette toutes les *Odes* de ce prémier, & l'*Eneïde* de ce dernier. *Il a découvert*, à ce qu'il prétend, *qu'il y a je ne sçai combien de Siécles, que plusieurs Personnes réünies ensembles se chargérent du Soin de composer l'Histoire ancienne, qui étoit entiérement perduë. Il est parfaitement informé du Siécle auquel ont vécu ces Gens-là, aussi bien que du Lieu où ils ont écrit leurs Ouvrages. Pour tous Monumens de l'Antiquité, ils n'avoient que* Cicéron, Pline, *les* Géorgiques de Virgile, *les* Satires *&* *les* Epîtres d'Horace. *Il croit que nous n'avions point d'autres Monumens de l'Antiquité, que ceux-là, excepté quelques* Fastes, *& fort peu d'*Inscriptions. *Deprehendit ille.... Cœtum certorum Hominum ante Sæcula nescio quot extitisse, qui Historiæ veteris concinnandæ Partes suscepissent, qualem nunc habemus, cum nulla tunc extaret. Sibi probè notam illorum Ætatem, atque Officinam, esse; inque eam Rem istis Subsidio fuisse* Tullium, Plinium, Maronis Georgica, Flacci Sermones & Epistolas; *nam hæc illa sola censet.... ex omni Latinitate sincera Monumenta, præter* Inscriptiones *admodum paucas*, Fastosque *nonnullos:* Harduini Chronologia ex Nummis antiquis restituta, *Prolus. pag.* 60.

§ - - - - *Nec tu divinam Æneida tenta,*
Sed longè sequere, & Vestigia semper adora.
STAT. Thebaïd.

dont la Galanterie & la Délicateſſe ſervent encore de Modeles aux Courtiſans les plus déliés d'aujourd'hui. Ce ſont des Moines, qui compoſent les *Heroïdes* & l'*Art d'aimer d'Ovide*; & des Ignorans, qui inventent les *Philippiques de Démoſthene*, & les *Oeuvres de Plutarque*. Mais, diſent quelques-uns de ces Fanatiques de la République des Lettres, les Gens, qui faiſoient ces Ouvrages, avoient de l'Eſprit; ceux, qui les achetoient, & qui les recevoient, étoient des Ignorans. Je demande, s'il étoit poſſible, qu'il n'y eut que ſept à huit Perſonnes renfermées dans une Maiſon, qui euſſent du Génie? Si l'on répond, que toute la Raiſon & la Lumiere du Genre-Humain n'étoient pas renfermées dans un ſeul Couvent de Moines, il faudra avouër, que les autres Savans, répandus dans divers Endroits de l'Europe, & qui y écrivoient les Ouvrages qui nous reſtent aujourd'hui, euſſent fait quelque Mention de ces Fabricateurs d'Ecrits anciens.

EN-VÉRITÉ, mon cher Brito, tout Homme, qui ſoutient le Siſtême de ce Moine Hardouïn, doit opter de paſſer pour Fou, ou pour Fanatique: C'eſt avoir trop de Bonté, que de vouloir réfuter un pareil Ramas d'Extravagances. Voici une Raiſon, ſur laquelle les Ennemis des Auteurs anciens ſoupçonnent les *Oeuvres de Virgile* d'être apocriphes. Pline le Naturaliſte, diſent-ils, parle d'un Virgile Auteur des *Bucoliques*, & ne dit pas un Mot de l'*Eneide*: donc, l'*Eneide*, que nous avons, n'eſt pas du même Virgile que les *Bucoliques*. Je ne puis m'empêcher de rire, mon cher Brito,

en

en t'écrivant cet abſurde Raiſonnement J'aimerois autant qu'on dît dans trente ou quarante Ans d'ici, que les *Pſeaumes* n'ont point été traduits en Vers François par *Marot*, parce que Boileau, qui parle des Ouvrages de ce Poëte, ne dit rien de ceux-là. Que penſeroit-on d'un Homme, qui, dans deux ou trois cens Ans, voudroit prouver, que la Tragédie de *Bajazet* n'eſt point de *Racine*, quoique ce ſoit pourtant une des belles Piéces de cet Auteur, parce que Des-Preaux, ſon Ami, aïant parlé de toutes les Piéces de ce Poëte, n'a jamais fait aucune Mention de celle-là?

Tu chercheras, ſans doute, mon cher Brito, à deviner les Raiſons qui avoient déterminé ce Moine à ſoûtenir un Siſtême auſſi étonant. J'ai été auſſi embaraſſé que toi à les deviner; & je ne les ai appriſes, que par le Moïen de quelques Savans de ce Païs, qui m'ont découvert le Neud de cette Affaire, & les Reſſorts cachés qui avoient mis en mouvement l'Eſprit frénétique de cet Impoſteur. Il étoit Membre d'une Société § entiérement oppoſée à un autre *, qui a donné pluſieurs Editions des Docteurs Nazaréens Grecs & Latins. Ces Livres, qui ont été reçûs avec un Aplaudiſſement univerſel dans le Public, ont excité la Jalouſie & l'Envie des Confreres d'Hardouïn. Pour détruire l'Autorité de ces Editions, il a voulu annéantir l'Ancieneté de ces Auteurs; &, pour rendre ſon Sentiment moins odieux aux Nazaréens, qui auroient

§ Celle des Jéſuites.

* La Congrégation de St. Maur.

roient dû justement se révolter contre le Mépris qu'on témoignoit pour leurs anciens Docteurs, ce Moine a cru exténuer son criminel Sistême, en regardant généralement tous les Auteurs anciens comme des Ouvrages faits après-coup, & dont la plûpart avoient été composez par des Moines prédécesseurs de ceux qui soutiennent aujourd'hui leur Ancienneté.

VOILA`, mon cher Brito, la Cause du ridicule Sentiment, né dans ces derniers Tems contre les plus célébres Ecrivains, & embrassé par quelques Ignorans, qui ont cru trancher du Bel-Esprit, & se donner du Relief, en applaudissant à de pareilles Impertinences.

JE voudrois bien avoir quelque-chose de nouveau à t'apprendre. Mais, Paris, depuis quelques Jours, semble être devenu plus tranquille. Cela ne durera pas long-tems, & l'Esprit inconstant des François me redonneroit bientôt assez de Matiere à t'écrire mille Nouveautez amusantes, si je ne comptois partir incessamment de ce Païs. Je prendrai dans peu la Route de Flandre, pour finir quelques Affaires que j'ai à Bruxelles; & je ne manquerai point de t'écrire de-là.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito, & que le Dieu de nos Peres te comble de Prospéritez.

De Paris, ce. . . .

FIN DU SECOND VOLUME.

